N° 345 — Tome XCIV 1er Novembre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, HENRY D.-DAVRAY, FERNAND DIVOIRE,
J. GALZY, ANDRÉ GOUGUENHEIM, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PHILÉAS LEBESGUE, TRISTAN LECLÈRE, LEGRAND-CHABRIER, HENRI MAZEL,
JULIEN OCHSÉ, EDMOND PILON, GEORGES RABACHE, RACHILDE,
WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF, JOSÉ THÉRY, H. DE ZIEGLER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 345. — 1er novembre 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

PAGES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. Portrait de Frédéric Nietzsche, gravé sur bois par Julien Tinayre. 1 fort vol. in-18. 3.

L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, traduit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18............... 3.

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les Etudes historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18............ 3.5

HUMAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrousseaux. Un volume in-18.. 3.

LE VOYAGEUR ET SON OMBRE (**Humain, trop humain**, 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-18...................... 3.

AURORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.5

LE GAI SAVOIR. (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri Albert. Un volume in-18.. 3.

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie de l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18................. 3.

LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri Albert. Un volume in-18... 3.5

LE CRÉPUSCULE DES IDOLES. **Le cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, L'Antechrist**, traduit par Henri Albert. Un vol. in-18.. 3.

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation de toutes les valeurs, traduit par Henri Albert. Deux volumes in-18.......... 7.

ECCE HOMO suivi des POÉSIES, traduit par Henri Albert.... 3.

SOUS PRESSE

CONSIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)............ 1 v

LE CROMWELL DE CARLYLE

—

Il faut savoir le plus grand gré à M. Edmond Barthèlemy de nous avoir enfin donné — et avec quelle maîtrise! — cette traduction du livre de Thomas Carlyle : *Life and letters of Cromwell*, qui nous manquait encore et dont le retard finissait vraiment par déshonorer notre littérature. D'abord c'est peut-être le chef-d'œuvre de Carlyle, et puis la figure de Cromwell vaut, tout de même, la peine d'être considérée.

§

En parlant de chef-d'œuvre, j'ai ajouté un peut-être que certainement Taine aurait désapprouvé. Pour lui le *Cromwell* était bien la maîtresse pièce de Carlyle ; rien dans l'œuvre touffue et puissante du grand Ecossais ne valait cette reconstitution, à mille touches fiévreuses, du plus rude défaiseur de rois que l'Angleterre ait connu : « Son récit, dit-il, ressemble à celui d'un témoin oculaire. Un covenantaire qui aurait réuni des lettres, des morceaux de journal et qui, jour par jour, y aurait ajouté des réflexions, des interprétations, des notes et des anecdotes, n'aurait point écrit un autre livre. » Je ne dis pas non. Toutefois il semble que *French Revolution*, en tant que vaste fresque d'histoire, est autrement grandiose que la tenace monographie du gentilhomme rural d'Huntingdon, et que *Heroes and hero-worship* est susceptible d'éclairer dans les âmes un autrement multicolore brasier que le petit foyer rouge où se recuit un cœur de puritain soldat. Dans ce mer-

veilleux livre des *Héros*, qui devrait être un de nos bréviaires à tous, sans doute on retrouve bien Cromwell, et même, par-dessus le marché, un antérieur Cromwell, celui qui s'appelait Knox, mais il y a d'autres figures faisant contraste à ces moroses prêcheurs : l'apparition d'Odin évoque toute la brume d'or du Walhalla, comme la silhouette de Mahomet fait surgir tout la magie des pays d'Orient. D'ailleurs Knox lui-même s'humanise au voisinage jovial de Luther, comme Cromwell s'ennoblit au rapprochement de Napoléon. Et puis, il y a là, aussi, les deux radieuses figures de Dante et de Shakespeare, qui s'éclairent! Et comment, à ce propos, oserait-on tenir rigueur à Carlyle de son puritanisme, quand il a la loyauté de reconnaître que Shakespeare est le fruit suprême du catholicisme médiéval ? Semblablement, quel autre déchaînement de passions et de fureurs dans l'épopée grouillante et hurlante de la foule parisienne sous la Révolution que dans la suite pas à pas, un peu monotone, de l'ennemi du roi Charles! Sans doute ici la faute en est aux différences des époques, mais, questions de mérite ou démérite à part, il faut bien avouer qu'aucune page d'*Olivier Cromwell* n'est comparable à la Procession d'ouverture des Etats-Généraux, à la Marche des dix mille Ménades sur Versailles, lors des journées d'octobre, ou à l'atroce cauchemar des mois rouges de la Terreur (1).

Ce qui avait frappé Taine dans l'ouvrage de Carlyle sur Cromwell, c'est, on le sent, la fraternité d'âme de l'auteur et de son héros. Or, si le grand capitaine puritain vit aussi intensément dans le livre de son fidèle de nos jours, et chacun sait combien Taine était sensible à ce don du génie, la vie, c'est que Carlyle est au fond, lui aussi, un autre Cromwell, un autre Knox. Non sans doute qu'il s'adonne comme eux au jargon biblique, ni même qu'il souffre de leur angoisse foncière, la peur de la damnation, mais au fond de son christianisme élargi à la moderne il y a la même flamme individuelle et mystique qu'au fond du leur, la même soif de sincérité absolue, la même haine de tout ce qui est rite machinal et vaine formule. De là

(1) Une traduction de la *Révolution française*, de Carlyle (3 vol.), a paru chez Alcan, mais elle est épuisée. On ne comprend pas que cet éditeur ne fasse pas procéder à un nouveau tirage. La traduction était bonne, et il ne serait pas nécessaire qu'on en fît une nouvelle. M. Barthèlemy, s'il y pensait, devrait tout au moins nous donner auparavant la traduction de la *Correspondance* de Carlyle avec Gœthe et avec Emerson. Mais, ceci fait, une retranslation de *French Revolution* avec notes critiques et rapprochements de tous genres serait tentante.

la passion brûlante qui fait de sa *Vie de Cromwell* le pendant de ce que sont nos *Histoire de la Révolution*, à nous, écrites par des dévoués de Danton ou de Robespierre.

Et par contre, c'est aussi pour cela qu'il a été d'une sévérité si implacable pour nos révolutionnaires à nous, le jour où il a eu à les juger. Qu'est-ce que notre Déclaration des droits de l'homme à côté du Livre saint dont il se nourrit, dont il vit ? « Hélas ! non, dit-il, ce n'est pas là un Evangile de fraternité, non il ne s'accorde avec aucun des quatre anciens Evangiles, il n'appelle pas l'homme au repentir, n'invite pas chacun d'eux à purifier les souillures de sa propre existence pour être sauvé ; c'est un Evangile suivant le nouvel et cinquième évangéliste Jean-Jacques, exhortant les hommes à purifier les souillures du monde entier et à se sauver en faisant une constitution. » Tout ceci en vérité nous touche pourtant, nous autres, Français, de plus près que les malheurs du roi Charles. Il a fallu que Taine ait été bien blessé par la méprisante ironie de Carlyle pour qu'il ait pris contre lui, dix ans, il est vrai, avant *les Origines de la France contemporaine*, la défense de cette Révolution qu'il ne pouvait pardonner à son contemporain d'avoir définie « la folie qui siège dans le cœur des hommes ». Mais, persuadés ou exaspérés, nous préférons toujours ce que Carlyle dit de nos pères à ce qu'il raconte de ses aînés à lui, et c'est avec une émotion croissante que nous le suivons dans son épopée révolutionnaire, des matins ensoleillés de Versailles aux livides crépuscules de la barrière du Trône. C'est là, plus encore qu'au milieu de ses Côtes-de-fer, que Carlyle se montre puissant évocateur et grand poète humain. A la procession du 4 mai 1789, au milieu de l'enthousiasme universel, il avait, dans un moment d'angoisse, pleuré sur ces brillants et charmants personnages que la tourmente jacobine allait bientôt chasser ou tuer : « Oh ! l'on pourrait répandre des larmes comme Xerxès ! les voilà perchés en rangs serrés comme des créatures ailées descendues du ciel, et bien d'autres qui viendront après eux auront repris leur vol, disparaissant dans l'immensité azurée, bien avant que s'affaiblisse le souvenir de ce jour ! » Et avec le même frisson et une angoisse cent fois pire, au sein de la Terreur il cherchera à se soustraire à l'ivresse du sang, au cauchemar de l'horrible systole-diastole du couperet de Sanson, et le supplice des Malesherbes évoquera soudain pour

lui ces forêts vierges d'Amérique où, à ce moment, erre un
leurs parents, Chateaubriand, que l'échafaud aurait aussi
venir à lui s'il était resté au cœur de la crise : « Sois bénie,
toi, grande Nature, sauvage mais non fausse, non méchant
non marâtre! Tu n'es pas, toi, une formule, une lutte furieu
d'hypothèses, une éloquence parlementaire, une fabrique
constitutions et de guillotines. Parle-moi, ô mère, et chante
mon cœur malade, pour l'endormir, ton chant de nourri
éternel et mystique, et que tout le reste s'enfuie bien loin ! ...

§

Cromwell ! Un tableau de Paul Delaroche, que j'ai bien so
vent contemplé, enfant, dans la grande salle du musée de n
ville natale et que la gravure a popularisé, nous l'évoque
une scène peut-être légendaire, mais qui, ainsi que toutes l
légendes, est plus vraie que le « fait hagard », comme Carly
appelait la vérité nue. Un homme à figure basanée et dur
pourpoint de buffle, lourde épée au baudrier, soulève le co
vercle d'un cercueil qu'on devine posé sur des chaises, et
lumière fait paraître plus pâle encore le masque du mort, q
l'homme considère longuement, appuyé sur sa canne.

Mais au nom de la victime, Charles Ier, roi d'Angleterr
quelles toiles, autrement émouvantes en leur absence de tou
recherche dramatique, surgissent soudain devant nos yeu
les admirables portraits de Van Dyck faisant vivre la hautai
et mélancolique figure du Stuart, le plus aristocratique visa
peut-être qu'on ait pu voir sur terre! Ah! comme l'effig
bouffie et myope de Louis XVI semble vulgaire en compara
son de ce vaste front d'où les beaux cheveux blonds tombe
à flots sur le grand col de dentelles, de ce regard d'une sédu
tion étrange, indéfinissable, de ces lèvres au sourire au
gênant que celui des figures du Vinci, de cet ovale réguli
que la pointe de la barbiche amenuise délicatement ! Comme
les bourreaux ont-ils pu faire tomber une tête aussi fine?
qui sait si dans l'âme ténébreuse de son meurtrier ne se cach
pas quelque silencieuse haine féroce de la laideur pour la beau
qu'il est si facile à un fanatique de considérer comme u
embuche pour les Saints?

Fanatique? ou hypocrite? Il y a un autre portrait, littéra
celui-ci, à travers lequel nous ne pouvons pas non plus, no

autres Français, ne pas voir Cromwell : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance, mais au reste vigilant et si prêt à tout qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde. » Faut-il de ce grand portrait en pied rapprocher la cinglante esquisse, à teintes heurtées, que nous ne pouvons davantage ni ignorer, ni oublier :... « une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille... orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique... trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience ; intarissable en adresse, en pièges, en ressources ; maîtrisant son imagination par son intelligence; grotesque et sublime... » Laissons ce « grotesque et sublime », qui date l'esquisse, et écartons bien des traits de faux pittoresque, toujours est-il que Victor Hugo et Bossuet à propos de Cromwell s'accordent sur un point : hypocrite, et que jusque chez le grave Guizot, son coreligionnaire pourtant, on trouve le même qualificatif à son adresse (1).

Or, après avoir lu Carlyle, il est impossible de s'en tenir à cette explication simpliste d'un des cerveaux les plus puissants qui aient pétri les événements historiques. Taine, ici, a bien vu le sérieux, l'effroyable sérieux de tous ces vieux puritains ; ils vivaient dans le tremblement continuel de Dieu, et pas du Père aimant et miséricordieux de l'Evangile, mais du terrible Jéhovah de l'Ancien Testament, et Cromwell n'était pas, en ce brûlant domaine, différent du plus humble prédicant de son comté. Pense-t-on qu'il aurait fait le tartufe quand il écrivait un jour à une de ses obscures parentes, bien avant la guerre civile, avant même la réunion du Long Parlement : « Chère cousine, je reconnais avec gratitude notre amitié dans votre affectueux souvenir à mon égard, en cette occasion. Hélas ! vous prisez trop mes lettres et ma compagnie ; je puis

(1) Le mot hypocrite a d'ailleurs empiré. Dans la langue de Bossuet, il signifia seulement comédien. C'est surtout depuis Molière (*Don Juan* et *Tartufe*) qu'il a pris le sens brutal que nous lui attribuons ; nous n'admettons plus d'hypocrites sincères ou demi-sincères.

être confondu de vos expressions, en considérant combien je suis de peu de ressource et combien peu mon mérite augmente. Mais honorez Dieu en déclarant ce qu'Il a fait pour mon âme, voilà en quoi je mets ma confiance et la veux mettre. » Voyez-vous comme, presque instantanément, le croyant s'évade des compliments où son début patauge pour s'essorer vers les cimes de l'Horeb ? « Je trouve alors en vérité ceci qu'Il fait jaillir des sources dans une aride et morne solitude où il n'y a point d'eau. Je vis vous savez où, dans *Mesher*, qui signifie Longue Attente, dans Kédar, qui signifie Ténèbres. Cependant le Seigneur ne m'abandonne pas. Bien qu'Il me fasse attendre, Il voudra, je l'espère, m'admettre dans Son Tabernacle, dans Son repos. Mon âme est avec l'Assemblée du Premier Né... » Je coupe la citation, la lettre est tout entière de ce ton, il faudrait être plus qu'aveugle pour ne pas voir flamboyer dans ce patois de Chanaan la sincérité la plus absolue.

S'il fallait parler d'hypocrisie, d'une certaine hypocrisie, ce serait peut-être à propos d'un autre que Cromwell. Regardez encore cette séduisante figure du roi Charles, et essayez de deviner ce qu'il y a au fond de ce regard demi-voilé et par-dessous ce plissement de lèvres sinueuses. Qui donc disait de lui, d'un mot brutal : « C'est le plus fieffé menteur qui soit ? » Mais Cromwell justement ! Et ce mot prouve par contre-coup la sincérité du puritain : jamais un tartufe ne traite les autres de menteurs. Mais encore des deux, quel serait le fanatique ? Le partisan, qui, en dépit de son jargon biblique et de ses mômeries soldatesques, reste respectueux, autant qu'on peut l'être de son temps, de la liberté de conscience, tolère les papistes, pardonne aux presbytériens, défend les anabaptistes, ménage les niveleurs, protège les juifs ? ou le roi, qui déchaîne pendant dix ans « la tyrannie sinon la plus sanglante, du moins la plus tenace, la plus inique et la plus abusive que l'Angleterre ait jamais connue (1) », et ce pour des motifs de pure orthodoxie anglicane, qui hait dans ses ennemis des hérétiques au moins

(1) Mot de Guizot dans son *Histoire de la Révolution d'Angleterre*. C'est à se demander, quand on se rappelle l'exaspération de nos pères pour quelques abus de pouvoir gouvernemental avant 1789, comment les Anglais ne sont pas devenus enragés pendant la période 1630-1640 ; les tribunaux se trouvant notamment transformés en machines confisquantes, un gentleman est condamné à 8.000 livres sterling d'amende pour avoir traité Strafford de vil lord, et un évêque à 18.000 pour avoir traité Laud de petit hérisson ; un mauvais plaisant est ruiné pour avoir confondu le cygne d'un blason avec une oie !

autant que des rebelles, et qui meurt en somme victime de sa fidélité à sa foi rituelle, puisque c'est parce qu'ils étaient moins hostiles à l'épiscopat que les royalistes presbytériens qu'il se confie aux indépendants républicains, ses ennemis mortels, hélas! au sens littéral du mot ?

Pourtant ne tombons pas dans le carlylisme. Que les convictions religieuses aient joué un rôle énorme pendant toute la Révolution d'Angleterre, et qu'on n'y puisse pas comprendre grand chose si on ne sonde pas tout d'abord la profondeur des fonds qui séparent les catholiques des anglicans, et ceux-ci des presbytériens, et ceux-ci des indépendants, et ainsi de suite, cela est certain ; mais, néanmoins, il y a autre chose. Tout le Royaume-Uni, en 1640, aurait été d'une confession unique que la guerre civile n'en eût pas moins éclaté. Entre le Roi et le Parlement il y avait un antagonisme absolu, le même qui naguère affrontait le Tsar et le peuple russe, chacun étant convaincu de son droit et regardant toute atteinte à son pouvoir comme une injustice, si ce n'est comme une rébellion ou une trahison. Entre des prétentions aussi inconciliables, toute cote taillée était impossible. De là, et non de la Bible, le choc des armées.

Mais ce qu'il y a d'étrange pour nous modernes habitués aux idées de souveraineté nationale et de monarchie constitutionnelle, c'est que «l'intensité de la croyance », comme aurait dit Tarde, était plutôt du côté du pouvoir royal, et que dans la lutte Charles l'aurait très probablement emporté sur ses adversaires si l'au moins égale « intensité de croyance » religieuse chez les ennemis de l'anglicanisme n'avait rétabli l'équilibre; c'est en ceci que le facteur sectaire a été important; sans lui peut-être le droit populaire aurait disparu des îles britanniques, et qui sait alors s'il se serait réveillé plus tard en Europe? En effet le Roi niait radicalement le droit du Parlement, alors que le Parlement reconnaissait le droit du Roi ; la proclamation de la *Commonwealth* et à plus forte raison l'échafaud tendu de noir de Whitehall n'ont été l'œuvre que d'un clan infime; l'immense majorité de la population des trois royaumes restait attachée à son roi et ne lui demandait que de respecter les privilèges du Parlement. Mais ces privilèges, Charles, au nom de sa prérogative, pouvait se croire en droit de les négliger; des vieilleries qui remontaient au roi Jean sans Terre!

Si les rois d'Angleterre, au siècle précédent, avaient fait bon marché des paperasses cléricales et papales, pourquoi n'agi-raient-ils pas de même avec la *Magna Charta* et autres parche-mins moisis ? Tout le mouvement des esprits allait alors en sens contraire; les peuples qui tenaient la tête de la civilisation, la France, l'Espagne, même la Hollande, s'engageaient sur la route du pouvoir central souverain; un mouvement de ce genre est une force; ceux qui, aujourd'hui, déblatèrent contre les rois au nom du progrès auraient prêché alors contre les assemblées. Le roi Charles pouvait, de plus, et non moins légitimement, se regarder comme bien meilleur Anglais que ses parlements qui lui refusaient les subsides nécessaires même quand il s'agissait de l'expédition de Cadix, même quand il aurait fallu sauver la Rochelle; un patriote aurait dû être aussi sévère pour les courts Parlements de 1625 et 1628 que nous le sommes, nous, pour l'opposition des derniers Corps législatifs de Napoléon III. Enfin Charles avait un autre moti de résistance. Ce pouvoir royal absolu, qu'il avait reçu de son père Jacques Ier, grand théoricien du droit divin des rois, pou-vait-il, en conscience, le transmettre diminué à son fils? On ne se rend souvent pas compte de la gravité de ce point d'honneur chez tous les rois qui, héritiers d'une couronne d'autocrate, se trouvent un jour en heurt avec l'ambition populaire ; même de nos jours, il semble que le Tsar a eu assez de peine à se rési-gner à son nouveau rôle de monarque constitutionnel ; que devait-ce être au XVIIe siècle ? Le roi Charles n'a jamais voulu s'incliner devant le droit de son Parlement parce qu'il ne pouvait pas, ni en conscience religieuse, ni en honneur de souverain, le reconnaître (1).

Pourquoi, en dépit de cet énorme avantage psychologique n'a-t-il pas triomphé? Avant tout, parce qu'il a rencontr devant lui cette côte-de-fer qu'était Cromwell, et qu'il n'était lui, qu'une pauvre côte de cartilage. Avec toutes ses qualité d'esprit, il n'avait pas celle qui, dans les circonstances où i se fourvoyait, lui aurait été indispensable : la netteté d'espri et de parole, la franchise; il n'avait jamais dit franchement c

(1) Il semble bien qu'il y a un écho de ceci dans sa dernière lettre à son fils, l futur Charles II. « Ne me blâmez pas d'avoir abandonné une partie de nos droits. La lettre est d'ailleurs très belle, très touchante. « Si Dieu vous donne des succès gardez-vous toujours de la vengeance. »

qu'il voulait, l'absolutisme, parce qu'il comprenait bien que dès lors tout aurait été perdu par lui; et il n'a jamais franchement poursuivi son but, qui était l'écrasement de ses adversaires, préférant, même au début, user de négociations et d'atermoiements; et il n'a jamais parlé franchement à qui que ce fût, sauf à sa femme, qui, après une assez longue période de mésentente, avait fini par s'accorder avec lui et le dominer; dans les innombrables négociations qu'il a poursuivies, on ne trouve que duplicité et mensonges comme chez Louis XVI; il révoque d'avance les ordres qu'il va donner; il a ses représentants officiels et ses représentants secrets qui désavouent les premiers; il a ses alliés du moment qu'il est prêt à sacrifier à ses ennemis, et ses ennemis dont il ne demande qu'à se servir contre ses alliés. On comprend qu'avec les soudards qui le tiendront en leur possession le jeu finisse par être dangereux: « Vous prétendez être médiateur entre le Parlement et nous, lui disait le gendre de Cromwell, c'est nous qui entendons servir d'arbitres entre le Parlement et Votre Majesté. » Même, et très spécialement, c'est la déloyauté qui l'a conduit à l'échafaud; juste au moment où, déjà captif, il essayait de s'attacher Cromwell en lui promettant le collier de la Jarretière, il écrivait à la Reine : « C'est un autre collier de chanvre que je réserve à mes drôles. » Cromwell intercepta la lettre. Sa réponse ne mit pas dix-huit mois à venir.

A défaut de la franchise qui lui aurait sauvé la vie, Charles n'avait pas la souplesse qui lui aurait sauvé le trône. Son père, le roi Jacques, était aussi entiché que lui de son droit divin royal, et aussi féru de la question des « quatre surplis de la Toussaint », pour parler comme Carlyle, mais il était bonhomme, bavard et baveur, goinfre, poivrot, et, quoique ridicule, très fin au fond; s'il ne se décidait jamais, en face d'une difficulté quelconque, ce n'était pas qu'il n'eût pas bien jugé la situation. Son fils, au contraire, la jugeait mal, et comme il se décidait, lui, c'était tout de travers; il était d'ailleurs en tout l'opposé de son père : nullement bonhomme, mais profondément sec et froid ; pas du tout bavard, mais silencieux ou bredouillant, avec des saillies caustiques, il est vrai, comme Jacques, mais blessantes, et sans verve comique ; aussi beau, aussi sobre, aussi digne de tenue, aussi hautain même que son père était le contraire. Au fond c'était un timide orgueilleux,

ce qui est pour décourager les meilleures sympathies, et u
esprit faux opiniâtre, ce qui est pour perdre les plus favor
bles causes (1).

Pendant les premières années du règne, il gouverne d
façon incohérente, convoquant un Parlement pour le renvoy
aussitôt, demandant sans rondeur, accordant sans bienvei
lance, se plaignant sans émouvoir la sympathie, menaçant sa
frapper de crainte ; puis, quand il a mis la main sur un homm
d'Etat de premier ordre, Strafford, il le laisse faire, ma
sans le comprendre, l'aimer ni le soutenir ; il profite penda
dix ans des ensoleillés loisirs que lui fait sa laborieuse éne
gie, et, quand la tourmente vient, il l'abandonne ; bien pis,
le laisse, presque sans le défendre, livrer au bourreau. On s
demande si Louis XVI lui-même aurait, dès l'ouverture de
Etats Généraux, laissé décréter de corps Calonne ou Brienne
Ce « moment psychologique » est une sorte de pierre de tou
che qui montre de quel vil métal était faite l'âme de Charle
Strafford, certes, avait gouverné durement, même despotique
ment, mais en vérité ses haineux persécuteurs auraient dû s
rappeler quel Buckingham il remplaçait, après avoir d'ai
leurs tant contribué à l'abattre, que ni l'Angleterre ni la caus
que l'Angleterre aurait défendue sur le continent n'avait su
d'échec sous son ministère, et que c'était pour pouvoir puni
des machinations avec l'étranger qu'il s'était résigné à conv
quer un nouveau Parlement au risque de perdre le pouvoi
Je dis le pouvoir et non la vie, car vraiment personne, peu
être pas même ceux qui l'accusèrent de haute trahison, n
pouvait supposer que sa tête allait rouler sous la hache. C'es
à bon droit qu'il put jurer « n'avoir jamais touché à un seu
cheveu de la tête d'aucun sujet de Sa Majesté ». Sa mise
mort fut donc de pure haine politique. Peut-être aussi se
venimeux meurtriers, Pym, Haslerig, Saint-John Vane (2)

(1) Il était aussi l'opposé de son fils Charles II, si souple, si insinuant. Le carac
tère des siens qu'il rappelle le mieux est celui de Marie Stuart : il en a l'impuls
vité, l'intraitabilité, la maladresse et la noblesse d'âme ; pas l'éloquence, pa
exemple ! Leur trait-d'union antithétique, Jacques Ier, peut, du haut du ciel, rati
ciner sur ce thème qu'il est le seul roi de l'histoire, fils et père de monarque
décapités.

(2) Que de tristes personnages ! Pym, l'entretenu de l'infâme lady Carlisle, Van
« négligeant les devoirs communs de la morale », Saint John, une sorte de Fouquie
Tinville déclarant, à propos de Strafford justement, que « le témoignage de
conscience suffisait à chacun quand il n'y aurait aucune preuve » et que le « bien

comptaient-ils bassement sur la clémence du roi. Le roi fut assez lâche pour la refuser. Aussi mourut-il de la même mort que Strafford (1).

Quand il se décide à rompre en visière avec le Parlement, il s'y prend de façon à tout compromettre. Tous ses coups de tête successifs, son irruption en plein Parlement pour essayer d'y saisir cinq députés, son départ de Londres, son appel aux armes ne sont qu'inepties. Quand il plante l'étendard royal à Nottingham, il a pour toute armée quelques nobles et trois cents miliciens, et à deux pas de là sont massés six mille bons soldats dévoués aux Communes. Ceux-ci n'osent pas tomber sur lui, et l'ascendant royal rétablit l'équilibre, mais pour peu de temps ; la seule chance de l'emporter aurait été de brusquer les choses, en marchant sur Londres dès les premiers mois ; en les laissant traîner en longueur, il donnait l'avantage au parti parlementaire qui pouvait, au moyen d'impôts réguliers, entretenir des forces permanentes, alors que lui, une fois les bijoux de la couronne vendus, devait laisser ses partisans vivre sur le pays, ce qui n'était pas pour leur concilier les sympathies des paysans, ni pour leur apprendre l'art de la guerre ; c'est au goût du pillage de ses Cavaliers qu'il dut ses deux grandes défaites. D'ailleurs on s'exagère la valeur guerrière de l'aristocratie anglaise d'alors : la vraie noblesse normande avait disparu dans la sanglante guerre des deux Roses ; ceux qui les remplaçaient étaient de simples gens du tiers, enrichis des biens d'église, la savonnette à vilains de l'époque ; militairement parlant, ils ne valaient pas leurs adversaires. Le roi Charles aurait dû s'en douter, ou assez vite s'en apercevoir (2).

Et comme il avait mal jugé, dès la première heure, des forces de ses adversaires, il en jugea mal jusqu'à la dernière. Son optimisme, qualité excellente en elle-même, ne servit qu'à le leurrer ; en face du danger le plus certain et le plus instant,

fait de la loi doit être refusé aux renards et aux loups, dans quelque lieu qu'on puisse les trouver ».

(1) On peut même serrer les faits de plus près. Strafford périt parce que le roi voulait se faire pardonner par le Parlement le complot militaire de Goning. Le roi, à son tour, périt parce que Cromwell voulait se faire pardonner par l'armée ses pourparlers avec lui.

(2) Sous la révolution anglaise, plus encore que sous la nôtre, les bons capitaines sont sortis de terre. Cromwell n'était pas un officier de carrière comme Bonaparte, et nous n'avons rien de comparable à ce vieux bourgeois qui, prenant les armes à près de cinquante ans, Blake, devint d'abord un excellent général, et puis, plus merveilleux encore, un grand marin capable de battre Tromp et Ruyter !

il pensait complaisamment à d'hypothétiques revanches ; le bruit d'une escarmouche gagnée par un de ses partisans d'Irlande ou d'Ecosse lui faisait oublier une grosse défaite subie entre Oxford et Londres, et l'idée d'une reprise de négociations avec un des partis ennemis lui rendait toute sa confiance en le succès total. Alors qu'il n'a plus de ville ni d'armée, il dit à un confident : « Je ne désespère point d'engager les presbytériens et les indépendants à se joindre à moi pour s'exterminer les uns les autres, et alors je redeviendrai vraiment roi. » Plus tard, captif, il a ce mot étonnant sur les délégués de l'armée qui lui fixent leurs conditions : « Non, sans moi, ces gens-là ne peuvent se tirer d'affaire (vis-à-vis des presbytériens du Parlement) : vous les verrez bientôt trop heureux d'accepter eux-mêmes des conditions plus justes. » Et à l'un d'eux : « Vous ne pouvez vous passer de moi ; vous êtes perdus si je ne vous soutiens ». A Windsor, sur le point d'être transféré à Londres, où il n'avait que dix jours à vivre, il disait : « J'ai encore trois cartes à jouer dont la plus mauvaise peut me faire tout regagner. » C'est le pendant du mot de Napoléon à Fontainebleau : « Je les jette dans le Rhin, et du Rhin à la Vistule il n'y a qu'un pas. » Mot sublime. Mais du sublime à autre chose, il n'y a qu'un pas aussi.

Maintenant, peut-être, en dépit de tout, Charles serait-il sorti vainqueur de la lutte s'il n'avait pas trouvé Cromwell devant lui. Une fois que les partis ont mis l'épée à la main, tout revient à des questions de poudre sèche. Cromwell savait préserver la sienne. Ce fut lui qui eut l'idée, pour vaincre les forces du Roi, de substituer aux gardes nationales, dont se servait jusque-là le Parlement, de vrais soldats de carrière bien choisis, bien payés, bien armés et bien disciplinés. Ce fut lui aussi qui fit écarter du commandement les premiers généraux parlementaires, grands seigneurs enclins à ménager le roi. Ce fut lui enfin qui comprit qu'il fallait choisir entre la victoire ou le butin, et qui, laissant celui-ci aux soudards du prince Rupert, du coup, simplement, écrasa Rupert à Marston Moor (1644), et le roi lui-même à Naseby (1645). Il avait d'ailleurs d'autres mérites ; les victoires sur les Ecossais, Warrington (1648), Dunbar (1650), Worcester (1651) prouvent que c'était bien un véritable homme de guerre ; aurait-il été de taille à tenir tête en Allemagne aux grands stratégistes de la guerre de Trente Ans?

Il le semble, mais de pareilles interrogations sont toujours un peu vaines. D'ailleurs il n'est question ici de son génie militaire que comme instrument de sa haine pour le roi.

L'exécution de Charles fut son œuvre personnelle, voulue, entêtée. Ce fut lui qui, quand le roi, livré par les Ecossais, négociait, encore hautain, avec les Communes, le fit enlever par son affidé Joyce et conduire au milieu de l'armée; ce fut lui, d'autre part, qui appuya sa lourde main, sa de plus en plus lourde main sur le Parlement rétif, coups d'état sur coups d'état, première purge Pride, quarante membres expulsés, et seconde le lendemain, quarante autres membres (6 et 7 décembre 1648), mépris de l'opposition de la Chambre des lords, nomination illégale d'une haute cour de justice, et qui, dans le sein de cette haute-cour, parle, agit, soutient Bradshaw, intimide Downs, recrute les signatures, met la plume aux mains d'Ingolsby, écrit enfin, lui-même, l'ordre à l'exécuteur.

Haïssait-il le roi? Au fond, non; les grands ambitieux trouvent inutile de haïr. Il est possible qu'il ne l'ait fait enlever par ses hommes que pour le tenir et tenir par lui le Parlement, et qu'il y ait beaucoup de vrai dans les bruits d'entente entre Charles et lui, qui coururent alors. Si le roi, de bonne foi, avait accepté ses conditions, commandement de l'armée, titres et honneurs, Cromwell aurait purgé le Parlement en sa faveur; la découverte de la lettre fourbe de Charles renversa tout. Cromwell se retourna contre lui avec d'autant plus d'ardeur qu'il voyait nettement dès lors le moyen de le remplacer.

Et ici reparaît le mot d'hypocrisie. Que Cromwell ait été sincère dans sa foi puritaine, c'est indéniable. Mais n'a-t-il jamais fait servir la foi de ses coreligionnaires à l'accomplissement de ses projets particuliers? c'est tout autre chose. Du début à la fin, sa conduite n'est que rouerie. Quand il faisait voter par le Parlement le remplacement des généraux, il savait bien que Manchester et Essex perdraient leur commandement, mais que lui garderait le sien. Quand, tout en accablant le Parlement de ses protestations de dévouement, il disait à ses amis les autres colonels : « Quelle misère de servir une Assemblée!... au lieu qu'en servant sous un général... », il n'était pas d'une franchise indéniable, pas plus qu'en se posant en soi-disant conciliateur, en 1647, entre l'armée et le Parlement, pas plus qu'en se livrant, le 10 juin suivant, à sa

grande scène du Parlement pour se laver de tous soupçons, pas plus qu'en continuant à négocier secrètement avec Charles. « C'est un homme, disaient certains de ses officiers à un confident du roi, sur qui personne ne peut compter et qui chaque jour avec chacun change de conduite et de langage, uniquement préoccupé du désir d'être en tous cas le chef des vainqueurs. » Le puritain Lilburne, qui l'avait longtemps considéré comme « le cœur le plus parfaitement pur, le plus dégagé de toute vue personnelle », changeait maintenant d'idée sur son compte, et avec raison. Même quand il est maître de la situation et tenant le Parlement sous les pieds de ses soldats, quand il a tout prévu et décidé pour le jugement et l'exécution de son ennemi, est-il loyal en disant, à propos de cette demande de jugement : « Si quelqu'un faisait cette motion de dessein prémédité, je le regarderais comme le plus indigne traître qui fût au monde; mais puisque la Providence et la nécessité ont jeté la Chambre dans cette délibération, je prie Dieu de bénir ses conseils quoique je ne sois pas prêt à donner sur-le-champ mon avis. » Tout de même, Bonaparte, quelque *comediante* et *tragediante* qu'il fût, allait à son but avec autrement de rondeur (1) !

§

Entre Cromwell et Napoléon, le rapprochement est inévitable, comme entre Charles Ier et Louis XVI, entre la Révolution d'Angleterre et la Révolution française.

La nôtre — accordons tout d'abord cette satisfaction à la vanité nationale — semble autrement colossale dans ses péripéties, ses conflagrations, ses prolongements dans le temps et l'espace. C'est de l'ébranlement provoqué par elle que sont nées en tant que nations non seulement l'Allemagne et l'Italie, mais encore, qu'on ne l'oublie pas, toutes les républiques de l'Amérique latine, et quant au mouvement bariolé des idées pendant tout le XIXe siècle, c'est de notre tourmente révolutionnaire qu'il procède : Sainte-Alliance et théorie des nationalités, démocratie et socialisme, romantisme et positivisme,

(1) Voici la fin du petit discours de Cromwell : « Vous confesserai-je que moi-même, lorsque je présentais dernièrement des pétitions pour la restauration de Sa Majesté, j'ai senti ma langue se coller à mon palais et j'ai pris ce mouvement surnaturel pour une réponse que le ciel, qui rejetait le roi, faisait à ma supplication. » Il me semble vraiment bien difficile de ne pas parler ici d'hypocrisie, et même de tartuferie.

laïcité et religiosité. En comparaison, les dissensions anglaises de 1640-1650 n'ont vraiment que bien peu d'importance ; ce n'est que depuis les nôtres qu'on leur a prêté par contre-coup quelque attention.

Pourtant, qui sait si la Révolution française aurait eu lieu sans la Révolution d'Angleterre? L'effervescence d'idées nouvelles qui a mis fin à notre ancien régime n'est venue que d'outre-Manche. Que le pouvoir absolu du Roi l'eût emporté dans l'archipel britannique, et toute lueur s'éteignait dans les temps modernes. Que le même pouvoir absolu eût subsisté chez nous et la lumière politique aurait continué à briller, au moins en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais les Etats-Unis ne se rattachent-ils pas à la Révolution d'Angleterre plutôt qu'à la nôtre? Or, ceci pourrait faire pencher la balance, d'autant que les conquêtes sages et limitées des parlementaires anglais sont devenues le patrimoine de tous les états civilisés, alors que les ambitions démesurées de nos jacobins restent dans le domaine d'utopie. Jusqu'au principe sacrosaint des nationalités, qui continue à être odieusement violé un peu partout en Europe : mais n'est-ce pas la Révolution française elle-même qui est responsable du plus déplorable de ces viols, le partage de la Pologne?

Plus nous allons, et plus le prestige de ces dates longtemps éblouissantes de 1789 et de 1793 s'éteint. Ah ! que nous sommes loin des dithyrambes de Michelet et de Victor Hugo ! *La Fin de Satan* s'ouvrant par la vision effarante du grand Vaincu. « Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme » pour aboutir... à la prise de la Bastille (1) ! Qui oserait, même en période électorale, sortir ces vieux poncifs ? Les étrangers, eux, ne haussent même plus les épaules, ils se taisent : dans la longue, substantielle, démesurée harangue que Roosevelt nous infligea à la Sorbonne, pas une phrase ne rappela ce que nous croyons être notre grand titre de gloire, notre droit à la reconnaissance et à l'admiration des peuples. Et le fait est que la Révolution française ne reste plus que comme un souvenir d'époque fulgurante, un thème à tirades et à prosopopées, une source d'émotions grandioses (c'est déjà quelque chose), mais, hélas ! il faudrait être bien simple d'esprit ou bien candi-

(1) Je me permets de renvoyer ici à mon article sur *le Procès de la Révolution française*, dans la *Revue des questions historiques*, juillet 1886.

dat à la députation, pour y voir la cause des progrès même politiques et sociaux et l'origine de la civilisation contemporaine.

Les deux crises ont une ressemblance — c'est que leur responsabilité remonte à l'un et à l'autre roi — qui recouvre une différence profonde : Charles Ier est coupable d'avoir aggravé démesurément sa mésentente avec ses sujets en leur résistant en tout et pour tout et jusqu'au bout ; Louis XVI est plus coupable encore d'avoir laissé se transformer une agitation superficielle en un typhon effroyable par sa non-résistance en tout, et pour tout, et jusqu'au bout. Rien de plus abrupt, dès l'origine, que la Révolution d'Angleterre, du moment que le roi ne cède pas ; l'obstacle est insurmontable et Charles tombe mort à ses pieds. Rien de plus facile à dénouer que les complications de France, du moment que les pouvoirs constitués s'y prêtent, et ils ne s'y sont jamais refusés ; en somme, tout était fini au 4 août, et même auparavant ; le tort de Louis XVI a été de ne pas dire à ce moment : « Eh bien, c'est fini. Rentrez chez vous, Messieurs les députés, vous reviendrez l'an prochain à pareille époque. » Avec un Louis XVI à la place de Charles Ier, la Révolution d'Angleterre n'aurait pas eu la peine d'éclater, la monarchie constitutionnelle aurait fonctionné régulièrement dès 1625, et beaucoup de braves gens de cavaliers et de têtes-rondes seraient morts paisiblement dans leur lit. Avec Charles Ier à la place de Louis XVI, la guerre civile aurait éclaté assez vite (en supposant que nos révolutionnaires aient eu un peu de l'énergie combattive de leurs confrères anglais, ce qui n'est pas sûr), mais elle aurait été plus vite encore finie, le roi aurait été maté ou détrôné au pis, et la monarchie constitutionnelle eût été inaugurée dès 1790 ou 1791, avec le duc d'Orléans régent pendant la minorité du petit roi.

Pourquoi Louis XVI n'a-t-il jamais résisté, pas même au dernier voyou de la rue? parce que Charles Ier, lui, avait trop résisté à ses meilleurs sujets. La Révolution française ne se comprend que quand on a vu clair dans l'âme de Louis XVI, un peu comme on ne se rend compte de la défaite d'une grande armée que quand on a pénétré le moral de son chef — Bazaine, par exemple, pour l'armée de Metz — et l'on ne voit clair dans l'âme de Louis XVI que quand on l'explique par l'histoire de Charles Ier, que Louis XVI connaissait fort bien ; il l'avait lue et

relue dans la traduction de David Hume, et la veille de son exécution il avait encore demandé le volume contenant le récit de la mort du Stuart. Les jobards d'érudits ne s'en doutent pas qui compulsent les cahiers des Etats généraux et les procès-verbaux des jacobinières de province ; pauvres Aulard, Champion et *tutti quanti*, j'entends d'ici les sarcasmes dont vous aurait accablés Carlyle, tas de Drydusts !

J'ai lu, à mon tour, le tome V de Hume en tâchant de me mettre dans la peau du Louis XVI de 1789 et même de 1788, l'effet est décisif. Soyez bien persuadé que la future victime de la Convention avait suivi attentivement le procès de la victime de la Haute Cour : « Le solicitor, au nom des Communes, expose que Charles Stuart ayant été admis au trône d'Angleterre et la nation lui ayant confié un pouvoir souverain, néanmoins, dans la coupable vue d'ériger un gouvernement illimité et tyrannique, il avait traîtreusement et malignement fait la guerre contre le Parlement actuel et contre le peuple que ce Parlement représentait, et que pour cette raison il était accusé en qualité de tyran, de traître, de meurtrier, d'ennemi public et implacable de la nation. » Et plus loin, au moment fatidique : « Les juges, après avoir examiné quelques témoins par lesquels il fut prouvé que le roi s'était montré les armes à la main contre les troupes du Parlement, prononcèrent la sentence. »

Avec ces deux simples citations, toute la conduite de Louis XVI s'illumine. Au milieu de ses tergiversations, de ses incohérences, de ses mensonges, on ne trouve de sincère, de continu, d'irrévocable qu'une résolution : ne jamais faire couler une goutte de sang qui puisse lui être reprochée. Il ne pourra jamais être dit « meurtrier », ni être accusé « d'avoir fait la guerre à son peuple », ni convaincu de s'être « montré les armes à la main contre les troupes de son parlement ». De là son éternelle passivité depuis les premiers jours, où il arrête les troupes que ses ministres font converger vers Paris, jusqu'aux derniers, où il ordonne à ses ultimes défenseurs, les Suisses des Tuileries, de mettre bas les armes. J'ai qualifié durement ailleurs (1) cette conduite ; je n'y reviens pas.

Jusque dans les détails, la façon d'agir de Louis XVI s'éclaire par celle de Charles Ier. Pourquoi était-il poli et attentif, autant

(1) Par exemple dans *Pour causer de tout* (Bernard Grasset éditeur), p. 329.

que son naturel fruste le permettait, avec tout le monde? Parce qu'avec tout le monde Charles avait été désagréable, à la fois sarcastique et intraitable. Pourquoi n'a-t-il jamais suivi les conseils de personne, pas plus de Mirabeau que de Barnave et de Bertrand de Molleville que de Buob? Parce que Charles Ier avait eu trop l'habitude contraire. « Son jugement naturel, je cite toujours Hume, perdait beaucoup par la déférence qu'il avait pour des personnes d'une incapacité inférieure à la sienne. » Pourquoi n'a-t-il pas voulu de Chambre haute? Parce que les Lords n'avaient nullement sauvé le trône. Pourquoi a-t-il si scrupuleusement observé les moindres sous-articles de sa Constitution? Parce que Charles s'était mal trouvé du contraire. « S'il eût trouvé les bornes de la prérogative royale fixes et bien établies, son intégrité lui eût fait respecter comme sacrées les limites de la constitution. » Pourquoi a-t-il consenti pourtant à des machinations assez ténébreuses avec l'étranger? Parce que Hume, en pareil cas, avait accordé à Charles un certificat de bonne foi. « Quel est l'homme sensé qui puisse trouver étrange que, pour sauver sa vie, sa couronne, sa famille, ses amis, tout son parti, il eût traité avec les catholiques romains (aussi haïs des presbytériens que les émigrés de nos jacobins)? » Pourquoi s'est-il montré, au Temple, si bon père de famille? Toujours à cause de Charles Ier, qui chérissait sa femme et ses enfants. Au fond Louis XVI détestait Marie-Antoinette et semble avoir eu des doutes sur la légitimité de sa descendance. Mais il n'a pas voulu, ici, se montrer au-dessous de son frère Stuart, comme sa sincère foi religieuse lui a donné le même courage suprême qu'à Charles.

A plus forte raison pour les grandes lignes de sa conduite politique. Louis XVI a toujours eu une crainte étrange des militaires et une confiance non moins inattendue dans les Assemblées. C'est que Charles avait péri par l'armée, et non par le Parlement. Nous préférons Pétion à Lafayette, disait-il, à la veille du 10 août. C'est qu'il prenait Lafayette pour un Cromwell. Il ne s'est jamais mis à la tête de ses troupes un jour quelconque à partir de la déclaration de guerre « au roi de Hongrie et de Bohême », c'est qu'il craignait d'y être chambré par un Cornette Joyce. Il n'a jamais désespéré tout à fait au cours de son procès devant la Convention ; c'est que la

Convention était un Parlement régulier, et qu'il croyait n'avoir à craindre que d'une illégale cour de justice. Louis XVI, à la différence de Charles Ier, appuyé d'une part sur l'article de la constitution, qui le déclarait inviolable, d'autre part sur son pacifisme passif, comparaissant devant une assemblée nationale, se gardant de contester sa compétence de façon méprisante, mais discutant posément tous les chefs d'accusation, pouvait espérer sauver sa tête. Le triste est que, pour sauver cette tête, pour pouvoir dire : je n'ai jamais fait couler le sang même d'un assassin, même d'un énergumène d'émeute, il a fait rouler celle de sa femme, de sa sœur, de je ne sais combien de milliers de pauvres gens, vieillards, femmes, sans compter tous ceux qui sont morts victimes indirectes de sa lâcheté, trois millions de vies fauchées sous la Révolution, autant sous l'Empire. Il n'est peut-être pas d'homme sur terre qui ait peut-être causé plus de mal que ce misérable roi (1) !

§

Mais si Louis XVI est, à tous les points de vue, inférieur à Charles Ier, que dire de nos révolutionnaires par rapport aux révolutionnaires anglais ? Ah ! l'on n'est pas fier d'être Français quand on regarde ces colonnes ! Chez les parlementaires de Londres une énergie tenace, inflexible, mais pleine de sang-froid et de mesure ; ils savent ce qu'ils veulent, un roi gouvernant d'accord avec son peuple, et à nul moment ils ne sacrifient le parlement au monarque ou le monarque au parlement ; ils s'imposent les sacrifices nécessaires pour vaincre, mais rien au delà, pas de frénésie, pas de folie furieuse, pas de panique honteuse ; quand une masse de « trognes armées », comme dit Pascal, se rue sur eux, les chasse à coup de hallebardes de leur salle de séances, et impose au pays le régime de *commonwealth* qui lui plaît à elle, ils gardent leur dignité, leur indomptabilité morale, leur foi dans l'avenir, qu'ils savent barré par un homme seul, et en effet, trente semaines à peine après la mort de cet homme, leur régime à eux est rétabli : un roi gouvernant d'accord avec son peuple. Chez les puritains, même énergie et même sang-froid ; ils veulent la répu-

(1) Un Louis XVI est un argument terrible contre la monarchie. Les royalistes devraient faire dire des messes pour le repos, non pas de son âme à lui, mais de celle des régicides, qui en ont besoin, ayant été les plus lâches des hommes, mais qui n'en ont pas moins prononcé un châtiment très juste.

blique et ils l'établissent de force, ne pouvant pas de gré, mais c'est tout ; pas de proscriptions, pas de massacres, pas d'inquisition féroce, rien de cette tyrannie astèque ou dahoméenne à laquelle la France s'est trouvée livrée.

Ce n'est pas que les révolutionnaires anglais ne se soient pas engagés aussi loin sur la même route que les nôtres. Ils ont eu leurs *suspects*, qu'ils appelaient « délinquants », et leurs insermentés, qu'ils nommaient « scandaleux ». Ils ont fait leur constitution civile du clergé en exigeant l'approbation du Parlement pour authentiquer tous les canons ecclésiastiques ; ils ont expulsé leurs Feuillants, en chassant du Parlement tous ceux qui avaient pris part à l'administration financière de Strafford, sauf ceux, bien entendu, qui donnaient des gages au parti ; ils se sont livrés à toutes les habiletés habituelles des politiciens, élections truquées, pétitions modérées qu'on frénétise une fois les signatures obtenues, demandes de scrutins publics pour intimider les couards, embauchage de manifestants tape-dur ; en 1643, ils ont procédé aux emprisonnements en masse ; tout comme à Paris il a fallu aménager des maisons en geôles ; après l'exécution de Charles Ier, ils n'ont laissé rentrer les absents dans le Parlement que s'ils signaient une approbation du procès du roi ; ils ont même fait rendre contre les Irlandais l'atroce décret de la Convention défendant de faire quartier aux ennemis pris sur le champ de bataille. Mais heureusement ces décrets sanguinaires n'ont presque pas eu d'application, et, en dépit des haines et des passions, très peu de mises à mort ont déshonoré les places publiques. En dehors des deux grandes victimes : Strafford et Laud (1), on ne peut guère citer que deux exécutions iniques en 1643, celles de Chaloner et de Tomking (car celle des Hothams est un peu méritée), le cruel supplice de Montrose et de ses cinq amis à Edimbourg en 1646, quelques punitions de soldats mutins en 1647 et 1649, une série rouge après la mort du roi, Hamilton, Holland, Capell, Andrews, Slingsbury, Loye, Gibbons, mais comme c'est peu de chose en comparaison de nos atroces journées de guillotine, de nos massacres, de nos fusillades, de

(1) J'ai dit la façon dont Strafford avait été calomnié. L'archevêque Laud aussi mérite mieux que sa réputation. « Pendant les sept années de son épiscopat, il y avait eu moins de punitions ecclésiastiques que pendant n'importe quelle période égale de son prédécesseur, le puritain Abbot. »

nos noyades de femmes et d'enfants, de toutes ces horreurs, de toutes ces hontes...

Et pourtant les hommes individuellement sont plus sympathiques chez nous. Ces parlementaires anglais n'avaient rien de la grâce souriante, du désintéressement chevaleresque, de la largeur d'esprit magnanime de nos Constituants (1) ; dès le premier jour, le procès de Strafford les montre haineux, méchants, injustes ; eux, les défenseurs de la légalité, ils envoient à la mort leur ennemi contre toutes les lois en inventant un crime de haute trahison qui ne se trouvait pas certes dans la statut d'Edouard III : « avoir entrepris de renverser les lois fondamentales du royaume »,et en vertu duquel on aurait peut-être pu les envoyer à leur tour à l'échafaud de Tower-hill; ils oublient vite, une fois au pouvoir, leur amour du peuple accablé par les impôts; eux qui rechignaient tant à accorder cent pauvres mille livres sterling quand il s'agissait de la grandeur de l'Angleterre, ils imposent pour eux, au contribuable, en cinq ans, plus de quarante millions de ces livres, et ils ne se négligent pas eux non plus : « On assure que la Chambre basse prit ouvertement une somme de 300.000 livres sterling qui fut divisée entre ses membres ; les commissaires à qui l'administration des différentes branches de revenu public était confiée ne rendirent jamais aucun compte et furent autorisés à tirer ce qu'ils jugeraient à propos du Trésor. » Comme dit notre chanson, c'était pas la peine assurément de changer de gouvernement! « Pour une *Chambre étoilée* qu'on avait abolie, il s'en trouvait cent autres de nouvelle création, munies de meilleurs prétextes, armées d'un pouvoir encore moins limité (2). »

Et quel fanatisme ! En comparaison, les puritains massacreurs d'Irlandais sont les plus tolérants des hommes; quand Charles Ier est prisonnier, on lui refuse la liberté d'employer dans sa propre chapelle une autre liturgie que celle du Parle-

(1) Cette politesse des constituants ne se retrouve pas chez leurs successeurs. Quelle différence entre les formes respectueuses dont on ne s'est jamais départi envers Charles Ier, même sur l'échafaud, et les grossièretés envers Louis XVI, les infamies envers Marie-Antoinette !

(2) « Plus de la moitié au moins des biens et des bestiaux, et la moitié au moins des terres, des rentes et des revenus avaient été séquestrés. » Toute révolution politique est un pillage. La pitié méprisante que Carlyle témoigne à nos compatriotes du temps de la Révolution (que jamais Français n'avaient souffert autant qu'eux), nous pouvons la renvoyer à ses compatriotes à lui du temps du roi Charles.

ment ! Ce Parlement s'arroge tous les pouvoirs d'un concile,
énumère les cas d'excommunication, il défend d'incliner la tê
au nom de Jésus, il édicte que Noël sera désormais un jour d
jeûne et d'humiliation (heureusement ici c'est la *merry En*
gland qui a fait triompher son Christmas). Les ministre
presbytériens d'Ecosse surtout sont inouïs ; ce sont eux q
forcent le Parlement d'Edimbourg — lequel ne voulait pas —
à livrer aux Anglais pour 400.000 livres leur roi commu
réfugié dans le camp écossais. « Je suis acheté et vendu »
devait dire à bon droit le malheureux monarque ; qui outra
gent odieusement Montrose et ses amis faits prisonniers,
demandent au Parlement — lequel refuse — de faire exécu
ter un plus grand nombre de royalistes ; et d'ailleurs qui cau
sent sottement la ruine de l'indépendance nationale, en cha
sant de l'armée, à la veille d'attaquer Cromwell, 4.000 solda
sous prétexte de tiédeur religieuse, en refusant de saisir u
occasion de victoire parce que c'était dimanche, en forçan
leur général à livrer bataille pour la raison que le Saint-Espr
les a visités et leur a promis qu'ils seraient vainqueurs (1).

Et de même que nos Feuillants sont à mille coudées a
dessus des presbytériens, nos Montagnards, individuellemen
valent mieux que les indépendants, n'ayant pas leur orgue
incoercible, leur hypocrite rapacité à s'emplir les poches av
« les dépouilles des Egyptiens », leur exaspérant appel au Di
Sabaoth. Et nos Royalistes, même nos Emigrés, sont pl
sympathiques que les Cavaliers du roi, aussi frivoles qu'eu
aussi maladroits, et bien moins loyaux, beaucoup d'entre eu
ayant eu, comme les Notham père et fils, comme lord Ho
land, comme lord Hamilton une conduite assez équivoque.

Mais en bloc et en comparaison des Anglais tous nos comp
triotes s'effondrent, pour le même motif que Louis XVI
face de Charles Ier, parce que ce sont tous des lâches, quan
ce ne sont pas des fous. C'est par lâcheté, pour ne pas êt
suspects d'abord, devancés ensuite, châtiés enfin, que nos te
roristes ont tué, tué, tué, et c'est par lâcheté que leurs vic

(1) Que dire de ce grotesque dévôt presbytérien, sir Simon d'Ewes, qui, ad
à la cour en 1825, trouve la reine si aimable, si gracieuse, si bonne que, dit-il,
ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir en songeant que la connaissa
de la véritable religion lui manquait ». Et cet autre, Cloworthy, qui, poursuiv
Laud jusque sur l'échafaud, lui demande « s'il se repose de son salut éternel su
mérite des œuvres et non sur la mort du Rédempteur ».

nes se sont laissé égorger comme de stupides moutons. Un Georges Cadoudal aurait suffi à arrêter la Terreur à Paris, comme un général de Vendémiaire aurait d'ailleurs suffi à sauver le trône, même le 10 août, cinq minutes avant l'ordre de Louis XVI de capituler. Et ceci est la revanche des qualités morales ; avec leur étroitesse d'esprit, leur grossièreté de manières , leur fanatisme, leur hypocrisie, et tous leurs autres défauts, les Anglais avaient deux qualités : énergie et sang-froid, qui ont suffi à les préserver de nos folles atrocités à nous (1).

En somme, donc, tous les personnages de la Révolution d'Angleterre sont assez ternes : quelques figures de soldats, Montrose et Osmond d'un côté, Fairfax et si on veut Hutchinson de l'autre, quelques énergiques citoyens, Hampden, Sir John Eliot, quelques belles figures de femme, la Reine et Lady Derby (deux Françaises, une d'Orléans, une La Trémoille), quelques grands pamphlétaires, Prynne, Lilburne, Milton, mais en somme comme héros dans le sens carlylien du mot, je n'en vois que trois : Strafford, surtout sur l'échafaud, Charles Ier seulement sur l'échafaud, et enfin Cromwell, à qui on peut refuser sa sympathie et peut-être son estime, mais non son admiration.

Ce fut un acteur merveilleux et qui vit le rideau tomber sur ses applaudissements. Nos grandes figures nationales à nous, depuis Vercingétorix jusqu'à Napoléon, en passant par Roland, Jeanne d'Arc et Bayard, sont des vaincus. Les grands hommes étrangers, Cromwell, Frédéric II, Bismarck, Garibaldi, que sais-je, ont plus d'esprit. Cromwell a été autrement heureux et autrement utile à son pays que Bonaparte. Il ne le valait pourtant certes pas, ni comme cœur, ni comme tête, comme il ne valait pas Charles Ier comme grandeur d'âme ; sur l'échafaud de Whitehall il n'aurait pas fait aussi noble figure que sa chevaleresque et malgré tout attendrissante victime. Je me demande même s'il faut lui attribuer tant de part

(1) Exception faite pour l'Irlande. Là, tous, épiscopaux, presbytériens, indépendants, ont rivalisé de férocité. Il est probable que, pour la malheureuse île comme pour notre Vendée, le nombre des cadavres atteint le demi-million. Les historiens anglais essaient de faire diversion en parlant de l'insurrection irlandaise de 1641, mais le nombre des victimes, elles aussi lamentables, de cette révolte n'atteint pas le centième de la population totale, et cette révolte était de représailles, d'ailleurs, le gouvernement de Strafford lui-même ayant été très dur. Voir le livre de M. Paul Dubois sur la *Question d'Irlande*.

dans la grandeur de l'Angleterre. Il a pris la Jamaïque, je n
dis pas non, mais ça ne vaut pas l'annexion de l'Ecosse qu'a
portaient les Stuarts. La guerre avec les Provinces-Unies a é
une erreur et aurait pu coûter cher à la puissance anglai
naissante; si elle a tourné bien, c'est grâce au ship-money
Strafford, qui avait permis de reconstituer la flotte. On exagè
aussi l'importance de l'Acte de navigation de 1651, ce n'e
que plus tard, et pour d'autres causes, que s'est affirmée
prédominance commerciale de l'Angleterre. Au fond, le gra
homme anglais au temps du roi Charles Ier, c'est Strafford.
le pays s'était serré autour de lui, ou seulement s'il avait é
soutenu par son roi, il aurait joué le rôle de Richelieu et
se serait pas contenté, dans la débâcle de la maison d'A
triche, de prendre à l'Espagne une île des Antilles. Son a
ministration en Irlande est tout à fait remarquable; au li
d'incendier et massacrer tout ce qu'il pouvait atteindre, com
devait faire Cromwell, il a, quoique durement, pacifié, enric
civilisé la pauvre île. En quelques années, « la marine
royaume était augmentée au centuple, et la valeur des ma
chandises locales portée au double de celles venues du dehors
Il n'est pas jusqu'aux fautes de ce grand homme qui n'aient
un contre-coup merveilleux pour l'essor de « l'english-speaki
race », c'est pendant que lui et ses amis étaient au pouv
que se sont fondés les Etats-Unis !

Faisons, ici encore, un retour sur nous-mêmes; si nos pr
testants à nous avaient eu un peu de l'énergie morale d
puritains et aussi des presbytériens, des anglicans et des p
pistes anglais, au lieu de chercher, en bons jacobins d'ava
la lettre, à tout chambarder et embrouiller pour dominer,
auraient passé la mer eux aussi (les premiers convois série
de colons anglais sont de 1620, l'année où Louis XIII ét
obligé de venir en personne soumettre Montauban) et les Etat
Unis d'aujourd'hui seraient à moitié, ou peut-être tout à f
français !

HENRI MAZEL.



HENRI ROCHEFORT

AUTOUR DE BUFFON

—

MADAME DAUBENTON ET SA FAMILLE

—

I

A L'OMBRE DE LA TOUR DE MONTBARD

C'était après 1752 et dans le temps que l'illustre auteur
l'*Histoire naturelle* commençait à écrire sur les quadrupèd
A cette époque, la plus laborieuse et la plus douce de sa v
M. le comte de Buffon ne s'était pas soumis encore à l'autor
de Mlle Blesseau, du P. Ignace et du valet La Rose. Mme la co
tesse de Buffon existait toujours; elle seule, tandis que s
mari, réfugié dans le cabinet de travail de la tour Saint-Lou
commençait de composer les chapitres de son livre, assum
le gouvernement de Montbard. Avec une grâce charmante. u
activité inlassable, Mme de Buffon veillait sur tous les déta
de cette grande maison. A la lingerie c'était elle qui so
vent préparait ce linge toujours si net, ces manchet
toujours si belles, dont M. le comte, si soigneux de
personne, usait en si grand nombre; au cellier, au fruiti
au potager même, elle portait ses pas. Rien, dans le d
maine si riche de terres et de troupeaux, n'échappait à
surveillance; on a vu Mme la comtesse de Buffon recevoir, po
épargner le temps de son mari, les métayers des fermes,
intendants des forges; pour un peu elle eût accepté la diffic
tâche d'assurer elle-même, de Montbard, toute la correspo
dance avec MM. Thouin, M. Lucas, M. Van Spaëndonck
toutes les autres personnes qui dirigeaient à Paris, en l'absen
du comte, le Jardin du Roi. Mais, où un zèle si beau s'exerç
surtout avec une patience dévouée, une affection qui allait j
qu'au devant du désir, c'était au plus près de M. de Buff
lui-même. Ce dernier se plaisait-il à rassembler, dans de grand

volières, pour les étudier mieux, les oiseaux les plus rares de toutes les contrées, Mme la comtesse entendait leur porter elle-même les grains. Le perroquet Coco, qui était, avec le P. Ignace et le bonhomme Verniquet, l'un des familiers de M. l'Intendant, avait tous ses soins. C'était elle aussi, durant que l'auteur de l'*Histoire naturelle* était enfermé dans sa tour, qui préparait la toute frugale collation au moyen de quoi M. le comte réparait des forces toutes perdues au service des lettres. « Deux verres de vin et un morceau de pain, voilà toute la nourriture de M. le comte pendant le travail (1). » Ce travail, que M. de Buffon fût seul ou avec quelqu'un des collaborateurs qu'il s'était choisis, se prolongeait fort avant dans la soirée. Ce n'était souvent que très tard que l'illustre écrivain, s'arrêtant enfin de composer, venait rejoindre, au salon, les personnes qui l'attendaient. Ce salon, tout meublé de tapis en point d'Aubusson représentant des sujets tirés des *Fables* de La Fontaine, était « orné de tous les oiseaux enluminés, tels qu'on les voit dans la grande édition de l'*Histoire naturelle* (2) ». Mais, c'était une chose connue — et Mme la comtesse le savait bien — que le plus bel ornement que venaient contempler là les curieux était M. de Buffon lui-même. C'était le plus souvent vers les neuf heures du soir que ce dernier apparaissait, parfois seul, mais parfois aussi appuyé au bras de quelqu'un de ceux qui, comme le docteur Louis-Jean-Marie Daubenton, Guéneau de Montbeillard ou l'abbé Bexon, avaient partagé son labeur du jour.

M. le comte de Buffon, à qui Mme la marquise de Pompadour devait donner un jour du « joli garçon », était fort bien fait. Il était de haute taille et d'abord calme et noble. Encore que ses traits fussent volontiers assez forts, il avait une physionomie franche et vive, le front haut, une bouche sensuelle et moqueuse et de grands yeux noirs. L'une de ses coquetteries était d'être frisé à petites boucles, l'autre de porter des dentelles à l'égal des femmes. Il aimait aussi, tel M. de Voltaire, et pour atténuer par un air familier le ton un peu rude de sa personne, à se montrer vêtu d'une belle « robe de chambre jaune parsemée de raies blanches et de fleurs bleues ».

Lorsque M. le comte faisait son apparition, le perroquet Coco

(1) Hérault de Séchelles, *Voyage à Montbard*.
(2) Hérault de Séchelles, *ibid.*

était, de tout le salon, le seul hôte admis à lui toucher l'épaule autrement les personnes étrangères à la famille ou à l'amiti étaient tenues de se lever si elles étaient assises, à « s'incline avec l'attention de dire M. le Comte, car c'est à quoi il n faut pas manquer (1) » ; pour les autres, et Mme de Buffo n'était pas ici la dernière, elles ne laissaient pas de témoigne par les marques d'une affectueuse vénération, de tout le con tentement qu'elles avaient à voir M. de Buffon. Ce dernie flatté de tous les murmures de ces hommages, condescendait la bonhomie; il se portait de l'un à l'autre, souriant, gai, affa ble et, dans les démonstrations de son humeur, se laissait alle parfois jusqu'à pincer l'habit des hommes, ou, plus distraite ment encore, à toucher la joue ou le menton des dames.

M. le comte de Buffon était galant et prêtait attention au sex mais on sait que, durant toute la vie de Mme de Buffon, il n s'écarta pas d'une ligne de la fidélité à son devoir d'époux seulement, comme pour M. de Voltaire et M. de Montesquie c'était son délassement, après une journée d'un labeur nom breux, de promener autour de lui, sur de beaux objets, la sa tisfaction de son sourire.

Indépendamment de Mme de Buffon, la jeune sœur du comt une fillette destinée à devenir Mme Nadault, et le chevalier d Buffon, cadet de l'écrivain, lequel sera plus tard colonel au Gardes-Lorraine, on rencontrait le plus volontiers, en temps-là, dans le salon de Montbard, le docteur Daubento garde et démonstrateur du cabinet d'Histoire naturelle d Paris, et sa cousine germaine, Marguerite Daubenton. To deux, le docteur et Marguerite, étaient nés à Montbard; pa leurs relations de famille et d'étude, tous deux avaient grand presque côte à côte, dans l'intimité de la province, non lo de cette tour des Buffon, qui projetait sur leurs fronts, depu leur enfance, une ombre protectrice et comme amicale.

Au moment que le génie de M. de Buffon commençait s'affirmer, non seulement par l'audace de la vaste *Histoi* qu'il avait entreprise, mais encore par le charme d'un art li téraire achevé, le talent du docteur Daubenton se faisait jo dans les études au point que l'Académie des Sciences, sa tenir compte de son jeune âge (il avait alors vingt-huit ans l'appelait à prendre place parmi elle.

(1) HÉRAULT DE SÉCHELLES, *Voyage à Montbard.*

Autant M. de Buffon apportait de fougue dans ses travaux et jetait partout, dans ses écrits, le feu de l'improvisation, autant Daubenton se montrait prudent dans ses recherches et soigneux dans ses calculs. Avec M. de Buffon, ce peintre aux grands traits colorés, toutes les bêtes de la nature avaient tôt fait, par l'éclat de l'imagination, de vivre et de s'animer; mais le docteur Daubenton, avec une conscience à laquelle son ami était le premier à rendre hommage, n'entendait pas que les animaux de la création fussent habillés seulement de plumes magnifiques et de brillants pelages, il exigeait encore qu'ils fussent conformes à leurs modèles dans la nature. C'est ce qui fait que, dans l'élaboration de leur grand travail sur les mammifères, ces deux auteurs se complétèrent pour le plus grand bien de l'art et de la vérité. Cuvier, qui connut Buffon et Daubenton dans sa jeunesse, put très justement écrire à ce propos plus tard « que jamais association ne fut mieux assortie ». « Il existait, au physique et au moral, entre les deux amis, ce contraste parfait qu'un de nos plus aimables écrivains assure être nécessaire pour rendre une union durable; et chacun d'eux semblait avoir reçu précisément les qualités propres à tempérer celles de l'autre par leur opposition (1). »

Tandis que Daubenton, compagnon des jeux de l'enfance de M. de Buffon et maintenant l'associé de ses travaux, s'imposait ainsi de plus en plus à l'amitié du comte, il faut dire que Marguerite, sa cousine germaine, entrait dans les faveurs marquées de la comtesse.

Une liaison toute d'esprit et de cœur, aux progrès de laquelle il leur était doux d'aider de tout leur pouvoir, commençait ainsi de naître, aux yeux des hôtes de Montbard, dans le salon peuplé des oiseaux les plus rares des îles et sur les tentures où le perroquet Coco semblait, en écartant ses larges ailes multicolores, se confondre aux personnages peints et tissés des *Fables*. Et là, comme entre les deux collaborateurs de *l'Histoire naturelle*, c'étaient, entre la cousine et le cousin, les expressions les plus différentes de caractères. « Daubenton, d'un tempérament faible, d'un regard doux, était, nous dit Cuvier, d'une modération qu'il devait à la nature autant qu'à sa propre sagesse. » « Bien que toutes les ressources de son esprit parussent se confondre pour imposer silence à son ima-

(1) G. Cuvier, *Eloge historique de Daubenton* (lu le 5 avril 1800).

gination », il ne laissait pas de montrer, dans les circonsta ces délicates de la vie, une bienveillance unie à beaucoup bonté; et ce serait lui faire tort de dire que la rigueur savant nuisait, en lui, à la sensibilité de l'homme. Une do ceur, une pitié infinies l'attiraient au contraire vers les obje plus faibles, vers les plantes, les pierres et les animaux qu devait aimer. Beaucoup plus tard, en 1785, vers la fin de vie, ayant acquis « quatre journaux de terre sur la montag de Courcelotte », au-dessus de Montbard, pour y promen des agneaux et y élever des moutons, il se prit d'attacheme pour ces bêtes. L'on sait qu'il écrivit alors une sorte de *Cat chisme des bergers*, composé par dialogues. A cette questio la plus capitale du livre : *Faut-il savoir beaucoup de chos pour être berger?* l'auteur répondait par ces mots, qui témo gnent avec rusticité de son long usage des mœurs rurales, d habitudes des champs : « *Pour le métier de berger, il fa savoir plus de choses que pour la plupart des autres em plois de la campagne. Un bon berger doit connaître la mei leure manière de loger son troupeau, de le nourrir, de l'a breuver, de le faire pâturer, de le traiter dans ses maladie de l'améliorer et de faire le lavage et la tonte de laine. Il do savoir conduire son troupeau et le faire parquer, élever d chiens, les gouverner et écarter les loups* (1). »

Ainsi, en regard d'une science à l'expression rigoureus Jean-Marie Daubenton faisait montre de sentiments pastorau délicats. Ceux-ci ne laissèrent point que d'impressionner agré blement une personne aussi romanesque que Marguerite. l'aide d'une sensibilité vive, de l'impulsion la plus spontan du cœur, cette jeune demoiselle provinciale, appelée à deven par la suite une muse si fervente du souvenir et de la méla colie, se prit d'attachement pour ce jeune savant distingu

Consultée sur le dénouement qu'il convenait de donner une idylle si tendre et si durable, Mme la comtesse de Buff ne put que se montrer doucement encourageante; M. le comt suivant ses façons, jeta un *pardieu!* approbateur; et, le 21 o tobre 1754, fut célébré à Montbard ce mariage depuis longtemps désiré de tous ceux qui connaissaient les épo nouveaux.

(1) Voir : *Catéchisme des bergers ou extrait de l'instruction de Daubenton p les bergers* (Paris, 1810).

Il faut dire qu'à ces épousailles bien dignes des rustiques et cordiales traditions de la Bourgogne, tout fut simple et à profusion. M. de Buffon donna un chevreuil et des grives de son parc ; durant le repas on les arrosa de vin de Beaune. Lui-même, M. le comte, parut à ces agapes fort magnifiquement vêtu de dentelles, en habit à galons et ses beaux cheveux fins tout relevés en frisures. Mme la comtesse, mignonne et parée, séparée de M. le comte de la seule distance d'un faisan dressé avec ses plumes dans la faïence, faisait vis-à-vis. A ses côtés étaient le docteur et Marguerite; mais, il fallait voir, tandis que les violoneux râclaient sur leurs violons un vieux *Noël* de Piron ou de La Monnoye, combien Louis-Jean-Marie Daubenton, l'air candide et doux, faisait, dans son gilet à pois et sa cravate à fleurs, figure de berger. Ainsi, tout paré de rubans, bien que sans houlette et musette, il semblait Guillot, Lubin ou Colas. Marguerite, blanche et rayonnante, animée de bonheur, à ses côtés était Annette, Robine ou Rose. Bientôt, devant le galant qui dansait, elle esquissa la révérence. Mais, déjà, ce n'était plus l'Accordée de village. Coiffée à l'élégie, enveloppée dans les longs et flottants plis d'un voile, elle semblait une Muse dolente. Et quand, fine et légère, au son des musiques, soulevant à peine les côtés de sa jupe, elle ouvrit le bal avec M. de Buffon, on put voir que, déjà, sur ses jolies jambes, étaient des bas bleus !

II

AU JARDIN DU ROI

C'était au Jardin du Roi, dans l'allée des catalpas de Virginie, les fois où M. de Buffon ne venait pas s'y promener avec Mme Necker (1). Alors M. Daubenton, enfermé dans le Cabinet d'histoire naturelle, y poursuivait, en compagnie d'élèves qu'il avait formés, la réalisation de ce grand rêve d'étude de la nature qu'il avait conçu dans Montbard. Avant Daubenton, le Cabinet « n'était qu'un simple droguier où l'on recueillait les produits des cours publics de chimie (2) ». Mais, depuis son arrivée au Jardin, et sur les conseils de M. de Buffon, le docteur avait changé tout cela. La curiosité de Daubenton s'é-

(1) Cte D'HAUSSONVILLE, *le Salon de Mme Necker.*
(2) G. CUVIER, *ibid.*

tendait à tous les objets; et ce n'étaient pas seulement des fruits, des bois, des fleurs et des minéraux qu'il assemblait maintenant dans « le plus bel ordre ». Mais encore il fallait voir qu'il y joignait les dépouilles des bêtes. Les animaux de l'espèce de ceux que M. de Buffon avait décrits dans son *Histoire* commençaient de se grouper par ses soins suivant les familles. D'abord c'étaient l'ours, le lion, le tigre, l'once, le léopard et tous les carnassiers de grande mesure auxquels le savant rendait l'apparence de la vie; mais aussi c'étaient des quadrupèdes moindres : marmottes, civettes, loirs, putois, furets, blaireaux, martes, lynx du Canada; c'étaient de gracieux écureuils à yeux vifs et à panaches fauves, des loutres de Guyane avec des moustaches d'un pouce de long, des petits hérissons avec leurs piquants et, plus fine et plus blanche que les autres, cette belette de Montbard à laquelle M. de Buffon avait appris jadis à danser (1). M. Daubenton, sur de belles planchettes neuves, disposait les uns et les autres. Et, il y avait encore un chevrotain, de mignonnes musaraignes et cette grande chauve-souris *fer de lance*, venue du Sénégal et à l'étude de laquelle il avait consacré ses soins (2). Et là, parmi tant d'animaux différents, ainsi qu'un « fablier » au milieu des héros de ses fables, que Noé debout au centre de l'Arche, il semblait, au regard de ceux qui le considéraient, que M. Daubenton continuât d'être le pâtre idéal, menant paître à la fois en un seul cortège toutes les bêtes du monde.

Absorbé dans son œuvre immense, le berger de Montbard, depuis plusieurs années déjà, poursuivait ses démonstrations; et rien, tandis qu'il parlait, de sa belle voix douce, à ses jeunes disciples, ne pouvait le distraire, que la fluide silhouette de Mme Daubenton, dont il apercevait, de loin, au delà du droguier, dans l'allée de catalpas de Virginie, le chapeau de jardin à rubans, la jupe de jasmin jonquille et l'écharpe d'azur.

C'est encore Cuvier qui a pu écrire, dans son *Eloge*, que « l'étude et l'arrangement des trésors de ses collections étaient devenus pour le savant une véritable passion, la seule peut-être qu'on ait jamais remarquée en lui ». Mais cela n'est pas

(1) Buffon, *Histoire naturelle* (V. l'article : *belette*).

(2) « M. Daubenton a donné la description de cette chauve-souris du Sénégal sous le nom de la *feuille*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1759, page 374. » Buffon, *Histoire naturelle*, les Carnassiers.

juste ; et il y avait encore, aux yeux du docteur, Mme Daubenton !

Cette passion, toute conjugale, elle aussi avait bien son charme. A cause « d'une imagination romanesque et d'un esprit exalté » (1) dont elle témoignait à tous les moments par les élans du cœur ou le son de la voix, Marguerite ne faisait pas que cette passion fût, pour son mari, aussi quiète et aussi simple que l'autre; mais il est bien de dire que jamais les manifestations d'un attachement si doux ne passèrent les limites de l'honnêteté ; les emportements de Mme Daubenton étaient toutes littéraires ; sa fidélité se garda toujours intacte, et jamais, de toute sa vie, l'heureux Daubenton n'eut lieu — mettant ses préceptes en pratique — d' « écarter les loups » de son ménage.

« Une partie du temps que le savant ne consacrait pas à ses travaux était — nous assure Cuvier — employée, par le naturaliste, à lire avec sa femme des romans, des contes, et d'autres ouvrages légers. » Cela n'avait pas lieu qu'au midi des beaux jours, dans l'allée de catalpas de Virginie, tandis que les colibris, croyant retrouver la chaleur de leur soleil natal, chantaient dans les volières; mais encore c'était le soir, au moment que, dans le Jardin du Roi, le recueillement des fleurs et le sommeil des fauves étendaient à toute l'arche un apaisement heureux. M. et Mme Daubenton occupaient, dans ce temps-là, « au premier étage du bâtiment destiné aux collections, un petit appartement attenant au cabinet d'Histoire naturelle (2) ». MM. Thouin frères, les célèbres jardiniers, M. Van Spaëndouck, le dessinateur, et M. Lucas, l'aide de M. Daubenton, étaient leurs voisins. Ces Messieurs étaient souvent invités à venir passer la soirée chez l'ancien collaborateur de Buffon. C'était dans une pièce ornée des portraits majestueux de Guy de la Brosse et de Crescent Fagon, d'une image enluminée du Grand Mogol et de plusieurs espèces de cacatoès, que le célèbre Commerson avait rapportés des îles de l'Océan Indien. Et là, tandis que ces Messieurs savouraient le café et le tabac des dernières colonies que le roi n'avait pas perdues, Mme Daubenton lisait à voix haute, dans quelqu'un des livres

(1) Humbert-Bazile et Henri Nadault de Buffon, *Buffon, sa famille, ses collaborateurs et ses familiers* (Paris, 1863).
(2) Humbert-Bazile et H. Nadault de Buffon, *ibid.*

qui faisaient ses délices, une histoire d'amour. Certain soir, c'était à Racine à qui la belle liseuse bourguignonne prêtait sa voix chaude; un autre c'était à Mme de Staal-Delaunay; mais, le plus souvent, c'était à l'abbé Prévost. Le Roman de *Cleveland, le Doyen de Killérine* enthousiasmaient Mme Daubenton; mais celui de ces ouvrages qui semblait l'exalter par-dessus les autres était *Manon Lescaut* (1). Et, il fallait voir, au moment qu'elle lisait ce troublant récit, comme s'élevait et s'abaissait sa gorge sous l'étoffe de jasmin jonquille, comme battait son cœur et comme l'écharpe d'azur dont elle était enveloppée toujours esquissait de cadences autour de sa taille! Alors on était dans le temps de la guerre d'Amérique; l'arrivée de Manon et de des Grieux à la Nouvelle-Orléans, le duel du chevalier avec le neveu du gouverneur, la mort de Manon dans les déserts de la Louisiane réveillaient les images du présent dans les cœurs; et tandis que, de sa voix mêlée de larmes, étranglée d'émotion, Mme Daubenton lisait le livre brûlant d'amour, MM. Daubenton, Lucas et Van Spaëndonck, les deux Messieurs Thouin, un peu grisés de l'odeur parfumée du tabac et du café des îles, le regard fixé sur les beaux cacatoès empaillés, voyaient tout un monde heureux de végétation vierge naître dans leur esprit; des palmes gigantesques animées de la vie des oiseaux s'étendaient sur eux, des pompadouras fleurissaient la terre, un concert d'oiseaux tels qu'ils n'en avaient entendu jamais faisait vibrer l'air, des lucioles formaient un essaim de lumière au-dessus des eaux tièdes. A leurs yeux abusés, des chemins de peupliers du Canada, d'érables d'Amérique offraient d'infinis détours; l'allée de catalpas de Virginie, à l'évocation née de tant de souvenirs, s'ouvrait devant M. Daubenton; mais ce n'était plus la même que celle du Jardin du Roi; elle était bien plus épaisse et plus étendue; et, du fond de sa verdure, avançait dans l'ombre, au regard du pastoral mari, Mme Daubenton. Elle était belle, fine et poudrée à la façon de Manon; mais un magnolia ornait ses cheveux, son écharpe d'azur était plus

(1) « ... Clément fera mes compliments au citoyen Pion et le priera d'aller avec lui dans ma bibliothèque prendre le roman de *Cleveland, le Doyen de Killerine*, les *Mémoires d'un homme de qualité*, *Manon Lescaut*, les *Mémoires* de Mme de Staal et les tragédies de Racine. Clément enveloppera ces livres de papier et les mettra dans une boîte avec les assignats... » *Lettres de Daubenton au citoyen Junot* (17 prairial an III).

aérienne; le berger de Montbard étendait les bras au-devant de cette femme qui était la sienne; et c'était, pour MM. Thouin, Van Spaëndonck et Lucas, une satisfaction de la décence de voir s'achever, dans des larmes et des baisers d'époux, l'exaltation qu'une lecture si belle avait fait naître en eux.

Parmi les personnes de distinction qui faisaient, aux hôtes aimables du Jardin du Roi, la faveur de leur visite était, au nombre des mieux accueillis, le jeune comte de Buffon, capitaine au régiment de Chartres et le fils de l'illustre savant Ceux qui respectaient et aimaient l'auteur réputé de l'*Histoire naturelle* éprouvaient un plaisir réel à retrouver, dans cet homme ardent, jeune, animé d'un juste sens de sa valeur, comme un reflet vivant de M. le comte de Buffon; mais, par une sorte d'atténuation qui ne manque point de rester le défaut principal de ces sortes de descendances, l'héritage en même temps que la rançon du génie, les défauts et les qualités de M. le comte, et celles-ci plus encore que ceux-là, apparaissaient comme moins vifs et moins bien distribués chez son fils. Il n'y avait pas jusqu'au sobriquet léger de *Buffonnet*, dont les familiers avaient gratifié l'officier au régiment de Chartres, qui ne fût aux yeux du monde, chez le jeune comte de Buffon, l'expression du diminutif qu'il semblait être, dans sa personne et dans ses pensées, à côté de son père. Alors, on était à la fin de 1783. M. le comte de Buffon fils était déjà fiancé à cette belle demoiselle Bouvier de Cépoy, qui devait le rendre plus tard si malheureux; à ce moment, l'amour le faisait encore mille fois plus aimable et plus pétulant; le souvenir des grandes missions qu'il avait accomplies, au nom de son père, à Ferney chez M. de Voltaire, à Saint-Pétersbourg chez l'impératrice, ajoutait à sa réputation; et, c'était animé de tout ce bonheur, accompagné de cette gloire peu commune, qu'il visitait, à chacun de ses passages à Paris, les amis de son enfance. Au nombre de ceux qu'il voyait volontiers avec le plus de satisfaction, étaient M. et Mme Daubenton. Une sorte de dissentiment, depuis les jours heureux de Montbard, s'était élevé, il est vrai, avec une certaine force entre M. le comte de Buffon et le premier, le principal de ses collaborateurs à l'*Histoire naturelle*; mais ce dissentiment ne faisait pas que le docteur Daubenton eût cessé d'aimer et d'admirer l'écrivain illustre et le savant distingué qu'était toujours, à ses yeux,

M. le comte de Buffon. Les visites de *Buffonnet* au Jardin
Roi entretenaient doucement ces restes de l'amitié de de
grands hommes. Il n'y avait pas, à chacune de ces visites,
questions que M. et Mme Daubenton ne posassent à l'offic
au sujet de son père : — « M. le comte de Buffon, comme
çait-il enfin, malgré sa douleur de la perte de Mme de Buffo
à supporter le veuvage? La gravelle le laissait-elle en rep
pour l'instant? Quels projets puissants continuaient de l'o
cuper? Allait-il toujours comme jadis, paré en dentelles
frisé à petites boucles, travailler dans sa tour? Quels ferve
de son génie étaient allés le visiter depuis peu, avaient franc
cette pierre du seuil qu'avait baisée Jean-Jacques?» *Buffonn*
fort joliment poudré et paré, la mine jeune et le regard éveil
dans son bel uniforme de capitaine au régiment de Chartr
s'offrait alors au regard de ceux qui étaient là comme
portrait rajeuni de son père; et il fallait entendre, avec que
verve charmante et quel à-propos le jeune et franc Bourg
gnon narrait les détails de sa province : « M. le comte
Buffon avait toujours la fureur des bêtes; il en mettait p
tout, et cela désespérait Mlle Blesseau! Le père Ignace, le bo
homme Verniquet et le perroquet Coco continuaient d'éga
les soirées de Montbard; mais, l'âme même de ces soiré
les intendants de cette grande maison, ce n'étaient, à vrai di
depuis la mort de Mme de Buffon, ni Mlle Blesseau ni le
Ignace. Deux femmes, à présent, gouvernaient Montba
Mme Nadault, sœur de Buffon et tante de *Buffonnet*, en
Mlle Marie-Madeleine Boucheron, devenue la femme du ne
même du grand Daubenton : Georges-Louis Daubenton
nouveau maire de Montbard (1).

Cette seconde Mme Daubenton, qui était la nièce de la n

(1) Georges-Louis Daubenton, fils de Pierre Daubenton, était le neveu du g
Daubenton le naturaliste. Sa femme, Mme Daubenton, distincte de celle qui
l'objet de cette étude, s'appelait — de son nom de jeune fille — Anne-Marie-M
leine-Bernarde Boucheron. Elle naquit à Bressuire le 24 avril 1746 et mou
Neuilly le 22 juin 1793. Son mariage avec le futur maire de Montbard eut li
24 février 1772. A la mort de son mari et après le décès de M. de Buffon,
Mme Daubenton se livra aux travaux de la pédagogie ; deux jeunes Anglaises
filles du célèbre sir Françis Burdett, lui durent leur éducation. Cette Mme
benton est la mère de Betzy Daubenton, la jeune fille née à Montbard le 28
1775, et qui épousa, le 2 septembre 1793, le fils divorcé de Buffon. Beaucoup
teurs ont commis l'erreur de confondre Mme Daubenton, femme du naturalist
Mme Daubenton, femme du maire de Montbard. Cette erreur amena plusieurs
vains à penser que Betzy Daubenton était fille du naturaliste et de l'auteur de
dans le désert; elle n'était en réalité que leur petite-nièce.

et de beaucoup sa cadette, avait tout le romanesque et les vertus de sa tante ; mais, comme elle était plus jeune, elle avait plus de gaîté, de mobilité et de pétulance. On disait de cette jeune femme qu'elle était le dernier rayon du soleil de la gloire de M. de Buffon. Le fait est que M. de Buffon l'adorait. A ses yeux, disait-on, elle était la « belle » et la « chère amie »; dans ses lettres, elle était le « charmant hanneton » (1). Il n'y avait pas jusqu'à l'enfant de cette jeune dame, à la petite Elisabeth Betzy, toute fillette alors, qui ne fût l'objet de l'admiration du vieux maître. La petite Betzy, parmi tous les hôtes multicolores et brillants de Montbard, paons, perroquets, perruches, pintades et faisans des îles, commençait de se montrer déjà une petite personne agréable. « *Baisez-la puisqu'elle est jolie!* », écrivait, dans ce temps-là, M. le comte de Buffon à sa mère. (*Lettre du 28 novembre 1777.*)

La petite Betzy, éveillée à tant d'affection, commençait à croître et à rayonner. Un jour elle arriva, elle aussi, à Paris, en même temps que *Buffonnet*. M. et Mme Daubenton ne virent pas sans surprise paraître cette mignonne fillette à yeux bleus, à joues roses et à cheveux bouclés, qui leur venait de Montbard et qui, dès qu'elle fut là, commença de s'extasier devant toutes les bêtes et toutes les fleurs du Museum.

Mais, dans le temps même que cela se passait, que le fils de Buffon se rencontrait, au Jardin du Roi, avec cette fillette, destinée, par une circonstance extraordinaire, à devenir plus tard sa seconde femme, une autre enfant, plus âgée que Betzy, une jeune demoiselle déjà, arrivait chez les Daubenton. Celle-là était la fille d'Edme-Louis Daubenton, cousin du docteur. Elle se nommait Zélie et se trouvait orpheline de sa mère (2).

M. et Mme Daubenton, malgré des années de l'union la plus douce, n'avaient pas d'enfants. Les visites de Betzy commencèrent par éveiller, en eux, bien des regrets ; mais, quand ils connurent Zélie, le regret qu'ils éprouvaient devint du désespoir. La vue de cette petite bonne femme de leur famille, aux traits mutins, au joli visage, aux grands yeux clairs, pourvue

(1) Buffon, *Correspondance* (Paris, 1860).

(2) Edme-Louis Daubenton, cousin du docteur, habita quelque temps au Museum. C'est d'un bref mariage avec une demoiselle Adélaïde de Boutevilain de la Ferté qu'était née la petite Zélie Daubenton.

d'un minois tout à fait du genre de ceux que Greuze a tracés, ne laissa pas que d'émouvoir un ménage si tendre.

Aussi fut-ce avec joie et sans beaucoup de surprise que l'on apprit bientôt chez tous les parents, chez ceux de Paris autant que chez ceux de Montbard, que le docteur et sa femme, réalisant le vœu familial le plus cher de leur vie, tout en gardant Betzy, adoptaient Zélie !

III

« ZÉLIE DANS LE DESERT »

Maintenant quand, au midi d'un beau jour, dans l'odeur des œillets, le parfum des belles *gloires de Dijon*, Mme Daubenton se promenait au Jardin du Roi, dans l'allée de catalpas de Virginie, elle n'y était plus seule; mais la petite Betzy, la grande et jolie Zélie, ses deux nièces, marchaient à ses côtés. Jouant, jasant et parées, comme leur tante, d'un chapeau de jardin à fleurs, d'un jupon réséda et d'une écharpe d'azur, elles apparaissaient, sous les exotiques feuillages, comme ces petites créoles des estampes enveloppées de mousselines et dissimulant, sous un parosol peint d'oiseaux, leur teint délicat.

Mme Daubenton, toujours exaltée de la lecture des ouvrages romanesques et des récits de voyages auxquels elle empruntait des aventures nouvelles, ne laissait pas de confondre dans son imagination, au moyen d'un vif instinct poétique, les figures de ses nièces et celles des personnages que l'abbé Prévost avait décrits dans ses livres, Betzy, qui était toute mignonne, éveillée et joyeuse, avait de quoi l'attirer dans ses méditations ; mais, surtout, c'était à Zélie qu'allait son attentif amour. Zélie, plus grande fille que Betzy, montrait une expression beaucoup plus rêveuse ; mais, autant sa démarche était nonchalante, témoignait déjà d'abandon et de langueur, autant son visage offrait une teinte animée, autant ses grands yeux bleus jetaient de flamme et de lumière ; un feu précoce, mais encore contenu, animait Zélie, nature tout ardente, au point de lui communiquer une beauté bien au-dessus de son âge.

Mme Daubenton ne manquait pas d'admirer, chez sa nièce, cet éveil d'une sensibilité dont toutes les manifestations concouraient encore à faire de Zélie une fille si exceptionnelle

Désormais ses regards, comme fascinés, ne quittaient plus cette enfant adoptive; ils en considéraient, sous l'émeraude des arbres américains, l'expression rêveuse et languissante, ils en surprenaient, dans des mouvements subits, des rougeurs rapides, les impulsions les plus vives de l'âme. Et voilà qu'à force d'admirer Zélie, de la confondre aux récits des auteurs, de la considérer, sous son chapeau de créole et dans son écharpe lâche, errant sous le couvert de l'allée de catalpas, Mme Daubenton en vint à ne plus considérer sa jeune et jolie nièce que comme le modèle d'un idéal roman.

C'est vers ce temps de sa vie qu'elle entreprit en effet, tandis que M. Daubenton en était encore à rassembler des animaux dans des vitrines, ce récit romanesque, à la forme naïve, aux épisodes passionnés, auquel elle donna, par admiration pour la jeune personne, le titre de *Zélie dans le désert*. A peine est-il besoin de dire que cette Zélie fictive était le portrait de l'autre, de la Zélie vivante. Cette Zélie du livre, ainsi que la nièce de Daubenton, n'avait pas quinze années; comme elle, elle était orpheline. Bien qu'elle ne fût encore qu'au sortir de l'enfance elle était un prodige et brillait déjà par toutes sortes de charmes. Il suffit au jeune comte d'Ermancour d'apercevoir une seule fois cette héroïne exquise et, tout de suite, comme cela se voit dans les livres de ce temps-là, depuis ceux de Mme de Genlis jusqu'à ceux de Mme Cottin, il en avait été pris éperdument! Suivre la belle Zélie jusqu'à Sumatra, colonie hollandaise, où cette fille affectionnée allait rejoindre un père malheureux, cela n'avait été, pour M. d'Ermancour, que l'affaire d'un moment. « Une cabane et un désert, mais deux cœurs qui s'aiment », voilà donc le sort qui attend les héros d'un récit aussi pathétique. Mais, ainsi que dans tous les ouvrages de cette sorte, il survint un naufrage : Zélie et M. d'Ermancour se trouvèrent cruellement séparés.

Zélie se vit recueillie, à deux pas du rivage, par un bon solitaire. Ce vieillard avait connu lui-même les aventures que les romanciers avaient accoutumé d'attribuer, dans ce temps-là, à leurs personnages. Mme Daubenton ne manque pas de nous apprendre qu'« une femme que cet homme avait aimée dans sa jeunesse et que ses parents n'avaient pas voulu qu'il épousât l'avait fait quitter son pays et renoncer à son état ainsi qu'à sa fortune ». « Une autre femme, ajoute-t-elle ingé-

nument, l'avait enivré d'amour dans les grandes Indes (1)!

A la fin du récit, qui se déroule dans le cadre des plus beau paysages de l'Asie, Zélie et M. d'Ermancour se retrouvent. Tou deux, comme il convient, échangent des lettres passionnée M. d'Ermancour écrit : « *Je la demanderai à genoux, chèr amante, cette main que vous m'avez refusée en me fuyant ave une espèce d'effroi.* » Et Zélie, dans un élan dont l'accent fait bie de l'honneur à sa nature, répond, avec feu et amour : « *A m genoux, Monsieur, ah! levez-vous! Levez-vous pour recevo dans vos bras cette femme que vous aimez et qui vous adore.*

Ah! que Mme Daubenton, en écrivant ce brûlant roma devait être exaltée et heureuse! Comme Zélie, sa nièce, e posant pour cela devant elle, ainsi qu'un modèle devant u peintre, devait avoir de grâce, qu'elle devait être jolie sous s chapeau de créole, dans sa jupe à fleurs et son écharpe d'azu Et comme à son teint mat, à son front pâli, à ses yeux bai sés, à son cœur qui battait, elle devait témoigner au rega de sa tante, autant de sa surprise que de sa confusion !

M. Humbert-Bazile, qui fut amené, dans son bel ouvra sur Buffon, à parler de cela, nous assure à ce propos q « l'éducation d'une jeune fille et les soins qu'elle exige conv naient peu à la nature de Mme Daubenton ». « Aussi, no dit-il sans nous surprendre, pendant que la tante écrivait s roman, la nièce faisait-elle le sien. » Celui-ci n'était pas moi que l'autre inattendu ; seulement l'amour qu'on y vivait n' tait pas fictif; il ne s'écrivait pas d'une encre littéraire et se jouait pas qu'avec des bas-bleus; mais, au Jardin du R dans l'allée de catalpas de Virginie, il commençait de s'e quisser avec passion!

Tout fraîchement arrivé de Valognes à Paris, déjà touc par la gloire, le jeune médecin Vicq d'Azyr, conduit par s études, passait là souvent. Ainsi que Zélie, il était ch mant, ainsi qu'elle il était impulsif et hardi ; et, comme c'ét au midi d'un beau jour, dans l'odeur des œillets et des *Gl res de Dijon*, sous le couvert des feuillages américains, il s fit d'un regard, d'une pression des mains et d'un billet pour amener à se chérir deux êtres si parfaitement prépa l'un pour l'autre.

Vicq d'Azyr, dans ce temps-là, demeurait, non loin du J

(1) *Zélie dans le désert*, roman par Mme Daubenton (Paris, 1787), 2 volumes i

lin du Roi, dans la rue des Fossés-Saint-Victor. La jeune fille ne tarda pas à le savoir. Un jour qu'avec sa tante et la jeune Betzy elle passait devant cette demeure, une sorte de vapeur commença de la prendre; elle devint pâle, tremblante, ses genoux fléchirent; en un moment elle s'évanouit. Il fallut un docteur. C'est notre étudiant qui vint. Voilà de la manière que Zélie Daubenton devint Zélie Vicq d'Azyr.

Pour *Zélie dans le désert*, Mme Daubenton y travailla quelque temps encore; elle l'augmenta, autant qu'il lui fut possible, d'aventures et de descriptions aussi touchantes et aussi belles que les premières; enfin, en 1787, quand *Zélie*, corrigée, arrangée et perfectionnée, fut devenue un roman plus épais qu'*Ourika* mais moins long que *Laure d'Estell* ou *Eugène de Rothelin*, elle le publia. La même année, une autre jeune et divine créole naissait dans les lettres : c'était Virginie, la fiancée de Paul. Mme Daubenton atteignait à la gloire en même temps que Bernardin de Saint-Pierre; l'aventure de Mlle de la Tour toucha bien des cœurs ; mais, la sensibilité des personnes de ce temps-là était si prodigieuse qu'une infortune si grande, en faisant couler les larmes, ne suffisait pas à les épuiser; il en restait encore pour la pauvre Zélie!

La réputation de Mme Daubenton, en venant, à la suite de cette publication, s'ajouter à la gloire scientifique de son mari, ne laissa pas que d'augmenter la vive sympathie, le respect et l'admiration dont ce ménage harmonieux et intéressant disposait déjà auprès des savants et des écrivains. Maintenant que Zélie était mariée et quelque médiocre que fût son aptitude à cet égard, Mme Daubeuton avait encore à éduquer, à instruire et à marier Betzy. Betzy, vers le temps où parut le roman de *Zélie dans le désert*, avait treize ans déjà. M. le comte de Buffon ne la considérait pas sans admiration; et c'était une des satisfactions de sa vieillesse de voir, à mesure que Betzy s'éloignait de l'enfance, apparaître et briller en elle toutes ces séductions qu'il avait tant aimées sur un autre visage. Les regrets qu'il ressentait du côté de sa bru, cette jeune et fringante demoiselle Bouvier de Cépoy, qu'avait épousée *Buffonnet* et dont les déportements avaient jeté en pâture à la malignité publique un nom jusque-là vénéré, rendaient par contraste plus touchant et plus affectueux le sentiment paternel voué par M. de Buffon à la petite Betzy.

Devenue ouvertement la maîtresse du duc d'Orléans, de ce prince qui sera plus tard Philippe-Egalité, la jeune comtesse de Buffon ne se faisait pas faute d'afficher partout le scandale, et de témoigner de toutes parts avec impudeur de son dégoût d'une union pour laquelle elle était peu faite. Ne disait-on pas de Mlle de Cépoy qu'à plusieurs reprises, et à Montbard même, elle avait reçu, sous le toit de son beau-père, la visite du prince? Le duc d'Orléans, que le caractère de ruse et la beauté piquante de la jeune comtesse avaient complètemen séduit, s'était abaissé, paraît-il, jusqu'à venir à Montbard, à la suite de M. Fitz-James, grimé en postillon et menant la chaise (1). D'officieux amis avaient prévenu *Buffonnet ;* mais, auprès du courroux de M. de Buffon, le désespoir du jeune homme n'avait rien été. Il faut dire qu'à ce moment de sa vie M. le comte de Buffon était parvenu au point le plus haut de la réputation ; l'éclat de son génie, les progrès qu'il avait fait faire aux sciences, la place qu'il occupait dans les lettres avaient porté partout le renom de sa gloire. Personne plus que lui n'avait, depuis la mort de M. de Voltaire, occupé l'attention de l'Europe ; le roi de France, le roi de Prusse et l'Impératrice de Russie avaient tenu à honneur d'être de ses amis, et l'immortalité, en se saisissant de M. de Buffon alors qu'il avait encore le bonheur d'être vivant, avait fait de lui une espèce de dieu au-dessus des hommes. Une telle adulation, les témoignages de respect dont il était partout l'objet permettent de supposer à quel point le vieillard illustre devait être jaloux de la grandeur attachée à son nom. Le fait est que M. le comte n'entendait pas, là-dessus, qu'on lui manquât. Indigné de ce qui se disait partout, à Paris et Versailles, sur la jeune comtesse, il ne tarda point de la mander à Montbard. Elle, malgré sa duplicité et sa séduction, devant ce vieillard porté au comble de la fureur et dont la majesté, au milieu de la colère, avait quelque chose d'effrayant et de désespéré, se trouva sans défense. Et là, dans le salon des *Fables*, au devant de toutes les bêtes épouvantées qui battaient des ailes, devant le valet La Rose, Mlle Blesseau et le P. Ignace, elle pleura, cria, secoua les plus beaux cheveux du monde. Mais M. le comte ne fut pas dupe; avec une autorité que lui donnaient son nom et son

(1) De Lescure, *l'Amour sous la Terreur : le dernier amour de Philippe-Egalité* (Paris, 1882).

caractère il poussa la Cépoy, l'obligea d'avouer. Défiée, la jeune femme dit tout : les intrigues de sa mère Mme de Castéra, la passion du prince, la visite avec M. de Fitz-James, sa haine de *Buffonnet*. Alors M. de Buffon n'y tint plus; encore que les attaques de la goutte le fissent cruellement souffrir ce jour-là, il ouvrit lui-même les portes, poussa dehors l'intruse et fit tant d'éclat qu'on sut bientôt partout que M. le comte de Buffon avait renié sa bru et faisait défense à son fils de la voir.

Buffonnet, à la suite des nouvelles qu'il eut de tout cela, se vit dans l'obligation de quitter le régiment d'Artois, où il commandait alors, pour celui de Septimanie; enfin, le 4 avril 1788, il quittait aussi ce dernier corps et passait, au titre de major en second, dans un régiment plus distant : celui d'Angoumois.

Le même mois, et quelques jours à peine après cette nomination, M. le comte de Buffon, aux regards de qui le printemps bourguignon n'offrait plus les mêmes charmes que jadis, venait à Paris et descendait au Jardin du Roi. Mais, hélas! ce voyage marquait le terme de sa vie. Les travaux, les chagrins, la maladie et l'âge avaient atteint jusqu'à l'intime de l'être l'homme exceptionnel qui, pendant tant d'années, avait dominé la douleur et trouvé dans le génie un refuge à ses maux. Les soins les plus dévoués du docteur Daubenton, du docteur Vicq d'Azyr, de Marguerite et de Betzy Daubenton, l'affection de *Buffonnet*, la vénération de tous ceux qui venaient prendre des nouvelles du savant ne purent conjurer un mal devenu désormais le maître. Le 16 avril 1788, au matin, M. le comte de Buffon reçut le saint viatique et l'extrême-onction. La lucidité de son esprit se maintint jusqu'à la fin avec un éclat que le nombre des ans et l'excès de la douleur faisaient plus sublime. Assis sur son lit de malade, vêtu et peigné avec le plus grand soin, ses mains admirables accoutumées au labeur le plus beau du verbe échappées des dentelles, il s'entretint, jusqu'au bout, avec son fils, ses proches et ses amis.

La mort le trouva droit et résigné, stoïque et fier ; et ce fut l'objet du désespoir et de l'admiration de tous ceux qui étaient là de voir avec quelle simplicité et quelle grandeur cet homme, qui avait tant aimé la nature, rentra sans effroi ni plainte au sein de cette même nature à laquelle il avait, pen-

dant quatre-vingts ans, consacré entièrement son génie et so cœur.

M. le comte de Buffon avait-il, avant de mourir, indiqué son cher et désespéré *Buffonnet* les voies d'un avenir où désirait le voir entrer par a suite? Il y a lieu de le penser puisque, du jour de cette mort, l'ancien capitaine au régimen de Chartres ne travailla plus, avec le secours de ses amis qu'à s'éloigner d'une femme qui avait causé son malheur. Le tribunaux révolutionnaires, reconnaissant l'excellence de se raisons, le mois même de la mort du roi, le 14 janvier 1793 prononcèrent le divorce entre Marguerite-Françoise Bouvie de Cépoy et M. le comte de Buffon fils (1).

Mlle Bouvier de Cépoy, rendue à la liberté, lia désormai publiquement ses jours à ceux du duc d'Orléans, du princ démocrate Egalité; pour M. le comte de Buffon fils, les vi sites de plus en plus assidues qu'il faisait, au Jardin d Roi, à M. et Mme Daubenton et leur jolie nièce ne tardèren point d'aboutir au dénouement le plus heureux que M. d Buffon père avait, au moment extrême de sa vie, entend indiquer lui-même. Le 2 septembre 1793, *Buffonnet*, sor enfin de ses misères conjugales et des dures épreuves qu' avait subies, écrivait de Paris à Montbard, à l'ami de son pèr à l'excellent P. Ignace, cette lettre toute rayonnante de jo et de bonheur : « *Me voilà marié, heureux, content et tra quille : Betzy l'est aussi; et, c'est là mon grand bonheur. dix heures nous avons été à la municipalité avec M. Da benton, M. de Montbeillard, M. Hérault de Séchelles M. de Morveau. Ils ont été nos quatre témoins, et, de l nous sommes venus à la paroisse du Roule sur laquel nous demeurerons. Le curé, honnête et brave homme, nous mariés* (2). »

Ainsi, pour une fois, la dernière avant les deuils qui a laient suivre, M. Daubenton avait quitté ses bêtes et revêt comme aux jours de Montbard, son habit de berger Mme Daubenton avait chaussé ses bas bleus, ses beaux bas *Zélie dans le désert !* Mais voilà; cette fois, au lieu de M. comte de Buffon père, élégamment mis en seigneur de v

(1) Mlle Bouvier de Cépoy épousa à Rome, après la Révolution, en 1798, phaël-Julien Renouard de Bussière, alors commissaire des guerres de l'arn d'Italie. Elle mourut en 1804.

(2) HUMBERT-BAZILE, etc., *ibid.*

age, c'était Hérault de Séchelles, c'était le beau Dantoniste, qui menait la fête !

IV

LES DEUILS DE L'AN II

La célébrité que M. le comte de Buffon avait acquise au cours du dernier règne, l'autorité de son talent, le nombre de ses travaux n'avaient pas été, durant les années dernières, sans absorber la gloire, pourtant plus modérée, des savants du même siècle. Michelet l'a bien et justement écrit : « Les génies de ce temps ont tous été des simples : Daubenton et Lamarck, pendant plus de trente ans, s'immolèrent à Buffon (1). » Lamarck aimait et connaissait les plantes ; ce n'était pas que l'un des admirateurs les plus éminents de Linné ; il était, par lui-même, aussi, un merveilleux esprit, une intelligence curieuse de la nature. A quoi donc l'employa M. de Buffon ? Mais à servir de second à *Buffonnet*, à conduire un peu partout, à travers les jardins botaniques d'Europe, le jeune officier au régiment de Chartres. Et Daubenton, le doux berger, lui qui avait passé la plus paisible existence à garder des troupeaux et empailler des bêtes, n'avait-il point cédé le pas à Buffon, n'avait-il pas toujours, dans sa déférence et dans son respect, plié devant la puissance du génie de cet homme ? M. de Buffon mort, Lamarck et Daubenton, délivrés du poids de toute cette gloire, échappés à cette domination, témoignèrent hautement, par des travaux nouveaux, d'une personnalité vraiment magnifique. A ce moment, la Convention décidait de réorganiser le Muséum, de transformer les cours destinés aux élèves. Nuls autres que Lamarck et Daubenton n'apparurent plus dignes d'assumer l'accomplissement d'une tâche si difficile. A la zoologie, Lamarck prêta ses lumières ; à l'histoire naturelle, Daubenton, avec une ardeur que n'abattaient ni l'âge ni les maladies, assura un essor qui ne fit que grandir, à mesure qu'arrivaient les éléments d'étude. Les grandes collections de Hollande parvenaient alors. « La riche Asie (de Java, Bornéo) apporte sa vie flamboyante, écrit encore Michelet. Ces îles aux

(1) MICHELET, *Histoire du XIXe siècle. Directoire: origine des Bonaparte* (Paris, 1876).

cent volcans peignent tout, oiseaux, papillons, coquilles d'indicibles flammes. Le vieux Daubenton, ranimé, fit, à qua tre-vingts ans, l'immense et rapide travail de classer et d'ex poser tout. » Des caisses ouvertes, toutes parfumées des épice et des aromates, montait l'enivrante odeur des jungles ; c'é tait toute l'Inde, ses archipels de féerie, ses palmes, ses fruit pourpres et ses fleurs qui apparaissaient. Et Mme Daubenton grisée des baumes et des couleurs, étonnée du présent admi rable qu'envoyaient les Iles, pensait à Sumatra, au déser de Zélie ! Elle vivait, en rêve, en un paradis. Des oiseaux des roses de Bengale semblaient, à ce moment, l'envelopp de musiques et d'odeurs fabuleuses : son cœur, comme un volière, était empli de colibris enluminés. Et tandis qu'à côt de son époux elle sentait les fleurs et touchait les oiseaux, semblait qu'elle ne vît pas la mort, coiffée en carmagnole le couteau en main, approcher d'elle dans l'ombre.

Voici pourtant comme cela vint pour la première fois.

Le docteur Vicq d'Azyr, depuis son mariage avec Zélie Da benton, avait vu se développer et grandir sa gloire. Adm très jeune à l'Académie des Sciences (à peine avait-il vingt-si ans alors !) il s'était imposé à l'attention des savants et d écrivains avec une autorité telle que, onze années après, e 1788, il avait été désigné pour succéder, à l'Académie fra çaise, à l'illustre Buffon. Le discours admirable prononcé p lui dans ces circonstances ne fit pas qu'honneur au grand di paru qui en était l'objet ; mais, par sa forme épurée, la beau de ses idées et la noblesse des principes qui s'y trouvaient émi ce discours contribua encore à étendre, au milieu mondain jusqu'à l'entourage de la reine et du roi, le renom de Vi d'Azyr. Au début de 1789, la place occupée par Lassonne, pr mier médecin de la reine, étant devenue vacante, il fallut pe ser à lui donner un titulaire. Le choix du roi s'arrêta sur l'a teur estimé du *Système anatomique*. Dans les circonstanc difficiles au milieu desquelles elle se présentait, une telle non nation ne comportait pas que de l'honneur, mais encore péril. Avec une résignation, un courage bien dignes de s caractère, Vicq d'Azyr accepta de s'engager dans un emp qui ne pouvait être pour lui, à mesure que se développait Révolution, que le prétexte à tous les tourments et à tous malheurs. Depuis le moment de la prise de la Bastille jusq

l'affreux matin d'octobre 93, où Marie-Antoinette était montée sur l'échafaud, Vicq d'Azyr n'avait cessé d'assister la reine. « L'admiration qu'il professait pour elle, a-t-on pu écrire depuis, lui attira, dit-on, l'animadversion du parti qui emporta le trône et l'on assure que les craintes qu'il en conçut contribuèrent à développer la maladie qui l'emporta. » Fragile de santé, épuisé par l'effort de travaux immenses, atteint de crachements de sang qui ne firent qu'augmenter avec le chagrin qu'il avait eu de voir mourir la reine, le neveu de Daubenton ne fut plus, dès lors, que le fantôme de lui-même. En vain Mme Daubenton, sa tante, son épouse affectueuse, la jolie Zélie, s'efforcèrent-elles d'entourer de soins et d'amour le savant malheureux : les jours de Vicq d'Azyr étaient comptés.

Vint prairial, le mois charmant, le mois heureux, le mois où les campagnes exhalent tant de baumes, se parent de tant de fleurs, où il y a tant d'oiseaux dans les bosquets d'aubépines. Le 8 de ce mois-là, la Convention, sur la motion de Robes! pierre, décida de fêter l'Etre suprême. Il fallut que Vicq d'Azyr, qui avait sa femme à sauver et son avenir à défendre, assistât à cette cérémonie. Il y vint, mais la mort dans l'âme, déjà établie en lui, gelant son sang et glaçant ses veines. D'un regard voilé de douleur, celui qui pleurait toujours une reine admirée vit défiler les chars et les députations, les cortèges des jeunes filles et des militaires, il vit la Convention, et, tout en avant d'elle, Maximilien lui-même, un bouquet à la main, blême et recueilli, autoritaire et doux, qui marchait dans le triomphe. Epuisé par les veilles et la douleur, hanté de souvenirs déchirants, Vicq d'Azyr était mal préparé à ces réjouissances. Accablé de la vue de ce spectacle, il regagna en hâte, et bien avant la fin, ce petit logis de la rue des Fossés-Saint-Victor où Zélie l'attendait anxieuse. Arrivé chez lui, le froid qu'il avait eu malgré la beauté du temps, la fatigue et l'émotion qu'il avait ressenties l'obligèrent de s'aliter.

Peu de temps après, par un matin de ce lumineux et beau prairial, M. et Mme Daubenton, occupés de toutes les fleurs, de tous les oiseaux, de tous les trésors des îles dont ils avaient entrepris la classification, virent arriver Zélie au Jardin des plantes. La jeune femme pleurait et poussait des plaintes. Il fallut bien que l'oncle et la tante quittassent un instant leur merveilleux rêve et vinssent au chevet de l'agonisant. Vicq

d'Azyr, atteint mortellement cette fois, se défendit au moins d
jours contre le mal tenace. Enfin, le 20 juin suivant, la fièvre
terrassa. Dans son délire, il voyait la malheureuse reine, pâle
tout échevelée, M. le comte de Buffon frisé à petites boucles
paré de dentelles comme à Montbard; par devant eux, M.
Robespierre, en habit bleu à la française, un bouquet à
main, avançait, muet, implacable et beau; alors la mort, que
malade avait repoussée en vain jusque-là, apparut, se mit
cortège; Vicq d'Azyr l'aperçut, trembla, eut un dernier râle
comme étouffé, passa tout d'un coup.

Quand le vieux Daubenton et Mme Daubenton, accablés
douleur, regagnèrent, quelques jours après, leur Jardin d
Plantes, Zélie les accompagnait. Et il fallait voir. la pauv
petite veuve, à quel point elle était pâle et comme elle trem
blait, dans son voile de deuil...

La mort si prompte, si prématurée, de Vicq d'Azyr n'ava
pas été sans frapper de stupeur et d'appréhension son comp
gnon des heureux voyages de jadis, le jeune comte de Buffo
Depuis le commencement de l'an II, cet autre neveu des Da
benton ne vivait plus que dans les deuils. L'un après l'autr
il avait vu tomber ses maîtres et ses amis : d'abord ç'avait é
Condorcet, tué par le poison; en germinal, à côté de Danto
de Lacroix et de Desmoulins, ç'avait été le spirituel biograp
de son père, le témoin de son mariage avec Betzy. le doux
charmant Hérault de Séchelles. Le bourreau, frappant to
jours dans les rangs des siens, avait pris Malesherbes et sa
Lavoisier; plus près de lui encore était tombé Vicq d'Azy
Et voilà maintenant qu'à côté du vieux Daubenton, parmi ce
qui portaient encore haut la tête, le jeune comte de Buff
restait à peu près seul!

Officier distingué, militaire de valeur, *Buffonnet*, soit hal
leté, soit patriotisme, avait accepté de mettre son épée a
ordres de la Convention. De major au régiment d'Angoumo
il était devenu lieutenant-colonel au 9e régiment de ch
seurs à cheval (ci-devant *Lorraine*); de là, il était passé
58e régiment (ci-devant *Bourgogne*); enfin, donnant une sat
faction plus grande encore au régime qui s'imposait, il av
sollicité un commandement dans la garde nationale, à Mo
bard d'abord, son pays natal, à Paris ensuite. De tels servi
rendus à la cause de la Révolution paraissaient devoir le p

téger toujours; enfin le nom qu'il portait, honoré par beaucoup de Conventionnels à l'égal du nom divin de Jean-Jacques Rousseau, semblait lui être une protection plus puissante encore auprès du pouvoir.

Un testament, qu'on a retrouvé depuis et que *Buffonnet* écrivit, au début de 1794, en faveur de sa femme, témoigne assez que le fils de Buffon ne s'abandonnait pas tout entier, malgré ces raisons favorables, à un espoir extrême. Et Betzy, cette Betzy Daubenton, que M. de Lescure, avec tant de raison, appelle « une femme adorable et adorée, due au divorce » et qui, dit-il, « réparait les torts de la première épouse et faisait, avec tant de dévouement, bénir des liens jusque-là maudits », la jolie Betzy elle-même n'avait pas été sans faire part plus d'une fois à sa tante, Mme Daubenton, de son anxiété en tout ce qui touchait *Buffonnet* (1).

Mme Daubenton, que le malheur de Zélie avait laissée brisée, ne pouvait pas concevoir, dans sa native bonté, que la seconde de ses nièces, que sa chère Betzy, fût frappée à son tour d'un malheur égal. Mais le malheur, qui semblait, dans ce temps-là, accompagner dans l'ombre tous les pas des êtres, ne faillit pas à sa mission; il n'épargna pas plus le pauvre *Buffonnet* qu'il n'avait épargné Vicq d'Azyr. Seulement ce n'était plus en prairial; ce fut en messidor qu'il vint frapper au cœur celui que semblaient devoir protéger tant de raisons si hautes.

Le jour que cela survint, tout, dans le Jardin des Plantes, frémissait dans la lumière et vivait dans le soleil. Les oiseaux de l'Asie et de l'Afrique chantaient dans les volières; des buissons des rosiers, des touffes des œillets et des résédas montaient des parfums; des hommes, mais surtout des femmes et des enfants, s'éloignant des redoutables événements dont les autres quartiers de la ville étaient le théâtre, emplissaient de leur foule joyeuse cette promenade populaire. Et, dans la belle allée de catalpas de Virginie, M. et Mme Daubenton et la pauvre Zélie avançaient à petits pas sous les palmes, songeant au passé, au passé si charmant où ils lisaient *Manon* et vivaient dans les fleurs. Ils en étaient là de rêver au milieu du chemin, sous le couvert des feuillages, lorsque, tout à coup, à un détour d'allée, Betzy parut au-devant d'eux.

La pauvre enfant était accourue tout d'une traite, depuis la

(1) De Lescure, *l'Amour sous la Terreur* (*ibid.*).

rue Matignon jusque-là (1). Elle était pâle, oppressée et hale-tante au point que sa tante, son oncle et sa cousine duren l'amener à eux, la soutenir durant qu'elle parla. Alors, dè qu'elle eut repris un peu ses sens, la malheureuse dit tout des gens en carmagnole, armés de piques et de bâtons, étaien venus à l'aube; ils avaient arrêté *Buffonnet*, l'avaient condui devant la section de la rue Verte. Là, malgré une ignoble ten-tative de chantage facilement déjouée, le jeune homme eût p être sauvé encore; mais les fanatiques qui régnaient sur le lois n'avaient pas permis qu'on le délivrât. A cette heure Betzy ignorait où était *Buffonnet* : au Luxembourg ou au Madelonnettes? Dans son trouble, elle ne pouvait nettemen l'établir; mais, ce qu'elle savait mieux, c'est qu'au bout d tout cela était, pour son époux, la plus horrible des morts..

Celle-ci vint, pour *Buffonnet*, le 22 messidor. L'héritier d l'un des plus grands noms de la science et des lettres monta ce jour-là, d'un pas ferme, sur l'échafaud élevé à la place d Vincennes (barrière du Trône). La tête haute et, malgré le larmes, le regard plein d'assurance, il se tourna un instan vers le peuple et dit, d'une voix forte, à la foule qui allait l voir mourir : « *Citoyens, je me nomme Buffon!* » Mais ceu qui étaient là, ne semblaient pas plus savoir ce qu'était Buffo que ce qu'étaient Roucher et André Chénier (2)...

Au Jardin des Plantes, sous le toit des Daubenton, il y eu désormais deux veuves inconsolables : Zélie et Betzy. Toute deux étaient jeunes, toutes deux, à travers les voiles et parm les sanglots, étaient belles, plaintives et intéressantes. Mme Dau-benton, leur tante, en les voyant si douces et si malheureuses en contemplant son mari si vieux et si cassé, maintenan accablé de chagrin et d'ans, pensait à elle-même, à l'aveni possible qui l'attendait. Si ces furieux, passant un jour par l Jardin, apercevaient le docteur Daubenton, l'ami fervent l'ami ancien des Buffon, et par cela même suspect; s'ils venaien l'arracher de ses bras et si, malgré ses cheveux blancs, parm les épées et parmi les piques, ils l'emmenaient au Luxembour ou aux Madelonnettes!

(1) Buffonnet demeurait, 9, rue Matignon.

(2) « Longtemps on pu voir, écrit à ce propos Humbert-Bazile, dans le chœur la chapelle du couvent de Picpus, près la barrière du Trône, gravé en lettres d' sur des tables de marbre, le nom de Buffon mêlé à ceux de Roucher et de Chénier.

Mais cela n'advint pas ainsi qu'elle l'appréhendait : l'horreur d'un tel meurtre ne vint pas s'ajouter à l'horreur des autres. Devant ce vieillard si paisible et si tendre, à l'expression douce, qui, de ses longues mains blanches, empaillait des bêtes et, dans de grands herbiers, assemblait des fleurs, les fureurs et les haines, désarmées, fléchirent. Il fallait toutefois que Daubenton répondît de son civisme. Devant la section des Sans-Culottes, « quelques gens sensés, qui se mêlaient aux furieux dans l'espoir de les contenir, écrit alors Cuvier, le présentèrent sous le titre de *berger*, et ce fut le *berger* Daubenton qui obtint le certificat nécessaire pour le directeur du Muséum national d'histoire naturelle (1) ». A ces fins, le jour de la cérémonie, le cinq de la première décade du troisième mois de la seconde année de la République française une et indivisible, le *berger* Daubenton prit rang dans la section ; « le président, suivi de plusieurs membres de ladite assemblée, lui donna l'acolade (*sic*) avec toutes les acclamations dues à un vrai modèle d'humanité... »

Hélas ! le pauvre vieux Daubenton n'en demandait pas tant. *Berger !* certes, il l'était toujours ; mais les brebis qu'il conduisait dès lors, de sa houlette fleurie toute parée de crêpe sombre, n'étaient plus les mêmes que jadis, au-dessus de Montbard, dans les champs de Courcelotte, il défendait des loups ! Celles qu'il menait maintenant, d'un pas tremblant, et ne pouvait plus qu'à peine défendre du malheur, c'étaient de pauvres femmes ; elles étaient en deuil, ne portaient plus de bas bleus, de chapeaux de jardin et d'écharpes d'azur ainsi que dans les temps heureux ! Et c'étaient Betzy, Zélie et Marguerite !

V

LES VEUVES AU LABYRINTHE

Les auteurs nous apprennent, de Bonaparte, que, pendant sa jeunesse, il aimait les lectures émouvantes. Ne disait-on pas que, lieutenant à la Fère, il avait veillé sur *Cinna*, lu

(1) « Appert que, d'après le rapport fait de la société fraternelle de la section des Sans-Culottes sur le bon civisme et faits d'humanité qu'a toujours témoignés le *berger* Daubenton, l'assemblée générale arrête unanimement qu'il lui sera accordé un certificat de civisme. » *Copie du certificat de civisme de Daubenton* (section des Sans-Culottes).

Mérope et « donné des larmes à *Zaïre* (1) » ? Parmi les œuvres de l'imagination, le *Comte de Comminge*, de Mme de Tencin, les *Contemporaines*, de Restif, avaient séduit son cœur. De 1785 à 92, Jean-Jacques, cela était inévitable, avait dominé toutes les plus vastes, toutes les plus hautes de ses lectures; la sensibilité, la tendresse des airs du *Devin de village* avaient acquis un prix élevé à ses yeux ; il avait lu les *Confessions* ; mais, pour l'*Héloïse*, il avoue qu'elle « lui tourna la tête ». Quant à *Paul et Virginie*, cela le frappa si fort qu'à Sainte-Hélène, à l'extrême de sa vie et de l'infortune, il aimait encore à s'en souvenir !

Au moment de partir en Egypte, au lendemain des victoires qui avaient fait de lui le premier capitaine de son temps, cette passion de lecture, cette soif de poésie, malgré le tumulte de ses pensées, ne sont pas chez Bonaparte apaisées encore. En mai 98, à Toulon, l'on apprend qu'à l'instant de monter sur les vaisseaux de Brueys le général a fait apporter à son bord une petite caisse de livres. Ces livres ! ce sont ceux qu'il lira, le soir, près d'un feu de bivouac, devant le désert de sable. Tous comme les *Essais de morale* ou le *Cours d'Etudes pour l'instruction des jeunes gens*, ne sont point de Bacon et de Condillac. Joséphine, Joséphine elle-même a choisi ces autres volumes « reliés, dorés sur tranches et portant au dos les initiale P et B entrelacées (2) », où le général trouvera, pour distrair ses heures et charmer sa pensée, nombre de récits d'amour e de fictions romanesques. Les titres de divers de ces ouvrage ont été retrouvés, et, il est piquant de penser que l'homm qui allait vaincre l'Egypte et se jeter au milieu de la guerre emportait, avec lui, pour lire pendant le sommeil des camps des romans de tendresse aux titres aussi fanés, au style auss désuet que *Fanny ou l'heureux repentir*, *Sergines ou l'élè de l'amour*, *Lucie et Mélanie, suivie de Clary*, histoire anglaise *les Epoux malheureux*, du citoyen d'Arnaud, enfin, d Mme Daubenton, *Zélie dans le Désert* (3).

(1) Arthur Chuquet, *Ecrits et opinions du lieutenant Napoléon Bonapar* (*la Revue du Palais*, 1er mai 1898).

(2) Pierre Vierge, *les Lectures de Bonaparte en Egypte* (*Mercure de Fran* 15 février 1907). A propos de ces initiales, M. P. Vierge écrit : « J'ai cherc quelles significations pouvaient avoir ces deux lettres : « Pagerie-Beauharnais lisaient les uns ; « Pagerie-Bonaparte », entendaient les autres.

(3) Pierre Vierge (*Ibid.*). M. Pierre Vierge décrit ainsi ce dernier livre : *Zé dans le désert*, par Mme D..., à Genève et se trouve à Paris, chez Dufart, imp

Les descriptions si chaudes de l'île de Sumatra, les beautés l'une végétation sans pareille avaient dans *Zélie*, plus que l'épisode lui-même, de quoi émerveiller un jeune général dont 'ambition avait été un moment de pousser jusqu'aux Indes a conquête du monde. Aussi, ne fut-ce pas sans orgueil que Ime Daubenton reçut, comme une consolation au milieu de es malheurs, la nouvelle flatteuse de l'attention si exceptionelle dont son ouvrage avait été l'objet de la part de celui qui llait devenir le premier Consul. Un instant elle songea que, our elle et les siens, des jours plus heureux, des jours plus eaux étaient possibles encore. D'abord, après les heures hieuses de prairial et l'épouvante de tant d'épisodes d'horreur, lle était demeurée accablée entre Zélie et Betzy, les deux paures petites veuves, à côté de son vieux mari, le *berger* désorais sans troupeau ni houlette; mais, sentant le devoir qui 'imposait, comprenant à quelle grande tâche de consolation t d'amour elle était appelée aux côtés de ces êtres, elle déouvrit assez de force en elle pour étouffer le chagrin de deuils i douloureux. L'apaisement qui succéda, dès thermidor, à ardeur des luttes et l'effroi du combat ne fut pas sans comuniquer aux hôtes du Jardin des Plantes une quiétude ienfaisante, un adoucissement plus calme et plus salutaire. e refrain menaçant que Fabre d'Eglantine, l'ami de Danton, e Camille et d'Hérault de Séchelles, avait fredonné jusque sur échafaud :

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un abri, bergère...

docteur Daubenton, le « berger » vénérable de Montbard, e l'entendait plus retentir sous les tulipiers, les érables et les atalpas de ses belles allées. L'attachement pour la science, ont le savant avait toujours fait preuve, mais surtout la bonne ffection de Marguerite, de Zélie et Betzy, aidèrent le vieillard se ressaisir après tant de coups du sort. La passion pour histoire naturelle, dont il n'avait cessé, toute sa vie, de témoiner à un degré si haut, ne tarda pas d'éclater dans de noueaux ouvrages.

eur-libraire, rue Saint-Jacques, nº 157, 1792. (Cet ouvrage se compose de trois olumes.) Les livres énumérés ici furent déposés par Bonaparte, au retour de la mpagne d'Egypte, à la bibliothèque de Marseille. Ils furent transportés depuis château de Malmaison.

En 1796, les magnifiques collections d'insectes de Barbari
rassemblées par le citoyen Desfontaines, parvinrent au Muséum
en 97, ce furent les très rares collections d'oiseaux que Levai
lant avait faites en Afrique; enfin, en 98, le capitaine Baudi
apportait lui-même à Paris et remettait, au Jardin, ce mervei
leux choix des arbres des Antilles, dont un grand nomb
d'espèces, en s'acclimatant, sont venues jusqu'à nous. L'ar
vée de ces trésors, le complément que ceux-ci apportaie
dans les sciences, l'enchantement qui montait avec les couleu
et avec les odeurs, de ces papillons, de ces arbres et de c
oiseaux de contrées plus fortunées que la nôtre, achevèrent
réveiller le zèle de Daubenton. Les hommes illustres d'u
génération nouvelle, tous ceux qui étaient venus après M.
Buffon et commençaient de s'imposer dans les sciences,
purent, devant l'effort si beau du « berger » ancien, cach
leur admiration. « C'était véritablement, a écrit à ce prop
Cuvier, un spectacle touchant de voir ce vieillard entouré
ses disciples, qui recueillaient avec une attention religieuse s
paroles dont leur vénération semblait faire autant d'oracle
d'entendre sa voix faible et tremblante se ranimer, reprend
de la force et de l'énergie, lorsqu'il s'agissait de leur inculqu
quelques-uns de ces grands principes qui sont le résultat d
méditations du génie. »

Après brumaire, l'accession au pouvoir du général Bon
parte vint tirer complètement de l'obscurité où il se compl
sait depuis tant d'années un si beau savant. « La modérati
de son caractère, écrit Deleuze dans sa précieuse *Histoire*
Muséum, avait assuré sa tranquillité, et sa réputation, à laque
il ne pensait pas, s'était accrue d'année en année (1). » Le pr
mier Consul, en obligeant Daubenton à prendre place au ra
du nouveau Sénat, fit violence à une modestie si rare, à
désintéressement si exceptionnel. Le regard du nouveau m
tre, si perçant que rien n'échappait à son acuité, se posa
instant sur le *berger* de Montbard, sur le vieux pasteur d
brebis de Courcelotte; il discerna quel homme rare, quel t
vailleur conscient et acharné des sciences était Daubento
il entendit que la gloire, que les honneurs se levassent en
pour celui qui avait toujours méprisé les honneurs et la gloi
Hélas ! à quatre-vingt-quatre ans, il était bien tard ! Le ter

(1) DELEUZE, *Histoire et description du Museum royal* (Paris, 1823).

tait venu, et, nous dit Cuvier, « la première fois que Daubenon assista aux séances du corps qui venait de l'élire, il fut rappé d'apoplexie... Les secours les plus prompts ne purent ui rendre le sentiment que pour quelques instants, pendant esquels il se montra tel qu'il avait toujours été : observateur ranquille de la nature, il tâtait avec les doigts, qui étaient estés sensibles, les diverses parties de son corps, et il indiquait aux assistants les progrès de la paralysie. »

Cette mort survint le 31 décembre 1799. Quelques jours lus tard, le 4 janvier 1800 (14 nivôse an VIII), eurent lieu, u milieu de l'affluence des « citoyens de tous les âges et de ous les rangs », les obsèques de Daubenton. « Ses restes, joute ici Cuvier, ont été déposés dans ce jardin que ses soins mbellirent, que ses vertus honorèrent pendant soixante nnées et dont son tombeau va faire un élysée, en ajoutant ux beautés de la nature les charmes du sentiment. »

Tous ceux qui recherchent, au Jardin des Plantes, le silence t l'ombre connaissent ce tombeau. Il est au Labyrinthe, et e désigne au regard, sous le couvert des grands pins à pignons, les ifs, des cyprès et de beaux genévriers de la Virginie, par ne colonne au fût à demi brisé.

Longtemps, longtemps, tous ceux (jeunes gens pleins d'espoir ou vieillards accablés de souvenirs) qui fréquentaient, pendant la fin du Consulat et la durée de l'Empire, ces allées almes et solitaires purent remarquer qu'à l'aube de chaque our trois femmes, en grand deuil et se tenant la main, montaient vers le tombeau. C'étaient Marguerite Daubenton (1), Betzy Buffon et Zélie Vicq d'Azyr. Toutes trois, l'une âgée,

(1) Mme Daubenton obtint la survivance du logement de son mari au Jardin des Plantes. Jusqu'à la fin elle fut l'objet de la sollicitude du pouvoir. On lit, dans *le Journal de Paris* du 5 décembre 1807 : « *S. M. l'Impératrice a visité, dans la matinée, le Jardin des Plantes où elle a été accueillie avec les témoignages d'intérêt. d'affection et de respect qui accompagnent partout ses pas. Après avoir parcouru les serres chaudes et le Museum, S. M. n'a pas voulu quitter le jardin sans honorer d'une visite particulière la veuve du célèbre Daubenton.* » En 1810, Mme Daubenton fit son testament ; on voit que, parmi divers dons, elle légua « à Mme de Buffon, sa vaisselle plate en argent... » La jeune comtesse de Buffon s'étant retirée à Montbard (née en 1775 elle y mourut, âgée de 77 ans, en 1852), Mme Daubenton resta à peu près seule. Sa plus grande occupation fut, durant tout l'Empire, d'entretenir et de visiter, chaque jour, le tombeau de son mari. « L'impossibilité de marcher l'empêcha seule d'accomplir jusqu'à la fin de sa vie ce pieux devoir. » (D. Nisard). Mme Daubenton, âgée de 97 ans, mourut au Jardin des Plantes le août 1818, trois mois après l'élection de Cuvier à l'Académie française, cinq jours après la mort de Monge.

les autres jeunes encore, marchaient courbées à demi, comm ployées sous le poids de l'inconsolable veuvage. Et tand qu'au regard de la tante et de la plus âgée des deux nièce apparaissait la mort, aux yeux de la plus jeune le trait rou et hideux du couteau de prairial continuait de saigner sur le beaux feuillages.

EDMOND PILON.

ET C'EST ALORS...

Et c'est alors qu'un mot m'a réveillé,
'n simple mot, rapide et net, de jeune fille...
't j'ai senti tous mes espoirs ensommeillés
D'un seul coup de vent balayés.

'n mot comme, aux longs soirs d'été, sous les charmilles
mbreuses, en savent dire les jeunes filles
qui pourrait de trop d'amour les effrayer.
Un simple mot de jeune fille
ui suppute et voit clair tandis qu'elle babille
't qui sait à propos, sans faiblesse, railler.

Une phrase de jeune fille...
Et, devant mes yeux dessillés,
'n arbre jaunissant d'un seul coup dépouillé
'oir fuir ses feuilles d'or que le vent éparpille...

Un mot m'a réveillé,
Qui m'a cinglé la face.

Et j'ai compris, enfin! enfin!
Et prenant ma tête entre mes deux mains,
M'étant conduit devant ma glace,
me suis mis face à moi-même, face à face,
Pour me forcer à regarder en face
Tout ce qu'il y avait de vain
Dans ce repos dont j'avais faim,
Tout ce qu'il y avait de feint
Dans cette attitude tenace
Et tout ce qu'il y avait de grimace,
De crédule espoir costumé
ans mon bel air d'être guéri, d'être calmé.

Enfin j'ai compris; je me suis sommé
De m'avouer devant ma glace
Ce que jamais vraiment je n'avais exprimé.
Devant moi-même, face à face,
Je me suis dit, pesant mes mots : « En résumé,
« Elle ne m'a jamais aimé. »

Les mots ont fait le bruit d'une chose qui casse,
Le bruit fêlé d'une chose qui casse,
Et j'ai senti l'effroi me comprimer,
Comme d'avoir entendu blasphémer.

Potiche précieuse et que l'on sait caduque,
Vieil amour poussiéreux, pourquoi faut-il qu'un soir
On ne puisse plus t'empêcher de choir,
De te briser, si lourdement, un soir
De vérité foudroyante?
Oh! ce soir!
Coup de maillet tombant sur la nuque,
Chute soudaine en un gouffre noir,
Brusque arrivée au fond d'un gouffre,
Grand coup brusque de désespoir
Et le cœur demi-mort qui revit, et qui souffre!

Crier? Non, je n'ai pas crié.
Je n'ai pas eu de geste formidable.
Prier? Non, je n'ai pas prié.
Je suis resté les bras ouverts, pétrifié,
Comme un palais mort qui se livre au sable.
Et j'ai senti s'asseoir en moi, stable et durable,
Bête glacée aux griffes immuables,
Une affliction véritable.

Prier? Crier? je n'ai pas eu de cri.
Je n'ai pas prié — ce soir. — J'ai compris.

★

J'ai compris...
C'est la solitude
Enorgueillissante du soir.
C'est l'heure calme de l'étude,
Et c'est l'heure où les désespoirs
S'exaltent dans la paix du soir
Tandis que l'éternelle lune
A quoi vont rêvant chacun et chacune
Tombe fluide aux épaules des toits.

O soir, je suis seul devant toi,
Devant cette lune ennemie,
Devant cette ville endormie;
Je respire... Tout s'est éteint,
De là-bas monte un murmure lointain
Et là, semblable à ma lampe qui veille,
Je vois comme à tous les minuits
Une lampe obstinée à veiller dans la nuit.

Fraternelle clarté, solitude pareille
A cet isolement qui m'aime et me poursuit.
Auprès de ce point qui luit dans la nuit,
Même douleur que ma douleur peut-être.

Je pense à toi, frère lointain qui dois connaître
Cette clarté que fait dans la nuit ma fenêtre
Comme moi je connais celle de ta fenêtre.
Travaille bien, frère, tandis que dort
A nos pieds cette ville hostile à ton effort.
Enrichis-toi de la nuit profitable
Et laisse-moi penser, tout seul, devant ma table.



Seul, je pense à tous les romans
Dont chaque tête humaine est pleine :

Amour — toujours ; amants — serments...
Je pense à Vous, voyez, sans haine ;
Je pense à l'époque lointaine
Où je vous appelais : Maman.

Mais vous étiez bien défendue,
Par vous, par vos amis... Vous jouiez ; j'ai perdu...
Je pense à cet amour si vainement têtu,
A ces larmes que j'ai perdues,
Quand la douleur m'avait battu.

Je pense à tout cela... tout cela signifie
Que je suis loin de vous comme vous loin de moi...
Sans regret? Pourquoi pas? Sans reproche à La Vie.
Que ce grand amour maladroit
Meure, cela me fait comme un instant d'émoi,
Mais comme cela simplifie
Ce que je sens régner autour de moi : la vie.

Chacun s'en va de son côté
Car chacun de nous a senti l'envie
De laisser à leur cours naturel nos deux vies,
D'échapper à l'anxiété
De cet amour si cahoté
Pour qui vous n'aviez plus de curiosité.

Enfin! Enfin! Mon âme lasse
Se retrempe en ce clair minuit silencieux.
Fier de me retrouver orgueilleux et tenace,
Je rumine ma nuit d'adieux.
J'apprends à regarder en face,

A ne pas m'effrayer du jour,
Qui va venir bientôt et que tant d'autres jours
Vont suivre, dont aucun ne verra mon retour
Vers vous — qui fûtes mon amour.

Qu'il vienne, je regarde en face.

La nuit s'achève ; un amour meurt ;
Un homme naît de la douleur.
Et me voici debout pour saluer cette heure
Où le calme s'approche avec pitié de moi.
Et moi je l'attends, calme et droit,
Sans défi, d'un cœur simple et d'une âme meilleure.

Il arrive qu'un amour meure
Et que rien, si le cœur est léger, n'en demeure.
Il arrive qu'un amour meure
Et que l'âme en soit veuve, et pleure,
Et qu'alors on reste souvent
Devant le paysage morne
Insensible comme une borne,
Sans comprendre qu'on est vivant.
Mais aussi, très chère, il arrive
Qu'un blessé guérisse, et revive.
Et qu'alors, dans la nuit, un homme réveillé
Touchant du doigt avec délices
Le sillon d'une cicatrice
Attende en paix le jour ensoleillé.
Et je suis cet homme et je porte
Ma blessure close et ma paix est forte.

O lune, ô nuit, est-il digne de vous
Cet homme qui se tient debout
Devant l'immense paix froide qui le pénètre ?
Il veut servir son âme, se connaître,
Grandir sans orgueil, être doux,
Et, riant à son cœur fragile, en rester maître.

O lune, ô nuit lointaine, est-il digne de vous
Celui-là qui se tient debout
Attendant près de sa fenêtre
Le jour doré qui va paraître,
Cet homme-là, — qui vient de naître?

FERNAND DIVOIRE.

LA NUIT TAHITIENNE

Liant ses pieds aux pieds de son compagnon de bain, Mila n'était séparée de lui que par l'onde, dont la molle résistance rendait encore ses entrelacements plus doux. « N'était-ce pas ainsi, disait-elle, que tu étais couché avec René sur le lit de roseaux, au fond du marais ? »

CHATEAUBRIAND, *les Natchez*.

Ce fut par elle que j'appris le charme particulier que le sentiment d'une rivalité peut donner à des baisers de femme; sentiment instinctif, qu'une petite sauvage devait être plus à même qu'une autre de révéler, dans une étreinte silencieuse, étrangère à tout raisonnement, et même à cette passion complexe et discutée que nous nommons l'amour; en fait, depuis cette nuit-là, je n'ai pu toucher de mes lèvres des lèvres de femme sans voir ressurgir, sur le sombre écran de mes paupières closes, la chambre tapissée de nattes blanches de mon bungalow tahitien; sa porte ouverte sur un jardin semblait respirer une haleine divine, où se mêlaient la plainte monotone de la mer toute proche, et le parfum des tiarés dont la chair délicate, pulpeuse et presque transparente, se fane aux premiers rayons du soleil...

Le premier soir où je l'ai vue, j'étais un nouveau venu dans l'île; j'en ignorais encore la voluptueuse chasteté, et j'apportais à l'âme légère qui l'habite un cœur lourd de regrets, anxieux et passionné à la fois, un cœur occidental trop conscient de lui-même pour comprendre encore la parfaite harmonie des nuits claires où la lune transforme les prairies et les plages en jardins d'eaux, et où il semble qu'il n'y ait qu'à se laisser glisser pour atteindre un inexprimable repos; elle était assise avec ses compagnes au bord de la mer, devant une verandah où, avec d'autres Européens invités par le prince Pomaré, un bon géant qui ne se souvient guère de l'orgueil de ses ancêtres, je goûtais pour la première fois à la saveur enivrante et sucrée du vin d'orange; des deux côtés de la pelouse, deux

lignes sombres de palmiers descendaient jusqu'à la mer, et faisaient un cadre obscur à l'horizon, aux vagues et aux robes blanches ; au delà de la ligne d'écume qui entoure Tahiti, l'île de Moréa dressait sa masse sombre, dont le sommet touché d'un dernier rayon de soleil semblait en feu. Le soir était tout parfumé de la chaleur des danses de l'après-midi ; elle chantait un iméné, dont les paroles incompréhensibles pour moi semblaient monter et descendre avec le bercement des flots ; à nos pieds, des couronnes de fleurs déchirées faisaient des taches pâles ou sanglantes.

Lorsque je la remarquai, elle avait les yeux clos ; les deux mains appuyées sur l'herbe fraîche, le torse un peu renversé en arrière, la tête légèrement penchée sur une épaule, elle avait l'air d'avoir oublié notre présence ; elle chantait comme le faisaient ses sœurs d'autrefois, dans les fêtes nocturnes de la reine Pomaré, où, dans le bruissement soyeux des rewas-rewas, des corps souples se balançaient en cadence sur le seuil de la case royale ; son petit visage enfantin était tout imprégné de tristesse et de rêve ; entre ses lèvres rouges, la ligne claire de ses dents luisait ; ses longs cils faisaient une ombre sur ses joues.

De suite, sans chercher à la connaître davantage, je l'ai désirée ; j'allai à elle, et je la réveillai du songe qui la berçait sans comprendre le reproche de ses yeux grands ouverts maintenant ; je la fis asseoir à terre sur la vérandah près de moi, au milieu du bruit et des lumières, près des tahitiennes de Papeete, qui sont devenues de véritables prostituées, et qui n'ont plus rien de commun avec leurs sœurs timides des villages éloignés ou des Iles sous le Vent. Elle m'obéit, car elle n'ignorait pas qu'elle devrait un jour appartenir aux blancs, qui attendent des filles de son pays un plaisir brutal qu'ils ne se soucient pas de voir partagé ; lorsque les porteuses de couronnes passèrent près de nous avec leurs paniers remplis de fleurs, elle se leva pourtant, et vint me poser sur le front l'odorante caresse des tiarés et des roses ; je la retins un instant contre moi, sans sentir qu'elle se reculait un peu instinctivement ; je n'ai pas su voir à ce moment-là qu'il aurait fallu lui caresser doucement les cheveux, la rassurer, l'aimer un peu. On m'avait dit : Les Tahitiennes ne sont pas farouches. Et j

'ai pas regardé son visage d'enfant craintive, ses yeux peu-eux, ni ses mains tremblantes.

Elle s'appelait Taha...



Quinze jours après ce soir-là, j'étais avec des camarades et les femmes étendu dans la grande chambre de mon bunga-ow, où, après notre première rencontre, j'avais amené ma etite amie ; elle s'était prêtée passivement à mes baisers, mais e lendemain elle avait disparu et je n'en avais plus entendu arler. Je n'y pensais presque plus...

Nous avions causé tard, assis par terre devant la porte du ardin où nos camarades sauvages couraient et jouaient, en 'arrêtant parfois pour tresser des feuillages en couronne, our mimer les premiers pas d'une danse, ou pour chanter ; 'avais, comme tout le monde, pris une maîtresse parmi les lles de Papeete, et de temps en temps elle revenait en cou-ant vers moi, et me caressait la figure de ses longs cheveux oirs dénoués. Presque rien, dans la grande chambre, ne rap-elait qu'elle appartînt à un Européen ; sur les murs, j'avais uspendu des toiles végétales, des boucliers de danse rouges t bruns, d'autres qui représentaient des visages grotesques et erribles : il n'y avait ni tables, ni chaises; une petite lampe à pium, pareille à une veilleuse, brûlait seule sur une petite onsole incrustée de nacre. On n'entendait aucun bruit ; incons-iemment nous parlions à voix basse ; dans un jardin voisin, uelqu'un se mit à jouer de l'accordéon ; la lune, arrivée au-essus des bois de palmiers, éclairait le jardin et projetait un ayon de lumière bleue par la porte ouverte ; il faisait délicieu-ement tranquille ; fatiguées de leurs jeux, nos amies étaient enues l'une après l'autre nous rejoindre ; quelques couples artirent ; deux de mes camarades à qui j'offrais l'hospitalité llèrent s'étendre dans des coins de la chambre ; moi-même je ie couchai près de la lampe, la tête sur de durs coussins du ambodge, au cuir lisse et froid, et ma maîtresse, n'ayant gardé ue son pareo rouge, laissa tomber sur ma poitrine sa tête lasse ; n instant nous nous regardâmes silencieusement ; j'avais roulé mon poignet l'extrémité de ses longs cheveux lisses, et leur aîcheur me pénétrait ; vite elle s'endormit, tandis que, les yeux uverts, je regardais droit devant moi la pelouse, où des buis-

sons sombres semblaient d'étranges nacelles ancrées sur une eau naturelle.

Des rêves semblables à ceux que m'a inspirés l'inoubliable silence des nuits orientales, jamais je n'en retrouverai ; c'est en vain que je m'assieds le soir, seul, dans une chambre écartée, et que, sous la lueur de la lampe, j'appuie à la fraîcheur du papier mon front brûlant et mes yeux fermés ; la vie bruyante et populeuse de la ville est trop près de moi ; et les passants que je n'entends ni ne vois semblent cependant me frôler. Je ne leur échappe pas entièrement, et les visions que je poursuis se déchirent dans mon imagination comme dans un miroi brisé.

Je revois ma maison tahitienne et son jardin comme si j'y étais encore ; de la grande vérandah qui en faisait le tour, on descendait, par un escalier de bois de trois marches, sur une pelouse ronde entourée d'un sentier sablé ; tout autour, cachant la clôture, des buissons couraient, couverts de fleurs rouges ou blanches ; des branches d'hibiscus s'enlaçaient à la rampe ; le jardin donnait sur une route qui passait au bord de la mer et, comme il était hors de la ville, on n'entendait jamais aucun bruit. De temps en temps seulement des indigène passaient devant la grille, et leur chant monotone et sauvag qui ressemble à une plainte, troublait à peine la nuit silencieuse. Car il semble que par une harmonie mystérieuse les mot musicaux qui n'ont pas de sens réel, pleins comme les sanglot d'une tristesse secrète et inconsciente, s'accordent parfaitemen à la paix du soir, et au frôlement du vent dans les feuillages il faisait infiniment doux. Près de moi, la dormeuse était couchée maintenant presque à mes pieds sur les nattes, la tête s ses bras nus, et la petite lampe épuisée vacillait, prête à s'éteindre.

Soudain j'entendis un bruit léger au dehors ; il me semb qu'on avait ouvert la porte ; je me soulevai pour regarder, debout au milieu de la pelouse, nue, un doigt sur la bouch je vis sous la clarté bleue ma petite amie du premier soir q me faisait signe de me taire et de ne pas bouger ; immobi dans son geste attentif et prudent, elle avait l'air d'une peti statue du silence ; elle semblait prête à s'élancer, une myst rieuse gaîté la faisait sourire ; autour d'elle le gazon s'éte dait comme un tapis liquide, et j'aurais fort bien pu m'imagin

voir en elle une petite Aphrodite sauvage, surgie de la verdure humide et prête à disparaître à mon moindre mouvement.

Surpris, je ne bougeais pas ; je me demandais ce qu'elle venait faire ; peut-être m'avait-elle cru seul et ne se savait-elle pas remplacée ici ? Elle avançait doucement, penchée en avant et évitant de faire le moindre bruit ; bientôt elle fut au bas de l'escalier et comme elle avançait la tête pour voir dans la pièce, je lui montrai la dormeuse. Elle secoua la tête, et, se cambrant, tout son corps flexible étiré en arrière, elle resta un instant arrêtée, souriant toujours, et semblant me dire de la regarder et de comparer sa beauté à celle de l'amie qui l'avait remplacée. Taha n'avait pas seulement le charme un peu sauvage des Tahitiennes ; son visage, délicat et bronzé, était empreint d'une expression rêveuse, et ses yeux rayonnaient d'une intelligence particulière ; tout en elle était harmonieux : les bras ronds, où ne se voyaient pas les muscles, sa taille longue, ses mollets hauts et purs, sa gorge à peine formée, que son geste renversait en arrière ; subitement, un lien se créait entre nous qui n'était pas celui qui relie d'ordinaire un Européen aux petites sauvages qui lui servent de jouet ; nous nous comprenions dans un même désir de trahison ; elle jalouse, ramenée par un brusque regret vers l'amant qu'elle avait fui, moi délicieusement ému par son retour, et par le souvenir de la courte nuit où elle s'était, pourtant simplement passive, abandonnée à moi.

Combien de temps sommes-nous restés ainsi ? Je ne sais. Elle avançait pas à pas, ayant peur de faire du bruit, hésitante aussi sur l'accueil qu'elle recevrait de moi ; car je ne m'étais pas levé pour aller à sa rencontre, et je n'avais pas fait un geste pour l'appeler... Mais c'était pour goûter plus longtemps l'exquise vision qu'elle m'offrait. Elle ne le savait pas, et quand, doucement, elle se laissa glisser à terre contre moi, elle mit dans son premier baiser, avec l'ardeur de son jeune corps passionné, toute la volonté jalouse d'une femme qui veut être préférée à une rivale ; cette petite fille, que j'avais connue insensible et farouche quelque temps auparavant, semblait avoir appris toutes les voluptés ; ses bras nus me serraient ; ses jambes enlacées aux miennes semblaient vouloir joindre nos deux corps dans une indéchirable étreinte, et tandis que sa bouche mordait la mienne, je pus lire dans ses yeux, qui ne

quittaient pas mon regard, la plus brûlante interrogation.....

Je n'ai jamais mieux compris la nécessité de l'inégalité dans l'amour et dans le désir, et que l'angoisse ajoute aux caresses une saveur que la plus grande passion ne saurait leur donner; cette enfant sauvage, trop simple pour voiler ses sentiments, n'était revenue à moi que parce qu'elle s'était crue remplacée et peut-être oubliée; l'idée qu'une autre fille de sa race était devenue ma compagne et pouvait s'imaginer l'avoir emporté sur elle lui était insupportable; et je ne la détrompai pas de suite, de peur d'ôter à ses baisers, à son étreinte, à ses caresses, cette apparence de lutte qui les rendait doublement voluptueux.

Au bout de quelques instants, cependant, elle se souleva, appuyée sur les mains, le visage à demi voilé par ses cheveux; elle me regardait d'un air interrogatif, et, à mon tour, je mis un doigt sur ma bouche, et, me levant, je l'entraînai silencieusement dans le jardin, puis sur la route.

Rien ne bougeait au dehors; nous longions des jardins endormis sous la voûte silencieuse des arbres; nous ne parlions pas, mais nous nous penchions sans cesse l'un vers l'autre pour nous embrasser. Une fois seulement elle dit :

— C'est moi que tu aimes le mieux? Tu renverras l'autre?

Je fis signe que oui de la tête; d'un bras, je la soutenais par la taille; entre deux hautes montagnes, le chemin s'était fait étroit; un torrent que nous ne voyions pas se précipitait à notre gauche; tout au fond de la vallée, sur le ciel, la crête du sommet qu'on appelle le Diadème détachait sa sombre couronne sur les nuages pâles; et brusquement, quand la route s'élargit, de nouveau nous nous trouvâmes devant un bassin d'eau claire, surplombé à l'autre bord par une paroi de rochers; Taha comprit de suite mon intention de passer le reste de la nuit là avec elle; joyeuse, elle arracha des feuillages et s'en fit une ceinture et une couronne; elle courut dans l'eau, plongea, et reparut soudain sur les rochers éclairés par la lune, où elle s'assit, le menton dans la main, le coude appuyé sur ses genoux croisés; des gouttes d'eaux roulaient sur ses cheveux mêlés de feuilles... je pouvais croire que j'étais dans l'île du rêve, telle qu'elle fut un jour, avec une de ses filles primitives. Celle-ci, qui n'était qu'une enfant, venait de me donner une des minutes les plus voluptueuses que j'eusse connues; c'est elle qui

’a appris combien il est précieux de conserver dans le cœur
: la femme aimée une jalouse incertitude...

Je me souviens seulement que, lorsque nous nous endor-îmes sur l’herbe, l’aube se levait ; je regardai un instant le orps gracieux couché près du mien ; les nuages fuyants se flétaient sur sa peau mouillée comme dans un miroir d’or umide et mouvant....

Et lorsque maintenant je m’assieds le soir à une terrasse es boulevards éclairés, où sur les trottoirs boueux, qui leur ndent de sombres reflets, les filles s’en vont, la jupe relevée, quêtant un regard d’appel, et en offrant la vaine tentation : leurs lèvres fardées et de leurs cheveux teints, lorsque écoute de l’intérieur des restaurants venir jusqu’à moi les ccents trépidants et brisés des valses tziganes, colliers de erles fausses qui s’écrasent sur l’asphalte, j’ai du moins cette onsolation de penser qu’à la même heure, dans des pays ue je ne reverrai plus, le matin bleu se lève sur des forêts areilles à des jardins, sur des villages dont les maisons de ambou laissent la première lueur pénétrer la fraîcheur des attes, où des femmes nues et dorées s’éveillent et viennent couer au bord des rivières leurs longs cheveux défaits, où eurent les fleurs de la veille ! Que m’importent alors les gens ui m’entourent, les lumières trop aveuglantes, les passantes, choc des verres et le bruit des voitures ?

Belle aube paisible des pays chauds, je veux conserver jus-u’au jour de ma mort, à l’heure où la vie artificielle qui est ienne aujourd’hui allume ses mille flambeaux, le goût ra-aîchissant et pur de ta brise matinale, et le souvenir déli-eux d’une enfant bronzée, assise sur des rochers, le menton ans la main, et tendant à ma bouche inapaisée la douceur de eux lèvres jalouses!

JULIEN OCHSÉ.

LES KARAMANLIS

—

La Karamanie est la partie sud-orientale de l'Asie Mineur Elle s'appuie à l'est à l'Anti-Taurus et atteint à l'ouest région des sources du Méandre et du Sangaria. Au nord, steppe; au sud, la mer. L'actuel vilayet de Konia en occupe majeure partie. C'est une région déserte plus qu'à demi, sem de grands lacs sans communication avec la mer, dont le pl considérable, le Fanz-Gheul, est fortement salé. Le plate que limite au sud le Taurus, d'une altitude moyenne à pei inférieure à mille mètres, au climat rigoureusement continent est le Thibet de l'Anatolie. Son centre le plus populeux, Kon ou Konieh, l'ancienne Iconium, a lui-même, en sa qualité métropole des derviches mewlewis, quelque chose d'u Lhassa.

La petite ville de Karaman, au point le plus méridion actuellement atteint par le chemin de fer de Bagdad, n'a poi donné son nom au pays. L'une et l'autre l'ont reçu de Kar man, fondateur assez mal connu d'une dynastie sortie, com celle d'Osman, des débris de l'empire seldjoucide d'Occident qui étendit sa domination sur la majeure partie des ancie états d'Alaeddin.

Avant la construction du chemin de fer qui met Konia deux jours de Constantinople, ce pays n'avait guère de comm nications avec l'extérieur et nous était moins connu que bea coup de contrées infiniment plus exotiques. C'est la région monde hellénique qui a été le plus vite et le plus foncièreme turquisée ; et pourtant, le souvenir de ce qu'elle fut persi assez vivace dans les noms de Konia, d'Eregli (Héraclée) de Kaisarié (Césarée).

La première est bien déchue de la splendeur dont l'avai parée les souverains seldjouks, qui en firent jadis le centr plus brillant de la culture et de l'art persans. Cependant, occupe dans le monde oriental et dans l'empire ottoman u place à part comme siège du *boïuk tchelebi*, du grand seigne

ou, si l'on veut, du général de l'ordre des derviches mewlewis. Ce prince monastique, ce dalaï-lama musulman, qui, dans l'Islam, personnifie la tendance mystique et l'influence turco-persane, est revêtu d'une attribution vraiment papale. C'est lui qui, dans la sainte mosquée d'Eyoub, est chargé de ceindre l'épée au nouveau sultan, c'est-à-dire de le sacrer. A l'exception des deux *harams* de la Mecque et de Médine, auxquels il faut ajouter *la Sainte* (El Huds, Jérusalem), il n'y a pas dans tout le Khalifat de lieu plus vénéré que Konia.

L'empire de Karamanie s'est conservé indépendant jusqu'au seizième siècle et n'a été abattu qu'à la suite d'une longue série de guerres. Le terme de *Karamanlis*, dans sa plus ancienne acception, en a désigné tous les habitants, sans différence de race, de langue et de religion. Il a évolué par la suite de curieuse façon. On appelle aujourd'hui Karamanlis les populations chrétiennes de l'Anatolie qui n'ont conservé de leur ancienne civilisation que la religion grecque orthodoxe et la conscience claire d'être, sinon des Hellènes, du moins des *Romains* (Ρωμαῖος, Roum), différents des Turcs et établis avant eux dans les contrées qu'ils habitent encore. L'évolution du terme s'explique par ce fait que, l'ancienne Cappadoce étant la première région de l'Orient byzantin où la domination des peuples touraniens s'est véritablement assise, ses habitants grecs ont été les premiers à désapprendre leur langue. C'est là que le souvenir s'en est le moins conservé, que l'assimilation au nouveau maître fut la plus complète et l'espoir d'un retour à l'ancien état de choses le plus atténué. Il n'en est pas moins vrai qu'on trouve des Karamanlis dans toute l'étendue de la vaste péninsule et jusqu'aux portes mêmes de Constantinople, et que ces populations montrent parfois un très sincère attachement à la langue des vainqueurs qui a pour elles le charme incomparable de l'*idiome maternel*. Et pourtant, le patriarcat œcuménique, ce foyer d'hellénisme si vivace et si rayonnant, fait les plus persévérants efforts pour agir ainsi qu'on le suppose sur cette masse de simples paysans par ses deux armes puissantes : l'église et l'école. Il est peut-être exact que les envahisseurs aient jadis imposé le turc aux habitants des régions où ils s'établissaient en menaçant de couper la langue à ceux qui persisteraient à parler le grec, ainsi qu'il est rapporté par la voix populaire. Si ce n'est pas vrai, il n'en reste

pas moins certain que le changement fut imposé par la violence et il est curieux de voir combien ceux qui en furent les victimes y sont dès lors restés fidèles. Un tel phénomène n'est d'ailleurs pas très rare, et, sans quitter l'Orient, nous voyons que la plupart des Israélites n'ont pas cessé d'y parler, qui le judéo-allemand, qui l'espagnol. Il paraît des journaux imprimés en caractères hébraïques dans les deux dialectes des *Azkenazim*, ou Juifs d'origine polonaise et d'expression germanique, et des *Séphardim*, ou Spanioles. De même, les Karamanlis ont conservé pieusement l'usage presque exclusif de l'alphabet grec, dont ils se servent pour correspondre en turc (1). Dans cet Orient formaliste, si attaché à la lettre, où les moindres petites choses paraissent si lourdes de sens mystérieux, l'adoption de l'écriture arabe équivalait, aux yeux des Grecs, à la conversion à l'Islam. Celui qui faisait abandon du langage de ses ancêtres en gardait la dépouille avec jalousie et superstition. Cet alphahet, c'est la forme sensible du lien si ténu qui rattache les actuels Karamanlis à leurs lointaines origines. Turcs par la langue, les habitudes, la manière de vivre et de se vêtir, l'allure même, ils sont Hellènes par la lettre, au contraire des moslims de Crète, qui le sont de race et de langue, mais n'écrivent pas autrement que leurs coreligionnaires. Les *Pomaks*, ou Bulgares musulmans du Despoto-Dagh, les moslims de Serbie et de Bosnie expriment leur pensée avec des mots slaves et des lettres arabes. Il en va de même dans l'Inde, la Malaisie et la Chine. Les seuls chrétiens qui emploient exclusivement l'écriture *islamique* sont les Arabes catholiques.

C'est, nous l'avons dit, l'ancienne Cappadoce et l'ancienne Galatie, le vilayet de Konia, qui compte le plus de Karamanlis; mais la haute vallée du Kizil-Irmak est de toutes les terres de l'empire d'Orient la plus foncièrement turquisée. Si, dans les centres comme Césarée, l'église et l'école parviennent à susciter une apparence de vie hellénique, du moins à Nigdé, à New-Shéhir, villes, la première de 20.000, la seconde de 30.000 âmes, on en cherchera vainement la trace.

A-t-on affaire à des Grecs ou à des Turcs chrétiens? Pour répondre, il faudrait examiner dans son essence la délicate

(1) Il paraît à Constantinople deux journaux, l'*Asia* et l'*Aktis*, qui sont rédigés en turc et imprimés en caractères grecs.

uestion de la nationalité. L'origine, le *souvenir* seul suffit-
à classer un homme dans telle ou telle branche de la famille
umaine?

A Nigdé, il y a dix mille Turcs et sept mille *Chrétiens*.
est-à-dire sept mille Grecs, le reste de la population se com-
osant d'Arméniens, d'émigrés Tcherkesses, etc. Les « Chré-
ens » y ont deux églises. La messe et toute la liturgie est
ite en grec — dont le peuple n'entend pas un mot. Mais le
rône, quand il y en a un, est prononcé en langue turque, et
s fidèles ont entre les mains un évangéliaire qui au premier
gard peut passer pour essentiellement grec : il n'en est rien.
est conçu à la façon de nos missels. La traduction turque
ui s'y trouve en face du texte original s'y voile simplement de
ttres helléniques. A New-Shéhir, ville dont le nom, semi-
rsan, marque la fondation récente (1), les « Chrétiens » et
s Musulmans sont dans la proportion de 1 à 2.

Nulle part, peut-être, l'assimilation n'a été plus parfaite.
ul n'y entend le grec, et rien, dans les habitudes, l'habitation,
langue ou le costume, ne distingue les deux races, les deux
ligions — rien, si ce n'est l'inaltérable conscience d'être les
ns des Osmanlis, les autres des Romains, des Grecs. Ainsi,
n aurait tort de croire que l'église orthodoxe soit, au point
e vue de la langue liturgique, dans une situation très diffé-
nte de celle de l'église romaine. Le moujik ne comprend pas
us le slave ecclésiastique, l'Anatoliote ne comprend pas plus
grec évangélique qu'un Savoyard, le latin.

L'humeur de la population musulmane n'a pas été sans
voriser la situation que nous constatons aujourd'hui. Les
urcs de Nigdé sont, paraît-il, d'un fanatisme extrême — au
emeurant, de l'aveu même des chrétiens, les meilleurs fils du
onde. Un Grec courrait hasard à leur exhiber un chapeau.
es faits de ce genre sont précieux pour qui veut pénétrer
ans la psychologie de l'Islam. Ils prouvent son éveil et son
esoin de prosélytisme. Loin de voir avec horreur le giaour
rler sa langue, faire tous ses gestes et arborer sa coiffure
tionale, c'est le contraire qui l'émeut. A défaut de la
nversion véritable, il impose une sorte de conversion
xtérieure. Toute autre est la façon de sentir des Juifs, toute

(1) New-Shéhir, « Ville neuve », fut fondée il y a quelque 200 ans par le grand
r Ibrahim Pacha.

autre fut celle des chrétiens qui ont inventé le ghetto et la
rouelle.

La turquisation des villes est en général en raison invers
de leur ancienneté. Les villes les plus vieilles sont demeurée
les plus grecques. Les *déracinés* de Nigdé et de Neo-Shéhir
fondations ottomanes, ont été assimilés entièrement. Chos
curieuse, alors que la plupart des grandes agglomérations n
pouvaient résister à l'influence qui lentement les dénationali
sait, de nombreux village et quelques petites villes, où rie
n'a poussé les envahisseurs à s'établir, en sont restés à pe
près indemnes. Certains villages n'ont jamais cessé d'êtr
hellènes de mœurs, de langue et d'apparence, et l'on e
trouve jusque dans les environs immédiats de Nigdé, de New
Shéhir, d'Eregli, de Karaman, de Césarée et de Konia. L
même survivance s'observe à Awanos, sur le Kizil Irmak.

Entre ces deux états extrêmes se placent une infinité d'état
intermédiaires. Dans les ports de la mer Noire, Samsoun
Kerassonde et Trébizonde, le grec est encore parlé avec ur
pureté relative et même d'une façon qui souvent se rapproch
de notre prononciation *érasmienne*, cette prononciation q
nous vaut tant de quolibets de la part des Grecs semi-lettré
Mais quand, de ces ports, on s'enfonce dans l'intérieur, la la
gue s'altère en proportion de l'éloignement du littoral. l
quantité de mots turcomans, persans et arabes augmen
sans cesse et l'on finit par n'entendre plus qu'un jargon an
logue à ce que dut être un jour l'anglais et où les élémen
grecs et étrangers entrent en proportions sensiblement égale
Au delà, le vocable ou la forme grecs tendent de plus en pl
à n'être qu'un souvenir. Le Karamanli conserve des *faço*
de parler helléniques et en particulier des formules de sal
tation telles que *kali mera* bonjour, *kali spera* bonsoir, e

Encore une fois, ce que nous disons du Karamanli au se
restreint du mot, nous pourrions le dire, plus ou moins, de
plupart des Anatoliotes. Ce n'est que depuis fort peu de tem
que l'usage du grec s'est étendu à nouveau loin des côtes
il n'a jamais cessé. J'ai connu des jeunes gens, grecs et orth
doxes, de la région de Brousse, incapables de suivre les co
d'un lycée de Constantinople *à cause du grec*. Les Karama
lis portent pour la plupart un nom turc terminé en *oglou*,
qui signifie fils, et correspond aux suffixes *idès* et *poulos*,

un et l'autre marquent en romaïque la filiation. Il saute aux eux que ces noms ne sont que la traduction d'un àntécédent ellénique. Ainsi Pappazoglou, Papadopoulos, fils de prêtre, rnaoutoglou, fils d'Albanais, etc.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de populations chréennes. Y a-t-il des Grecs musulmans? On peut sans hésiter épondre par l'affirmative. Sans nous arrêter au fait que les urcs de Constantinople sont, de race, tous plus ou moins recs ou arméniens par leurs mères ou leurs aïeules, remaruons que le plus grand nombre de musulmans crétois (une rentaine de mille) sont de race et d'expression grecques. Au ours de la domination ottomane, un certain nombre de Moraïes et de Thessaliens avaient embrassé l'Islam. En Anatolie, n trouve des Grecs musulmans en colonies assez denses dans a région de l'Olympe. On dit que leur fanatisme est très veillé. Mais, d'une façon générale, le Grec a vaillamment ésisté à la pression religieuse de l'envahisseur. Cela m'amène parler de ces malheureux *Stavriotes*, dont le sort vient derièrement d'être réglé à leur avantage. Et d'abord, d'où vient e nom? Est-ce, comme on le supposera d'emblée, de σταυρός, la roix ? ou, comme on me l'a assuré, du village d'Istauros, sur a rive asiatique du Bosphore, d'où les Stavriotes tireraient eur origine? Je n'ai pas autorité pour trancher la question. Il uffira de savoir qu'on désigne ainsi une population hellénique à laquelle la persécution n'avait arraché que le geste de a conversion.

Farouchement enturbanés, portés comme Turcs sur les regisres de l'état religieux, les Stavriotes sont toujours demeurés hrétiens dans leur cœur. Ils ont l'habitude de porter deux oms et s'appellent volontiers Ibrahim-Joan. De ces deux oms, on devine quel est le véritable, celui qu'a choisi la mère t que répète l'amante. Depuis des années, ils demandaient n vain qu'on leur reconnût la qualité de chrétiens et cette uestion était une cause d'incessants conflits entre la Sublime Porte et le Patriarcat Œcuménique. On vient enfin de faire roit à leurs revendications. Les Stavriotes sont répandus surout dans le vilayet de Trébizonde. Il peut y en avoir dix mille. Il y a parmi eux des Karamanlis, mais la plupart sont restés aussi grecs de langue qu'ils l'ont toujours été en réaité de religion.

S'il y a des Grecs d'expression turque, il y a aussi des Tur d'expression grecque. Victor Bérard signale le fait qu'à Ad lia, port de l'antique Pamphylie, dans le vilayet de Konia, moitié de la population est grecque et parle turc, alors q l'autre, turque, ne parle que le grec. De la première, rien dire, nous avons à faire à de simples Karamanlis. Les autr sont des descendants de colons que la volonté des sulta avait fixés au cœur de la Morée. En trop petite minorité po pouvoir imposer leur langue, ils avaient au contraire à la lo gue adopté celle des vaincus. Après la guerre de l'indépe dance hellène, le gouvernement les avait fixés à Adalia. Ils n ont point désappris leur idiome d'emprunt.

On sait que, chaque fois qu'elle a perdu une province, Porte a engagé les moslims à quitter pour le territoire Khalifat les terres passées à la domination de l'infidèle. Da la plupart des cas, le moslim accepte spontanément cet ex Il étouffe en terre chrétienne. Le plus bel exemple de ces mo vements est la migration des Circassiens, dont le plus gra nombre quittèrent la Caucasie et qu'on retrouve aujourd'h dans le haut bassin du Tigre et de l'Euphrate, en Syrie et da toute l'Anatolie jusqu'au vilayet de Constantinople. L'émigr tion des Bosniaques n'a pas cessé depuis 1877. Elle est aujou d'hui plus active que jamais et ce n'est pas le plus mince sou du gouvernement de Vienne. La ville de Brousse doit à c exode d'être slave pour un quart de sa population sans qu'a cune armée russe, serbe ou bulgare ait jamais foulé le sol la Bithynie.

C'est ainsi que l'enchevêtrement ethnique de l'empire ott man se complique de jour en jour et que les provinces asia ques, relativement plus homogènes, tendent à se rapprocher type macédonien.

H. DE ZIEGLER.

DE « JÉROME COIGNARD » A « L'ILE DES PINGOUINS »

—

L'Ile des Pingouins n'a pas tenté la critique, et ce traité l'histoire universelle n'a généralement soulevé ni haine, ni admiration.

Plus d'un s'en est délecté qui n'ose analyser publiquement a joie trempée d'amertume qu'il y a puisée; plus d'un s'en est rrité qui est resté impuissant à traduire l'indéfinissable humiiation qu'elle lui a infligée.

C'est que, tout en aimant à fronder, nous goûtons peu l'ironie quand elle s'attaque « aux formes nécessaires de la vie ociale (1) ». Moquer la Religion, le Patriotisme, l'Histoire, 'est commettre, aux yeux de certains, une action plus regretable que de polémiquer rudement et d'injurier à bouche que eux-tu.

Nous aimons qu'on nous prenne au sérieux, qu'on sache, ar l'emploi d'une forme de discussion consacrée, et non pas mpalpable et fugitive, nous plaire ou nous inspirer un robuste égoût. Nous voulons avoir devant nous un adversaire tangile que nous pourrons combattre à armes égales : conviction u sectarisme. Mais allez donc vous en prendre à l'ironie, ce eflet trompeur d'une idée vraie, cette forme atténuée de penées qui ne veulent se livrer que tout habillées — et encore de ostumes compliqués qui irritent le désir et empêchent de le atisfaire. L'appréhender, c'est vouloir se battre contre un nnemi qui se dérobe — sans manquer de courage (ce qui inerdit de le mépriser); c'est agiter dans des moulinets inutiles n sabre ridicule et suranné; c'est tirer à mitraille sur des iseaux.

Je ne voudrais pas médire de l'ironie, mais je crois qu'il est ussi difficile de l'atteindre, de la désarmer, qu'il est malaisé e réduire la calomnie et la diffamation.

(1) *Vers les Temps meilleurs*, t. III, p. 90.

§

Il y a eu de la stupeur dans le silence qui s'est fait autou de *l'Ile des Pingouins*.

Ceux-là mêmes qui ont été les compagnons d'armes d'Ana tole France dans la période troublée qui l'a jeté — tout préparé tout disposé à cela — de son cabinet d'artiste et d'homme d lettres dans la tumultueuse mêlée populaire, se sont demandé tout humiliés, si, vraiment, leur enthousiasme, — pour cer tains leur réel héroïsme, — n'avait pas mérité mieux qu'u éclat de rire.

Ils n'ont pas pris soin de démêler une véritable émotion d'autant plus poignante que dissimulée, dans le rictus d l'historien et, parce qu'Anatole France constatait que leu victoire fut vaine, leur effort inutile, ils ont affecté de prendr pour une décourageante satire la plus courageuse critique q se puisse faire des temps modernes et le plus fervent app qui puisse être lancé aux « Temps meilleurs » !

En se regardant dans le miroir qu'Anatole France leur te dait, les « Chosards » et les « Anti-Chosards » n'ont pas voul se reconnaître; tout au plus ont-ils tenté de souffler sur l glace pour l'embuer et estomper ainsi d'un léger nuage l gravure désagréable du vrai.

§

Que l'accueil fait aux *Opinions de Jérôme Coignard* éta différent !

On lisait sans y prendre garde les entretiens de M. l'Ab Jérôme Coignard, professeur d'éloquence au collège de Bea vais, avec un sourire attendri. Ses discours avaient la save d'un vin mousseux, bu sous une fraîche tonnelle et servi p une accorte servante.

Pouvait-on songer qu'il y avait quelque chance de se damn à fréquenter le mentor de Jacques Tournebroche et de renco trer un arrière-grand-père de M. Bergeret dans l'amant pa sager de Catherine la dentellière !

Quel esprit chagrin aurait pu distinguer ce qu'il y avait « subversif » dans les propos toujours enjoués d'un abbé q était, au surplus, rêveur, libertin et quelque peu ivrogne ?

Jérôme Coignard fut sympathique à tous et, comme le r marque malicieusement Anatole France, il y avait du piqua

à constater que M. Jean Lacoste, dans la *Gazette de France*, badinait et trouvait des excuses pieuses aux péchés si gracieux, si artistiquement voilés de Jérôme Coignard. Badiner dans la *Gazette de France*, voilà à quel phénomène Anatole France avait mené nos auteurs les plus sérieux! C'est à se demander si les lecteurs des *Opinions* n'ont pas été enivrés par tout le vin que but l'abbé au « Petit Bacchus ».

§

Anatole France n'a donné qu'à petites doses ses doctrines et ses vues sur chaque idole de l'esprit humain.

« Je n'ai point appliqué ma raison aux vérités de la foi », disait l'abbé Jérôme Coignard, en beuvant et discourant avec M. Rockstrong, libelliste anglais.

Il en va tout autrement déjà de M. Bergeret, qui est athée.

De là vient que Jérôme Coignard pouvait paraître inoffensif.

Jérôme Coignard avait laissé la Science, l'Histoire, l'Armée, les Académies, la Justice en piteux état. Mais c'étaient la Science, l'Histoire, l'Armée, les Académies et la Justice de son temps et il avait la manière!

Sa hardiesse n'excluait pas la bonhomie; il apportait dans la discussion un scepticisme aimable qui excuse tout et il ponctuait d'une lampée de vin la finale d'un argument.

La Révolution ne grondait pas. Elle s'annonçait toutefois dans un relâchement des mœurs, dans une sensiblerie qui se dessine, dans un adoucissement relatif des peines. C'est ainsi que la servante de Madame la conseillère Josse n'était soumise à la torture que « pendant une heure ou deux » avant que d'être pendue pour avoir dérobé des barbes de dentelles à sa maîtresse, et Jérôme Coignard, à ce souvenir, sentait sa gorge se serrer au point que le petit poisson qu'avait accommodé l'hôte de « la Pomme d'or » n'y savait entrer. Quelle défaillance déjà devant la répression, cependant adoucie, du crime!!

L'abbé Coignard n'est que le devancier lointain, mais l'aïeul certain de M. Bergeret. M. l'abbé Klein (1) était plus clairvoyant que M. Jean Lacoste, lorsqu'il dévoilait, comme dit

(1) *Autour du Dilettantisme.*

excellemment M. Raphaël Cor (1), « sous cette sagesse fleurie une pensée frémissante et rebelle et des antipathies ardentes qui s'agitaient ».

M. Bergeret a lu Voltaire et Montesquieu ; il est sobre ; sa plaisanterie est calme, froide. Son esprit est voisin de ceux de Swift et de Heine, plus souriant peut-être encore, mais qui nous achemine vers la mentalité d'Anatole France écrivant à Quiberon la préface de *l'Ile des Pingouins*, et criant à Fulgence Tapir, noyé par l'avalanche de ses fiches « diversement colorées » : « Que d'art ! »

Oncques ne vit jamais M. Bergeret lever d'une main un gobelet de vin et de l'autre caresser de trop près la gorge d'une belle fille. A peine évoque-t-il la gracieuse silhouette de Mme de Gromance, avec des curiosités inassouvies, que, déjà, la vue du mannequin d'osier, qui déshonore un coin de son cabinet de travail, le ramène à une plate réalité. Un tel souffle de justice a passé sur lui, une telle commisération l'a amolli que quinze jours de prison infligés à Crainquebille le font souffrir tout autant que Jérôme Coignard la pendaison de la servante voleuse de barbes de dentelles.

Tant étaient vrais les propos de l'abbé : « Je devine que nos fils nous jugeront rudes à leur tour et qu'ils trouveront encore quelque chose à retrancher, sur les tortures et les supplices dont nous usons ! »

§

En passant de son corps dans celui de M. Bergeret, l'âme de Jérôme Coignard ne s'est guère modifiée, « hors en ce qui touche la foi catholique », dans laquelle l'abbé fut inébranlable. Encore faut-il se souvenir qu'il rapportait la cause du monde à une intelligence qu'il nommait Dieu, et, de peur de perdre la foi, prenait soin de ne la pas discuter...

M. Bergeret n'a pas conservé les deux qualités — ou les deux défauts — qui faisaient de l'abbé Jérôme Coignard un homme heureux, malgré sa clairvoyance et sa sensibilité déjà aiguës. Il n'est ni épicurien à la façon d'Horace — inter pocula — ni croyant.

Il voit la vie toute nue et ne la supporte que par les jouissances — tout intellectuelles — qu'elle lui offre.

(1) *M. Anatole France et la pensée contemporaine*, p. 20.

S'il lui arrive encore de la draper du riche manteau que tisse son imagination, il sait cependant ce qu'elle vaut dans la réalité.

M. Bergeret, dans les quatre volumes qui forment son histoire et l'*Histoire contemporaine* continue à traiter, avec l'aimable philosophie qui faisait le charme des discours de Jérôme Coignard, les questions, à l'ordinaire, tout imprégnées d'irritation. Mais on n'y voit déjà plus le « scepticisme charitable » qui a trompé tant de critiques aujourd'hui aussi amers pour Jérôme Coignard que pour M. Bergeret, qu'ils sentent, enfin, faits de la même chair bien que situés dans des siècles différents.

M. Bergeret, — quoi qu'il fasse, — n'est plus le promeneur paisible qui met toute onction dans ses propos et toute prudence dans ses actes.

Il ne s'est désigné, à vrai dire, par aucune action orgueilleuse à la haine de ses concitoyens, ses propos profitables mais subversifs n'ont guère retenti que dans son cabinet de travail ou chez le libraire — tels ceux de l'abbé — et cependant la foule, qui sent en lui un adversaire narquois, se venge, avec délectation, de la supériorité qu'il a sur elle, par des graphites injurieux et, par de patriotiques huées, de ses convictions.

Ainsi le bottier Meyer payait — plus injustement encore — ce qu'infligeait d'horreur au robuste amour de ses concitoyens pour l'armée la seule désinence vulgaire de son nom.

§

« L'Ironie que j'invoque n'est point cruelle, lit-on dans *le Jardin d'Epicure*. Elle ne raille ni l'amour ni la beauté. Elle est douce et bienveillante. Son rire calme la colère, et c'est elle qui nous enseigne à nous moquer des méchants et des sots que nous pourrions, sans elle, avoir la faiblesse de haïr. »

Ce n'est plus tout à fait ainsi que pense l'historien de la Pingouinie : « Mon fils, semble-t-il dire, j'ai orné de trop de réticences mes discours passés. Plaçant alternativement dans la bouche des personnages qui ont pris rang dans mes œuvres des propos d'autant plus redoutables que le sens en était caché sous une enveloppe moelleuse, j'ai mal à propos provoqué

l'admiration des hommes qui s'admiraient en moi. Ils prenaient un goût si vif à suivre ma dialectique compliquée et déroutante que le sens leur en échappait. Comme un robuste gaillard à peine égratigné par des ongles polis de jolie femme, ils ont pris un plaisir innocent à la souffrance presque imperceptible que mes critiques leur ont causée. Il me va falloir modifier ma façon d'être et leur dire énergiquement mon énergique pensée... »

Ainsi fit Anatole France et *l'Ile des Pingouins* ne dut son apparente acrimonie qu'à la sottise des hommes que les *Pensées de Riquet* n'avaient pas suffisamment édifiés sur l'estime où le Maître tient notre morale toujours imparfaite, mais toujours perfectible.

Sous une forme précise, sa pensée devait faire taire le rire et changer en grimace l'approbation délicieusement satisfaite que nous procurait la joie de comprendre à demi-mots, la pensée toujours polie du délicieux conteur.

Il m'apparaît qu'Anatole France, qui avait peuplé sa critique d'ironie, sur l'âpre presqu'île de Quiberon, sur les rochers stériles de la « Côte Sauvage », a fait la désolation dans sa poétique et, sans rien y changer au fond, a livré tout entière sa pensée. Comme le promeneur qui, du bout de son bâton, couche sur le sol les fleurs et les plantes qui retardent sa marche, il a abattu une à une nos croyances, un à un nos principes, faisant une furieuse démolition de tout ce qu embarrassait son horizon et l'empêchait, s'approchant du gouffre où bouillonne la vie, d'apercevoir l'éternel recommencement du monde, l'éternelle naissance de nos espoirs et de nos haines dans la même impuissance à créer le bien ou à détruire le mal.

Est-il moins artiste dans son geste brutal qu'il ne l'étai dans son geste félin? S'est-il même modifié?

Hors la forme, je ne vois en lui rien de changé.

Reprenant une idée juste parmi toutes celles si fines don fourmille l'étude de M. Raphaël Cor sur Anatole France, j dirais volontiers qu'en brisant les idoles qu'il n'avait jusqu'a lors que maniées d'une main experte pour les mettre douce ment — comme choses surannées — dans l'arsenal obscur d Passé, il a encore travaillé à faire de la tolérance.

Mais il a été si constamment mordant dans *l'Ile des Pin*

gouins, il y a si ingénieusement rapetissé ce que chacun de nous, dans la naïveté de son enthousiasme, place si haut, que nous restons déconcertés du ballottement qu'il a imposé à notre intelligence, la forçant tour à tour à trouver tout aussi ridicule — risible plutôt — l'attitude où nous sommes alternativement aperçus.

La désagréable sensation que nous cause la lecture de *l'Ile des Pingouins* provient d'une ironie qui ne va jamais jusqu'à l'irritation et reste implacablement calme et systématiquement destructive. Une indéfinissable et lamentable tristesse se dégage de l'œuvre tout entière. On y chercherait vainement le rayon de soleil de la gaieté, de l'amour ou de la vertu.

L'esprit qu'on y rencontre est amer, douloureux. La bouffonnerie qui s'en dégage est permanente et glaciale. Le rire reste dans la gorge. On n'ose s'égayer, car la pensée secrète du maître est là qui vous arrête, semblant dire : « Je n'ai point écrit pour vous réjouir, mais pour vous éclairer. »

Dira-t-on que ce résultat n'est pas voulu et qu'Anatole France a souffert et a été surpris de l'accueil fait à son œuvre? Je ne le pense pas.

Prenez sa préface, vous y verrez qu'avant d'écrire l'histoire des Pingouins Anatole France a calculé ses effets. Dans le style qui lui est coutumier, mais tout de suite plus âpre, il conte l'imaginaire visite qu'il aurait faite à un académicien de ses collègues pour prendre ses conseils sur l'art difficile de se concilier l'opinion publique.

Le collègue — qu'il ne prise guère, semble-t-il — lui aurait dit : «... Si vous voulez que votre livre soit bien accueilli, ne négligez aucune occasion d'y exalter les vertus sur lesquelles reposent les sociétés, le dévouement à la richesse, les sentiments pieux, et spécialement la résignation du pauvre, qui est le fondement de l'ordre. Affirmez, Monsieur, que les origines de la propriété, de la noblesse, de la gendarmerie seront traitées dans votre histoire avec tout le respect que méritent ces institutions. Faites savoir que vous admettez le surnaturel quand il se présente. A cette condition, vous réussirez dans la bonne compagnie... »

§

Anatole France ajoute : « J'ai médité ces observations et j'en ai tenu le plus grand compte. »

Il en a tenu le plus grand compte... pour en prendre le contrepied. C'est dire qu'il ne plaide pas les circonstances atténuantes.

De quel éclat de rire n'a-t-il pas bafoué tous les Joseph Prud'homme respectueusement rangés autour de la Propriété, de la Noblesse, de la Gendarmerie comme pour les couvrir de leur corps... et mourir pour elles — ainsi qu'avait accoutumé de dire feu M. François Coppée!

Moins gigantesque, mais tout aussi grave, son rire répond à celui de Rabelais.

Pour marquer son respect de la propriété, il en décrira ainsi l'origine (1) (ce qui vaudra cent déclamations sur l'immoralité de la propriété et restera irréfutable) : «... Un grand pingouin à la peau blanche, au poil roux, descendait dans la vallée, un tronc d'arbre sur l'épaule. S'approchant d'un petit pingouin, tout brûlé du soleil, qui arrosait ses laitues, il lui cria :

« — Ton champ est à moi!

« Et ayant prononcé cette parole puissante, il abattit sa massue sur la tête du petit pingouin qui tomba mort sur la terre cultivée par ses mains. »

Ce tableau de la conquête de la propriété contient tout l'art d'Anatole France : fresque de Puvis de Chavannes que Veber aurait peuplée de ses personnages. Il est torturant et tendre. En cela il est éducatif et prouve, comme on doit l'observer généralement, que, sous l'ironie, se cache presque toujours une foi robuste, antithèse du scepticisme.

Dominant le lieu où viennent de naître la propriété et la noblesse, Saint-Maël et le moine Bulloch, « créateur du droit civil en Pingouinie », échangent quelques propos.

« — Est-il crime plus odieux ? » s'écrie le saint homme Maël.

« — Prenez-garde, mon père, dit Bulloch avec douceur, que ce que vous appelez le meurtre et le vol est en effet la guerre et la conquête, fondements sacrés des empires et sources de toutes les vertus et de toutes les grandeurs humaines... »

L'origine de la pudeur — donc de la coquetterie et du désir ses deux sœurs, — n'est pas moins fortement contée, mais

(1) *L'Ile des Pingouins*, p. 62.

dans la manière assez habituelle du maître : avec une ironie ɔrnée de truculente indécence (1).

La fille d'Alca, ni plus belle, ni plus laide que les autres, mais couverte des premiers voiles dont le saint homme Maël l'a vêtue par pudeur, devenue l'objet d'un culte charnel, ne tardera pas, grâce aux audacieuses entreprises de son amant Kraken, — prompt à profiter de la crédulité des hommes, — à auréoler son front d'un nimbe de sainte.

En souvenir du premier voile rose qui simplifie avec magnificence le centre charnu de son corps, « firmament des voluptés humaines », elle sera adorée sous le nom de sainte Orberose.

Son culte s'impose aux âmes qui ne sont point corrompues par des sophismes et l'unité des croyances s'établit par le concours heureux des miracles que la sainte opérait et d'une pratique constante de l'Eglise : « On brûlait immédiatement tout pingouin qui pensait autrement que les autres. »

On conçoit que cette façon d'écrire l'histoire de la Religion en Pingouinie, de ramener les assises de la Religion à l'orbe rose de la fille d'Alca, la démonstration de sa puissance surnaturelle à la mystification de Kraken, son indiscutable autorité à l'opération un peu rude du bûcher, ait découragé les critiques les mieux pensants d'entreprendre une réfutation.

Toutes les forces d'Etat ne sont pas moins maltraitées.

Quand les Pingouins établirent le gouvernement des Pingouins par eux-mêmes, substituant ainsi à la Monarchie la République, il y a peu de changements.

Le plus essentiel est que les partisans du nouvel Etat « étaient appelés républicanistes ou républicains. On les nommait aussi chosards et parfois fripouilles. »

« Mais, dit le bon Maître, ce dernier terme était pris en mauvaise part. »

N'est-ce pas terriblement bouffon ?

Terriblement bouffon aussi, c'est vrai, mais combien juste, ce petit tableau, pris sur le vif, du gouvernement des Pingouins par le peuple souverain de la Pingouinie (2) :

« Les empires et les royaumes entretenaient alors des armées et des flottes énormes : obligée, pour sa sûreté, de faire comme eux, la Pingouinie succombait sous le poids des armements.

(1) *L'Ile des Pingouins*, pp. 49 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 174.

Tout le monde déplorait ou feignait de déplorer une si dure nécessité ; cependant les riches, les gens de négoce et d'affaires s'y soumettaient de bon cœur par patriotisme et parce qu'ils comptaient sur les soldats et les marins pour défendre leurs biens et acquérir au dehors des marchés et des territoires ; les grands industriels poussaient à la fabrication des canons et des navires par zèle pour la défense nationale et afin d'obtenir des commandes. »

Alors le docteur Obnubile, nuisible, intellectuel et pacifiste méprisable, devant de telles constatations (1), se prit la tête dans les mains et songea amèrement :

« Puisque la richesse et la civilisation comportent autant de causes de guerre que la pauvreté et la barbarie, puisque la folie et la méchanceté des hommes sont inguérissables, il reste une bonne action à accomplir. Le sage amassera assez de dynamite pour faire sauter cette planète. Quand elle roulera par morceaux à travers l'espace, une amélioration imperceptible sera accomplie dans l'univers et une satisfaction sera donnée à la conscience universelle, qui d'ailleurs n'existe pas. »

On mesure toute la distance qui sépare *les Opinions* de *l'Ile des Pingouins* en rapprochant de ces propos du docteur Obnubile ceux que tenait Jérôme Coignard :

« Mon fils, j'ai toujours observé que les maux des hommes leur viennent de leurs préjugés, comme les araignées et les scorpions sortent de l'ombre des caveaux et de l'humidité des courtils. Il est bon de promener la tête-de-loup et le balai un peu à l'aveuglette dans tous les coins obscurs. Il est bon même de donner çà et là quelque petit coup de pioche dans les murs de la cave et du jardin. Cela fait peur à la vermine et prépare les ruines nécessaires. »

Quand il est généralement admis que la civilisation est parvenue à son apogée, qu'il y règne cependant une « laideur immense et régulière », il y a quelque majestueuse grandeur à rappeler que les mœurs d'aujourd'hui apparaîtront à nos successeurs comme barbares et que l'idéal n'est point réalisé dans une société où « ceux qui produisent les choses nécessaires à la vie en manquent, alors que, chez ceux qui ne les produisent pas, elles surabondent (2) ».

(1) *L'Ile des Pingouins*, p. 179.
(2) *Ibid.*, p. 389.

Si, dans *l'Ile des Pingouins*, les paysages sont d'une uniforme et désolante tristesse, il ne faut pas s'en prendre au Maître qui les a décrits avec une vérité nécessaire.

Ce n'est pas une leçon de découragement qu'il nous donne, ni le fouet humiliateur qu'il nous inflige. Est-il revenu lui-même, lassé à tout jamais d'action et d'enthousiasme, de ce voyage pénible autour d'une humanité si décevante ?

Ne disait-il pas hier encore aux étudiants de Paris : « Sachons entendre ce qui nous déplaît » ?

ANDRÉ GOUGUENHEIM.

SUR UN ROMAN DE 1833

L'ISABELLE DE SÉNANCOUR

Quand j'ai vu tout récemment le nom d'*Isabelle* donné à un roman par M. André Gide, je me suis souvenu qu'il existait, mais si oublié, un autre roman qui porte le même prénom en titre, et d'ailleurs je me garderai d'assurer qu'il n'existe que deux romans français ainsi baptisés. J'eus aussitôt le désir de ramener au monde littéraire pour le temps d'une lecture, de la rédaction de ces notes de lecture, et de votre attention, cette *Isabelle*, probablement première du nom, qui est née d'un écrivain dont il ne serait point difficile d'établir qu'il a plus d'un point de contact avec notre contemporain, auteur de la seconde *Isabelle*, puisque c'est Sénancour. J'avoue que l'idée de ce parallèle possible ne m'est venue qu'après, et que la raison de mon subit intérêt pour cette *Isabelle* de 1833 est tout simplement l'homonymie. Piètre raison, sans doute, qui est celle du meneur du jeu et des calembours dans ces sortes de divertissements théâtraux qu'on appelle revues.

Et puis, la brusque rencontre de Sénancour n'est point désagréable. Nous ne le fréquentons guère habituellement. Nous connaissons son nom et nous savons qu'il a écrit deux fameux livres : *Obermann*, *De l'amour*. Mais pour le lire et le connaître au travers d'eux... à d'autres! Obermann a pris place dans notre souvenir parmi la douzaine des héros romantiques à la Chateaubriand et à la Byron, avec un air cousin de Werther, et aussi d'Adolphe, mais ce serait un tout autre individu, singulièrement et supérieurement conscient de son tempérament, et fortement mesuré dans ses expressions, qui nous apparaîtrait si nous prenions la peine de lire par exemple cette page :

On ne parle que de réprimer ses passions et d'avoir la force de faire ce qu'il faut ; mais au milieu de tant d'impénétrabilité, montrez donc ce qu'il faut. Pour moi, je ne le sais pas, et j'ose soupçonner que plusieurs autres l'ignorent. Tous les sectaires ont prétendu le dire et le montrer avec évidence ; leurs preuves surnaturelles nous

nt laissés dans un doute plus grand. Peut-être une connaissance ertaine et un but connu ne sont-ils ni selon notre nature, ni selon os besoins. Cependant il faut vouloir. C'est une triste nécessité, c'est ne sollicitude intolérable, d'être toujours contraint d'avoir une olonté quand on ne sait sur quoi la régler.

C'est un livre riche et où plus d'une idée est demeurée vive. 'our le *De l'Amour*, le titre engage quand il est réduit aux ois premiers mots, et on croit en considérer si bien l'essen-el par ces trois mots-là que si l'on ne va guère plus avant, ce 'est même pas par peur d'être rebuté par le complément : ... *Selon les lois primordiales et selon les convenances des ociétés modernes.* » Je ne suis pas bien sûr qu'on ne le con-onde souvent avec le livre de Stendhal titré à la même ensei-ne — sans complément. Une réédition toute récente nous ournit le moyen de vérifier s'il ne méritait pas plus d'attention t de pénétration. Il faut noter aussi que la levée de tant d'es-rits contre le romantisme a eu ce mérite particulier de signa-er Sénancour comme l'un des types les plus significatifs des iccesseurs de Rousseau, et peut-être, par contradiction, encore u'il ait été plutôt épargné dans les attaques, de lui redonner uelque vie en le nourrissant des jeunes admirations. Ainsi le mal du siècle, je parle du nôtre, qui existe sans doute beau-oup plus qu'on ne peut s'en rendre compte encore, se dégui-era, chez certains néo-romantiques, en mal de l'autre siècle. 'est encore une façon de commémorer les centenaires !

Nous sommes renseignés sur la vie intellectuelle de Sénan-our avec abondance, du moins sur celle qu'il mena de vingt trente et quelques années. Remarquez que ses *Rêveries sur nature primitive de l'homme* paraissent en 1799, qu'*Ober-an* est daté de 1804, suivi par *De l'amour*... en 1805. Ces livres ont des autobiographies morales, où le matériel n'apparaît que ar éclairs, renversant ainsi les proportions et méthodes ordi-aires. Tout est pensée en ce jeune homme, ou du moins se ue aussitôt en pensée. D'autre part, nous connaissons ses firmités corporelles, et qu'en plus d'une maladie nerveuse sez caractérisée il eut à souffrir de ses bras, qui demeurèrent fantins comme aspect et comme force musculaire. La nature ous fait ainsi parfois ascètes malgré vous : heureux ceux qui rennent leur revanche spirituelle. Sénancour l'avait prise d'un el élan... puis le silence.

Pourquoi ce silence ? Sont-ce des raisons matérielles seule-ment qui l'expliqueraient? N'y eut-il pas aussi un décourage-ment devant l'indifférence du public ? L'homme retiré en s cellule aime parfois que cette cellule soit entourée bruyammen par contraste et pour faire valoir le recueillement intérieur Fut-ce peut-être un phénomène physiologique d'impuissanc intellectuelle ? Cas atroce qui est celui de plus d'un écrivai sans que le frappé en devienne pour cela, comme quelques-uns fou ou paralytique. On sent bien que, si je donne ces diverse interprétations d'un silence qui d'ailleurs ne dura que le temp de l'Empire (si peu impérialiste que je sois, je ne me sers que pa coïncidence de cette manière de compter les années silencieuse de Sénancour), c'est pour raison d'application à notre présen qui nous permettrait d'être plus justes et meilleurs envers no contemporains. Car, pour Sénancour, sa vie privée, asse secrète d'ailleurs, ne passera jamais en exemple à une quelcon que postérité. On l'ignorera toujours, la connût-on par quelqu thèse, comme il en existe une déjà et finirait-on par la reconsti tuer heure à heure. Ses livres seuls garderont un pouvoir d'in fluence.

Mais *Isabelle*, le quasi-inconnue *Isabelle* ?

Donc, vint la Restauration, et le réveil de Sénancour. D brochures signées de lui paraissent, politiques, littéraires, aussi de nouvelles méditations. Elles sont accueillies favor blement. En 1827 il est déféré devant le tribunal correctionn pour délit de pensée : on lui reprochait l'incroyance manifes de son livre le *Résumé de l'histoire des traditions morales religieuses*. Il se défend lui-même, naturellement ne convain pas ses juges malgré l'intelligente modération de sa défens mais modération trop intelligente, car il ne sert à rien, contraire, d'être intelligent d'une certaine façon devant d hommes qui le sont d'une autre. Il fit appel et eut cette fo la chance de son côté : il fut acquitté. Ce procès l'avait m en valeur au point de vue de l'opinion publique. La révol tion, romantique, de 1830 achève de lui redonner de l'éclat la fois politique et littéraire. Il accepte une pension du gouve nement de Louis-Philippe. Il devient un glorieux précurse du romantisme triomphant. Aussi les *Rêveries*, *Obermann*, *l'Amour* sont-ils réédités... et il veut leur ajouter, la mê année 1833, où ces rééditions sont toutes publiées, un rom

euf : *Isabelle.* Il avait soixante-trois ans. Il est mort à soixan-
-seize.

Ne nous étonnons donc point que cette *Isabelle* reprenne théorie de la solitude au milieu de la nature telle que l'a outenue et illustrée *Obermann. Lélia*, qui est l'œuvre de George Sand, où cette dame de lettres a mis, avec sa rusée candeur féminime de souple et charmant clair de lune, le plus l'Obermann possible, paraît justement l'année d'*Isabelle.* Il aura en *Isabelle* le semblant de fable, l'armature d'histoire romanesque dont se passa à peu près *Obermann.* Ne peut-on ire aussi que le changement de sexe du héros soit un signe es temps? Cependant l'an de littérature 1833 peut se glorier après *Lélia*, ou avant selon notre opinion, de *Ahasverus* d'Edgar Quinet, du premier volume de l'*Histoire de France* e Michelet, des *Paroles d'un croyant* de Lamennais, du *pectacle dans un fauteuil* d'Alfred de Musset, des *Jeunes France* de Théophile Gautier, du *Médecin de Campagne*, e Balzac. Pauvre *Isabelle !*

Isabelle a pourtant son charme, rococo si l'on veut, et c'est ont je voudrais persuader sans méconnaître qu'elle méritait on sort d'oubli, auquel les circonstances que je viens de rapeler donnaient tous les droits. Elle en tremble un peu de ressentiment dès la préface : « C'est une physionomie trop articulière peut-être », glisse l'auteur. Ranimons-la.

L'intrigue est mince et incertaine. On a d'ailleurs des difficultés à la suivre. *Isabelle* en effet n'est pas strictement un roman par lettres, encore que chaque chapitre en porte l'indication. Ce qui plaît, dans ce genre de roman, c'est la considération es aspects successifs que prend un même fait selon les divers ersonnages qui le rapportent : alors l'on médite agréablement et salutairement sur sa propre habitude de ne concevoir s choses que sous un seul angle. Ici, toutes les lettres ont our auteur l'héroïne. *Isabelle* serait plutôt un journal, si le mot our nous n'entraînait l'idée de confidences intimes exprimées ans aucune crainte et aussi d'une façon particulière : or, il y des réticences, et des masques, et des gazes dans les lettres u'Isabelle adresse à Clémence, sa meilleure amie, et où elle i expose son cas trop souvent au moyen d'"axiomes généaux et vagues. Pudeur et morale interviennent ainsi qu'il st naturel en ces lettres de femmes, mais il est non moins

naturel que ce soit aux dépens de la force d'une vérité nue
de l'attrait que dégage toute singularité.

« La solitude, et surtout une solitude de notre choix, est u
soulagement dans nos regrets. » C'est pourquoi Isabelle v
dans la plus grande retraite à la campagne afin de troubler
moins possible la réalisation de son vœu. Ce vœu est de passer d
années « fortes et silencieuses », et, loin des hommes, de se dé
vrer du « double joug des passions et de l'habitude ». La mo
de son père et la captivité de son fiancé, partis tous deux
la guerre d'Amérique, l'ont conduite à remédier à son deu
par ce dessèchement de soi-même. Le cas de conscience n
paraît point banal. Pendant six ans, avec un entêtement co
tre ses désirs corporels que certainement les purs espri
jugeront héroïque, elle luttera pour ce qu'elle nomme son in
dépendance. Il y a là une sorte de protestation, par vengean
boudeuse contre les coups du sort et de la vie telle que no
la menons socialement, dont il ne faudrait pas injusteme
méconnaître la vigueur.

Pour Isabelle, tout eût été pour le mieux dans le pire d
mondes, n'est-ce pas, si Jules de Medisdal, le fiancé, priso
nier à Monréal, n'avait envoyé de ses nouvelles. Elle s'e
plaint avec une naïveté romantique : « Parce qu'un billet vena
d'un autre hémisphère a passé de main en main jusque da
ces vallées, ma vie entière serait-elle asservie ? » Comme
concilier le vœu auquel elle s'est attachée, avec le soin de Jul
et peut-être son retour ? Elle s'avise d'envoyer là-bas un homn
de confiance, Antoine, lui recommandant de ne pas dire qu
vient de sa part et le chargeant d'empêcher Jules d'écrire
nouveau. Elle veut bien protéger son ancien fiancé, mais
loin, l'Océan restant entre eux. Comme elle est peu sûre d'ell
même, et qu'elle a peur pour son idéal de solitude !

Elle a là-dessus une réflexion qui devrait l'éclairer
« J'avoue que la solitude, je ne dis pas telle que je viens de
supposer, mais telle qu'elle est pour moi, ne me semble p
très propre à ôter aux sentiments que l'on redoute leur for
ou leur amertume. » De même : « Je vais souvent jusqu'
sentier où mon père me parla de Jules. » Mais elle préfè
se rejeter en pleine nature montagneuse qu'elle croit pouvo
cultiver comme un jardin d'égoïsme. Elle y subira toujou

ce qu'elle appelle d'une si curieuse façon déjà baudelairienne : « mon ancien songe de l'île inconnue. »

Cependant, à Montréal, Antoine retrouve Jules, qui, prisonnier sur parole, ne peut repasser en Europe avant la conclusion de la paix. Il en prévient Isabelle et lui dit de quelle mélancolie ce jeune homme est atteint, écrivant des lettres qu'il ne fait pas partir et prononçant sans cesse son nom. La pauvre solitaire ne goûte point trop ces nouvelles : elle craint évidemment un retour qui la forcerait à quelque héroïsme pour demeurer fidèle à son vœu. Elle s'enfonce de plus en plus dans la montagne.

Que faire en une montagne à moins qu'on y peigne? Isabelle, jeune fille qui a appris cet art d'agrément, y peint. Mais il serait trop simple pour elle de s'appliquer à porter sur son album les paysages qu'elle voit, et trop conforme à son vœu tyrannique. Elle joue la difficulté morale comme toutes les personnes éprises de leur conscience. Elle intitule ses aquarelles imaginées : vues du Canada. Et comme son amie les traite de « compositions de fantaisie », elle réplique victorieusement, avec un beau sens de l'humour dont elle ne se doute pas : « Pourquoi prononcer sans avoir été sur les lieux ? » et elle écrit trois pages de théorie pour prouver qu'il n'y a rien de plus commun parmi les paysagistes que de placer en leur croquis un pont ou une tour qui n'existe point parce que, comme nous dirions vulgairement, cela fait bien dans le paysage. Isabelle est délicieusement romantique.

Ah! oui, de toute la tension de son esprit elle habite plus le Canada que la France. Si elle ne reçoit pas de nouvelles d'Amérique, elle s'interroge aussitôt ainsi, pour un courrier en retard : « Faudra-t-il que moi aussi je passe les mers ? » En attendant de s'y résoudre, elle remplace sur son chevalet les vues du Canada par le portrait de Jules — mais non point naturellement peint selon le souvenir de Jules tel qu'il était au départ : elle veut dans ce portrait « saisir sa physionomie, celle qu'il a maintenant, celle que le malheur lui a donnée ». Toujours le même exercice d'imagination. Il ne lui suffit pas. Elle essaie de se divertir de son tourment en inventant une sorte de langage des fleurs par leurs parfums. A l'imitation orientale, elle traduit l'impression que lui font les odeurs végétales et les correspondances sentimentales qu'elle en tire. C'est un agréa-

ble passe-temps que de respirer avec Isabelle le jasmin, « délices de la vie rurale sur de beaux rivages dans un heureux climat », l'hyacinthe « surprise de la joie; plaisirs rapides », la rose double « désirs pleins de confiance ; voluptés présentes », ou la scabieuse « renoncement profond, mais sans dédain pour les trompeuses fantaisies des hommes ». Ces parfums évocateurs d'analogie, remarquez qu'ils s'exhaleront de nouveau, mais avec quelle autre force, dans Baudelaire et dans Samain.

Barbouiller albums et toiles, douer les fleurs d'une éloquence ingénieusement allégorique, ce sont des moyens à la portée de toutes les jeunes filles en espoir et attente de la révélation du mâle. Valent-ils beaucoup pour Isabelle farouche contre l'amour ? Elle abandonne pinceaux et herbier pour les courses désordonnées à travers la nature. Ainsi croit-on se fuir soi-même. Mais il faut revenir le soir au logis. Isabelle n'y revient pas sans regret: « un homme n'hésiterait pas à rester quelquefois jusqu'au lendemain dans ces bruyères éloignées. »

Voilà donc Isabelle, qu'elle soit assise ou qu'elle marche, toujours frémissante du combat intérieur de son vœu et de sa passion. Or, il advient qu'un jour... mais le style d'Isabelle vaut la citation. Soyez, ô lecteur, l'amie Clémence :

> Assise sur ces pierres, j'étais entourée de sapins renversés par le temps et de chênes négligés à cause de la difficulté des communications. Ces débris, ces rochers, ces bois abandonnés, ce sol qui ne conserve que de faibles traces de nos arts, tout me peignait les vastes solitudes d'Ontario ; je croyais voir Jules, retenu par sa parole, sur une terre lointaine... Je me figure que j'arrive d'Europe dans le dessein de partager son sort, qu'il s'arrête, qu'il regarde la voile près du rivage, et qu'il fait un mouvement de surprise. Cette circonstance se renouvelle dans ma rêverie ; mais, cette fois, Clémence, j'entends distinctement mon nom. Sans y réfléchir je tourne les yeux de ce côté ; je le vois, lui, Jules ! Une terreur inexprimable me saisit, je crois ma raison égarée. Comment l'Océan n'est-il plus entre nous ?

Il n'y a pas hallucination, mais réalité. C'est Jules, en chair et en os, et il le lui fera bien voir... car cette entrevue qui débute de cette manière romanesque ne continue pas moins romantiquement. D'abord le temps passe en une abondante conversation, et les deux amants — au chaste sens dix-septième siècle du mot — se laissent surprendre par la tombée de la nuit. Ils veulent rentrer, chacun de son côté, au village

mais dans l'obscurité ambiante et par la précipitation de son esprit, Isabelle confond les torrents et quand elle retrouve le bon chemin, il est si tard qu'elle songe à la malignité publique, au scandale probable, et elle juge préférable d'attendre le lendemain matin pour revenir avec l'air innocent d'avoir fait une promenade au lever du soleil. Elle se résout à passer la nuit dans les bois. Depuis plusieurs jours elle en avait une telle envie qu'elle estime à part soi cette résolution fort sage. Et puis Jules est là pour la sauvegarder. Sous la lune, devant un lac miroitant, ils se remettent à leur conversation; « une confiance naturelle, une jaserie plus intime succédait au premier empressement de nos discours », remarque-t-elle. Bientôt Jules subit un malaise étrange :

En lui proposant de nous asseoir ailleurs, je vis ses traits altérés à un point alarmant, et comme il ne m'avait pas inspiré d'autres craintes je me trouvai presque dans ses bras. Néanmoins cet accident auquel il est sujet ne devait être que très passager, mais en voulant me rassurer il ne tarda pas à me causer une inquiétude nouvelle. Loin du monde, sous le ciel impassible, aisément on oublie ce que l'opinion demande, ou ce qui appartient à l'avenir : l'émotion actuelle se trouve presque insurmontable. Clémence, je ne cherche pas à me justifier, je dis seulement ce que je dirais si j'avais à juger une autre femme dans une semblable circonstance... Moments trompeurs, vous ne fûtes pas irréprochables... Enfin mes yeux se voilèrent, je sentis un désordre, une sorte de vertige qui me déconcerta. Eh bien! lui dis-je, Isabelle sera donc à vous..

Ne croyez pas que ce soit le dénouement — si naturel qu'il nous l'apparaîtrait — parce que vous méconnaîtriez la psychologie d'une personne consciencieuse et volontaire qui, à chaque accroc à son vœu, se fortifie désespérément en ce qui en reste. Elle ajoute donc avec un sang-froid extraordinaire : « Mais ensuite jamais je ne supporterai votre présence, cela est irrévocable. »

Jules commence par protester. Mais il tient dans ses bras ce corps d'une femme aimée qui s'abandonne, et il cède à son instinct. On raisonnera après. Après!

Déjà il faisait jour. Nous arrivons à un chemin fréquenté; il quitte ma main. Une hauteur va nous séparer, je vais le perdre de vue; il me tend les bras : Isabelle ! O France ! dit-il avec l'accent le plus

sinistre, et il s'éloigne. Après de semblables moments je n'osais le rappeler. Il est parti sans s'expliquer : je ne le verrai plus.

En effet, obéissant à son vœu, Isabelle reprend sa vie comme si rien ne s'était passé pendant la nuit au clair de lune. C'est-à-dire qu'elle est tout autant tourmentée par l'amour, et qu'elle pense à Jules avec non moins d'insistance... mais il ne semble pas qu'elle y pense plus qu'avant, et cela est-il très juste ? Elle continue ses promenades en montagne. Elle continue de se plaindre : « Pourquoi le temps ramène-t-il des souvenirs qui devraient s'éteindre ? » Et naturellement elle se rend souvent à l'endroit où Jules lui apparut et qui est le plus désert du monde.

Non loin coule un ruisseau. Innocente, un bel après-midi, Isabelle a envie de s'y baigner. Elle s'y baigne. Au moment où elle sort de l'eau pour reprendre ses vêtements déposés sur la berge :

Un homme est devant, c'est-à-dire fort près de moi : la circonstance est grave. Je ne me sens pas disposée à faire un cri ingénieux, moins encore à perdre connaissance... On fait un mouvement qui me prouve que je n'arriverai pas à mon dépôt sans tomber dans les bras de l'ennemi... Je m'arrête, l'épaule appuyée contre un arbre, les bras croisés sur l'estomac, les yeux errant je ne sais où.

Sera-ce un viol ? Isabelle parlemente avec l'inconnu, car c'est un inconnu, et ne regrettez-vous pas que ce ne soit point Jules de Medisdal ? Il s'éloigne avec promesse de la revoir, mais plus tard et dans un lieu plus décent : chez elle, à la ferme qu'elle habite. Elle tire cette morale de l'épisode, peu nécessaire au roman d'ailleurs, avec l'humour inconscient qui l'anime parfois et que j'ai déjà signalé : « Cet événement-ci peut rappeler celui d'Evaldar (le ravin où elle passa la nuit avec Jules), mais il est moins accablant. Des étrangers sont moins à craindre en de telles rencontres. »

Jules, que devient-il ? Isabelle s'en préoccupe d'autant qu'elle a de lui d'assez mauvaises nouvelles. Il éprouve de très violentes douleurs de tête, ne peut supporter aucun bruit, et, ce qui est pire, son intelligence se voile... c'est la faute, ne vous déplaise, au Niagara. Parfaitement :

C'est en Amérique qu'il s'était aperçu pour la première fois du trouble de sa pensée. Il avait passé plusieurs jours près des cataractes

du Niagara. Il s'y plaisait beaucoup; mais le cerveau peut se trouver dangereusement ébranlé quand les autres organes sont frappés avec trop de violence. Quel objet inanimé doit faire une impression plus profonde qu'un fleuve qui se précipite tout entier? Je voudrais avoir éprouvé un moment cette forte émotion; je voudrais avoir vu ces abîmes toujours creusés, mais toujours remplis, cette nuée qui s'élève du fond des gouffres, cette tourmente au milieu des solitudes du Nouveau-Monde.

Comme elle s'exalte! Quel besoin d'imaginer et de décrire! Ainsi elle étourdit son inquiétude, qui n'a que trop de fondement. Jules a quitté le pays, la France même, franchissant les Pyrénées : il va vers le midi, et il a raison, car « si le nord peut ne pas déplaire à l'habitant des villes, une température plus douce et plus égale convient seule dans la vie isolée ». C'est le désir de Sénancour lui-même qui inscrivait, en décembre 1812, sur un papier que plus tard publia Sainte-Beuve : « Verrai-je enfin la terre du midi pour laquelle j'étais fait ? » Jules de Medisdal s'établit dans la province espagnole de Valence, en une sorte d'ermitage, avec l'indispensable Antoine, lequel est surtout indispensable à Isabelle afin qu'elle soit au courant de ce qui arrive à son ex-fiancé.

L'Espagne, quant aux rapports d'Isabelle et de Jules, est une nouvelle Amérique. Il est y en proie, dit Isabelle clairvoyante, mais toujours têtue et donc peu encline à modifier leur vie, à « cette lugubre inclination qui fait chercher une jouissance dans l'excès des scrupules ». Le roman pourrait recommencer ses lentes analyses. C'est un roman pour amateur de psychologie et surtout pour amateur de rêverie. L'intérêt de curiosité dramatique y est réduit au minimum. Isabelle reprend ses méditations et ses raisonnements. Une fourmi lui devient sujet de philosopher, puis elle disserte longuement sur les rapports de l'homme et du paysage.

En vain suppose-t-on pouvoir se dérober à la vie. L'état de santé de Jules s'aggrave et Isabelle se décide à partir pour le rejoindre. Tout à coup le roman s'anime — relativement — par des événements tragiques. Ce n'est d'ailleurs point avant qu'Isabelle n'ait livré au public des considérations sur le train du monde, et particulièrement sur la nature en son aspect espagnol, puis sur l'aptitude des femmes à devenir écrivains.

Isabelle a jugé que le mieux serait le retour de Jules dans sa

patrie. Mais il y met la condition qu'on prévoit : le mariage. Elle finit par consentir en s'assurant qu'elle n'y sera pas heureuse ; par cette sorte de mortification morale elle rachète la solution qu'elle adopte, si contraire à son vœu. Mais il est bien tard pour jouir. Les complications sentimentales ont perdu beaucoup de temps, et quand les deux fiancés veulent regagner la France, ils se trouvent retenus dans une Espagne à feu et à sang. Le mélodrame romantique éclate : c'est la guerre avec les Français ; la maison où nos héros s'étaient réfugiés a été pillée, puis incendiée ; un vieil Espagnol, leur hôte, y a péri ; le fidèle Antoine est blessé ; Jules « s'est battu avec un bonheur surprenant », faisant face audacieuse jusqu'à neuf et dix ennemis « mal armés, il est vrai et n'ayant guère pour se rendre redoutables que des instants de frénésie ». A la suite de cette scène de carnage,

Jules vint auprès de moi, j'avais un égal désir de le voir. Nous nous rencontrâmes dans le lieu même du massacre. Plusieurs mourants imploraient des secours que tous nos efforts n'eussent pu leur procurer. Jules n'était blessé que très légèrement, mais je redoutais pour lui les suites de ces violentes émotions ; je le voyais pénétré d'une sorte de terreur. Néanmoins ce sentiment, qu'on n'aurait pas prévu après le sang-froid qu'il venait de montrer, n'affectait point sa raison. Pensif, muet, et dans une attitude que je ne saurais rendre, il considérait alternativement la beauté du ciel, et à ses pieds, parmi les fleurs, les charbons de l'incendie.

C'est le dernier souvenir qu'Isabelle eut de Jules de Medisdal, car le lendemain les Espagnols revinrent et l'infortuné jeune homme fut tué à bout portant. Isabelle, sa femme de chambre et Antoine purent s'enfuir.

Quelle fut la vie d'Isabelle après une si atroce catastrophe ? En quelques mots Sénancour nous le dit : « Il n'y eut pas lieu de craindre alors pour la vie d'Isabelle ; cependant, on ne put observer sans inquiétude le calme apparent de ses regrets, la lenteur de ses idées les plus spirituelles et les plus douces, enfin cette sorte de santé invariable, moins heureuse que la santé ordinaire. » Un être aimé qui meurt éteint l'être qui l'aime, et notre flamme intérieure s'affaiblit singulièrement tandis que demeure sauf notre corps et que nous conservons l'allure ordinaire de nos gestes. Ainsi Isabelle minée par la langueur. Cela dura huit ans. Alors survint le fatal accident

digne d'une telle âme : elle ne rentra pas d'une mystérieuse excursion qu'elle fit, solitaire à son habitude, dans la montagne. On retrouva son corps glacé « par le froid des montagnes » et si quelque part, en un cimetière d'imagination, vous placez Isabelle, vous inscrirez sur sa tombe la dernière phrase du livre en guise d'épitaphe : « Clémence, qui l'avait chérie sans trop la comprendre, sentit, en la pleurant, de quel prix avait été son amitié. »

Serai-je le dernier lecteur d'*Isabelle ?*

Tout net je déclare que je l'espère, parce qu'enfin nous ne devons pas sacrifier les livres de nos contemporains, desquels mille romans valent sans doute cette *Isabelle.* Ne transportons pas le déplorable goût des clients du marchand d'antiquités dans la littérature. Soyons de notre époque et méprisons les copies et les pastiches. Il est peut-être dangereux alors d'exhumer *Isabelle,* sinon comme document d'une manière de roman assez datée. C'est pourquoi je souhaite que l'on se contente généralement de l'analyse que j'en viens de donner. Elle pourrait bien d'ailleurs nous rendre assez sévères quant aux mille romans auxquels je fais allusion : ils seront dans soixante-dix-huit ans aussi démodés... un contempteur du temps présent n'hésiterait pas à dire qu'ils le seront plus, mais sur quoi fonderait-il cette opinion? Toutefois, c'est peut-être une raison pour les aimer tandis qu'ils sont à la mode, et non pas par mode, mais parce que cette mode même est signe qu'ils répondent assez exactement à notre sensibilité actuelle et éphémère. *Isabelle* était un livre délicieux pour gens de 1833. Je sais qu'*Obermann* et *De l'Amour* ont une plus ample existence littéraire. Nous avons aussi nos *Obermann* et nos *De l'Amour*, mais le difficile est de les distinguer d'*Isabelle* avant le tri de la postérité. C'est le jeu des prophètes. On ne peut pas ne pas y gagner quelquefois.

LEGRAND-CHABRIER.

L'ENSEVELIE

(*Suite* [1])

—

XXI

Comme un chien je garde ma proie. Il faudra bien que je les entende enfin les cris du fou! Je rôde chaque soir autour du palais. Les nuits sont chaudes. Parfois quelque promeneur attardé me croise sur le chemin : mais les volets de la maison restent clos, et le Neptune de bronze y défend le sommeil des hôtes invisibles.

J'écoute le rythme égal de la mer et le jaillissement léger de la fontaine. Ils alternent longtemps, puis se mêlent tout à coup selon des lois capricieuses, se fondent en mélodie unique qui chante un moment pour se dissoudre dans la nuit.

Et je m'imagine quelle serait ma joie sauvage si je pénétrais de force le destin de cette femme, si je pouvais déchirer de mes mains les voiles de son secret.

XXII

Je vois peu Baptiste, et pourtant il m'intéresse encore, me fait oublier ma détresse, les nuits où j'ai veillé en vain autour du palais muet.

Il me reste aussi étranger qu'au premier jour, jouet d'instincts profonds qui le bouleversent toujours à son insu et contre mon attente. De lui, il ne sait rien, pas plus que je n'en sais.

Et parfois toute sa vie m'apparaît diffuse de son corps étroit et bronzé. Je la sens qui s'insinue au dehors, pénètre les choses, danse et brille sur la mer, halète avec les poissons pris, se dissémine dans la lumière, car sa pensée ne l'emprisonne pas dans des bornes précises, n'en fait pas un individu opposé au monde. Elle sommeille dans cette sorte de nirvana dont parlent les sages hindous, et où l'être s'unit aux forces créa-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 344.

ices, soulevé de la même sève qui fait grandir les arbres, isson parmi des frissons, reflet au milieu de reflets, vie con- ndue et perdue dans l'universelle vie.

XXIII

— Avez-vous remarqué la forme de ce vase?

Rudel me montrait un des vases de bronze qui s'érigeaient ı croisement des balustrades de pierre.

De la terrasse on dominait la mer, et, par delà les étangs olets, toute la campagne éclatante.

— C'est un horizon aussi beau que celui de la cathédrale.

Béatrice secoua la tête:

— Oh non! Vous retournerez là-bas. Nul horizon n'est mparable à celui de Maguelone. Nulle part on ne domine ıtant les eaux ni l'on ne peut apercevoir aussi bien les pro- s des montagnes lointaines.

Toute rancune semblait avoir disparu en elle. On eût dit ıe jusqu'au souvenir de mes paroles s'était échappé de sa émoire. Quelque chose de léger et de joyeux palpitait dans s gestes. Elle était comme au jour où, sur l'antique basili- ıe, elle m'avait montré la face de mon pays.

Et moi-même, j'oubliais la fixité de mon attente, cette obses- on horrible qui me possédait, collée à moi comme une om- 'e hostile.

— Regardez le vase, répétait Rudel.

Il s'épanouissait en calice bas comme celui des fleurs d'eau. eux hippocampes s'y courbaient en anses, et sur le rebord bronze, des algues molles s'enlaçaient, couvrant de leur seau une faune minuscule. Sur les flancs élargis, des poulpes endaient leurs bras épais et souples et riaient de leurs yeux quiétants et énormes avec un regard presque humain.

— Je l'ai trouvé en Italie, expliquait Rudel, chez un vieux ocanteur juif et ignorant comme une carpe. Il vendait très ıer de faux Della Robbia et des Botticcelli inventés de toute èce. Mais à force de croire tout truqué, il achetait de l'authen- ıue sans méfiance. C'est ainsi que j'ai retrouvé dans son ıtio, juché sur une mauvaise pierre et servant de pot à un ed de basilic, ce vase miraculeux.

— A qui l'attribuez-vous?

Il avait l'étrangeté d'un dessin de Léonard et dans son exé-
cution minutieuse les qualités d'une pièce d'orfèvrerie.

— Vous ne reconnaissez pas! C'est un Cellini. Regardez ce
enroulement des algues qui rappelle celui des flots au bord de l
fameuse salière et ce motif des hippocampes qui l'a tant obsédé
qu'il le reproduisit plus tard exactement autour du manche d'u
miroir. Et voici la preuve la plus certaine : le monogramme de
Chigi, vous savez, de cette Donna Porcia pour laquelle il mont
des diamants en leur faisant figurer un lys. Sans doute, c'est un
de ses œuvres de jeunesse, alors que, pour se préparer à fair
des statues, il s'initiait, dans l'atelier de Fiorenzuola, aux ar
délicats de l'orfèvre.

N'est-ce pas, Séverac, que ce fut une époque merveilleuse
Vous qui vivez surtout de l'admiration pour l'antiquité, n
les aimez-vous pas, ceux-là qui restaient penchés sur sa pous-
sière et qui voulaient ressusciter les dieux?

Le propre de l'homme leur semblait être de créer de belle
formes. Aussi ne dédaignaient-ils aucun travail d'ouvrier. Des-
siner leurs projets, c'était peu! Quelle jouissance pâle et loin-
taine que de faire courir sur du papier la plume ou le crayon
Ce qu'il leur fallait, c'était cette joie directe de mouler de leur
mains la matière, de la sentir prendre peu à peu le contou
définitif. Et comme ils la savouraient cette attente, avec quelle
délicatesses subtiles, quelles ingéniosités d'invention! Tel
Michel-Ange qui lui-même dégrossissait les blocs de marb
dont il voulait faire ses statues.

Béatrice s'était approchée de moi.

— Avez-vous regardé l'expression de ces yeux?

Ses doigts touchaient les yeux du monstre. Ils me fixaient
riant de leur rire féroce, et un indéfinissable malaise entrait
moi avec leur regard.

Qu'y transparaissait-il de confus et de redoutable?

J'y avais d'abord senti la cruauté attentive d'une bête au
aguets, puis, en les observant davantage, je ne vis plus qu'un
immobilité hostile et stupide.

C'était la démence, la démence figée dans leurs yeux!

Je n'osai plus parler.

La femme, penchée sur la balustrade, attendait ma répon
Le soleil tombait sur nous, et, pour s'en garantir, elle rel

n voile au-dessus de sa tête, le tenant tendu avec ses deux ains.

— M'avait-elle à dessein fait remarquer le monstre ? N'y ait-elle jamais vu ce que je venais d'y découvrir ? Etais-je oi-même dupe de cette idée obsédante ? Allais-je maintenant specter partout la folie ?

Au même instant, un cri jaillit, strident, continu, d'une dou-ır infatigable. Il semblait venir d'en bas, s'engouffrer dans scalier pour monter jusqu'au soleil et jusqu'à nous.

Béatrice s'était brusquement redressée. Je vis son visage le, contracté par l'effroi. Elle courut aux marches et descen-. Je m'apprêtais à la suivre. Rudel m'arrêta. Sa main me ıait si fortement que je dus rester immobile. Il paraissait ıs contrarié que triste, comme s'il eût été dès longtemps bitué à entendre de semblables appels. Je n'eus pas le temps l'interroger. Il répondit à ma question muette :

— C'est mon père. Il a une crise.

— Votre père !

Je répétai sans comprendre encore. Ainsi c'était la révéla-on si vainement cherchée et si patiemment attendue ! Je vivais mes nuits d'angoisse. Je ne pus m'empêcher de tres-illir d'une joie inexprimable, qui courut en moi comme un ng nouveau.

— C'est mon père. Il est malade depuis longtemps. Béatrice obstine à le garder près d'elle, croyant que le mal passera. ais on m'a assuré qu'il n'y avait plus d'espoir.

Béatrice ! — Son nom s'illuminait d'une clarté soudaine, mme si un souffle d'ouragan eût dispersé les nuages qui le ilaient. Un fardeau tombait de mes épaules et je me redres-is dans le soleil avec une vigueur inconnue.

L'allégresse du ciel entrait dans mes prunelles, m'inondait s plis d'une robe éclatante : elle n'appartenait point à cet mme ! — Sa beauté me pénétrait, s'infiltrait en moi. Il me mblait que je la découvrais. Sa face tragique m'apparut, jeunie d'attente et d'espoir.

Elle n'appartenait point à cet homme ! Les collines lointai-s s'arrondissaient, s'éloignaient à l'infini, creusaient leur urbe plus profondément à mesure que je les regardais. Mon orizon semblait s'élargir comme si la joie m'eût soulevé sur s hauteurs.

Rudel ne parlait plus, prêtant l'oreille aux cris qui montaient sans relâche le long de l'escalier profond. Ils venaien sur nous, clameurs d'une meute invisible, toujours plus nombreux et plus pressés. Parfois ils s'arrêtaient un moment et l silence paraissait plus poignant encore, par la crainte de le entendre soudain revenir avec une nouvelle rage, une fureu redoublée.

Je ne savais que proposer à Rudel. La stupeur m'immobilisait. Enfin il m'entraîna à l'autre extrémité de la terrasse descendit l'escalier jusqu'à l'étage inférieur et me conduisit, travers l'aile orientale du palais, jusqu'au portique de l loggia.

Trois arches s'ouvraient sur la mer. Dans la niche creusé au mur veillait le Neptune de bronze. Rudel ouvrit une de portes et me fit passer devant lui.

La salle était immense, éclairée par quatre fenêtres opposées et un plafond de verre comme en ont les ateliers. U velum tendu voilait la lumière, si bien qu'en entrant me yeux habitués au jour ne distinguèrent qu'un sopha circulai au milieu de la salle nue.

Rudel s'assit. Les cris du fou nous arrivaient encore, ma plus assourdis; sans doute on avait clos les portes de sa chambre, ou, d'où nous étions, les bruits venaient moins directement.

Je reconnaissais peu à peu, à leur forme confuse, les échafaudages de bois dont on se sert pour peindre les grand tableaux. Ils se dressaient avec des attitudes menaçante pareils à des instruments de torture abandonnés.

Le soleil entrait par la porte ouverte en une large band verticale qui s'abaissait non loin du seuil. Des poussières d rées y dansaient frénétiquement.

— Quel est son mal ?

Rudel baissa la voix, comme s'il avait peur qu'autour de no d'autres oreilles pussent l'entendre.

— La folie.

Je demandai des explications en affectant une compassi sympathique, mais la joie bondissait en moi.

— Y a-t-il longtemps ?

— Près de quinze ans. Béatrice était alors presque u enfant. Nous avons tout essayé. Nous avons couru l'Euro

ır consulter les médecins les plus célèbres. Pendant des ıées notre vie a été un voyage perpétuel. Lui-même voulait jours partir et aller il ne savait où.

.e mal semblait le talonner sans relâche, et il fuyait, nous raînant avec lui. Notre plus long séjour fut en Sicile, près Sélinonte, dont il aimait les ruines et où il resta près d'un Puis nous repartîmes. Il n'était point encore condamné. Il vaillait parfois en pleine possession de lui. Mais le mal em-a. Il eut des crises d'une violence inouïe. Son intelligence ıbra. — Nous avons cherché un endroit retiré, près de la r, dont il ne pouvait plus se passer. Ici le village est désert trois quarts de l'année. J'y fis construire la maison. Il y ılut un atelier et, pendant une de ces accalmies soudaines nous redonnèrent un espoir, il fit venir de grandes toiles 'il installa lui-même, comme s'il projetait de peindre encore.

Béatrice n'avait pas voulu le quitter. Elle resta auprès de . Il paraissait aller mieux contre toute attente. Il travaillait l, enfermé ici, avec un acharnement surnaturel. Et, le croi-z-vous ? Serait-ce la folie qui lui donnait une inspiration humaine ? Il a peint ici des chefs-d'œuvre.

Puis, un jour, l'inspiration s'éteignit devant une toile inache-. Il est rentré dans le néant. Depuis six ans, c'est un mort i marche.

Un moment je me l'imaginai tel qu'il devait être. Mon rêve prêta les yeux cruels du monstre que je venais de contem-r. Mais les cris qui venaient vers nous étaient si désespérés l'image à peine esquissée s'effaça.

'e ne me le représentais plus ; mais je voyais la femme dans splendeur stérile, menacée par cette démence.

Quel devoir pouvait la retenir ici ? Rudel se levait.

— Voulez-vous aller auprès de lui ?

l m'affirma que sa présence était inutile : un gardien ne quit- pas le fou.

Rudel marchait de long en large dans la pièce. Le bruit de pas sur les dalles se distinguait parfois entre les cris. ıt à coup il s'arrêta, pris d'une idée subite. J'entendis le ssement du velum sur les tringles. Le jour envahit l'atelier. ırs il me prit par le bras et me conduisit. Je le laissai faire. 'arrêta devant un immense tableau. Une surprise prodi-use me fit tressaillir.

Devant moi, le groupe mythologique se détachait sur fond de campagne sèche. Une lumière orangée l'environn d'une clarté d'apothéose. Le taureau divin étreignait Pasiph La volupté cambrait sa croupe, et ses pieds repliés labouraie le sol. Il regardait vers l'horizon, et ses cornes semblaie défier avec un indicible orgueil le soleil qui glissait derri les montagnes. — Le corps de la femme se voyait à pei recouvert de cette masse brune et pesante. Sur le sable, e étendait un de ses bras, et sa tête échevelée émergeait so les flancs du monstre. Sa bouche ouverte râlait d'extase, et s yeux, sous les paupières presque fermées, exprimaient l'angois d'un plaisir interdit. Toute sa face pâle, aux narines dilaté crispée dans le spasme de l'amour, avait une beauté inattend à laquelle la rigidité des muscles donnait l'apparence d'u mort bienheureuse.

Ses cheveux traînaient sur le sol, fauves avec des reflets feu, et semblaient eux aussi palpiter de violence.

L'autre bras tendu vers le monstre cherchait en vain saisir, pour la pencher sur elle, la tête obstinément tend vers le soleil.

Je regardai ce geste. Un désespoir prêt à jaillir s'y devin et le visage lui-même revêtait, dans son ivresse trop lourde, u sorte d'ombre de douleur.

Alors je saisis dans cette Pasiphaé criant sous l'étreinte u ressemblance lointaine avec le visage de Béatrice. — Ce fut d'abord qu'un soupçon, puis il se précisa, devint certitu

— Elle lui ressemble.

— Je parlai à haute voix, presque à mon insu.

— Vous trouvez ? répondit Rudel.

— Oui, avec d'autres cheveux.

Il m'arracha à ma contemplation.

Il me sembla que je sortais d'une hallucination merveilleu Les cris du fou s'étaient tus sans que je m'en fusse re compte. Fou ? Etait-il fou ? Ou la folie n'était-elle pas un de supérieur de connaissance, une puissance nouvelle ?

J'examinai encore le tableau gigantesque. Les flancs taureau haletaient, la femme gémissait d'amour. Une vie midable les mêlait, les emportait dans un tourbillon circul qui, de la croupe du monstre au geste de la femme, allait ab tir au regard invisible de l'animal fabuleux qui fixait le so

Lui, paraissait déjà dégagé de l'étreinte. Un désir nouveau allait-il pas le faire se cabrer et partir en bonds prodigieux rs les hautes montagnes, plus loin, toujours plus loin, à la ursuite de l'astre inaccessible, laissant la femme piétinée, îmée dans la poussière ?

— J'ai peut-être mal commencé, disait Rudel. J'aurais dû us montrer d'abord celui-là. Sans doute ils ont ensemble sens symbolique. Mais le dernier tableau inachevé ne nous pas permis de le déchiffrer. J'ai dû renoncer à toute interprétation. D'ailleurs, qui sait si l'ordre dans lequel il les a ints était bien celui des actes successifs du symbole?

Les cyprès effilaient leur quenouille mouvante sur le ciel ger. Au loin resplendissait la mer et la femme nue conduiit l'animal vers l'ombre fraîche du bois.

Elle marchait lentement, appuyée de tout son corps aux ncs du monstre, comme pour mieux s'assurer de sa victoire. s cheveux fauves ruisselaient sur sa chair et sa main tenait e des cornes du taureau, qui courbait la tête.

Triomphante, elle le dirigeait vers la pénombre. Une arté rosée coulait sur elle ; le matin l'enveloppait de rayons, tout son corps, de la pointe relevée des seins jusqu'à la arche des pieds nus, riait d'allégresse.

Elle me regardait de ses yeux agrandis de vertige. Seule, bouche, abaissée aux coins et volontairement fermée, trassait une sorte d'effroi, tandis que sa nudité audacieuse mblait déjà savourer la joie conquise.

Je contemplais la femme avec un frémissement. Ici sa ressemblance avec Béatrice paraissait encore plus réelle. C'était en le même visage altier et je m'imaginais son corps à elle, rivé à cette plénitude de splendeur. Je regardais Pasiphaé mme si devant moi Béatrice fût apparue. Mes yeux avides possédaient, caressaient ses contours superbes, toute sa rme glorieusement épanouie.

Mais Rudel impatient me montrait déjà le tableau inachevé. s échafaudages de bois se dressaient près de lui, vides deis que la folie en avait déserté les marches.

Le taureau bondissait d'un fantastique élan. Il courait, enaîné par une ardeur sauvage, ivre de liberté et de lumière. ais, comme il se cabrait sur un socle de rochers, nul ne pouit deviner où aboutirait sa course. Devait-il achever l'ascen-

sion entreprise, ou allait-il briser ses sabots au fond des ab
mes ouverts ?

L'œuvre restait sans réponse. En vain j'interrogeai l
vagues tracés qui couvraient l'ébauche. Il n'y avait de visib
et de définitif que le bond apocalyptique, la bête tend
comme un arc au-dessus de l'inconnu.

— Pourquoi l'inspiration s'est-elle aussi soudainement tari
N'est-ce pas que c'eût été le plus beau de ses chefs-d'œuvr

Rudel regardait avec moi en silence le monstre emporté p
un souffle de tempête. Je cherchais à deviner le sens indi
tinct du symbole. Mais le dernier tableau me semblait ind
chiffrable. Il jetait de l'ombre sur la clarté que j'avais c
saisir.

Je revins au tableau où Pasiphaé conduisait l'animal divi
peut-être dans les yeux du taureau une expression voul
par l'artiste m'aurait-elle révélé son intention secrète.

La bête marchait, tête basse.

De nouveau, j'examinai l'ensemble. Un moment le geste
la femme perdit sa signification victorieuse. La force qui
conduisait là-bas, vers la pénombre propice, ne me par
plus émaner de son seul désir.

L'animal puissant l'entraînait, et cette expression d'effr
sur sa bouche obstinément close, me sembla tout à coup
dernière révolte de sa chair convoitée.

Puis la première impression me revint, si forte que je d
m'y arrêter.

Le mouvement du corps appuyé aux flancs du monstre av
une certitude si orgueilleuse proclamait indiscutablement
triomphe de la femme sur la force du mâle dompté.

— Oui, ce doit être là le premier acte du symbole.

— Vous croyez ? me répondit Rudel.

Je me retournai vers lui et je vis Béatrice.

Quelque chose d'insolite vacillait dans ses yeux, saccad
ses gestes ; du contact avec le dément, elle semblait avoir gar
un reflet de folie.

— Vous étiez donc ici ?

Elle parlait bas, avec effort.

— Oui, je montrais à Séverac ses derniers tableaux.

Sa face devint anxieuse. Son regard courut malgré elle v
la Pasiphaé nue. Une pudeur douloureuse la contracta. Co

ne pour défendre le secret de sa beauté, elle alla devant la
emme, se dressa contre elle, de toute sa hauteur. Dans son
este de défense, elle étendit ses bras sur le rebord du cadre.
Elle ne cachait point tout le corps de Pasiphaé, dont la nudité
'offrait encore au-dessus de sa tête. Mais dans cette pose
resque pareille leur ressemblance s'accentuait. Mes yeux
llaient de l'une à l'autre, et retrouvaient sur elle, voilée de sa
obe noire, la trace des contours identiques.

Un moment je pensai qu'elle avait servi de modèle ; mais
'était impossible à la date où l'œuvre avait été terminée. Le
ément n'aurait pu deviner sur son corps trop jeune les for-
nes pleines du corps épanoui.

Je lui dis : — Ce sont des chefs-d'œuvre.

Alors elle oublia tout : le mystère de sa chair révélé à mes
eux, l'impudeur de la femme qui lui ressemblait. Elle se
étacha du cadre, vint vers moi. L'allégresse la transfigurait :

— Des chefs-d'œuvre ! N'est-ce pas, ce sont des chefs-
'œuvre !

Elle le répétait avec une joie de délivrance, comme si ces
nots justifiaient sa vie.

— Avez-vous vu l'œuvre inachevée ? Depuis des années il
e peut plus peindre. Mais moi, qui vis près de lui, j'espère
ncore. On a beau dire que c'est fini, j'attends toujours.
se fait parfois conduire ici. Il essaye quelques traits sur
n coin de la toile : mais ses mains n'obéissent plus à sa vo-
onté. Une fois il m'a parlé en indiquant, je crois, ce qu'il
rojetait de peindre. Oui, il m'a désigné ce grand espace vide
ers lequel le taureau s'élance et il a répété plusieurs fois : « des
ochers. »

Je suivis le geste de Béatrice et tout à coup, au sommet
e la toile, j'aperçus une légère teinte rose.

— C'est l'aurore, le soleil levant qui devait dominer les
nonts.

Le sens du mythe me redevint certain.

Rudel s'approcha de moi :

— Avez-vous compris ?

— Je le crois. Il a peint les tableaux dans leur ordre symbo-
que. Ici Pasiphaé dompte la force du taureau. Là, au moment
ù il la possède, déjà un autre désir se lève en lui, parce
u'aucune volupté ne peut endormir pour toujours l'indestruc-

tible volonté de puissance. Et voici le dernier acte de la plus haute des tragédies humaines : l'abandon de l'amour, l'élan furieux et libre vers une nouvelle clarté.

— Vous croyez ? Pourtant il a été de ceux qui ne se libèrent point.

Les paroles de Rudel me parurent lourdes de signification, indicatrices d'un drame inconnu, d'une catrastrophe où la raison de l'artiste avait sombré.

Je me tus. La joie qui illuminait la face de Béatrice s'éteignit comme une lampe renversée par le vent.

— Voulez-vous que nous descendions au jardin ?

La question me parut un ordre.

— Permettez-moi de regarder un moment encore.

Ils s'éloignèrent de moi. Je me crus seul.

De nouveau je contemplai la femme étendue sous le monstre, tout son visage contracté de volupté. — J'entendais ses râles d'amour comme s'ils eussent retenti à mon oreille. Un désir se souleva en moi devant cette possession monstrueuse. Je me retournai pour voir la Pasiphaé nue.

Mais la vierge était restée là, droite, appuyée au cadre, gardant l'image de sa beauté.

Je passai devant elle sans oser lever les yeux.

—

TROISIÈME LIVRE

XXIV

Il me semble qu'il n'y a de beauté que dans la douleur.

Je pense à cette femme ensevelie dans le palais où rôde la folie. — Son destin est un chef-d'œuvre. Il lui donne cett poésie qui revêt les vierges du théâtre grec, ces vierges consumées dans les solitudes comme Antigone qui allait de village en village, mendiant son pain au seuil des portes, conduisant le vieillard aveugle qui avait été roi.

On dirait que, par un art subtil, les hommes d'aujourd'hui ont rapetissé le malheur. La police, la paix, la prudence, l font une silhouette humble. Elles l'ont domestiqué, sang dans un habit bourgeois avec lequel il s'avance, à pas mesurés, comme ces chevaux de corbillard qui traînent nos mort

Toute la belle sauvagerie antique, les meurtres, les ince

dies, les pillages, la guerre, lui donnaient une autre apparence. Il venait alors comme un dieu, au milieu des fanfares et du choc des épées, se dressait en plein jour sur les marches des palais de pierre. Et pour se mesurer à lui, les hommes de jadis avaient besoin de hausser leur taille.

Maintenant nous baissons la tête devant nos maux diminués. Aucune énergie ne jaillit plus de nous à leur approche. Nous ne sommes plus les égaux de notre destin, mais, tendant le cou au joug, nous nous courbons plus humbles encore que l'humble douleur qui s'avance.

On a même trouvé moyen de rapetisser la grande Mort antique qui se plaisait aux sacrifices sanglants et à l'odeur des bûchers.

Une seule infortune nous aborde encore avec la face mystérieuse et fatidique d'une envoyée des Dieux, la folie, seule Euménide que notre science compatissante n'ait pas réussi à chasser de la terre.

XXV

La nuit est très belle.

Une ombre tiède m'enveloppe, et mes pas sur le sable mouillé ne font aucun bruit. Palavas n'est plus visible que par ses lumières, et les phares brillent de chaque côté du golfe comme le soir où, pour la première fois, je me suis embarqué sur la mer.

Je suis seul devant le ciel léger et les eaux muettes que ne soulève aucune vague. Les dunes cachent l'horizon ; vers la terre et sur le palais endormi, les étoiles innombrables ont un extraordinaire éclat.

Quelle douceur de vivre par une pareille nuit !

XXVI

La chaleur est devenue si intolérable que nous restons dans le salon d'en bas, les volets presque clos.

Depuis que je connais le secret de leur vie, ils semblent m'être plus proches, et nous parlons ainsi que des amis familiers.

Elle porte une robe claire, presque blanche, qui moule le dessin altier de ses épaules et elle demeure immobile, dans la pénombre de la salle, accoudée au creux des coussins.

Ils m'interrogent tous deux sur ce que j'ai fait, sur les projets que je forme. Béatrice me parle de la tragédie et je la déçois presque en lui avouant qu'elle est toujours à l'état d'ébauche, sans que je puisse me décider à l'écrire.

— Je suis engourdi de chaleur, et puis, ne connaissez-vous pas ce recul devant le sujet trop beau? Il me paraît presque sacrilège d'y toucher avec des mains dont je sais l'indignité. Ferai-je de la prophétesse la figure que je souhaite? Resterai-je au milieu de la route sans pouvoir arriver au but aperçu?

— Mais c'est le doute obligatoire que traversent tous les vrais créateurs. Ils reconnaissent trop que leurs idées dépassent les mots, nos mots usés comme des monnaies où l'effigie s'émousse.

Pour eux le langage n'est pas naturellement une puissance, mais une contrainte. Où la pensée est forte, on doit toujours sentir qu'aucun terme n'arrive à l'épuiser complètement. Il faut se défier des jongleurs de syllabes.

— Vous êtes sévère !

— Je hais les mots. Chez tant de gens ils ont remplacé la pensée !

— Et ceux qui n'ont ni richesse verbale, ni richesse spirituelle : les infirmes deux fois infirmes, qu'en faites-vous de tous ceux-là? Dans notre littérature démocratisée, ne les voyez-vous pas partout?

— C'est donc la décadence?

— Non. L'art ne meurt pas. Comme un flambeau il brille toujours entre quelques mains : mais quelle tourbe encombre la voie sacrée!

En parlant je pense à toutes les œuvres piteuses dont le public se délecte, à tous les incapables qui entassent volumes sur volumes, à ce comédien dont les journaux ont tout un hiver vanté la tragédie.

Je me ressouviens de mon étonnement indigné devant la parodie lamentable du drame antique, devant le texte rapetissé, le jeu caricatural de l'interprète, et du rire, du rire inextinguible qui m'avait saisi à la gorge, plus fort que la colère de voir la beauté profanée.

On dirait que Rudel m'a deviné. Il poursuit :

— Avez-vous vu ce qu'ils ont fait des tragédies antiques?

— Tout, à notre époque, tourne au mélodrame bourgeois.

Combien y a-t-il de poètes ou d'acteurs capables de comprendre encore que les tragiques grecs ne voulurent jamais représenter des hommes, et que même Euripide, si petit à côté d'Eschyle, s'il renonça à faire agir des Dieux, représenta pourtant une surhumanité fabuleuse et lointaine, sortie des légendes les plus divines et les plus sacrées?

— N'allez-vous pas nous les rendre, ces dieux?

Béatrice me parle directement, redressée sur les coussins.

— Ma force serait-elle égale à mon audace?

— Nous nous faisons toujours l'égal de notre orgueil.

Nos réponses se mêlent si brusquement qu'il me semble que nos désirs se pénètrent et son regard me dit : « Vous pouvez Tout », avec une confiance inflexible.

Rudel fume, distrait de nous. Un espoir insensé me traverse. Je plonge mes yeux dans les yeux de Béatrice et tout à coup ils sont impénétrables, dédaigneux, presque hostiles.

Cependant, quand je pars, profitant d'un usage mondain que j'abhorre, je baise la main qu'elle me tend, et je crois être sûr qu'elle n'a eu aucun mouvement de résistance.

XXVII

Le souvenir d'Henning me poursuit ce soir avec une douceur singulière.

Qui pourra me dire si notre agitation humaine a quelque efficacité ? — Et si elle n'en a pas, pourquoi ne pas rentrer dans le silence?

Est-il sage de se meurtrir à la lutte, lorsqu'on peut, d'un geste, y échapper ?

Henning n'avait-il pas raison de garder la seule force qui lui parût utile : celle de renoncer à l'effort?

Mais le néant me fait peur.

Tout le bruit de ma vie, tous les actes que j'accomplis ne furent que pour m'étourdir, pour m'empêcher d'entendre ce silence...

Nul plus que moi ne veut se sauver de la mort.

Certes, mes œuvres ne sont pas un jeu ; elles marquent les sursauts de mon énergie qui lutte contre l'envahissement de l'oubli, et veut rester, marquer le monde à son empreinte.

Mais ce besoin n'est-il pas lui-même vain? — Pour rester

embaumé, un cadavre échappe-t-il à la destruction inévitable?

Je devine un âge, au delà des âges, où la trace de tout effort actuel aura nécessairement disparu. — Que vaut de se survivre pour peu de siècles?

Si, pour cette immortalité illusoire, je repousse la joie qui s'offre, n'aurai-je pas été dupe d'un orgueil absurde et d'une décevante volonté?

XXVIII

L'air est si transparent et si chaud que, vers l'Espignette, en pleine mer, des arbres irréels flottent en hautes haies d'ombre. C'est le mirage. — Des murs crénelés alternent avec eux, dressant sur les flots leur architecture fantastique, et toute une côte semble ainsi surgir des profondeurs marines, relie le rivage au phare pour se prolonger encore au delà.

Je rencontre Baptiste qui revient de la « traîne », au milieu d'hommes déguenillés, italiens ou gitanes vagabonds.

En passant il me dit bonjour et deux ou trois de ses camarades, à peine plus âgés que lui, ricanent en me regardant.

XXIX

« Je ne comprends le bonheur que comme l'exercice de la force. La douleur est peut-être le seul moyen qu'il nous reste d'être heureux. Elle seule accule à l'effort. »

Béatrice me souriait, d'un sourire qui venait de loin, distrait de mes paroles, insensible à tout ce qui n'était pas lui.

— Quel être chimérique vous êtes, dit Rudel.

Sa voix tomba dans le silence du jardin, et déchira les derniers voiles qui me cachaient encore ma conscience secrète.

Je fus épouvanté.

Ces paroles, qui m'avaient fait vivre, perdaient complètement pour moi leur sens profond, n'étaient plus que le manteau sévère de ma pensée amollie comme une femme en amour. Mon mensonge me fit courber la tête : la douleur ne m'était plus tolérable. Je la fuyais puisque j'étais revenu ici, auprès de la femme convoitée.

L'eau glissait près de nous contre la vasque et s'y étalait en petits frissons de lumière. Dans le bassin, un poisson sauta hors de l'eau, puis retomba au milieu de cercles sans cesse

agrandis. Il semblait incrusté des gemmes qui brillaient aux ouïes de ces poissons sacrés que tuèrent les barbares.

— Vous souvenez-vous des poissons de Salammbô ?

— Oui, mais ce ne sont pas les jardins d'Hamilcar.

Elle souriait de tout son visage rajeuni.

— Je connais Carthage et je me souviens d'avoir cherché partout leur trace. Le roman de Flaubert m'était si familier que je ne doutais point de me diriger dans la ville antique. Mais je ne les ai point retrouvés.

— Q'importe. Ils sont plus réels que si vous aviez pu vous-même plonger vos mains dans leurs bassins bordés de porphyre.

L'univers des poètes est éternel. Les derniers vestiges de Carthage peuvent disparaître puisque Flaubert l'a recréée.

— Vous croyez à ce point à la puissance des chefs-d'œuvre? dit Rudel.

— J'ai agi, j'ai vécu dans cette foi.

— Sans jamais chercher autre chose?

— Jamais.

— Vous êtes donc une sorte d'ascète qui ne convoiterait aucun paradis?

— Peut-être.

— Et le bonheur? Quand chercherez-vous le bonheur?

— Je vous l'ai dit. Il est dans la rectitude d'une vie dirigée vers un seul but.

— Et s'il y avait une joie plus pleine, plus réelle que la joie d'atteindre à la gloire, de se prolonger dans le temps par des œuvres accomplies?

Béatrice me regardait. Mon doute sur moi-même, sur la voie que j'avais choisie, s'épaissit encore, m'enveloppa d'une brume où je ne pouvais pas retrouver mon chemin. J'enfonçai dans la nuit de mon incertitude.

Rudel eut un air ironique :

— Si vous découvriez que vous vous êtes trompé, que vous avez sacrifié à la fausse idole, vous souviendriez-vous de la phrase de Renan?

— Laquelle?

— « On est quitte envers sa foi quand on l'a soigneusement enroulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

Son ironie m'exaspéra. J'aurais voulu soudain faire un acte dont la virilité l'eût convaincu de ma puissance.

. . . .

Le soir vint. Le vent fraîchit, désaltéra l'air assoiffé.

Nous partîmes ensemble du côté de Carnon. Longtemps Béatrice marcha près de moi. La présence de Rudel me devenait insupportable. Nous longions la mer, où des barques gagnaient le large. Elle était si calme que les mâts et les voiles s'y reflétaient. Ils paraissaient ainsi s'enfuir d'un vol double, tous ces vaisseaux, et leurs ailes aériennes prenaient pour compagnes les ailes de songe remontées, pour l'hymen, des profondeurs de la mer.

Près du rivage, un enfant se baignait. L'eau n'arrivait qu'à ses genoux. Il était nu. Une voix insidieuse me disait : « Se survivre. Jeter un arbre nouveau dans l'impérissable forêt. »

Mais ma volonté protesta : « Il faut laisser semer les ignorants semeurs. Garde ta vie pour toi. Sois comme un arbre qui, renonçant à porter des fruits, fleurirait de toute sa sève. »

Les yeux fixes, la femme semblait surveiller ma pensée.

Me guettait-elle? Savait-elle quel pouvoir lui donnait sa beauté et quel prestige lui prêtait sa destinée douloureuse?

Allait-elle faire de sa douleur l'appât qui attirerait mon âme incertaine?

Devinait-elle toutes les tentations qu'avait pour moi ce pays trop beau, inondé de soleil, dévoré de chaleur avec ses eaux ardentes comme des flammes fluides, son atmosphère voluptueuse, la grâce infléchie de ses collines couchées, là-bas, sur l'horizon?

Nous quittions le bord de la mer, nous enfonçant vers les terres, au milieu des dunes. Le soleil se couchait et couvrait les étangs d'une vapeur de rose et d'or. Des vignes verdissaient jusqu'à la limite des eaux, et, sur le chemin, un mas s'accroupissait, abrité du vent par un grand monticule de sable. Sa façade effritée laissait voir les joints des pierres. Des fenêtres irrégulières ouvraient leurs volets délabrés. Un grenadier fleurissait auprès de la porte où pendait un rideau de toile grossière. Sur le banc adossé au mur, une femme allaitait son enfant.

Rudel marchait toujours d'un pas égal.

Je m'arrêtai pour savourer la douceur de cette paix rustique.

Béatrice resta près de moi. Un souffle frais de bucolique antique passa sur nous. Oui, c'est bien ainsi qu'ils devaient vivre, ces laboureurs de la Campanie. Sur un des côtés le toit s'avançait, posé sur des piliers de brique, formant un abri comme en avaient les vieilles fermes étrusques.

Une vigne grimpait jusqu'au rebord du toit où des pigeons s'abattaient avec un grand bruit d'ailes. Près du seuil la femme qui allaitait l'enfant nous salua d'un sourire amical.

Je m'imaginais l'existence de ces simples, les labeurs rustiques, le contact perpétuel avec la terre féconde, la solitude entre les eaux dans la ferme délabrée.

Un chien courut à nous en aboyant; Béatrice se pencha sur lui, et sa colère tomba. C'était une sorte de terre-neuve, un animal humble et robuste. Sa fourrure était douce comme une toison de mouton. Il nous suivit, subitement apprivoisé, avec ce besoin d'obéir qu'ont les animaux et les hommes.

Le sentier rejoignait les étangs à travers les vignes. Le chien nous quitta dès qu'il eut atteint les bornes de son domaine et, gravement, nous regarda partir.

Rudel restait toujours en avant comme s'il avait l'intention de nous laisser seuls.

Etait-ce un piège tendu à ma faiblesse? L'avaient-ils ensemble préparé? Qu'étaient-ils, ces deux êtres que je connaissais à peine?

Je me retournai vers Béatrice.

Inattentive à moi, elle cueillait les fleurs d'un tamaris poussé sur le bord de la route. Les branches se cassaient avec un claquement sec. Je m'arrêtai pour l'attendre. Elle me rejoignit, portant une brassée de feuilles légères où des grappes de fleurs roses pendaient comme des ramures de corail.

Le soir, en rentrant à l'hôtel, je retrouvai Baptiste dans le vestibule. Il tortillait entre ses mains sa casquette des grands jours et baissait sa tête frisée. Que me voulait-il?

— Je me suis loué. Je pars pour Cette.

La nouvelle me laissa dans une complète indifférence. Non, il ne m'était plus rien.

— Alors, bonne chance!

Il s'éloigna à pas feutrés, glissant avec ses espadrilles sur les dalles du corridor.

XXX

J'ai essayé aujourd'hui de ne pas la revoir et j'ai travaillé à ma tragédie. Mais, comme si je ne pouvais plus créer de la beauté qu'avec son image, l'antique Cassandra m'apparaît sous ses traits. Je la vois dans cette gaîne d'étoffe sombre, comme si cela pouvait être le vêtement de la prophétesse, et de tous les gestes de la femme vivante, j'anime la poussière de l'Inspirée.

Oui, elle devait être assise, dans le jardin du gynécée, écoutant l'eau de la fontaine, avec cette pose habituelle à Béatrice : le corps replié vers les genoux et le visage dans sa main.

Alors, elle rêvait sans doute à la beauté du Dieu et attendait le soir, où, s'enfuyant de la maison, les pieds nus pour ne pas faire de bruit, elle irait, à travers les campagnes silencieuses, rejoindre son amant dans les bosquets sacrés. Cependant, sous le péristyle, assise en groupe rieur, Andromaque allaitait son enfant, et la petite Polyxène, la dernière née de Priam, regardait curieusement l'étrangère, cette Hélène venue de pays inconnus, habile à se parer, et qui parlait toujours de légendes nouvelles.

XXXI

Dans le jeu où je m'engage, je sais qu'il y va de ma vie ou de la vie de Béatrice, et parfois j'hésite à nous faire courir ce danger certain.

Je voudrais avoir le courage de m'éloigner, pour ne plus revenir, cette fois, d'échapper au risque, de l'éviter au moins pour elle qui ne l'a pas appelé.

Mais même ce désir de fuir, qui parfois me déchire, tout à coup s'émousse chaque jour. On dirait d'ailleurs qu'un instinct infaillible donne à Béatrice les gestes, les attitudes, les silences qui sont le plus faits pour ébranler mon âme.

Et parfois je crois qu'elle aussi, secrètement d'accord avec moi, appelle le péril, veut poursuivre l'aventure, la désirait déjà dans cette solitude où elle se consumait, et où elle a sans doute envié, dans le désespoir morne de l'attente, les plus terribles douleurs que peut apporter l'amour.

XXXII

Elle s'est retournée vers moi, le visage figé dans une expression de dureté et de violence :

— Qu'est-ce que cela fait? Je suis heureuse.

— Mais votre vie à vous, quand allez-vous la vivre?

— C'est ma vie. Qu'y voulez-vous de plus?

— L'amour.

La parole m'était échappée malgré moi et tomba sur elle comme une flèche qui touche le but. Un moment ses sourcils frémirent et ses narines palpitèrent d'un air de défi, mais, contre mon attente, elle ne répondit pas, et, s'éloignant de moi, commença à gravir l'escalier interminable qui s'ouvre en plein ciel.

Nous atteignîmes ainsi le toit de la cathédrale déserte où elle m'avait montré la face de mon pays.

Il avait plu le matin, d'une courte pluie d'orage, qui avait ravivé les couleurs de la campagne sèche, donné aux montagnes mêmes un bleu plus profond. Le ciel moins aveuglant ne voilait plus les contours, laissait apparaître, derrière les sommets connus, d'autres lignes de faîtes, tout un nouvel hémicycle de hauteurs.

— Oui, vous aviez raison, c'est ici l'horizon incomparable.

Perdus dans la douceur du jour, seuls au-dessus de cette cathédrale qui tenait à si peu de terre, il me semblait que sur un vaisseau gigantesque nous cinglions vers des rivages ignorés. L'eau et la lumière nous portaient sur des ailes invisibles.

Aucun souffle ne passait sur les étangs azurés et la mer légère.

— Béatrice !

Je l'appelai près de moi, de toute l'ardeur de mon désir. J'étais à côté du sorbier né d'une graine jetée par le vent et qui, dans ce granit, avait enfoncé des racines, étendu des branches, porté des fruits.

Il m'apparut comme le symbole de la force que je sentais en moi, prête à faire éclater les pierres.

— Béatrice !

Elle feignait de ne pas entendre, droite dans la clarté, près du faîte, regardant obstinément la mer.

Je m'approchai d'elle. Ma main pesa sur son épaule ; j'étais

prêt à tout pour l'entendre parler, répondre à mon appel

Mais elle m'échappa brusquement, gravit les degrés qui restaient pour atteindre l'arête de la cathédrale.

De l'autre côté, les dalles s'inclinaient vers le vide.

J'eus peur pour elle.

— N'allez pas là. Vous pourriez tomber.

Elle se retourna vers moi, si pâle que je la crus prête quelque résolution inattendue.

D'où lui vint le mépris avec lequel elle me jeta à la face « Moi, je n'ai jamais le vertige ! »

Quand nous redescendîmes, le soleil était encore haut l'horizon. Sans parler elle prit le chemin du retour. Nou traversâmes le jardin abandonné qui entoure la cathédrale Les lauriers fleurissaient au pied des murs en ruines et, entr deux contreforts disjoints, un agave centenaire dressait sa fleu monstrueuse jusqu'à l'ogive brisée.

Les sarcophages rangés le long de l'avenue ouvraient comme des bouches d'ombre les blessures de leurs couve cles. A mes côtés, la femme ralentissait le pas, prise d'une sou daine lassitude. Au pied de la croix, elle s'assit dans l'ombr légère des pins.

— Regardez, c'est l'île des tombeaux dont parle Nietzsche.

Surpris du ton de ses paroles, je tournai la tête.

Il me sembla que tout d'un coup son dédain s'était évanou Un abandon voluptueux assouplissait ses gestes, et sa voi elle-même, plus fraîche, semblait être, comme cette terre, de saltérée par l'ondée.

Assise parmi les sépulcres, dans l'île ensevelie par les eau et par le silence, sa vie protestait, tendue enfin vers moi. U sourire relevait les coins de sa bouche. Elle baissait les yeu et, dans cette attente, tout son visage se revêtait d'une beau inconnue. Un frémissement montait du menton jusqu'à s paupières, et, sous le passage de cette onde d'amour, le cern de ses yeux parut s'agrandir encore. Tous ses traits se solen nisèrent comme à l'approche de la mort ; mais sa bouch étrangement vivante, crispée toujours dans le même sourir donnait au bas de son visage cet air de cruauté satisfaite q j'avais vu, là-bas, sur la face de Pasiphaé.

Alors le péril que je courais m'apparut. Mon sang battait dans mes tempes, mes nerfs me faisaient mal jusque dans mes mains.

Comprit-elle ?

Elle releva la tête. Son visage changea brusquement, se durcit comme un marbre, et toutes ses formes palpitantes ne furent plus que des lignes immobiles.

Nous reprîmes le chemin à travers les sables.

Je la suivais, prêt à l'arrêter à chaque pas. Mais elle déçut mon attente. Rien ne trahissait plus en elle une faiblesse.

Quand nous fûmes sur le point de nous séparer, elle me tendit la main devant la petite porte et, comme à l'ordinaire, en referma doucement le battant.

XXXIII

C'est en vain que j'ai essayé de la revoir.

Rudel m'a reçu seul.

Elle est, m'a-t-il dit, auprès de son père, subitement plus malade, et qu'elle ne peut quitter.

Mais je n'ai pas entendu les cris du fou et je me demande si elle n'aurait pas trouvé ce prétexte pour me fuir.

Le regret de l'irréparable me ronge. Hier je suis revenu près de la cathédrale. J'ai revu le jaillissement de la femme tendue sur le sépulcre, comme une ensevelie qui essayerait de se dégager de la mort.

Un geste de moi aurait pu la sauver... Il était déjà tard. Le soleil se couchait au delà des étangs de cuivre, derrière les montagnes qui se découpaient en noir sur un fond de pourpre, et la mer était rouge jusqu'au bord du ciel.

Dans une anse du rivage, un vol d'albatros s'était posé et flottait sur les eaux en feu comme un îlot de fleurs aquatiques.

La cathédrale s'illuminait, plus dorée de minute en minute, émergeant des pins verts sur son socle de vignes.

Mais à l'orient, la nuit montait à pas égaux, ouatée de gris, prête à étouffer ces clartés qui, menacées par son atteinte, brillaient pour un instant de toute leur splendeur.

XXXIV

Un dessin de Rossetti représente la Béatrice de Dante rece-

vant l'oiseau annonciateur de la mort prochaine. Un sourir mélancolique, où finissent toutes les douleurs, est sur se lèvres et le calme du silence la couvre déjà.

Pourquoi l'a-t-on appelée de ce nom que portait celle qu dut rester immobile, au bord de sa félicité désespérée, e regardant, de la porte du Paradis, la silhouette du poète s'en foncer lentement dans les campagnes ?

XXXV

Je l'ai revue.

Elle était avec son frère sur la route. J'ai hâté le pas. Non tout n'est pas perdu ! Elle n'a pu réprimer la joie qui a baign son visage.

Nous avons continué le chemin comme si notre intimit n'avait pas connu de rupture. A l'attitude de Rudel, j'a compris qu'il devait tout ignorer, et mes soupçons sur sa com plicité se dissipèrent.

Il m'a parlé du malade, apaisé maintenant, en répit pou quelques jours, pour des mois peut-être.

— Mais n'est-il pas possible de prévoir ces crises ?

— Non, dit Rudel, pas même la fin.

— Sais-tu s'il ne guérira pas ? protesta Béatrice.

Je songeais à l'œuvre interrompue, au tableau inachevé, à cette piété filiale inclinée sur cet homme, à cette vierge mena cée par la contagion du mal. J'admirais l'égoïsme de Rude qui avait laissé la jeunesse de sa sœur se consumer ainsi. Puis ma pitié me fit rire de moi-même : à quoi bon la plaindre N'avait-elle pas ainsi, à travers toutes les affres de l'épreuve revêtu pour moi la beauté suprême, atteint peut-être tout c que sa face si expressive pouvait révéler de douleur ?

Je la regardai à la dérobée : elle était admirable ; mais lors qu'elle surprit mon regard, la joie qui courut sur elle l'amoin drit. — Non, elle n'était pas faite pour le bonheur.

Nous avions dépassé les étangs. Des herbes rares couvraien des étendues plates où un jeune garçon menait paître un chéti troupeau.

Puis la stérilité disparut soudain, pour faire place à de prés bordés de saules. Dans le soleil, quelques hommes fau chaient à mouvements égaux et coupaient à la fois des fais ceaux d'herbes et de clartés. Un d'eux se reposa un moment

uis, élevant le croissant de la faux, se mit à la frotter avec ne pierre.

— C'est le dieu du temps, dit Rudel.

En effet, sous son chapeau baissé sur le front, on voyait escendre une barbe vénérable, blanche et ondée. Minutieu-ement, il palpait du doigt le tranchant, puis recommençait l'aiguiser.

— Il semble désireux de trancher le plus d'existences pos-bles, remarqua Béatrice.

— Aussi faut-il se hâter de jouir.

— Jouir ?

Elle répéta mes paroles en me regardant d'un air mysté-eux.

Etait-ce une question qu'elle se posait à elle-même, ou éclamait-elle de mon consentement la certitude qu'elle ne ourrait pas sans avoir savouré la plénitude de sa vie ?

La faucheur reprenait sa besogne, traçait autour de lui des ercles de destruction et la faux glissait dans l'herbe, luisant omme un serpent néfaste.

— Si vous le voulez, proposa Rudel, nous irons nous sseoir au bord du puits.

Entre des figuiers, il apparaissait au bout du chemin. Sa argelle était basse, en pierre sèche. Comme nous nous pen-ions, une fraîcheur humide baigna nos visages. Un instant vis la tête de Béatrice près de la mienne, puis un caillou, ue ma main détacha de l'appui, brisa le miroir lointain en veillant de faibles échos.

— L'eau doit être profonde.

— Oui, c'est une source, une nappe d'eau souterraine. 'avez-vous pas remarqué combien dans ce pays sec ce coin e terre est fertile ?

C'était en effet une autre nature qui, malgré l'ardeur du oleil, verdissait obstinément.

— C'est l'oasis. Dans tous les pays désertiques,il existe l'en-roit privilégié où l'on peut boire au puits l'eau fraîche.

Elle me regarda avec une surprise frémissante, mais Rudel e méprit au sens de mes paroles.

— Vous croyez cela? Eh bien, vous ne les connaissez pas, s vrais déserts.

Là-bas, une fois à Saïs, nous fîmes un raid dans les sables.

La nuit vint sans que nous ayons pu trouver la halte pro
mise. J'accusai mes guides de me perdre exprès : cela leu
arrive. Puis j'appris qu'ils ignoraient le vrai chemin.

Nous avons erré deux jours ainsi, croisant en tous sen
sans voir d'autre fontaine que des creux d'oueds desséchés

— Oui, mais si vous aviez connu la route?

— Dans les sables, les routes sont difficiles à retrouver.

— Qu'importe! Lorsqu'on veut atteindre l'oasis il faut êtr
prêt à courir tous les risques.

Elle me dit cela en face, si près et d'un ton si direct, qu
j'eus peur que Rudel ne comprît. Il n'en fut rien, par bon
heur; il m'eût été insupportable qu'un autre que moi sentît l
hardiesse de l'aveu.

L'envie de me jeter sur elle, de l'emporter palpitante comm
une proie, me secoua tout entier. Je dus faire un effort pou
n'en rien laisser paraître.

Elle semblait ne point me regarder, attentive à détacher so
chapeau. Mais sans doute la divination des femmes lui servit
sentir dans quel tumulte intérieur ses paroles m'avaient jeté

A cette heure j'étais un jouet dans ses mains. Je me rappe
lai le monstre dompté que Pasiphaé entraîne.

Elle était là, Pasiphaé. Le soleil donnait à ses cheveux som-
bres des reflets de cuivre. Le même air de vertige et de com-
mandement redressait son buste et bombait les lignes ferme
de sa poitrine. J'étais le vaincu.

XXXVI

Je ne sais depuis combien de temps durait mon attente
Enfin la petite porte s'ouvrit. Sans aucune prudence, elle mar-
cha près de moi dans la clarté de la lune.

Elle s'était drapée dans un manteau ample ainsi qu'u
vêtement antique. Un voile de pourpre entourait sa tête. Avait-
elle voulu, cette nuit-là, me rappeler qu'elle ressemblait à la
prophétesse?

Cet ordre de venir qu'elle m'avait jeté en partant la veill
m'avait d'abord semblé inouï. Comment allait-elle quitter la
maison avec son père malade et son frère qui pouvait si faci-
lement la surprendre? Mais maintenant que l'extraordinair
était accompli, il me paraissait simple. Je ne songeai mêm

point à lui demander comment il se pouvait qu'elle fût là. Autour de nous la nuit resplendissait. Comme si Maguelone était le seul but possible de notre aventure, sans nous être concertés, nous en prîmes le chemin. Une vapeur diaphane argentait l'allée. Des gouttes d'humidité brillaient aux branches des tamaris. Dans les vignes, des grillons chantaient et leurs appels mélancoliques rythmaient le souffle alangui de la terre qui, prise et reprise par le soleil, s'étirait entre deux ivresses.

— Vous êtes venue !

Je tendis les mains vers elle, dans l'ombre des branches. Elle demeurait immobile. Une sorte d'orgueil la faisait lointaine, et les mots de désir que j'avais rêvé de lui dire me parurent impossibles à prononcer.

D'ailleurs, ce n'était point ce qu'elle demandait. Une assurance tranquille réglait sa marche. Elle allait avec certitude vers le péril qu'elle avait souhaité. Je me ressouvenais de ses paroles : « Lorsque l'on veut connaître l'oasis, il faut être prêt à courir tous les risques. » — Et puis, que craignait-elle de moi? Ne savait-elle pas son pouvoir?

Je m'étonnais seulement qu'elle m'eût aussi impérieusement appelé, et la témérité de son départ me demeurait inexplicable.

Quelques mots suffirent à dissiper ma surprise.

— Seule, je fais souvent la route à cette heure. La cathédrale est, la nuit, si saisissante qu'en la voyant vous croirez ne l'avoir encore jamais vue.

Ainsi, cet ordre de venir n'était pas une audace. Qui sait ? Peut-être Rudel lui-même connaissait d'avance notre promenade.

La colère me saisit.

Quelle comédie jouait-elle ?

Je répétai avec ironie ses propres paroles :

— Vous non plus, en vous voyant ce soir, on peut croire ne vous avoir jamais vue.

Elle releva la tête. Je compris que sa fierté s'armait contre moi, et je redoutais ce qu'elle allait me dire. Mais elle sourit tout à coup et, s'approchant, me prit le bras.

Vainement j'essayai de secouer le charme, j'eusse voulu m'écraser contre un des arbres de la route, me libérer, m'en-

fuir. Je sentais le poids de sa main et en réunissant tout c qu'il pouvait me rester encore d'énergie et de force, je n'au rais pu me détacher de cette fragile étreinte.

Nous nous taisions.

Dans le silence nos deux êtres se faisaient complices.

— Je veux le bonheur, disait-elle, et je ne pouvais que con sentir au vœu muet.

J'attendais seulement qu'elle m'en indiquât l'heure, prêt à la suivre, comme le taureau dompté, dans la pénombre qu'ell aurait élue.

Les tamaris avaient cessé d'abriter l'allée, et nous enfon cions dans les sables.

— Voulez-vous que nous restions ici ?

Elle secoua la tête :

— Non, là-bas. Il faut arriver là-bas.

L'île des tombeaux, irréelle, flottait sur les clartés des eaux L'église dormait, appuyée aux grands pins. Les distances augmentées par la nuit, me semblèrent infranchissables.

— C'est loin encore, si loin !

Je l'implorais comme un enfant, mais elle poursuivait sa route.

En passant devant les sépulcres, je me ressouvins du jou où elle était sur cette pierre comme une morte qui implorai de moi la vie.

Elle hâtait le pas. Que voulait-elle ?

Tout ce qui m'avait paru digne d'être conquis s'effaçait. I me sembla que celui que j'avais été mourait tout à coup, fai sant place à un homme nouveau, prêt à tous les renonce ments pour posséder le bonheur convoité.

Et pourtant il restait à mon amour un goût d'amertume Je le sentais sacrilège comme s'il détruisait des pactes sacrés

A travers le jardin nous atteignions la métairie qui dor mait, les fenêtres closes.

Béatrice se dressa jusqu'à l'appui d'une étroite fenêtr souleva un pot de grès et y pris un objet luisant.

C'étaient les clés.

— Aurez-vous de quoi allumer un flambeau ?

— Oui.

— Nous rejoignîmes la cathédrale. Entre les mains de Bé

trice, les clés faisaient un cliquetis, comme si en marchant elle eût secoué des chaînes.

La porte grinça avec un bruit profond et l'obscurité de la voûte se tendit sur nos têtes.

— Le chandelier doit être ici.

Elle le prit sur le coin d'une marche.

Un bout de cierge y restait encore. Je l'allumai.

On eût dit que nous faisions des préparatifs occultes pour quelque sacrifice interdit. Elle referma la porte. Le rayon de lune disparut : nous fûmes seuls avec cette faible lumière.

Elle tenait le flambeau, pareille à une vestale antique, et ses voiles de pourpre s'avivaient, barraient son front d'un pli sanglant, rougissaient son visage pâle. Autour de nous, es ombres se creusaient en cintres, s'allongeaient en chapelles latérales, et, au delà de la voûte basse, s'élevaient, soudain démesurées, couraient vers la fenêtre, se tendaient droites vers les morceaux de ciel constellé apparus entre les arcs.

Elle posa le chandelier sur une dalle funéraire et s'assit près de lui. Je n'osai pas m'approcher. Tout ce que sa beauté avait d'insolite se découvrait à moi. Dans ses yeux, que le vacillement du cierge cernait d'ombres mouvantes, passaient des soubresauts de folie, et pourtant sa face soumise révélait toute la puissance d'une passion consciente d'elle-même.

— Regardez ! Regardez, comme la voûte est grande !

Elle tendit la main. Une faible lueur au-dessus du flambeau montrait le croisement des cintres.

J'eus la pensée de Cassandre, seule dans une de ces salles voûtées dont Mycènes a gardé les restes, écoutant, les yeux et la gorge battants, les pas de Clytemnestre approchant du fond des corridors.

La femme semblait aussi guetter, tendue vers le silence, comme si un pas insensible pour moi devait tout à coup se faire entendre.

Entendait-elle, dans la nuit, seule avec moi, la folie s'avancer ainsi qu'une furie impitoyable, prête à l'œuvre de meurtre, pareille à cette Clytemnestre qui ne devait pas se laisser fléchir ?

J'avais presque peur d'elle, la sentant d'un monde différent du mien, de ce monde auquel appartiennent ceux pour qui les

lois de notre raison n'existent plus, et devant qui un autre univers s'ouvre soudain ou est près de s'ouvrir.

J'oubliais à la fois son amour et mon désir. Elle était marquée par le destin, et j'avais devant elle le respect que l'on a pour les morts. D'ailleurs, pourquoi m'avait-elle conduit ici, parmi toutes ces tombes et dans toute cette ombre ?

Elle restait toujours immobile, près du cierge qui se consumait, enroulée dans les voiles de la prophétesse.

Je l'appelai par son nom véritable : Cassandra !

Elle se retourna vers moi, et, dans le mouvement qu'elle fit, elle accrocha de ses voiles le pied du flambeau.

Il tomba, roula à terre, et la lumière s'éteignit.

Tout redevint silence et ténèbres hostiles.

Je sentis ses mains aveugles qui me cherchaient.

— Où êtes-vous ? Où êtes-vous ?

Elle parlait d'une voix changée, presque aphone, et je m'écartais de ses mains tâtonnantes, saisi d'une crainte irrésistible, comme si elle pouvait m'entraîner avec elle dans quel abîme insoupçonné.

Puis mon effroi s'évanouit, je revins vers elle. Ses bras me saisirent et se crispèrent sur moi. Je cédai au vertige.

Tout à coup une volonté plus puissante qu'elle-même sembla l'armer contre moi. Ses mains, qui m'avaient appelé, me repoussèrent. Son corps, qui m'avait cherché, se refusait. Elle se défendait de moi comme la prophétesse dut se défendre du barbare victorieux.

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Elle luttait désespérément avec une force violente. En vain j'essayai de la retenir, elle m'échappa, courut jusqu'au fond de la nef, ouvrit la lourde porte basse. La lune glissa de nouveau sur les dalles, y creusa un cancel de lumière silencieuse qu'arrêtaient bientôt les ténèbres.

Béatrice ne bougeait pas. Son ombre s'allongeait sur les marches. Lorsque je m'approchai d'elle, elle recula jusqu'au seuil, s'adossa au pilier, étendit le bras pour me barrer le passage.

Vêtue de pourpre et de nuit, elle gardait l'église funéraire, semblait m'interdire de son geste hostile l'entrée bienheureuse des pays mollement endormis dans la clarté !

Pourtant, lorsque je fus près d'elle, elle abaissa le bras et

tendit vers l'horizon. Là-bas, à travers les arbres, apparaissait une lueur, rouge comme celle du feu.

Un incendie?

Je l'entraînai. Nous franchîmes le bois de pins qui termine l'île. Elle glissait sur les aiguilles tombées et parfois s'appuyait à moi,

Arrivés au bord de l'étang nous ne vîmes rien que la même lueur étendue sur les terres.

Des fumées montaient, molles comme des fleurs aériennes, sur leurs tiges droites, jaillies des brasiers.

— Ce sont des herbes que l'on brûle.

L'incendie gagnait. Parfois il semblait dédaigner tout un espace de terrain et refleurissait plus loin. Le vent s'était levé et en entraînait les semences. Sans cesse un nouveau foyer germait, et à son tour projetait ses graines de flamme.

Tout le bord de l'étang se couvrait de pourpre.

— Allons voir de plus près.

Je détachai la barque amarrée au rivage et je la conduisis sur les eaux jusqu'aux terres incendiées.

Près de nous un tamaris brûlait. Ecroulé à demi, il formait à lui seul un bûcher gigantesque, où se tordaient des rameaux d'or.

Béatrice le regardait et tout son visage encadré de pourpre se dorait dans cette lumière.

Soudain, sur une montagne lointaine à l'horizon, tout près du ciel, un autre incendie éclata, comme si des mains invisibles l'avaient allumé.

Ce ne fut d'abord qu'un point lumineux, puis il grandit, accroché au faîte du mont.

Il jaillit sur la nuit, ouvrit ses ailes immenses, pareil à ces bûchers qu'allumèrent les Grecs et qui, de montagne en montagne, devaient apporter la nouvelle de la prise de Troie.

La femme, près de moi, regardait dans la nuit s'élever les flammes.

Je surveillais les autres monts. N'allait-il pas s'y poser tout à coup l'oiseau de feu, annonciateur de la Victoire ?

Tout me paraissait possible.

Cassandre, traînée près du premier bûcher, regardait s'envoler les messages flamboyants, et là-bas, au delà des mers, ils

proclamaient la défaite de la cité et le servage de la prophétesse.

Elle était désormais la proie du chef barbare et chaque feu allumé dans la nuit ornait d'un nouveau flambeau ses noces infamantes.

Je la pris par la main brusquement, comme un maître.

Ses yeux restaient obstinément fixés sur les hauteurs. Des reflets de fournaise couraient sur sa face. Elle voulut parler, mais sa voix sombra dans une détresse infinie. Un frémissement de douleur la secoua toute, puis elle s'immobilisa dans un orgueil farouche et je vis dans ses yeux la haine de la proie forcée.

Je la laissai seule.

Alors, comme si toute la douleur de cette femme n'eût été faite que pour me révéler un rêve inattendu, je trouvai, en la regardant de loin, assis dans la barque, sur l'eau que revêtait de pourpre mouvante l'éclat des brasiers, le second acte de la tragédie inachevée. Telle qu'au soir où la voix de la prophétesse m'avait parlé, monta auprès de moi la même voix mystérieuse.

Quand Béatrice revint, j'étais calme.

Le soleil, à l'orient, tendait de légers voiles d'or. Dans cette lumière pâle, le visage de la femme vivante perdait son éclat, se recouvrait de cendre. Elle ne parlait pas, assise à l'avant, le dos tourné à l'aurore. Une lassitude profonde joignait ses mains sur ses genoux. Ses yeux évitaient mon regard et la barque, qui avançait péniblement, me semblait lourde, à chaque coup d'aviron, de tout le poids de sa destinée.

J. GALZY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

EPILOGUES

Maroc. — Le sens de l'histoire.

Maroc. — Je l'avoue, je n'ai guère vu, dans les menaces d'un conflit avec l'Allemagne, que les embêtements d'une guerre qu'il fallait éviter, non peut-être à tout prix, mais qu'il eût été raisonnable de payer même un bon prix. Et que les négociations prennent un tour très favorable, qu'il ne s'agisse plus que de céder un morceau de l'inutile Congo, inutile pour nous qui l'avons déjà vendu à des sociétés belges, et les Français ne sont pas encore contents ! Je renonce à participer à un sentiment national qui n'est fait que de vanité, d'amour-propre et de politique.

Etant donné l'état de l'Algérie, on comprend fort bien que l'Allemagne, pour peu qu'elle ait des intérêts au Maroc, ne nous ait pas laissés nous y établir sans exiger quelques garanties. Elle désire donner de l'extension à son commerce et le commerce est une question dont la France se désintéresse. Je n'ai pas qualité pour défendre les ambitions commerciales, mais on m'a dit que les Etats ne subsistaient que par là. Nous n'exportons que des discours et des articles de journaux : je me demande si ces denrées d'éloquence sont très rémunératrices. Depuis cinquante ans et plus que l'Algérie est entièrement pacifiée, nous n'avons encore pu établir un service honorable de bateaux entre la côte d'Afrique et la Provence. Un de mes amis, qui en revient, et qui avait été tenté d'acquérir là-bas un petit domaine, a reculé devant les conditions inconfortables du voyage. Tant que l'Algérie sera fermée aux lignes de bateaux étrangers, ce sera un pays incertain et sans beaucoup d'avenir. C'est probablement de la politique, aussi, mais c'est à coup sûr de la folie patriotique. Au moins, grâce à l'accord franco-allemand, on pourra aller au Maroc, et peut-être que les lignes françaises, stimulées par la concurrence, y seront tolérables. Dans vingt ans, la situation sera très claire sur les côtes barbaresques. La Tunisie et la province de Constantine seront exploitées par les Italiens ; la province d'Alger et le Maroc par les Allemands ; l'Oranie par les Espagnols. Sur tout cela, le drapeau français, c'est-à-dire le drapeau de l'Administration, sauvera la face.

Mais ces côtes barbaresques sont un bien autre sujet de méditation et elles témoigneraient à elles seules de la vanité des conquêtes coloniales. Elles furent phéniciennes, romaines, vandales, grecques,

arabes, turques, espagnoles, avant d'être partagées inégalement entre les trois puissances de la Méditerranée occidentale, et la plupart de ces dominations y ont laissé des traces, plus ou moins fugitives, de leur passage. On dirait vraiment que toute construction dans l'Afrique du Nord ne peut être élevée que sur le sable. Cela tient probablement moins à la nature du sol, car ce sable est ici métaphysique, qu'à l'incapacité des races conquérantes à s'assimiler avec patience la vraie nature africaine. Et la race autochtone y est sans doute plus incapable encore que toute autre. C'est un grand malheur pour une terre d'avoir eu pour premier possesseur un peuple impuissant à la modeler puissamment. Sur les malfaçons originaires la civilisation ne fait jamais que semblant de s'établir. Le Maroc, cependant, pourrait être une exception à cette vue d'ensemble, car c'est un pays à fleuves, et un fleuve est par lui-même, si le climat n'est pas trop contradictoire, un commencement de civilisation. De fleuve et de mers : aussi un chapelet de ports sur les côtes, de cités agricoles à l'intérieur. Ces conditions y ont donc façonné une race primitive meilleure et plus unie au sol dont elle vit. Il n'y a pas bien des siècles, le Maroc et l'Espagne du Sud, c'était tout un comme milieu, et le Maure qui passait de Grenade à Fez ne changeait pas d'existence. De toutes les acquisitions coloniales que pouvait faire, dans le vieux monde, l'Europe (je ne dis pas la France, seule, qui n'y sera jamais que la force militaire et la force administrative), c'est assurément la plus belle et la seule qui ait une valeur vraie, valeur de terroir, valeur de race dressable et en partie dressée. Pour qu'une colonie vaille, il faut que la race qui la détint anciennement soit forte ou que, de même que dans la presque totalité des Amériques, elle soit nulle. Les races intermédiaires, les races coriaces, qui campent sur un sol sans y creuser de fondations, le gâtent à jamais et les meilleurs conquérants n'en feront rien.

Le Sens de l'histoire. — Il y a une manière de savoir l'histoire, d'avoir réfléchi à l'histoire, de s'être donné l'illusion de comprendre l'histoire, qui empêche qu'on prenne un intérêt vrai aux choses contemporaines. En ce sens, si c'est un devoir pour l'homme de participer à la vie sociale, nationale et internationale, l'histoire est immorale. L'histoire enseigne le désintéressement. Quoi, une guerre qui fait changer de maîtres l'Alsace et une partie de la Lorraine, vous voulez que cela me passionne ? Mais cette aventure est arrivée sept ou huit fois. Reportez-vous donc aux guerres et aux partages qui suivirent la mort de Clovis, puis la mort de Charlemagne, dont Napoléon n'a fait qu'imiter la manie conquérante. Leurs deux empires, au grand moment du second, sont quasi superposables. Laissez-moi lire dans Eginhard l'histoire de Napoléon Ier. Peut-être que les anecdotes diffèrent, mais je m'intéresse à l'histoire et non aux anec-

lotes. Et Tripoli? Mais ce n'est qu'à peine de l'histoire. Savez-vous que quand Charles-Quint eut la fantaisie de prendre Tripoli, il n'eut pas celle de le garder et qu'il en fit cadeau aux chevaliers de Rhodes, ainsi que de l'île de Malte? L'histoire nous apprend à n'attacher aux choses qu'une importance relative, et cette importance en effet est rès souvent nulle au point de vue philosophique.

Quand on connaît les histoires particulières qu'on nomme histoire ittéraire, histoire de l'art et qu'on a l'esprit tourné à toujours en éférer du présent au passé, notre littérature et notre peinture présentes diminuent singulièrement de valeur. Ce roman, qui passionne nos contemporains, que tout le monde veut lire, dont le monde parle, vous n'êtes pas longtemps à le classer parmi ces livres de jadis lont il est avantageux ou ridicule de connaître le titre. Qui peut dire i le poète d'hier, auquel on élève un monument aujourd'hui, sera utre chose qu'un des « Cent poètes lyriques » des premières années lu vingtième siècle ou des dernières du dix-neuvième? L'histoire de a littérature aussi est immorale; elle est destructive du présent. Heureusement que nul ne songe sérieusement que les jugements futurs puissent différer, sinon en justice, des jugements présents. Et la jusice, pour qui n'acquiert pas avec ses livres la gloire et la fortune, est oujours l'illusion que la postérité ne lui refusera pas du moins le premier de ces bienfaits.

Il est donc tout à fait légitime de considérer l'ignorance en ces natières comme beaucoup plus favorable que la science au maintien le l'activité humaine et de la haute idée qu'elle doit se faire d'ellenême pour persévérer dans ses efforts et dans ses illusions. La royance absurde au progrès indéfini, qui domine aujourd'hui, neuralise en partie les mauvais effets de la connaissance historique, nais au prix de contradictions épouvantablement bêtes, pour qui les urprend. Si l'étude du passé n'est que l'étude des moments inférieurs le l'humanité, rien n'est plus inutile. Si elle nous enseignait, par asard et comme je le crois plutôt, que le présent n'est que la répéition du passé, elle serait encore inutile, mais de plus dangereuse, parce que décourageante. On coupe court à ces mauvaises impresions en fermant les livres et en suivant assidument les champs de ourse et les aérodromes. Et encore les champs de course ne sont que lu vieux-neuf byzantin et même de la bonne époque grecque. Les éroplanes suffisent à édifier jusqu'au sublime la badauderie humaie, les aéroplanes que l'église bénit volontiers, « parce qu'ils volent près du ciel, parce qu'ils sont le symbole de l'âme qui monte vers Dieu ». De telles bêtises sont pour l'humanité une belle garantie.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Steenne : *Daniel Ulm, officier juif et patriote*, H. Fabre, 3.50. — François Léonard : *Le Triomphe de l'homme*, Librairie générale, 3.50. — Marcel Imer : *Le Jardin sans lumière*, Grasset, 3.50. — Marguerite Regnaud : *Le Moulin sur la Soufroide*, Grasset, 3.50. — P.-H. Devos : *Monna Lisa*, Librairie générale, 3.50. — Serge Baraux : *Harassoune*, Figuière, 3.50. — Emile Bodin : *La Jolie Linde*, Albin Michel, 2 fr. — Max Deauville : *L'Amour dans les ruines*, Librairie générale, 3.50. — Emile Elsen : *L'Eternelle aventure*, Grasset, 3.50. — F.-E. Morisseau : *Bobine et Casimir*, Librairie générale, 3.50. — Georges Rency : *Frissons de vie*, Librairie générale, 3.50. — Romain Coolus : *Les Amies de nos amis*, Vie parisienne, 3.50.

Daniel Ulm, officier juif et patriote, par Jean Steenne. Nous avions eu l'inondation, puis la sécheresse qui engendre la famine (ou la cherté des vivres), les cuirassés qui éclatent, les aviateurs qui tombent, les enquêtes à propos du latin, les conférenciers du féminisme, mais il nous manquait tout de même un nouveau livr sur l'Affaire. Quelle affaire? Mon Dieu, oui, on commençait à l'oublier, notre affaire à jamais troublante. Je sais bien que la petit affaire Steinheil était venue pour remuer encore une fois les « couches profondes », ce cliché de journaliste que l'on retourne en styl rosse pour désigner l'incapacité de quelqu'un, cependant on s'étai doucement assoupi... on aurait pu s'imaginer que le sujet s'épuisait. Mais l'Affaire c'est l'hydre ; au fur et à mesure qu'on coupe un volume sur la matière il en repousse un autre. Notre bonheur ne serai pas complet sans un dernier numéro de ce feuilleton dont toute l'Europe nous a certainement envié la lecture, sinon la facture. Voici un œuvre très honorable publiée en l'honneur de l'affaire Dreyfus et l'o ne peut certainement pas mettre en doute le bon vouloir de l'auteur car il ne doit pas être né malicieux : il intitule son roman, so document humain plutôt : *Daniel Ulm, officier juif et patriote*. Avant d'avoir lu le prologue de cette histoire et en contemplant l petit soldat de bois peint par Hermann-Paul sur la couverture, j'a tout de suite songé (vous en auriez tous fait autant) à la second *affaire*, celle dite du traître *Ulm...o*. Eh bien, non, il ne s'agit pas d malheureux en question. Ce Daniel s'appelle Ulm... comme la ru ou comme les dogues, mais l'auteur n'a nullement voulu nous entre tenir de ce que j'ai l'indélicatesse d'appeler : le fait nouveau de l'a faire Dreyfus. Daniel Ulm est un bon petit soldat peint d'apr nature, il aime le drapeau, il marque le pas avec toute la science d rythme et quand les couches profondes sont remuées il est ahur désespéré, dégoûté. Il a le grand respect de la discipline et il n comprend pas qu'on puisse nier l'esprit militaire en y substitua l'esprit révolutionnaire, enfin c'est un excellent cœur, plein d'amou pour sa famille et pour sa petite sœur, personnification de l'inquiétu sous le crayon un peu pressé d'Hermann-Paul, très amateur de

gne droite qui,comme chacun sait, est encore le plus court chemin. Daniel Ulm ce n'est pas du tout le traître Ul...mo. Pourquoi diable auteur nous a-t-il choisi ce nom-là ? Est-ce une simple coïncidence? Ou mieux n'a-t-il pas connu le... juif officier et traître? Ce roman st d'une belle sincérité. On y montre le soldat dans toute sa passiité, n'ayant jamais osé comprendre en dehors du service, Français vant d'être israélite, ne cherchant que le meilleur moyen de défenre sa patrie. Il faut estimer ce livre parce qu'il a le courage de nous amener en arrière et de ne rien nous apprendre que nous ne sachions éjà. Mais oui, des officiers juifs sont très capables d'aimer leur parie et le drapeau. Ils ont même, si j'ose dire, beaucoup de mérite garder le respect d'une armée qui leur en fit voir de toutes les coueurs ; pourtant cela n'empêche pas du tout l'affaire Ulm...o d'exister, t de ce qu'un pauvre officier juif *fut coupable* je ne trouve pas qu'il ait une raison suffisante pour incriminer un tas de braves officiers uifs...,seulement je ne vois pas non plus la nécessité de blanchir le remier Ulmo avec ce Daniel Ulm dans la fosse aux lions. L'acteur éclare être né à la vie consciente en ces jours mémorables de lutte our la justice, la pensée libre. Il est jeune. Moi je ne suis pas né à ette époque et j'en rends grâces au dieu des juifs. J'ai senti, hélas! nourir ma belle confiance dans la justice divine quand j'ai pris onnaissance du fait nouveau. Il me semblait (je suis aussi un naïf) u'après une pareille affaire, un officier juif préférerait se brûler la ervelle plutôt que de trahir ou de prouver d'une manière quelconue qu'un officier juif pourrait vendre des papiers à l'ennemi. Or, le raître Ulmo, c'est l'affaire retournée, mise à l'ordre du jour et c'est, e me permets de l'insinuer, manquer de perspicacité que de nous emander de la sympathie pour Daniel Ulm, un garçon d'ailleurs rès recommandable. Ah! que ne pouvait-il s'appeler comme tout le nonde! s'écrierait le regretté Mac-Nab.

Le Triomphe de l'homme, par François Léonard. Le triomhe de l'homme, c'est généralement de pousser l'art de la destruction usqu'à sa plus extrême limite, et en voici une preuve anticipée. Les ommes, ayant perfectionné la vie au point qu'ils n'ont presque pas esoin de vivre, se blasent sur les merveilles qu'ils ont créées. Un avant découvre qu'en faisant passer un courant électrique de l'un à autre pôle il est possible de dévier... Qu'est-ce que la planète que ous habitons? Un train qui marche en rond et qui par conséquent 'arrive nulle part. Si on le dirigeait ou plutôt si on l'excentrait? ussitôt toute la terre, le monde entier applaudit à cette excentriité. On commence les travaux et comme les hommes de ce siècle-là depuis longtemps Paris est en ruines) terminent les travaux de oirie qu'ils entreprennent, on arrive à lancer la planète sur une ouvelle piste. Elle se met en marche pour Véga, son nouveau soleil.

Après des siècles d'hiver et d'obscurité, elle ressuscite sous les pre miers rayons d'un nouvel astre ; mais bientôt l'astre grandit, ouvr une bouche dévoratrice, une bouche de chaleur, un four et la pauvr planète, désorbitée par... le triomphe de ses habitants, se volatilise telle une simple bulle de savon. Ce roman, à la fois scientifique e fantaisiste est fort attachant.

Le Jardin sans lumière, par Marcel Imer. Mi-bouffonne mi-sérieuse, cette histoire de la famille Ferlampier nous promène dan des milieux singulièrement mondains. Le titre indiquerait une idyll mélancolique et il y a des scènes extraordinairement drôles, un peu la façon des clowneries américaines. Ces gens s'efforcent d'aimer, par ce que sans amour la vie est un jardin sans lumière, mais ils son souvent si parfaitement ridicules qu'ils feraient fuir le plus effront des amours. La danse de caractère du vieux Monsieur qui veu apprendre à la jeunesse comment on s'amuse et qui, pour ce, envoi son escarpin dans la figure d'un portrait est bien le numéro le plu amusant qu'on puisse trouver... dans un *jardin sans lumière*.

Le Moulin sur la Soufroide, par Marguerite Regnaud. Un mère très exclusivement éprise de son fils et qui lui sacrifie ses deu filles. Un odieux type de femme glacée, n'aimant que sa haine, ca elle voudrait poser en regard de celui qui l'a négligée un homm sorti d'elle, plus riche, plus beau, plus protégé contre la vie. Peu peu tous ses efforts sont contrariés par ce fils tant aimé, dont le carac tère droit s'émeut devant la préférence injustifiée. Une de ses sœur devient folle, parce qu'on a repoussé son amoureux en lui refusan une dot. Pendant la guerre de 70, il est tué, le moulin sur la Sou froide est incendié et il reste à la mère ses sacs d'écus qu'elle donn à sa seconde fille, n'ayant plus besoin d'argent elle-même, puisqu son préféré est mort. Roman sombre, mais sobre, et que l'on sen écrit d'après une possible documentation.

Monna Lisa, par Prosper Devos. Hélas! Non! Ce n'est pa celle qui court les grands chemins. C'est une petite femme d'artis bien sage ou qui voudrait bien l'être, bien fidèle, ne demandant qu demeurer dans son cadre avec le peintre qui l'a choisie comme mo dèle. Mais le peintre est de caractère léger, si sa peinture est sérieuse il trahit sa Monna Lisa pour une espèce de théâtreuse assez null quoique d'une perversité des plus savantes. Monna Lisa tombe dan les bras du petit ami discret qui la convoite depuis longtemps san d'ailleurs, pouvoir la réussir sur la toile, et elle se console et essa d'oublier. Les deux anciens amis se rencontrent, rivaux maintenan et le premier apprend au second comment on fait un beau portrai Monna Lisa, reconquise par l'art de son vrai maître, retombe sous charme... et dans ses bras. Il y a des détails savoureux, en plein pâte, selon le sujet.

Harassoune, par Serge Baraux. Triste existence d'une petite le du hasard née d'une mère presque animale et d'un père vagaond inconnu. Dès la plus tendre enfance on la courbe sur les plus ırs travaux et on la salit de toutes les manières. Les paysans ne nt pas miséricordieux. Dans les villes, le pauvre gibier des bois de ns est encore plus maltraité, car les hommes le pourchassent de utes les manières. Une idylle avec un petit soldat, simple comme le, ignorant, mais d'un cœur capable de se donner sans restriction, laire un peu cette vie misérablement obscure, puis, il meurt, et eurent avec lui toutes les bonnes résolutions, les meilleurs instincts Harassoune. Traînant désormais un corps qui n'est que la guenille celui qu'elle avait régénéré dans l'amour, la passante va de ville en lle, et de village en village, jusqu'au jour où, se croyant une mission révoltée, elle met le feu aux bois de son pays d'origine. Ainsi finit sorcière... dans son élément. Une préface de J.-H. Rosny jeune ous résume ce livre en en faisant valoir les très réelles qualités.

La Jolie lande, par Emile Bodin. Un fermier seulement amaur de sa terre et un ancien zouave qui a perdu son bras droit à edan se disputent l'imagination d'un gamin, et le soldat l'emporte. erre Brisetout devient un glorieux capitaine. Ce seront ses enfants lui qui reviendront à l'agriculture par un juste retour de l'équilibre ımain. De nombreux dictons et chansons émaillent la *jolie lande* leurs fleurettes aux parfums connus, mais qui font toujours plair à respirer.

L'Amour dans les ruines, par Max Deauville. Un savant, ne coquette, un vieux mari. Entre les deux hommes mûrs, la coıette choisit... son cousin, naturellement, jeune vaurien qui éclaire s ruines de la lueur... d'un feu de paille, feu de Saint-Jean aussitôt eint qu'allumé. Le savant se morfond en des missives soigneuement drapées de lierre.

L'Eternelle aventure, par Emile Elsen. Femme de théâtre plaignant de l'instrument qu'elle est, qui, selon ses propres aveux, rend pas idéalement ce qu'on lui confie en pensée ou en paroles. lle veut se distraire dès qu'elle a quitté la tunique sacrée des vieres antiques et son amant trop littéraire lui apparaît le Monsieur ıcombrant. Ce sont là des sentiments très naturels d'instrument de elle précision... et les meilleures actrices ne sont que cela, ne doient pas être autre chose sous peine de se détruire en vibrant trop.

Bobine et Casimir, par F.-E. Morisseaux. Bobine est une ienne épagneule et Casimir est un petit lapin qui fuit les chasseurs out en philosophant dans une aimable famille. Il raconte l'histoire es *vieilles Lunes*, mais retourne pour son malheur aux serpolets 'antan. A la fin du livre, un autre paragraphe de la vie d'un aniıal, *Bobbie*, qui ne manque pas de saveur ni de verve gauloise.

Frissons de vie, par Georges Rency. Récit des affres d'u
pauvre mari, *l'Ame conjugale*, est touchant, car pour ne pas com
prendre la jalousie, sentiment barbare, on n'en est pas moi
homme.

Les Amis de nos amis, par Romain Coolus. Psychologie
noceurs et de noceuses... A noter l'influence du chiffre 13, qui jo
un rôle conciliant dans la partie... triangulaire que fait Mirette av
ses deux bons amis.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

*Les Satyres du Sieur de Sigogne, extraites des recueils et manuscrits saty
ques, choisies et réunies pour la première fois avec une biographie et des no*
par Fernand Fleuret, 1 vol. in-16, 4 fr. Sansot. — *Gaultier-Garguille, comed
de l'Hôtel de Bourgogne. Notice d'après des documents inédits*, par M. Em
Magne, *suivie des chansons de Gaultier-Garguille et de la Farce de Perri*
1 vol. in-16, 2 fr. 50, Michaud. — *Contes et Facéties Galantes au XVIIIe siè
Introduction et Notices*, par Ad. van Bever, 3 vol. in-18, 3 fr. 50, Michaud.
Duclos : *Histoire de Madame de Selve. Edition ornée d'un portrait de Latour, a
une introduction*, par Emile Henriot, 1 vol. in-16, 2 fr., Grasset. — Louvet de C
vray : *Les Amours du Chevalier de Faublas. Préface, Notes et Appendice*, p
Ad. van Bever, 3 vol. in-18, 3 fr. 50, Michaud. — Pierre Lièvre : *Notes et
flexions sur l'Art poétique*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Grasset.

M. Fernand Fleuret vient de publier **Les Satyres du Sieu
de Sigogne**, extraites des recueils et manuscrits satyriques, ch
sies et reunies pour la première fois : « De tous les écrivains de v
leur, écrit-il dans sa Préface, que la postérité a refusé d'enregistr
de tous les aventuriers aujourd'hui sans renom, nul n'est plus oub
que Sigogne, nul n'échappe plus aux curieux, insuffisamment re
seignés par le *Journal de l'Etoile* et les *Notes de Tallemant*. » Au
lira-t-on avec le plus grand intérêt l'étude biographique et généa
gique que M. Fleuret a consacrée au poète. Charles-Timoléon
Beauxoncles, chevalier, seigneur de Sigogne, Rochereux, Oucqu
Saint-Simon et autres lieux, gentilhomme ordinaire de la Chamb
et Appartements de Sa Majesté, capitaine des Ordonnances du R
et cornette au régiment de Mayenne, etait, comme on le voit, de bon
maison, si on ajoute à ces titres celui de gouverneur de la ville
Dieppe. Favori de Henri IV, son intimité avec le roi fut si gran
que le monarque l'employa comme négociateur de ses amours, « aya
rencontré en lui un courtisan peu scrupuleux sur le chapitre de l'ho
neur», si peu scrupuleux qu'il collabora aux amours de son maît
Les faveurs de Mlle de Verneuil lui valurent la disgrâce du roi, c
lui enjoignit de retourner à son gouvernement de Dieppe.

Lorsque Henri IV lui pardonna et le rappela, Sigogne ne fit q
quelques apparitions à la cour : « De nouvelles habitudes contract
à Dieppe où son autorité lui permettait de « ne respecter la ve

aucune femme », la facilité qu'il y avait de se procurer pour ses ébauches des sommes énormes en pressurant les protestants ; le édit qu'il s'y était assuré par la force ; tout contribuait à le tenir ésormais éloigné de Paris. » Il mourut à Dieppe le 16 avril 1611 : En ce mois, note Pierre de l'Estoille, mourut M. Sigougnet, gouverneur de Dieppe, duquel on disoit que le gouvernement d'un aras de garces et de guildines eust été plus propre que celuy d'une lle ville... »

Il faut bien dire que, dans ces vingt pages, dont je n'ai pu donner i qu'une esquisse, M. Fleuret a concentré tous les renseignements documents qu'il lui a été possible de recueillir sur Sigogne : il y a le résumé de longues et patientes recherches.

Il était nécessaire, dit très justement M. Fleuret, de détruire cette gende qui fait encore de Sigogne « une sorte de baron de Fœneste, n faquin parvenu, petit-fils d'un bárbier de village et fils d'un valet écurie aux gages du maréchal de Brissac ». Le reproche qui fut fait cette famille de n'appartenir pas à la noblesse est d'autant plus mal ndé, est-il expliqué encore ici, que le petit-fils de Pierre de Beauxicles, écuyer et premier seigneur de Cigognes, mourut chevalier de aint-Michel en 1572. La réception dans l'ordre impliquait les seize uartiers.

Et maintenant que dire de la poésie de Sigogne, quelquefois délite et subtile, mais plus souvent grossière et rebutante? Il étale sans ergogne, dans ses vers, toutes les tares et toutes les maladies de l'amour, et ne décrit guère les intimités de la femme que pour en moner les misères. Ce genre d'obscénité rendrait chastes les satyres ux-mêmes : « Cet art cependant a sa valeur, écrit M. Fleuret. Il est reflet fidèle d'une société pittoresque, le témoin du langage argoque des soudards, des veneurs, des valet de chiens, des bateleurs et es filles qui encombraient les tavernes au temps de Mathurin égnier. » M. Pierre Louys compare presque Sigogne à Mallarmé, our l'inattendu de quelques-unes de ses strophes, et M. Fleuret apparenterait plutôt à Corbière. Je ne sais ; mais il y a dans telles tances (pages 95 et suivantes : on n'en peut citer même une strophe, nt les mots, sans être latins, y bravent l'honnêteté) où on découvre merveilleuses trouvailles d'expressions. Trouvailles ! et c'est bien mot, car Sigogne ne semble pas avoir beaucoup travaillé ses vers.

§

Voici le meilleur livre et le plus complet qui ait été écrit sur **aultier-Garguille** et l'hôtel de Bourgogne : il est de M. Emile agne, le biographe de *Madame de Villedieu*. On trouvera dans volume, à côté d'une vie parfaitement reconstituée du célèbre omédien, et de l'historique de l'hôtel de Bourgogne, un choix des

plus curieuses chansons de Gaultier-Garguille. Ces chansons son écrit M. Magne, d'une même inspiration que sa farce. « Directeme prise au fonds populaire, elle lui est, avec toute sa saveur, restitu Notre comédien ne se préoccupe pas le moins du monde de fai œuvre personnelle. Utilisant le procédé que Molière plus tard pe fectionnera, il choisit en tous lieux son bien et l'accommode aux néce sités de la scène. » Son but, en effet, est uniquement de faire ri et le public ne lui demande pas d'autre originalité. Ses chanso continue M. Magne, ont été pour la plupart cueillies «aux lèvres d paysans normands, des bergers gascons ou des artisans parisie Elles appartiennent au folkore; elles ne sont point de la littérature ». quoique le folkore soit aussi de la littérature. Ces chansons, que l' pourra lire dans la seconde partie du volume, sont d'une obscén un peu révoltante pour notre sensibilité d'aujourd'hui, mais el nous renseignent sur le goût du public de cette époque, puisque sont ces grossièretés qui ont fait la popularité de Gaultier-Garguil Parmi ces chansons qui ne célèbrent guère que les «délices de l'a sexuel », M. Magne en a découvert quelques-unes plus délica qu'il est tenté de comparer, pour la grâce et la fraîcheur, avec meilleures de Voiture ou du Comte de Maulévrier. On préfère peut-être les autres, à cause même de leur brutalité d'expressio plus représentatives d'un milieu et d'une époque.

La popularité de Gaultier-Garguille s'étendit bientôt au delà théâtre. « Peut-être par l'entremise de Nicolas Perrot d'Ablanco pénètre-t-il dans le monde et jusqu'à l'hôtel de Condé. » Gast d'Orléans l'invita, lui et ses camarades, à jouer en son palais, Louis XIII lui-même, « qui manifesta toujours un goût très vif po la comédie et la farce, se décide à les convier au Louvre ». Ceci d'a leurs, observe M. Magne, ne présente rien que de très nature depuis longtemps en effet, la troupe de l'Hôtel porte le titre de trou royale. Mais le comédien sut résister aux avances de la cour : ne voulut jamais devenir un comédien de cour, préférant garder simplicité, et sut résister aussi aux péronnelles artificieuses q l'invitaient à y être avec elles du « parti des petits coins », espéra tater quelques jours, écrit M. Magne, de « sa roide virilité ». Il maria bourgeoisement, et finit ses jours en un manoir norman Ainsi se termina la carrière de cet homme, qui d'ailleurs par sa na sance semblait destiné à vivre une vie paisible de hobereau. Sous nom symbolique de Gaultier-Garguille se cachait, en effet, le fils Loys Quéru ou Guéru, sieur de Fléchelles, et de Catherine du Fr che. Ce fut, sans doute, sollicité par les manières affables d'u comédienne, explique M. Magne, que Hugues Guéru s'enrôla délib rement en une troupe dont le sieur François Vaultray dirige pérégrinations: « C'est une bien pitoyable troupe et l'on ne s'exp

ue guère que, pour la suivre, le jeune homme abandonne sa famille, es droits à l'honorabilité, tout ce dont un homme de petite noblesse ait quelque cas en ce monde. Elle forme cependant l'embryon de 'Hôtel de Bourgogne. »

§

Sous ce titre : les Mœurs légères au XVIII[e] siècle, M. van Bever ublie, en trois séries, illustrées de reproductions de gravures de 'époque, les **Contes et facéties galantes**. Cette collection conient, à côté de chefs-d'œuvre connus, comme *le Hasard du coin du eu*, d'autres contes moins célèbres et qui méritaient d'être réimprinés. *Angola*, par Jacques Rochette, chevalier de la Morlière, est une es œuvres du XVIII[e] siècle qui nous fait peut-être pénétrer le plus ntimement dans le monde de la galanterie élégante de cette époque. ngola, le livre des boudoirs, Angola, que Monselet compare aux 'recieuses ridicules, Angola, « ce livre de la même veine française ue la Dame aux belles-Cousines, Jehan de Paris et les Quinze oies, est une satire très fine, et très bien écrite, de ces sociétés mbrées et enrubannées que les Lavreince et les Saint-Aubin dessièrent d'après nature ». M. van Bever ajoute : « Nos amateurs qui e sont souvent demandé, le nez sur les estampes, quel langage subil parlaient ces petits-maîtres et ces petites-maîtresses que l'on est enté de croire imaginaires, ne seront pas médiocrement étonnés, en isant *Angola*, de constater que tout cet élégant jargon est passé ans notre langue... ou presque. »

D'autres auteurs, comme l'Abbé de Voisenon, Meusnier de Queron, le chevalier de Boufflers, Charles Duclos, Du Laurens, Champenetz, etc., représentés ici par les meilleurs de leurs contes, achèent de reconstituer pour nous l'atmosphère voluptueuse de ce moaent. Quelques-unes de ces histoires galantes nous semblent maintenant, au point de vue de la psychologie, tout à fait superficielles et resque artificielles. Et il y aurait une intéressante étude à faire sur e sujet : on dirait que parfois ces contes sont moins des tableaux l'après nature que des prétextes à philosopher.

Et, puisque le nom de Duclos est ici prononcé, que l'on lise la emarquable étude que lui a consacrée M. Emile Henriot en tête de a réimpression de l'**Histoire de Madame de Selve**, tirée des *Confessions du Comte de* ***. Cette histoire, observe-t-il, fait déjà onger à *Adolphe*, autant pour la similitude du sujet que pour l'anayse psychologique. Mais cette similitude des situations permettra de nieux comprendre le contraste de la sensibilité romantique et de la ensibilité classique.

§

Il faut signaler encore cette réimpression, illustrée, elle aussi, des

Amours du chevalier de Faublas, par Louvet de Couvray. Bie
qu'ignoré de la génération présente, écrit très justement M. van Beve
Faublas n'est cependant pas sans réputation : « Ceux qui n'ont p
lu le livre célèbre qui a influencé Balzac, Barbey d'Aurevilly, et ta
d'autres, savent déjà que *Faublas* est la dernière incarnation
Don Juan. Enfin, ce n'est pas un mince éloge de dire que si les *M*
moires admirables du véridique Casanova ne nous avaient point é
révélés, *Faublas* serait encore ce qu'il fut pour nos grands-pères
le plus éloquent témoignage des mœurs galantes du XVIIIe siècle.

§

Après avoir posé en principe la vanité de mettre l'art poétique e
formules, inutiles aux hommes de génie, et plus encore aux autre
M. Pierre Lièvre, auteur de ces **Notes et Réflexions sur l'A**
poétique, ne peut résister au plaisir de rechercher des théori
esthétiques ni à l'orgueil de s'imaginer qu'on en peut formuler d'exa
tes et de définitives.

Sous une apparence de scepticisme, il y a dans ce volume un do
matisme péremptoire, rendu plus sensible peut-être par cette form
de sentence que M. Pierre Lièvre impose à toutes ses pensées.

L'auteur reconnaît qu'en poésie il n'y a plus qu'un genre : le l
risme. Tout ce qui n'est pas lyrisme est exclu de la poésie. Certe
Alors pourquoi M. Lièvre, qui reconnaît ce lyrisme chez les femme
se refuse-t-il à prendre leurs poésies au sérieux ? Ce sont les femm
qui se passeront le plus aisément de tout art poétique, puisqu'ell
sont exclusivement lyriques et n'écrivent que sous une impulsio
sensuelle.

A cette première partie du volume de M. Pierre Lièvre, qui trai
du sujet, du but et de la matière de la poésie, je préfère la secon
partie : considérations sur la technique. Dans ce chapitre, M. P. Li
vre montre une connaissance parfaite de la poésie actuelle, de s
silences, de ses accents et de toutes les délicatesses de sa musique.
écrit :

Un jour, bien certainement, il faudra dire :

> Voici venir les temp (s) où vibrant sur sa tige
> Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir,
> Les son (s) et les parfums tournent dans l'air du soir.

et il observe : à une liaison qui disparaît, succède souvent un hi
tus : une musique en remplace une autre. Ici, de curieuses lign
sur les beautés secrètes de l'hiatus, dont le vers français fut si lon
temps privé.

M. Pierre Lièvre déteste les rimes qui écartent le mot juste ;
cite ce vers de Charles Guérin :

Qu'au sein des blés houleux, s'enfoncent les faucilles,

il remarque que c'est avec des faux et non avec des faucilles que l'on oissonne. Mais non, j'ai encore vu, et sans doute au temps où uérin écrivait ce vers, moissonner à la faucille, et l'image est aussi elle qu'exacte. Mais maintenant le poète devrait écrire :

Qu'au sein des blés houleux, s'enfoncent les *faucheuses*.

Félicitons cependant M. Pierre Lièvre de la discrétion avec laquelle a su disséquer l'art poétique, mais, conclut-il : « les arts n'auraient û nous donner que des satisfactions sexuelles. » Le plaisir de l'anase ne détruit pas cette joie sensuelle que nous donne toute belle oésie. Un beau vers fait frémir la chair, comme un baiser.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Dudon : *Lamennais et le Saint-Siège* (1820-1834) ; Perrin, 5 fr. — Alfrep ébelliau : *Une amitié féminine de Lamennais* ; Extrait du « Mercure de Fran- », s. p. — Memento.

Lamennais et le Saint-Siège, par Paul Dudon. — M. Paul udon ne se trompe pas quand il paraît avoir quelque soupçon que s deux premiers chapitres de son livre sont trop courts. Surtout le remier chapitre. Il y est question, ou plutôt il devrait y être queson, du génie de Lamennais, du Lamennais de *l'Essai sur l'Indifféence*. Qu'on n'ait pas accordé à pareil sujet un développement conenable est une erreur, une injustice, une de ces « exagérations », uoiqu'à rebours, qui sont, dit M. Dudon lui-même, « le mensonge des onnêtes gens ». Dans ce livre où il s'agit spécialement des rapports e Lamennais avec le Saint-Siège, les grands services que Lamennais vait, antérieurement à ces rapports difficiles, rendus au Catholicise avec un livre comme *l'Essai*, sont à peu près passés sous silence. y a, quant à la valeur de ce livre, des objections théologiques à ire, sans doute. Mais que pouvaient peser ces objections savantes, our tant d'âmes jeunes, ardentes, dont *l'Essai* satisfaisait le besoin e croire ? Il ne faut pas oublier que ce livre célèbre suscita un enouveau de la foi, en France et en Europe. Il vint à une heure psyhologique, dont un ouvrage récent (celui de M. de Guichen sur l'état eligieux de la France à l'époque de la Restauration) a précisément ppelé les caractères ; il vint à un moment où, léguée par le XVIIIe ècle, aggravée par vingt ans de guerre et de brutalité (1), facilitée ailleurs par le Concordat lui-même, qui avait tourné à la fonconnarisation, à l'asservissement du clergé français, l'indifférence eligieuse semblait irrémédiable. Nous ne jugeons point, nous cons-

(1) Le Philippe Brideau de Balzac est le type de cette brutalité.

tatons en historien. L'*Essai* apporta le remède inespéré. Huet av
écrit un traité sur la faiblesse de l'esprit humain : l'*Essai*, dans
partie réfutative, c'était quelque chose comme ce traité refait, m
avec un génie que n'avait pas le docte évêque d'Avranches. Il s'e
suivait que « la foi était la base même de toute connaissance » (artic
contestable, dans l'église même, du point de vue de la théologie th
miste, rappelle M. Dudon ; mais qu'importait, encore un coup,
la sensibilité du temps ?), et que « l'intelligence n'avait à chois
qu'entre l'autorité ou le scepticisme universel ».

Un catholique a le devoir de se rendre compte des services que ce
pouvait rendre et rendit à l'ultramontanisme. M. Dudon, trop bre
avons-nous dit, dans son premier chapitre, ne s'émeut guère de te
services, que son livre n'aidera guère à imaginer. Discernons bie
cependant, qu'entre autres exemples, les premiers et les plus entho
siastes et utiles lecteurs de l'*Essai* se recrutèrent en partie parmi cet
nouvelle génération de prêtres ultramontains qui remplaçait le cle
gé gallican de l'ancien régime : leur ultramontanisme vint de l'*Ess*
ou fut puissamment confirmé par lui. Du point de vue catholique,
n'était pas là un mince service. Et nous ne parlons pas de la for
secousse imprimée au monde laïque. D'autre part, à une autre ép
que, postérieure, après 48, le renouveau du catholicisme en Fran
ne fut-il pas l'effet d'une propagande qu'on pourrait faire remont
sans trop de peine jusqu'à l'*Essai* ? Il est hors de doute, tout a
moins, que le triomphe remporté, toujours vers cette même époqu
par le catholicisme français sur l'Université est le résultat des reve
dications libérales que Lamennais formula le premier. Ces servic
directs et indirects semblent quelque peu oubliés de M. Dudon.

Nous connaissons aujourd'hui nombre de catholiques à qui la m
moire de Lamennais est, malgré l' « apostasie », restée chère. C'e
qu'ils sentent peut-être que, si l'influence du grand homme fut ass
rément trouble, elle fut aussi, dans son principe, vivifiante. C
Catholiques n'opposeraient peut-être pas au Lamennais des certit
des de l'*Essai* la distinction thomiste entre la « connaissance de fo
et la « connaissance de raison ». Ne cherchez pas, chez M. Dudo
cette sympathie clairvoyante. Homme de cœur, si nous en jugeo
par les paroles émues que lui inspire, çà et là, dans le cas de Lame
nais, tant d'infortune dans tant de talent, il reste cependant insen
ble à ces raisons du cœur, qui comptent tant quand il s'agit d'
homme comme Lamennais, et qui, de toute façon, avec lui, fire
merveille dans le domaine de l'apologétique. Que toute une soci
ait été prise aux entrailles par les paroles de confiance profon
qu'apportait l'*Essai*, c'est quelque chose, cela ! Mais M. Dudon p
fère bien mieux noter que Lamennais n'est pas tout à fait d'acc
avec saint Thomas d'Aquin.

On ne pouvait effectivement, de l'homme d'un tel sang-froid théologique, attendre que l'exposé méticuleux et froid qu'il a fait des difficultés de Lamennais avec le Saint-Siège. Unique objet d'un livre un peu étroit, cet exposé se recommande d'ailleurs aux historiens par un titre « capital » : son auteur s'est documenté, lui premier ou presque, dans les archives du Vatican, de sorte que nous avons désormais, sur la conduite de Rome à l'égard de Lamennais, le témoignage de Rome elle-même. Certes, c'est à considérer, et tous les amis de l'Histoire exacte seront reconnaissants à M. Dudon. Reste à savoir si ce témoignage de Rome, quelque respectable qu'il soit, pourra modifier l'opinion du public quant à ces rapports de Lamennais avec le Saint-Siège, et imposer la conclusion de l'auteur, que Lamennais s'est « perdu » par sa faute.

Mise, au lendemain de la propagande un peu vive de *l'Avenir* (le journal de Lamennais après 1830), en présence des tendances démocratiques de la doctrine « menaisienne », Rome condamna. Ceci est connu (bien que, d'après M. Dudon, il pouvait rester des doutes sur la portée de cette condamnation, qui fut entière). Mais divers faits concomitants l'étaient moins. Parmi ceux-ci, l'indépendance complète de la sentence pontificale peut être admise, M. Dudon montrant avec évidence que Rome se décida d'elle-même, par de pures raisons de doctrine, et non pour flatter l'autoritarisme réactionnaire de l'Autriche et de la Russie. Il faut écarter toute idée de prévarication. Mais nous craignons que l'exposé de M. Dudon ne montre en même temps, malgré tout, que les vengeances gallicanes aient été pour quelque chose dans la condamnation et dans les suites désastreuses de celle-ci. Le cardinal Lambruschini, si acharné contre Lamennais, avait été nonce à Paris, et il préférait, certes, des gallicans, d'ailleurs assez inoffensifs, comme Mgr de Quélen, à des ultramontains selon le cœur de l'auteur de l'*Essai :* la censure de Toulouse, expression des colères gallicanes, trouva, par lui, bon accueil à Rome, et put peser sur les décisions du pontife. Après la condamnation, Mgr d'Astros, qui avait pris l'initiative de la censure de l'épiscopat français, sut, tout en s'inclinant devant la réponse dilatoire de Rome quant à cette censure même, manœuvrer de façon à envenimer les polémiques, à aggraver la portée de l'encyclique de condamnation. Ces suites, que la passion empoisonna, amenèrent, beaucoup plus que ne le fit la douleur de la condamnation elle-même, qui avait été loyalement acceptée (nous ne partageons pas l'opinion de M. Dudon sur les prétendues réticences apportées dans cette acceptation primitive, laquelle, au fond, dépita les ennemis de Lamennais parce qu'elle le sauvait), Lamennais à discuter, à contester, à refuser la réitération de la soumission, et finalement à quitter l'Eglise. En résumé, l'on peut avancer, d'après l'exposé même de M. Dudon, que Rome, ou du moins le pontife romain, fut

modéré et bienveillant (quoique plutôt distant) envers Lamennais, mais que l'épiscopat français, d'ailleurs appuyé en haut lieu, fit tout ce qu'il put pour pousser les choses à l'extrémité, et y réussit.

Ce qu'il y a d'intéressant, de poignant dans la pensée de Lamennais, dans ce grand esprit déchiré, ce qui en annonce l'ardente bonne foi, et comme la blessure d'amour, ce sont ses contradictions mêmes. L'homme qui refusait toute autorité au jugement privé finit par revendiquer pour chacun la liberté de conscience ; l'ultramontain, le catholique romain, aboutit à la démocratie ; l'anti-gallican, l'adversaire du pouvoir civil en matière religieuse, qui n'admettait que la souveraineté de Rome, en vint à pousser à la révolution au nom de cette souveraineté même, la plus traditionnelle de toutes ; le politique ôtait les peuples aux rois pour les donner au pape, seul capable de diriger, mais cette direction se perdait aussitôt dans l'effervescence de la démocratie chrétienne suscitée de la sorte ; le doctrinaire du sens commun, du consentement universel, unique critérium valable de la vérité, jugeait que Rome seule pouvait réaliser cette harmonie des âmes, et n'en voulait pas moins donner voix, lui, l'archange exterminateur du « moi haïssable » ! à tous les individualismes libérés par charité chrétienne. On pourrait multiplier les contradictions. A Rome même, elles ne pouvaient que rester insolubles, détestables. Mais elles se conciliaient dans la pensée de Lamennais qui, selon l'interprétation de M. Dudon, estimait qu'en un temps d'oppression civile « la liberté d'autrui était pour les catholiques le moyen indispensable, non imprudent, et par conséquent licite, de revendiquer leurs libertés propres ». Et elles se conciliaient surtout dans le cœur de Lamennais, dans ce grand cœur sauvage et tendre, tout vibrant d'amour envers les humbles, les opprimés, les souffrants, les déshérités, qui appelait à l'aide, pour les « délivrer du mal », pour leur rendre la joie, la santé, la force — où il pourrait à son tour appuyer son ordre propre, — le plus vieux pouvoir de cette terre, le Catholicisme.

D'ailleurs, — toutes réserves faites sur certains assentiments donnés peut-être, malgré tout, aux animosités gallicanes, — Rome, en condamnant Lamennais, ne pouvait pas agir autrement. L'avenir a montré la justesse de ses vues quant aux hardis problèmes proposés par le généreux grand homme. Trois quarts de siècle ont passé et la démocratie chrétienne rêvée par l'auteur des *Paroles d'un Croyant* n'est pas près d'être réalisée. Le peuple ne va pas au Catholicisme, il va à la Science. Il est digne d'elle, elle est digne de lui. Vers celle-ci, tout ce qu'il a de badauderie, de grossièreté, le porte. Non, l'éternelle grossièreté du pauvre peuple ne cessera pas pour cette fois, parce qu'il y a quelques recettes chimiques et quelques

réussites mécaniques de plus dans le monde. Au contraire. Si Lamennais revenait et voyait notre âpre civilisation industrialiste, il apercevrait la vanité de ses espérances. Seulement, il garderait le droit de s'étonner d'être aussi sévèrement traité que vient de le faire M. Paul Dudon. Il est dangereux d'habituer le public à cette idée que le génie est déplacé dans l'Eglise.

§

Après ce livre de M. Dudon, la lecture fait d'autant plus de bien, des charmantes pages où M. Alfred Rébelliau nous dit, d'après une Correspondance recueillie par M. d'Haussonville, **Une Amitié féminine de Lamennais**. Mme de Lacan, depuis baronne Cottu, était de ces jeunes femmes pour qui l'*Essai* fut comme une révélation à la fois religieuse et sentimentale. Née dans la secousse d'âme produite par le noble livre, l'amitié, — n'y aurait-il pas un autre mot? — vouée pas Mme de Lacan à Lamennais dura toute la vie. Ceux qui ne connaissent que le Lamennais des polémiques, des luttes, des tempêtes ne connaissent pas tout Lamennais ; il reste encore le Lamennais de cette amitié-là. L'athlète se dédouble, et nous découvrons un sensitif avide de tendresses, à qui la prêtrise est un lourd fardeau (il n'avait pas trop la vocation), que cette « amitié féminine » allège et aggrave à la fois. Que dire ? l'histoire d'une telle liaison ne se compose que de nuances. M. Rébelliau s'est essayé à les exprimer avec cette sympathie qui est un devoir — et, pour lui une jouissance, — quand il s'agit de Lamennais. Concluons avec lui que cette amitié « nous change un peu la figure traditionnelle de lutteur intransigeant que Lamennais a reçue prématurément de l'histoire incomplète ».

Memento. — M. Henry Houssaye est mort le 23 septembre dernier, âgé de 63 ans. Après un début de carrière consacré à l'hellénisme, il se fit l'historien des dernières années de l'Empire. Cet historien restera. Tous ses ouvrages sont remarquables et parmi ces ouvrages il en est un, *1814*, qui est un absolu chef-d'œuvre. Henri Houssaye fut un des initiateurs de la méthode documentaire et il était demeuré un des — rares — mainteneurs de la méthode simplement « vivante ».

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

B. Baillaud, L. Bertrand, L. Blaringhem, E. Borel, G. Lanson, L. March, A. Meillet, J. Perrin, S. Reinach, R. Zeiller : *De la Méthode dans les sciences*, 2e série, Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan, 3 fr. 50. — Ch. A. Kofoid : *The biological Stations of Europe*, United States Bureau of education, Washington.

Dans la *Nouvelle Collection scientifique*, savamment dirigée par M. Borel, vient de paraître une suite à un livre dont j'ai rendu compte ici et qui a eu un grand succès : **De la Méthode dans les**

sciences. Sous des rubriques très générales, le premier volum renfermait des aperçus philosophiques sur la manière dont se son constituées les diverses connaissances humaines. Le second volum envisage les méthodes d'un point de vue plus technique : des spécia listes y exposent « la méthode de leur spécialité » ; ce sont tous de savants de haute valeur,aussi cette nouvelle suite d'études ne le cèd en rien comme intérêt à la précédente.

Le livre débute par une étude magistrale de M. Baillaud, direc teur de l'observatoire de Paris, sur *l'Astronomie* à travers les âge C'est là une sciences très vieille, dont l'histoire nous fournit bien de renseignements sur l'évolution de l'esprit humain. Bien différente es la *Chimie-physique*, qui fait l'objet du deuxième chapitre : elle es seulement en voie de constitution ; M. Perrin, jeune savant à espri très original, qui a créé l'enseignement de la Chimie-physique à l Sorbonne, nous laisse entrevoir l'avenir de cette nouvelle science. So étude a un intérêt tout particulier. Jusqu'ici les physiciens et les chi mistes marchaient dans deux voies bien distinctes, et s'intéressaien à des choses différentes. Les chimistes envisageaient surtout les phé nomènes *discontinus* qui se passent dans la matière. On peut di de la Chimie qu'elle caractérise, classe, analyse, prépare, et bie souvent prévoit, les diverses sortes de molécules ou d'atomes ; o ni molécules, ni atomes ne peuvent être rangés par gradations inse sibles en une série continue ; les lois de la Chimie (proportions dé finies, nombres proportionnels) n'ont de sens que parce qu'il y discontinuité nécessaire entre un corps pur et un autre corps pur par suite, « les connaissances mathématiques, où les fonctions co tinues tiennent tant de place, ont fort peu servi en Chimie ; seule l'analyse combinatoire et une sorte de géométrie de position ont p s'y faire une place d'ailleurs modeste, grâce à l'emploi des formul structurales » ; les chimistes n'ont jamais prêté beaucoup d'attentic aux appareils de mesures spécialement construits en vue de gra deurs susceptibles de variations continues ; « la discontinuité e tellement dans l'esprit de la discipline chimique qu'on a regar jusqu'à présent comme relevant plus particulièrement du domai de la Chimie les transformations de matière accompagnées d'un cha gement profond et permanent ». L'esprit de la Physique est tout autr Elle étudie surtout les propriétés des systèmes matériels dont l atomes ne subissent aucun des réarrangements discontinus qui do nent de nouvelles molécules, c'est-à-dire des propriétés qui varie en général de façon continue ; elle fait par conséquent souvent a pel à l'Analyse mathématique ; elle envisage fréquemment les n tions d'équilibre et de réversibilité. Mais, en réalité, cette distincti entre phénomènes physiques et phénomènes chimiques est un p artificielle ; elle s'est faite dans l'esprit des savants,qui envisagent so

nt les choses d'une façon trop unilatérale. Si la Chimie physique montre si féconde, c'est qu'elle est conduite à l'heure actuelle par s esprits moins exclusifs, qui savent voir les mêmes choses à divers ints de vue et se servir de méthodes variées. M. Perrin termine sa lle étude de la façon suivante :

Dans la lutte incessante que nous poursuivons depuis tant de milliers nnées pour conquérir sur la Nature un domaine sans cesse plus vaste et is varié, nous ne sommes pas tellement forts que nous puissions noncer à l'une quelconque de nos armes. Par tous les moyens possibles, us devons avancer et nous pouvons être assurés que, sur tous les chens, nous trouverons de la Richesse et de la Beauté.

C'est en Biologie que les partis pris des savants se sont montrés le is funestes. Actuellement, il est un certain nombre de biologistes i ne veulent voir chez les êtres vivants que des phénomènes contis, et ceci est étrange après que viennent de paraître une foule de lles recherches qui montrent l'importance des phénomènes chimiques ns les diverses manifestations de l'activité chez les plantes et les imaux ; or, les phénomènes chimiques, comme on vient de le voir, nt plutôt des phénomènes discontinus. Si la forme et les mouvents d'un animal sont en relation avec sa composition chimique, il possible, en changeant celle-ci au moyen de l'intervention de teurs chimiques ou physiques, de les modifier très rapidement. Les itations ou variations brusques se présentent donc comme ayant jouer un rôle dans l'évolution.

Parmi les biologistes français qui ont le plus contribué à montrer mportance des mutations est M. Blaringhem, à qui l'on doit le chare très intéressant sur les méthodes en Botanique. L'auteur a suivi rdre historique. Au XVIIIe siècle, Linné a exercé une influence pronde, contrebalancée toutefois par celle « des naturalistes physiciens, urris des idées de Newton et de Leibnitz, à qui revient l'honneur voir préparé l'esprit humain aux études biologiques » ; on doit à alpighi, à Hales, des travaux très remarquables sur les mouvements s liquides dans les végétaux ; d'autre part, Mariotte, le célèbre physien, a inauguré brillamment les recherches de Chimie végétale, qui siècle suivant ont pris un grand essor entre les mains de Liebig celles de Pasteur ; en 1840, Liebig affirmait déjà que les organises vivants obéissent, dans leurs rapports avec le milieu extérieur, x lois de la Physique et de la Chimie. A partir de la fin du XVIIIe siècle, nfluence de Goethe, l'illustre poète et philosophe allemand, s'est t sentir ; sa *Métamorphose des plantes*, parue en 1790, est une uvre très remarquable.

L'influence de Goethe fut profonde et durable ; complétant par ses reches sur les végétaux le but de ses dissections d'animaux, il réussit à établir

que « l'être vivant n'est pas une unité, mais une pluralité », que la forme une réunion d'êtres plus ou moins indépendants, identiques au fond, semb bles parfois, mais souvent différents en apparence ; ces éléments se sép rent, se rencontrent, se réunissent et donnent une multiplicité d'aspects de groupements : « Plus l'être devient parfait, et plus les parties sont disse blables. Dans le premier cas, le tout ressemble à la partie : dans le secc cas, c'est l'inverse ; plus les parties sont semblables, moins elles sont bordonnées les unes aux autres ; la subordination des organes indique créature d'un ordre élevé » (1807). Ne trouve-t-on pas dans cette phr de Goethe les arguments suffisants pour expliquer l'évolution de toutes formes animales ?

Depuis, bien des botanistes ont étudié les lois mécaniques de la forr les règles de la distribution et de la corrélation des parties. D'autr à la suite de Schleiden, au contraire, ont cherché à pénétrer plus av dans la structure cellulaire des plantes, mais cela a été le grand r rite de Hugo De Vries de replacer cette question sur le terrain de Physique et de la Chimie, et par suite sur celui de l'expérience. Les t remarquables recherches de H. De Vries sur la Physique et la Chir de la cellule ont conduit ce savant à se rendre compte de la vale restée longtemps inconnue, d'un travail sur les hybrides dû au mo Gregor Mendel. Et c'est ainsi qu'on est arrivé à montrer qu'il exi un lien étroit entre les problèmes de l'hérédité et ceux de la Chim

Il ne me reste plus guère de place pour analyser les autres étu du livre : M. Léon Bertrand y parle de la Géologie et M. Zeiller la Paléobotanique ; l'Archéologie, l'Histoire littéraire, la Linguistiq la Statistique, qui sortent d'ailleurs un peu des limites du doma qui m'est assigné ici, sont traitées respectivement par MM. Salom Reinach, G. Lanson, A. Meillet, L. March. Dans tout cela, il bien des choses intéressantes que mon lecteur voudra connaître.

§

C'est certainement dans les laboratoires, et non pas dans les livr qu'on apprécie le mieux les véritables valeurs respectives des mét des. En Biologie, la méthode expérimentale prend de plus en p d'importance ; la création des stations biologiques a fait beauco plus pour le progrès de la science de la vie que les dissertations p losophiques et littéraires de certains auteurs en vue.

Le professeur Kofoïd, de l'Université de Californie, un des zoo gistes les plus estimés des Etats-Unis, vient de publier un livre t utile et des mieux documentés, sur les stations biologiques d'Europ **The Biological Stations of Europe**. Après un ape général sur le fonctionnement de ces laboratoires, l'auteur consa à chacun d'eux une étude fort bien faite, accompagnée de plans et photographies ; chaque travailleur peut ainsi se rendre compte à

ce des possibilités de travail dans une station donnée. La station
logique de Naples est certainement la plus parfaite de toutes. En
nce, cependant, le laboratoire de Roscoff, grâce au professeur De-
e, tend à rivaliser avec elle. Mais les petites stations ne sont pas
es où on travaille le moins bien. Du simple chalet de Giard, à
nereux, sont sortis une foule de travaux des plus importants. A
achon, grâce à l'initiative privée, les travailleurs trouvent un ou-
ige physiologique tout à fait suffisant, ce qui est rare au bord de
ner. Le plus ancien laboratoire maritime est celui de Concarneau,
é par Coste en 1850; il est actuellement en pleine prospérité.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

e moyen de diffamer impunément.— Jacques Bonzon : *La Lutte sociale dans le
oire*, 1 vol., 3 fr. 50, aux bureaux de la Liberté d'opinion, 233, rue Championnet,
s.

a loi du 29 juillet 1881 sur la presse est peut-être, de toute notre
slation, celle dont l'application a donné lieu au plus grand nom-
de difficultés. Pour plaider et juger les procès de diffamation, il
non seulement la connaître dans tous ses détails, mais connaître
si la jurisprudence considérable qu'elle a provoquée.

n'est pas de matière plus fertile en surprises, en embûches; les
de nullité des poursuites foisonnent; et malheur au diffamé qui
be dans l'un de ces cas, l'impitoyable prescription de trois mois
pêche de recommencer ses poursuites, de sorte qu'à l'ennui de
tenir pas satisfaction s'ajoute le désagrément de payer tous les
s.

'oici quelques années, un poète en fit la douloureuse expérience.
amé dans un livre, il poursuit l'auteur, obtient gain de cause
ant le Tribunal correctionnel, puis devant la Cour d'appel, qui
mente même le chiffre de ses dommages-intérêts, mais la Cour
assation examinant le dossier à la loupe découvre qu'à un moment
né le diffamé a laissé passer trois mois sans interrompre la pres-
tion, et, faisant état de cette découverte, elle déclare l'action pres-
e. Le poète n'obtint rien par conséquent et dut payer tous les
s de première instance, d'appel et de cassation.

ussi l'étude de cette loi est-elle fertile en découvertes. On y trouve
que l'on veut, même **le moyen de diffamer impuné-
nt.** Le voici :

e législateur de 1881 fut dominé par une préoccupation : assurer
munité de l'imprimeur. En faveur de celui-ci, il a dérogé aux
es de la complicité. Lorsque les gérants, éditeurs ou auteurs sont
aus, l'imprimeur ne peut être poursuivi.

J'avoue que je n'ai jamais compris la raison de cette faveur. L'i primeur en imprimant un écrit diffamatoire ne se rend-il pas comp de la diffamation? Peut-on même imaginer une complicité plus recte, plus certaine, plus consciente ?

Il est vraisemblable que les parlementaires ont été décidés par c considération que beaucoup de journaux dont ils avaient besoin p attaquer leurs adversaires ne trouveraient plus d'imprimeurs si ce ci étaient responsables des diffamations qu'ils imprimaient.

Donc, on ne peut poursuivre l'imprimeur que si l'écrit incrim ne porte ni nom d'auteur, ni nom d'éditeur.

Mais — et voici la porte de sortie, — le jour où l'éditeur ou l' teur se révèlent, l'imprimeur doit être renvoyé des poursuites. I importe le moment de cette révélation ; peu importe qu'à ce mom la prescription soit acquise et qu'il ne soit plus possible de mettre cause l'auteur ou l'éditeur.

La jurisprudence est formelle sur ce point.

Ainsi, la Cour de Besançon, le 8 juillet 1892, a jugé que l'im meur d'une affiche diffamatoire, condamné en première instanc défaut de l'auteur de l'affiche alors inconnu, doit être acquitté Cour d'appel, s'il fait connaître l'auteur de l'affiche.

Le moyen de diffamer impunément est donc fort simple.

Vous rédigez contre une honorable personne la plus odieuse brochures et vous la remettez à un imprimeur qui la publie sans n d'auteur.

Le diffamé n'a qu'une ressource, poursuivre l'imprimeur. Il l signe devant le tribunal de police correctionnel. L'audience a généralement plus de trois mois après la publication. Mais le Tri nal aurait-il été exceptionnellement rapide dans la fixation de l'aff que le résultat serait le même, l'imprimeur n'a qu'à faire défau quand l'affaire reviendra sur opposition, la prescription sera certa ment acquise.

Alors, le jour de l'audience, cette petite comédie se joue dev le Tribunal. L'imprimeur dépose des conclusions demandant q lui soit donné acte que l'auteur de la brochure poursuivie M. X..., et il réclame sa mise hors de cause. M. X..., l'auteur un homme de paille, vient confirmer cette déclaration avec assurance que ne peut troubler la moindre inquiétude, et le Trib acquitte l'imprimeur en condamnant le diffamé aux frais et dép

Et la farce est jouée ; le diffamateur ne peut être poursuiv devant la juridiction correctionnelle, ni devant la juridiction ci puisque la prescription de trois mois est acquise. L'impunité absolue et définitive.

Je suis surpris qu'il ne soit pas fait un usage plus fréquent de c ressource. Elle paraît généralement ignorée. C'est dommage. En c

rsqu'une lacune existe dans la législation, il est bon qu'elle soit ccasion d'abus aussi nombreux que possible. A force de faire crier victimes, ces abus finissent par préoccuper le législateur, qui porte le remède nécessaire.

Ici, deux lignes de texte suffiraient pour combler la lacune. Qu'on cide qu'en cas de diffamation anonyme la prescription ne commenra à courir contre les auteurs et éditeurs que le jour où leurs noms ront été officiellement notifiés au diffamé, et la combinaison scanleuse que je viens d'exposer devient impossible.

Les écrivains n'auraient rien à redouter de cette addition, salutaire, i n'atteindrait que les malhonnêtes et les lâches.

§

C'est souvent pour un avocat une tentative très risquée de publier plaidoiries. Il y a beaucoup de chances pour que le public, attiré r la célébrité du nom, sorte déçu de cette lecture.

D'abord, la plupart des affaires plaidées n'ont plus l'intérêt de ctualité, le sujet est indifférent sinon usé, ensuite les discours vraient éloquents ne résistent pas à la publication. C'est que leur force ovient d'autre chose que la littérature. L'atmosphère du milieu, eure, l'émotion des auditeurs, la voix de l'orateur, ses gestes, ses s, ses silences, sa physionomie, ce sont tous ces éléments, et bien utres encore, qui créent ce courant par lequel les foules sont nuées, et, selon une image banale mais rigoureusement juste : ctrisées. Un discours prononcé est une chose vivante, un discours primé une chose morte.

Ce sont les mêmes mots ? peut-être ; mais sur un oiseau empaillé sont-ce pas les mêmes plumes que sur l'oiseau vivant? Cependant elle différence!

Les seuls discours lisibles sont ceux qui n'ont pas été prononcés, ceux qui, limés puis récités, ont laissé les auditoires parfaitement lifférents.

Néanmoins, la règle n'est pas absolue, et il est des plaidoiries 'on lit avec intérêt. Ce sont, par exemple, celles qui posent et distent les problèmes sociaux.

Déjà Emile de Saint-Auban avait réuni sous le titre : « l'Histoire ciale au Palais de Justice » une série de plaidoyers qui étaient dmirables et éloquentes études sociales. Son confrère M. Jacques nzon vient de publier un recueil analogue : **la Lutte sociale ns le prétoire**. Les plaidoyers sont ainsi classés : La lutte igieuse. La lutte révolutionnaire. La lutte syndicaliste (1906-10).

La lecture de ce livre est très captivante. Jacques Bonzon n'est s seulement éloquent — ce qui, je le répète, serait de peu d'intérêt

pour le livre — il est en outre on ne peut plus personnel. Certa lui reprochent d'être mordant, amer, d'aimer trop déchirer adversaire; question de tempérament. En tout cas, ce qu'on ne p dénier à J. Bonzon, c'est,en outre d'une haute culture intellectu un grand courage dans la sincérité. Et cela devient si rare q aurait tort de critiquer les excès de franchise même lorsqu'ils quent. Je préfère mettre le pied sur un caillou pointu plutôt qu glisser sur un tas de pommade.

J'ai retrouvé avec plaisir, dans ce volume, une plaidoirie que j'a entendue en 1895. Bonzon plaidait devant la Cour d'Assises d Seine pour un malfaiteur et, contrairement à ce qu'on pouvait at dre, il supplia le jury de refuser à son client les circonstances a nuantes. Vous ne pouvez, expliqua-t il aux jurés ébahis, vous m trer indulgents qu'en étant impitoyables. Si vous votez les circ tances atténuantes, mon client sera relégué; la relégation est enfer; si au contraire vous les lui refusez, il ira au bagne, où la est délicieuse.

Et longuement, avec des précisions, Bonzon fit le parallèle e le régime de la rélégation et celui des travaux forcés, que récla son client.

Voici comment il termina :

Ah! Messieurs, permettez moi un léger mouvement d'émotion, pre d'envie, à la pensée du bonheur qui attend Poussier. Il sera ce que parviendra jamais à être son défenseur, il sera propriétaire, il sera ca liste, il aura son coin de terre où tout lui rira, et les soirs d'été où sci lent les constellations éblouissantes des régions australes, je le vois sur le pas de sa porte, fumant une pipe candide, ou,comme jadis Tro Ducoudray en Guyane, faisant danser les indigènes au son de sa flû

Mais non, Messieurs, ne continuons pas. Le tableau est assez riant Vous comprenez maintenant combien la vie du forçat intelligent et so est moins dure qu'on ne le croit, combien elle est préférable, combien est enviable après les misères des grandes villes. La relégation serait fer pour mon client. Les travaux forcés seront le paradis. Messieurs, confiance en votre cœur, je vous crie donc une dernière fois : « Décla « nous coupable, condamnez-nous, et surtout, je vous en supplie, ref « nous les circonstances atténuantes. »

Et voyez comme l'esprit de contradiction est puissant chez l'hom le jury s'obstina à donner les circonstances atténuantes, de s que ce pauvre Poussier dut faire son deuil des travaux forcés et beaux rêves qu'il avait tissés en écoutant son défenseur.

Lorsqu'on est malchanceux, c'est pour toujours.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

a Revue hebdomadaire : Un portrait de Charles-Louis Philippe, par M. Emile
llaumin. — *La Revue :* M. Lucien-Alphonse Daudet explique l'Impératrice Eu-
ie ; un souvenir sur Stendhal ; le renoncement de la souveraine détrônée. —
Revue des Français : M. Henri Vandeputte : une Française aux Etats-Unis. —
heroutielle : les soins que rend le gouvernement turc au sultan rouge son captif.
Le Correspondant : « le poète parisien Hugo ». — Memento.

M. Emile Guillaumin, dont on sait le robuste talent, donne à **la** **evue hebdomadaire** (30 septembre) une fort belle étude sur arles-Louis Philippe, sur l'œuvre et sur l'homme.

On a déjà beaucoup expliqué l'auteur de *la Mère et l'enfant* ses livres. Ceux-ci survivront aux interprétations. Déjà l'hom- apparaît, d'après ce qu'on a publié de sa correspondance, fort férent des portraits que ses meilleurs amis ont tracés de lui : — is combatif, plus énergique, assurément doux et sensible, mais n d'être celui dont on a pu écrire, de la meilleure foi du monde, te monstruosité : que la maladie et la pauvreté lui étaient nécessai- ,qu'il les aimait.

Voilà de bien féroces affirmations et qu'on l'eût mieux servi en célé- ant publiquement son très beau talent *pendant qu'il était là*, au u de faire une tombe illustre à ce poète qu'une vie plus heureuse au- t accru encore. Il disait de lui-même : « *Je n'ai montré encore 'un côté de mon talent.* » M. Emile Guillaumin a cent fois raison jouter à ce mot qu'il rapporte : « sans doute, il le pensait comme e disait. »

Voici les dernières pages de l'article de M. Guillaumin :

Nous nous voyions chaque année, aux vacances, une distance de trois ues seulement séparant nos demeures. Plus d'une fois il fit à pied ce it voyage, car il n'était plus du tout maladif, ainsi que certains l'ont rmé. Bien campé sur ses courtes jambes, le torse droit, le port de tête suré, les yeux bruns pétillants d'intelligence derrière les verres de l'im- able lorgnon, il donnait plutôt une impression de vigueur et de santé. Petit, mais costaud », aimait-il à dire de lui-même, s'appliquant le mot nt il s'était servi pour le portrait d'un de ses personnages. En compagnie mis éprouvés, il se montrait assez expansif, s'intéressait à leurs préoccu- tions et volontiers aussi parlait des siennes. Et sa voix calme, posée, qui haussait parfois en des élans d'affirmation chaleureuse, était de celles 'on n'oublie pas. Mais en présence de visages nouveaux il se repliait un u, laissait parler les autres et ses yeux fouilleurs semblaient scruter jus- 'à l'âme ces gens qu'il ne connaissait pas encore, comme s'il eût voulu faire d'eux, tout de suite, une idée définitive.

Il était doux et simple et tâchait toujours de se mettre au niveau de ses mpatriotes lorsqu'il s'entretenait avec eux. Tout naturellement d'ailleurs, trouvait l'expression locale, le tour de phrase bourbonnais qui les met- ent en confiance. Il se risquait parfois à des conseils ou à des avis toujours

empreints de la plus sûre clairvoyance. Il avait horreur des « faiseurs », des orgueilleux imbéciles qui, lorsqu'ils revenaient au pays après un séjour dans une grande ville, affectaient des manières distinguées et semblaient mépriser leurs anciens camarades.

Au reste, il demeurait partout lui-même. Tel il se montrait ici, lors de nos premenades champêtres de l'automne, tel je le retrouvais, à mes rares voyages à Paris, dans son petit logement de l'île Saint-Louis, où il jouissait d'un calme presque provincial, d'une jolie vue sur le fleuve aux reflets changeants et, par delà, sur l'Hôtel de Ville et Notre-Dame : il y avait aussi au bord de l'eau, à proximité de sa fenêtre, quelques platanes dont le feuillage tendre au printemps le ravissait. Combien alors il se montrait empressé à me servir de cicerone dans la grande ville, dans cette grande ville où il avait mis quatre ans à s'acclimater tout à fait, m'assurait-il. Je n'oublierai jamais de quelle façon touchante il me guidait — provincial inhabitué — quand nous traversions des carrefours dangereux.

Dans ses lettres aussi on le retrouvait tout entier ; la bonhomie s'y alliait à la finesse, à l'intérêt affectueux, et les belles pensées non plus que les belles images n'y étaient point rares.

Celle qu'il m'écrivit après la publication de ma *Vie d'un simple* m'a procuré l'une des joies les plus vives de ma carrière littéraire, car le suffrage de ce compatriote génial et familier m'était précieux entre tous.

Nos huit années de relations amicales, dont je garde le souvenir infiniment précieux, me permettent de confirmer cette opinion d'un ami commun, digne héritier d'un grand nom, M. Daniel Halévy : « On retrouve dans la personne de Philippe ce qu'il y a de meilleur en ses livres. » Rien n'est plus vrai. Il avait l'intelligence du cœur ; il avait l'âme délicate et tendre ; il avait le désir immense d'être bon. Il en souffrit d'ailleurs, il fut même, durant les dernières années de sa vie, la victime, on pourrait dire le martyr, de sa bonté. Mais le moment n'est pas encore venu de s'étendre sur ces choses...

§

La Revue (1er octobre) contient la première partie d'un ouvrage de M. Lucien-Alphonse Daudet sur « l'Impératrice Eugénie ».

Donc, après bien des scrupules et des hésitations, encouragé par les uns, découragé par les autres, j'ai seulement essayé de dégager, plus consciencieusement peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'ici, l'*inconnue* qui veille et palpite chez l'auguste Veuve de l'Empereur Napoléon III, chez celle qui, depuis 32 ans, depuis la mort du Prince impérial, se mura vivante, et dont on chercherait en vain, hier, aujourd'hui ou demain, dans un livre ou dans un journal, quelque parole authentique, réellement prononcée par elle, et commençant par le mot *Je*. Enfreindre une telle volonté serait sacrilège ; chercher à expliquer les causes profondes qui ont pu la déterminer me semble moins coupable.

A force de regarder quelqu'un, à force de le voir vivre et de l'entendre parler, il arrive un jour où l'on comprend, un jour où tombent les remparts les plus impénétrables, un jour où, brusquement, de même que pour une langue étrangère longtemps impossible à déchiffrer et enfin pénétrée,

l'éclair merveilleux vient révéler un être comme il éblouit la page ouverte. Ce jour-là, on n'a plus le droit de cacher sa science, mais on a le devoir d'en faire profiter les autres.

Nous connaissons maintenant le projet de M. L.-A. Daudet. Sa bonne intention est indiscutable autant que sa piété.

Dans la légende de l'Impératrice, il y a un mot qui revient toujours comme une excuse ou comme un reproche. (Loin de moi l'idée de relever des injures pour les effacer ensuite, mais enfin, il y a des choses qu'il faut bien dire sous peine de paraître les redouter.) Ce mot, c'est la désignation de sa race. Espagnole ! Certes, elle l'est, et la France n'a point à le lui reprocher. La femme qu'une populace en délire, au matin du 4 septembre, croyait insulter en la traitant d'*Espagnole* — écho d'une autre clameur qui hurlait à l'*Autrichienue* — était digne en effet d'être appelée ainsi. Si elle ne l'avait pas été, Espagnole, c'est-à-dire plus brave qu'un homme brave et mettant son orgueil au-dessus même de son mépris, je gage que nos places publiques seraient privées de plus d'une statue, et les hommes assez légers pour rejeter sur elle des responsabilités qui n'incombaient peut-être à personne, même pas à eux (car la Fatalité joue souvent un rôle dans la destinée des peuples) ont eu plus d'une fois la preuve que l'âme espagnole est généreuse, aussi...

Le texte, dans *la Revue*, est interrompu comme ci-dessus. C'est dommage : la digression promettait.

Nous détachons ce qui suit d'un chapitre que M. L.-A. Daudet intitule « l'Ame ou l'Instinct ». Après avoir montré quel éducateur sévère fut le comte de Montijo, « vaillant patriote dont le cœur battait aussi pour la France », M. Lucien-A. Daudet évoque la mère de l'Impératrice des Français et les jours d'enfance de celle-ci. Il est amusant de voir comme Stendhal y fut mêlé; c'est pourquoi nous avons choisi ce passage :

La comtesse de Montijo était une femme d'une grande culture, intéressée par tous les ouvrages de l'esprit ; elle s'entourait d'intelligences exceptionnelles et d'hommes remarquables dans toutes les branches du savoir. M. Beyle, celui qui devait immortaliser le nom de Stendhal, était un de ses familiers. La petite Eugénie avait pour lui une de ces admirations reconnaissantes comme en témoignent les enfants à ceux qui s'occupent d'eux. Il lui racontait de si belles histoires tout en la faisant sauter sur ses genoux ! Il lui écrivait de si belles lettres, proportionnées à sa petite taille, mais sans doute pleines de géniale fantaisie, puisque l'Impératrice se les rappelle encore ! Il la traitait en « grande personne » et prenait au sérieux ses moindres enfantillages. Aussi s'intéressait-elle vivement au sort du consul qui *remplissait si dévotement sa sinécure* à Civita-Vecchia. Elle savait qu'un certain M. Molé admirait et protégeait M. Beyle et que, si M. Molé était ministre, M. Beyle pouvait venir plus souvent à Madrid. Sans connaître au juste le sens de ces mots *ministre*, *ministère*, sans même peut-être en demander la signification, car les tout petits aiment leurs mystères privilégiés et éprouvent une certaine pudeur à se les faire expli-

quer, elle s'informait souvent de M. Molé, elle battait des mains quand il était au pouvoir : sans en avoir conscience le moins du monde, elle faisait déjà de la politique !

De la personne actuelle de l'impératrice Eugénie, M. Lucien-A. Daudet note cette caractéristique :

De jour en jour, elle est devenue la supérieure d'un Ordre inconnu, dont elle fixa elle-même la règle et dont elle suit les durs offices. De renoncements en renoncements, elle a découvert la résignation parfaite, celle qui n'est plus une volonté, qui ne nécessite même plus un effort, mais qui devient un état permanent : c'est là qu'elle s'est fixée.

Et il en faut, de la résignation, pour entrer toute vive dans le néant, sans fracas, sans ostentation, sans aucune de ces tragédies qui satisfont encore l'orgueil, quand on a été tout et qu'on ne veut plus être rien ! Les paroles et les cris soulagent, ils attirent l'attention du public, ils peuvent même créer des défenseurs ; mais le silence, quel tombeau, puisque jamais personne ne songe à l'écouter ! Cette résignation est même visible dans de petits détails qui suffisent aux yeux attentifs pour expliquer l'inexplicable. Sauf ceux qui lui viennent du temps de sa puissance, bien peu de ses objets personnels sont marqués à son chiffre, gravés de sa couronne. On dirait que même sur une portière d'automobile, même sur un sac de voyage, elle veuille être oubliée, par elle-même plus encore que par les autres, dans son anonymat.

Et ce renoncement, dû à un *self-control* dont l'Impératrice déclare souvent que ce serait une preuve de folie si elle ne le possédait point, cet étonnant dédoublement de sa personnalité qui lui permet de revoir, indifférente en apparence, les décors de son passé, provoque une stupeur chez bien des gens : il y a des noblesses de cœur difficiles à concevoir.

§

La Revue des Français (25 septembre). — D'un article de M. Henri Vandeputte, « le Français en Amérique » :

Je sais telle dame du monde qui, n'ayant pas appris, en cinq ans, un traître mot de notre langue, à l'école où elle avait pour professeur une miss dont l'accent était aussi déplorable que l'érudition parfaite, baragouinait fort agréablement le français, après l'avoir entendu gazouiller, cinq semaines durant, à une pauvre petite lingère de Paris qu'elle avait prise comme professeur à domicile... et femme de chambre. La petite lingère, depuis lors, a fait du chemin. Elle a ouvert une école de langues, dans une ville de l'Ouest. Elle assure le pain et le beurre à une dizaine de ses compatriotes et, tout en accumulant les dollars à la Caisse d'épargne, elle donne le « la » aux élégances de son patelin. Cette fille du peuple aimait la musique : elle a provoqué la fondation d'une société de concerts très florissante. Elle donne tous les samedis, à l'Alliance Française, dont elle est secrétaire, de charmantes conférences, sur les livres récemment parus en France, sur Versailles, Fontainebleau, l'Ecole de Barbizon, Verlaine, que sais-je ? et quand ces dames de West-City voient approcher la saison d'hiver, où la femme comme on sait change de plumage, c'est à ses lumières qu'elles ont

recours pour décider ce qui, dans les dernières modes de Paris, conviendra le mieux à leur genre de beauté. La fonction a créé l'organe. Cette jeune fille, demeurée à Paris, fût peut-être devenue première rue de la Paix, mais jamais son intelligence ne se serait inquiétée d'autre chose que des romans de M. Pierre Sales ou des chansons de Paul Delmet. Pour ne pas déchoir, une fois promue à une situation intellectuelle, elle a lu, elle a dévoré tout ce qu'elle a pu, elle a parlé en public sur ce qu'elle venait de découvrir, elle a eu l'esprit du désespoir, comme d'autres en ont le courage et, la virtuosité native du Français faisant le reste, elle est devenue une de nos plus intelligentes propagandistes dans ce pays.

Je pourrais citer cent exemples de ce genre.

§

Mècheroutiette (septembre), « organe du parti radical ottoman », nous donne ce précieux détail sur la captivité du sultan déposé Abdul-Hamid :

Notre gouvernement, tout en tuant et torturant à droite et à gauche, un peu partout dans l'Empire, est depuis quelque temps aux petits soins pour son pensionnaire Abdul-Hamid. Au point qu'il lui fit parvenir, en juillet dernier, des oiseaux et des odalisques, dans le but, évidemment charitable, de charmer les loisirs du Sultan détrôné et désœuvré.

Il s'en défendra sans doute, en ce qui concerne, du moins, les odalisques. Mais qu'Abdul-Hamid ait reçu dernièrement de jeunes compagnes de captivité, c'est un fait. Et comme il ne peut communiquer avec l'extérieur que par l'intermédiaire, ou mieux ,dans la circonstance, l'entremise des représentants du gouvernement, la conclusion s'impose.

Des odalisques! Le mot sans doute est joli pour les Occidentaux, dans l'esprit desquels il évoque les scènes des « Mille et une Nuits »,mais, pour en paraître si poétiquement habillées, ou déshabillées, les femmes auxquelles il s'appliqua n'en furent pas moins des esclaves.

Et le mot d'esclavage plaît beaucoup moins aux Occidentaux.L'esclavage, ainsi que la traite des blanches, est d'ailleurs aboli chez nous comme dans tous les pays civilisés.

§

Dans « Impressions de Jersey », M. Ernest Tissot raconte — **Le Correspondant** (25 septembre) — une visite qu'il a faite à Marine-Terrace. L'ancienne demeure de Victor Hugo est aujourd'hui une pension de famille « dont la tenancière, en personne qui n'a pas de temps à perdre, interdit la visite aux pèlerins littéraires ». M. Tissot a dû prendre prétexte d'un séjour. Ainsi, il a pu entrer dans la place.

Le passé ressuscite avec des couleurs si nettes que, par transmission de pensée, la loueuse de chambre éprouve le désir de prononcer le nom qui ne l'a pas encore été :

— Vous n'ignorez point que cette maison fut habitée par le poète parisien Hugo.

— Pas possible?... A-t-il laissé des souvenirs?...

— Je vais vous montrer sa chambre ; elle est occupée, mais le Monsieur part demain. Elle conviendrait parfaitement à cette dame et à sa demoiselle.

Et l'interrogatoire de reprendre. Au fait, s'agissait-il de parentes ou d'amies? Je l'avais oublié. La légende hugolâtre me dégoûtait du médiocre subterfuge. La tenancière, qui avait dû être refaite pas mal de fois, en eut la perception. Ce fut à peine si elle me permit de glisser l'œil dans une chambre qui était, d'ailleurs, en tout pareille aux autres.

— Alors, quel jour viendront ces dames?

— Je verrai ma tante ce soir et vous écrirai.

L'Anglaise avait deviné trop tard. A la façon autoritaire dont elle referma la porte, je remerciai la Providence de ne pas lui avoir accordé une intelligence plus subtile.

« Le poète parisien Hugo! » Cela fait rêver. Dire que M. Edouard Lockroy pouvait naguère envoyer au grand homme une lettre qui lui parvenait, ainsi adressée : *Victor Hugo, Océan!*

§

Memento. — *La Revue de Paris* (1er octobre) : — M. R. Gilloin : La philosophie de M. Henri Bergson. — M. G. Lefèvre-Pontalis : La puissance de Londres, poèmes.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : — « Marie-Louise intime », par M. E. Gachot.

Le Correspondant (25 septembre) : — « La question Chinoise », par Mgr de Guébriant. — Souvenirs inédits du sculpteur A. Le Véel.

Le Progrès (octobre) : — M. Léo Larguier : « La Joconde ». — M. A. Salmon : « Ecrivains et voyageurs. » — M. J. Gasquet : « De Venise à Kiev. » — M. B. Liouville : « Les hommages à Victor Hugo. »

L'Ile sonnante (octobre) : — Poèmes de MM. G. Tournefeuille, Z. Derème, Jean Bruant, Marcel Martinet, Pol Simonnet. — « Visions païennes », par M. Ch. Callet. — « La Crise du Français et l'enseignement secondaire, » par M. Michel Puy.

La Renaissance contemporaine (10 octobre) : — M. R. Veyssié : L'Atmosphère d'une Renaissance Française et Idéaliste. — M. Allorge, conclusion à l'enquête sur « la situation actuelle des jeunes écrivains ». — « Le Navire », poème de M. Ed. Schuré.

La Revue du Temps Présent (2 octobre) : — M. R. Cor : « Introduction à quelques essais sur la sensibilité contemporaine. » — M. A. Mortier : « Lever de Soleil au Rigi. » — M. E. Ripert : « L'Etudiant », poème. — Mme Alice Clerc : « Offrande », poème.

L'Indépendance (1er octobre) : — M. Georges Sorel : « Un critique des Sociologues. »

Les Entretiens idéalistes (25 septembre) : M. Paul Vulliaud : « Lamartine mendiant. » — X... « Notes documentaires sur la franc-maçonnerie. »

La Gazette littéraire (25 septembre) : — M. Louis Arcens : « La Presse littéraire au XVIIIe siècle. »

La Revue (1er octobre) : — « Les Rois modernes », par M. L. de Norvins. Cet article traite de M. Pierpont Morgan et il donne le vertige par

les millions de millions de dollars mis en cause à propos d'un seul homme.

Les Marches de l'Est (15 septembre) : — M. Isi Collin : « François Maréchal, graveur liégeois. »

Revue des Français (25 septembre) : — M. Max Thaler : « Le Choc de deux civilisations. » — M. L. Séché : « Théophile Gautier, candidat à l'Académie française. » — M. A. Guilbeaux : « Sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne. »

La Revue du Midi (15 septembre) : — M. Marcel Fabre : « Béranger et Rouget de l'Isle. »

Revue bleue (23 septembre) : — Lafcadio Hearn : « Les Etudiants de Kyushu. »

Le Spectateur (octobre) : — M. Olry Collet : « La Notion de précision. » — M. Auguste Collet : « Etudes et méditations linguistiques ».

La Revue critique des idées et des livres (25 septembre) : — La suite de l'étude de M. G. de Pascal sur « Napoléon III et le comte François Arese » et la fin de celle que M. H. Longnon a écrite sur « la Jeunesse de Ronsard. »

Revue catholique et royaliste (20 septembre) : — « L'Eglise et les Libertés : VI. Le naturalisme contemporain », par dom J.-M. Besse.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Segrais (*Le Temps*, 16 oct.). — On retrouva il y a quelques années le corps de Segrais dans l'église Saint-Martin, de Fontenay-le-Penel, près de Caen. Cela donna l'occasion de penser à lui élever un monumeut dans ce village qu'il n'habita jamais, mais dont il était sans doute seigneur, où il avait du moins, du chef de sa femme, quelque domaine. C'est à Caen qu'il s'était retiré, las de la vie mondaine près des grands. Il fut attaché successivement à deux femmes célèbres, l'une par ses aventures, Mademoiselle de Montpensier, la Grande Mademoiselle, l'autre par ses romans, *Zaïde* et *la Princesse de Clèves*, où il eut part, peut-être comme régulateur et correcteur, peut-être comme inspirateur. On a voulu, en ces dernières années, réduire à rien la collaboration de Segrais à *la Princesse de Clèves*. Il a été lui-même très discret sur ce point, mais il semble bien que, sans sa main, l'œuvre eût été moins parfaite. Il avait beaucoup de délicatesse et de solidité aussi dans l'esprit. Ses vers sont charmants, quoique un peu trop raisonnables : *Athis*, les *Eglogues* ne sont point des choses vulgaires ou qu'il faille négliger. Un homme de goût ne mettra pas Segrais bien loin de Racan et même le relira plus volontiers. C'est qu'au milieu de ses imitations virgiliennes Segrais a un vif sentiment des grâces de la nature. Il n'a ni vu ni entendu ailleurs que dans les salons et les ruelles ses Tircis et ses Climènes, mais il leur fait respirer de vraies roses et de vrais jasmins. Ce sont, si l'on veut, des idylles de parcs et de jardins, mais n'y participerons-

nous pas volontiers ? Je voudrais bien savoir si les nôtres, malgré notre prétention à la vérité champêtre, se passent bien souvent parmi les bouses de vaches et les sillons boueux? Segrais est civilisé. Il serait plaisant de lui reprocher d'avoir préféré les œillets aux chardons et le lys aux pissenlits. Segrais est le poète des fleurs, des fleurs fraîches et des fleurs odorantes. C'est à des fleurs que ses bergers comparent les bergères et leurs beautés :

Qui n'admire le lustre et la fraîcheur des roses
Aux roses qu'a l'Amour sur vos lèvres écloses ?
Où peut-on voir qu'en vous ces œillets et ces lys
Qui paraissant toujours nouvellement cueillis ?
. . . .
O les discours charmants ! O les divines choses
Qu'un jour disait Amire en la saison des roses !

Il aime les arbres, les eaux, l'herbe et tout ce qui est harmonieux :

De votre belle bouche une seule parole
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche et molle,
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire et vive est au cerf relancé.
. . . .
Silvie, écoutez-moi ; venez prendre le frais
A l'ombrage plaisant de ces arbres épais.
. . . .
Vois l'âpre moissonneur, de la plaine si belle
Ranger à pleines mains la dépouille en javelle.
N'est-ce pas un avis aux cœurs les plus constants ?
Que nos jours les plus beaux ne durent pas longtemps?

Mais laissons parler M. Deschanel, qui représentait l'Académie à l'inauguration du monument et fit ainsi l'histoire de ses relations avec Mme de la Fayette (*Discours* reproduit par **Le Temps**) :

En entrant chez Mme de La Fayette, il entre au cœur même du grand siècle et passe, en quelque sorte, de la première manière du siècle à la seconde. Après un portrait assez étendu de Mme de Rambouillet, il ajoute : « Mme de La Fayette avait beaucoup appris d'elle, mais Mme de La Fayette avait l'esprit plus solide. » Il a bien senti cette « divine raison » et il a eu la gloire de collaborer avec l'amie de M. de La Rochefoucauld et de Mme de Sévigné, avec celle que Boileau désignait pour la « femme de France qui avait le plus d'esprit et qui écrivait le mieux ». Comment ? Dans quelle mesure et quelle fut juste sa part ?

En 1656, il avait publié un roman, les *Nouvelles françaises*. Le titre du livre indiquait le dessein de l'auteur. On n'avait alors aucune idée véritable du génie des divers temps, de la profonde différence des mœurs dans l'histoire. Segrais, au lieu des Grecs, des Persans et des Romains, se propose de peindre la société française qu'il a sous les yeux. Il marque les règles du

roman nouveau, comme il avait fait celles de la pastorale. « Les grands revers, dit-il, que d'autres ont quelquefois donnés aux vérités historiques, ces mœurs tout à fait françaises qu'ils donnent à des Grecs, des Persans ou des Indiens, sont des choses qui sont un peu éloignées de la raison. Le but de cet art étant de divertir par des imaginations invraisemblables et naturelles, je m'étonne que tant de gens d'esprit, qui ont imaginé de si honnêtes Scythes et des Parthes si généreux, n'aient pris le même plaisir d'imaginer des chevaliers ou des princes français aussi accomplis dont les aventures n'eussent pas été moins plaisantes. » Et pourquoi, d'ailleurs, des chevaliers ou des princes ? « Qu'est-il besoin que les exemples qu'on propose soient tous de rois ou d'empereurs comme ils le sont dans tous les romans ?»

Ainsi, il entend prendre ses personnages et ses sujets, non seulement dans la vie française, mais aussi dans la vie intime, c'est déjà, vous le voyez, toute la théorie du roman moderne.

Il mêle aux *Nouvelles françaises* des épisodes de la Fronde. Parfois, afin d'éviter les allusions trop directes, il fait semblant de quitter son temps pour le moyen âge, mais on ne peut s'y méprendre, le voile est transparent ; ainsi dans *la Princesse de Clèves* même, Mme de La Fayette mettra la cour de Louis XIV dans un cadre Henri II. Et puis autre grande nouveauté : l'auteur des *Nouvelles* savait finir ; rare mérite, après les romans à dix volumes qui avaient enchanté toute la première moitié du siècle ! La Bruyère, dans son célèbre discours de réception à l'Académie, le louera de cette brièveté. Mais, ici encore, Segrais cède trop au goût du jour ; il a eu beau marquer d'abord les qualités des bons romans et reconnaître que, si « la vraisemblance manque parfois à l'histsire, elle est essentielle au roman », trop souvent l'imagination l'emporte.

En 1670, parut *Zaïde*, sous son nom. On crut aisément qu'il en était l'auteur. Dans les conversations et propos qu'on a recueillis de lui, il dit en termes formels : « *La Princesse de Clèves* est de Mme de La Fayette... *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement dans la disposition du roman où les règles de l'art sont observées avec grande exactitude. » C'est là ce qui lui fait dire en d'autres endroits : « Ma *Zaïde* ». « M. le Prince avait voulu lire ma *Zaïde* et j'ai trouvé qu'il était mieux informé que moi de la scène de mon ouvrage, connaissant parfaitement les personnages que j'y ai introduits, tant de l'Espagne, de la France que de l'Egypte, de Chypre et d'Asie... »

Il y a en effet de nombreuses analogies entre les *Nouvelles françaises* et *Zaïde*, le mélange de la poésie et de l'histoire, la peinture de la jalousie et des tristesses de l'amour, et le détail même de certaines fictions. Sainte-Beuve a dit : « *Zaïde* tient en quelque sorte un milieu entre l'*Astrée* et les romans de l'abbé Prévost et fait la chaîne de l'un aux autres. » Oui, et les *Nouvelles* de Segrais tiennent un milieu entre l'*Astrée* et *Zaïde*. Elles ont frayé le chemin aux romans de Mme de La Fayette comme les causeries du salon de Mme de Sablé ont mûri les *Maximes* de La Rochefoucauld, et comme les *Portraits* ont préparé les *Caractères* de La Bruyère. Mme de La Fayette fait révolution dans le roman comme Molière et Racine au théâtre, comme Boileau dans la critique. Au lieu des grandes aventures, des grands coups d'épée et des grandes phrases, elle met les moyens simples, l'analyse

du cœur, la sobriété. Elle disait qu'une période retranchée d'un ouvrage valait un louis d'or et un mot vingt sous. Le roman nouveau dont Segrais a eu l'idée, c'est *la Princesse de Clèves*. Il a donc eu sa place et son rôle dans cette réforme du roman français. Il l'a conçu tel que Mme de La Fayette l'a réalisé. Il a mis Mme de La Fayette, au moins par sa préface et par ses entretiens, sur la voie où elle a trouvé le chef-d'œuvre.

En 1676, à cinquante-deux ans, il se retire dans sa ville natale. Il refuse l'offre de Mme de Maintenon, qu'il a connue jadis après la mort de Scarron et qui veut le rappeler à la cour pour le placer auprès du jeune duc du Maine, objet des tendresses du roi. Il se marie avec sa cousine, devient premier échevin, construit l'église des Jésuites (aujourd'hui Notre-Dame), élève une statue de Louis XIV, termine sa traduction de l'*Enéide*, entreprend celle des *Géorgiques*, restaure l'académie de Caen et en décerne les couronnes.

> Et c'est le comble de la gloire
> De se voir couronné de la main de Segrais,

enfin devient, en quelque sorte, le prince intellectuel de la Normandie.

Il excelle à conter sa vie avec cet accent bas normand qui ne l'a jamais quitté. Tandis qu'il parle, un homme est derrière une tapisserie, qui note ses paroles — vous voyez que le phonographe était inventé à Caen il y a plus de deux cents ans, — et ainsi nous sont parvenus ces récits trop courts, ces anecdotes, ces observations intéressantes, qui sont entrés dans notre histoire littéraire pour n'en plus sortir.

En 1689, Mme de Sévigné passe dans cette ville, que son mari a honorée et embellie, « la plus jolie ville, dit-elle, la plus avenante, la plus gaie, la mieux située, les plus belles rues, les plus beaux bâtiments, les plus belles églises, des prairies, des promenades, et enfin la source de nos plus beaux esprits ». Segrais est absent ; elle est « affligée » de ne pas voir « son ami ».

Il meurt en 1701, à soixante-dix-sept ans ; ses restes sont transportés en grande pompe à Fontenay-le-Pesnel, et ensevelis dans l'église de ce lieu. Toute la province le pleure ; une femme vient graver des vers sur sa tombe.

Tel fut Segrais.

Il y a en lui deux hommes : le Segrais que son temps aima, un peu affadi par le voisinage des beaux-esprits de l'hôtel de Rambouillet et par les pastoureaux langoureux de l'école italienne, admirateur de d'Urfé, de Mlle de Scudéry, de Chapelain, de Ménage, et qui en veut à Racine et à Boileau parce qu'ils viennent déranger ses habitudes ; et puis, à travers celui-là, dont les couleurs ont pâli, il y a le poète naturellement doué et agréable, le poète des gais refrains, des stances légères, où passe un spirituel sourire, une idée tendre, fugitive, un sentiment rapide ; l'admirateur de Corneille et de Molière, le commensal de Mme de La Fayette, l'homme de goût à qui La Rochefoucauld demande une préface pour ses *Maximes*, le conteur riche en souvenirs, dont les anecdotes ont si bien passé en nous que nous ne savons plus d'où elles viennent ; enfin, jusqu'à un certain point, le précurseur qui n'a réalisé qu'à demi son idéal, mais qui a vu la pastorale telle que la fera Gœthe, et le roman tel que le feront Mme de La Fayette, Le Sage, l'abbé Prévost et les grands romanciers de nos jours. C'est par là

que, dans le naufrage de ses admirations premières, il survit, sous le rayon de Mme de La Fayette et de La Rochefoucauld.

Il est le type de l'homme de lettres qui est en même temps homme de bonne compagnie. Il est « l'honnête homme » dans le plein sens que le grand siècle donnait à ce mot, et où doivent l'entendre tous les siècles. Enfin, suivant le mot de Voltaire, « c'était un très bel esprit, et un véritable homme de lettres ».

Je suis fâché d'apprendre, car je l'apprends, que ce fut Segrais qui fit construire l'église Notre-Dame, que l'on appelle, à Caen, « la Gloriette ». Elle est bien laide. Sa poésie est vraiment plus agréable.

R. DE BURY

LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Primerose,* comédie en trois actes, en prose, de MM. Robert de Flers et G. de Caillavet (9 octobre). — VAUDEVILLE : *Sa Fille,* comédie en quatre actes, de MM. Félix Duquesnel et André Barde (10 octobre). — ODÉON : *Musotte* (première à ce théâtre), pièce en trois actes, de Guy de Maupassant et de M. Jacques Normand (11 octobre). — Retour de M. Guitry. Retour de Mme Réjane. M. Le Bargy à la Porte-Saint-Martin. — Les Rostand à Paris. — Memento.

Je n'ai pas été déçu en voyant **Primerose**. Je connais MM. de Flers et de Caillavet. Ils se font du métier d'écrivain une idée modeste, très modeste. Ils se contentent de peu, de très peu. Et même, que ce très peu ne soit pas à eux, ils ne s'en soucient pas. Une comédie signée de leurs noms est toujours l'assemblage plus ou moins adroit de quelques scènes de pièces à succès. Ils ravaudent, ils calquent, ils déguisent, ils travestissent. Un titre, trois actes, et cela fait pour eux une pièce. Il y a des gens dont on dit qu'ils ne se sont donné que la peine de naître. MM. de Flers et de Caillavet ne se donnent jamais que la peine de prendre à droite et à gauche. C'est là toute leur œuvre dramatique, et je les étonnerais sûrement, moi qui ne suis qu'un bourgeois, en leur disant que je rougirais, si j'étais un écrivain, de l'être à leur façon. Je ne sais plus tout ce que je vous ai dit qu'on retrouvait dans une autre comédie de ces messieurs, *l'Amour Veille*, qu'on a jouée à la Comédie il y a deux ou trois ans. C'est l'unique et agréable mérite de leurs ouvrages qu'on les oublie très rapidement et qu'il faut, à peu de distance, un considérable effort de mémoire, dont ils ne valent pas la peine, pour s'en rappeler quelques détails. Mais après quelques jours je puis encore vous dire tout ce qu'on retrouve dans *Primerose*. C'est d'abord *le Monde où l'on s'ennuie*, qui paraît décidément être une mine pour MM. de Flers et de Caillavet. C'est ensuite *l'Abbé Constantin*, devenu cardinal, il est vrai. C'est également *l'Arlésienne*, la Renaude et Balthazar transformés en gens de la haute société. Vous pouvez me croire. Ce sont les mêmes traits, les mêmes effets, presque le même

dialogue, transposés dans un autre milieu, voilà tout, et enjolivés, si l'on peut dire, de cet esprit plat, de cet attendrissement niais qui constituent toute l'originalité de MM. de Flers et de Caillavet. Il y a, comme dans *le Monde où l'on s'ennuie,* une vieille dame un peu braque, indulgente aux choses de l'amour, choses dont elle raffole, et Primerose, l'ingénue exubérante, à la libre fantaisie, qui pleure comme elle rit, n'est que la Suzanne de Réville de ce même *Monde où l'on s'ennuie.* Vous vous rappelez, dans cette même pièce, également, le jeune poète à cheveux blancs dont les vers font fuir tous les invités. MM. de Flers et de Caillavet l'ont transformé, dans *Primerose*, en une chanteuse mondaine, dont la voix produit le même effet. Et ainsi du reste, du pitoyable reste. On dirait une de ces représentations à bénéfice où l'on voit défiler l'une après l'autre les meilleures scènes de pièces connues. Aussi jugez du plaisir du public à retrouver ainsi, au cours de ces trois actes, sans changer de théâtre, des scènes et des personnages de pièces qui l'ont tant amusé. Il est heureux. Il n'a pas d'effort à faire. Il est en pays de connaissances. Il applaudit. Mon Dieu! applaudissons aussi! A quoi bon nous frapper. Dans l'art comme dans la vie, la tromperie n'a qu'un temps. L'œuvre de MM. de Flers et de Caillavet recueillera un jour tout le mépris qu'elle mérite.

J'ajouterai pourtant un mot. Vous avez pu lire dans les journaux les interviews de M. Robert de Flers au sujet de *Primerose*. « Nous avons voulu tenter du nouveau, a-t-il expliqué. Nous avons donc porté au théâtre, avec un grand souci d'indépendance, une situation nouvelle, un conflit de sentiment où se débat une religieuse sécularisée. » L'esprit ne reste-t-il pas confondu devant une pareille présomption quand on sait ce qu'est la pièce? Par désespoir d'amour, une jeune fille du monde, — un monde un peu théâtre, — entre au couvent. Elle devient novice. A sa première sortie, huit mois après, elle se rencontre, dans la maison de ses parents, avec celui qu'elle aime et qui l'aime et qui n'a renoncé à elle que par des scrupules de fortune, ruiné qu'il se trouvait soudain. Son amour la reprend. Justement, le gouvernement dissout la congrégation, ferme l'établissement dont elle fait partie, et, rendue ainsi malgré elle à la vie civile, n'ayant pas prononcé ses vœux, elle épouse celui qu'elle aime et à qui sa fortune est revenue non moins soudainement. C'est tout le sujet, le mince sujet de *Primerose*. Et trouver qu'il y a là une nouvelle « situation dramatique »! M. Robert de Flers serait-il plus amusant que ses pièces?

L'interprétation est bien bonne. Il faut voir M. de Féraudy en cardinal. Qu'on le sent heureux sous ce costume! C'est un vrai sociétaire. Il était fait pour les honneurs. Le masque d'un comique, malheureusement. La véritable onction manque. On dirait un dessin du

Rire. Madame Pierson est tout à fait dans son rôle. Elle l'a joué tant de fois pour le compte de Pailleron ! c'est Mlle Leconte qui joue Primerose. J'avoue que j'ai de la peine à me faire au talent de cette grande artiste. (Qu'elle ne prenne pas en mal cette épithète. A la Comédie-Française tous les artistes sont grands.) Elle jette son rôle au public comme au café-concert une chanteuse ses couplets, campée et forte en voix. Quand on ne s'y attend pas, surtout à la Comédie-Française, cela surprend. Il est vrai que je m'y attendais. M. Grand joue l'amoureux, naturellement. Il est bien, c'est tout ce qu'on peut dire. Je lui conseille pourtant de surveiller son coiffeur. Le toupet qu'il porte est défectueux. Quand il se met à genoux, on voit très bien la différence de nuance des cheveux, les faux bien noirs, les vrais... moins. En amour, il n'y a pas de petit détail. Quant à M. Guiltiene qui joue... — que joue-t-il, mon Dieu ! je ne le sais plus — on devrait bien le renvoyer au Conservatoire, dans la classe de M. Paul Mounet, pour qu'il perde les tics et les intonations de M. Le Bargy, qu'il imite avec excès. Vous me direz qu'il reviendrait en imitant M. Paul Mounet, ce qui serait tout aussi fâcheux? En effet. Pour le reste de l'interprétation, il n'y a à retenir que Mlle Bovy, qui a trouvé un grand succès, très justement mérité, dans le rôle d'une petite novice gasconne, et M. Croué, dans le rôle d'un vieux domestique qui, dès la première scène, au lever du rideau, présente au public tous les personnages de la pièce, noms, prénoms, goûts, occupations, passé et avenir. Au fait, je l'oubliais, la voilà, la nouveauté de *Primerose!* C'est cette vieille ficelle du théâtre de nos pères.

Une pièce qui n'est pas brillante non plus, c'est **Sa Fille**, de MM. Duquesnel et André Barde. Quelle vieillerie, Seigneur ! On voit bien que M. Duquesnel n'est plus jeune. Il est pour les vieux moules. Ce ne serait encore rien s'il y avait quelque intérêt. Mais trois actes, trois actes sans rien que le bavardage le plus insipide, pour arriver enfin au quatrième acte, le seul où la pièce commence un peu à prendre vie ! Dirait-on que M. Duquesnel a été, est encore, peut-être, critique dramatique ? Alors, c'est vrai ? Il a dirigé les répétitions de sa pièce. Il s'est assis à l'orchestre. Il a écouté, — et même écouté plusieurs fois, le malheureux ! — et il n'a rien senti du profond ennui que dégage sa pièce pendant trois actes ? Fiez-vous donc à l'expérience de l'âge. Moi, j'ai dormi, entre une jolie femme à ma gauche, et à ma droite le directeur du *Mercure*. Il ne dormait pas, lui. Il écoutait patiemment. C'est un homme qui a l'habitude de la littérature. Ajoutez une mauvaise interprétation. Sauf Mlle Lender et un M. Cousin, très pittoresque en procédurier campagnard, pas un artiste ne semblait être dans son rôle. On dit que M. Duquesne a du talent. Il l'avait probablement perdu ce soir-là. On avait l'impression d'une

pièce où rien n'était au point, qui aurait demandé encore quelques répétitions. M. Duquesnel aurait dû voir cela. Pour ce que sa pièce apportait de neuf, elle aurait pu attendre encore quelques jours.

M. Antoine a eu raison de reprendre **Musotte**. C'est une belle pièce, intéressante, fort bien faite, sans le moindre bavardage, pleine d'une émotion profonde, et où l'esprit ne manque pas non plus. On sait que l'idée en fut prise dans une nouvelle de Maupassant. Un jeune peintre vient de se marier. Le soir même de ses noces, il apprend qu'une maîtresse de trois années, la dévouée, fidèle et honnête Musotte, est en train de mourir, après avoir mis au monde un enfant qu'elle jure être de lui, et qu'elle demande à le voir. Le brave garçon y court. Musotte agonise, et après avoir avoué au jeune homme que si elle n'était pas à l'heure de sa mort jamais il n'eût connu sa maternité, elle lui confie, à lui et à sa femme, l'enfant né de leurs amours. Le peintre promet, et en effet, rentré chez lui, ayant avoué sa conduite à sa femme et l'en faisant juge, tous deux tiennent la promesse faite à Musotte et adoptent l'enfant. Cela ne vaut-il pas mieux que toutes les basses cochonneries du *Vieil Homme* ? *Musotte* fut représentée pour la première fois au Gymnase en 1891. Les premières représentations eurent du succès, mais bientôt les spectateurs désertèrent, effarouchés, dit-on, par le sujet de la pièce. Pauvres gens, qui n'étaient pas à la hauteur d'une belle, d'une juste action ! Je ne dirai pas que cela a changé aujourd'hui. Les âmes basses, les cœurs sans générosité sont éternels. Mais on a vivement applaudi, à l'Odéon, la jolie et pauvre Musotte, et, qui sait ? peut-être même approuvé qu'on fût juste et bon avec elle. *Musotte* est d'ailleurs fort bien jouée de tous points par les artistes de l'Odéon. Allez voir Musotte. Vous aurez le plaisir d'une bonne pièce, humaine et vivante, avec de bons acteurs qui savent jouer et rester vrais, avoir de l'émotion et rester simples. Il n'y a qu'une chose qui m'a un peu chiffonné. Il y a dans *Musotte* une dame veuve, que ses misères conjugales ont dégoûtée des hommes, et qui a reporté toute la tendresse de son excellent cœur sur les animaux. Elle a fondé quelque part un refuge pour les chiens abandonnés ou perdus, et le railleur de la pièce, un garçon du reste fort sympathique, la plaisante un peu sur cela. Quand il s'agit d'adopter l'enfant de Musotte, la dame en question, qui d'ailleurs y consentira bientôt avec joie, fait un peu la moue, veut qu'on la prie. « Voyons, lui dit le railleur. Un enfant ! C'est bien aussi intéressant qu'un chien perdu ! » Aussi intéressant ? Comme il y va ! Le chien restera un chien, tandis que l'enfant deviendra un homme.

Retour de M. Guitry, retour de Mme Réjane, M. Le Bargy à la Porte-Saint-Martin ! Les journaux sont pleins de ces hautes questions, depuis quelques jours. M. Guitry nous revient d'une tournée dans l'Amérique du Sud. Il a perdu treize kilos.

C'est un événement, vous comprenez. Son impresario est en difficultés avec les auteurs des pièces de la tournée : MM. Jules Lemaître, Paul Bourget, Bataille, Bernstein. Il semble que M. Guitry pourrait intervenir, essayer des deux côtés d'arriver à un accord. Mais que sont des écrivains à côté d'un comédien ! « Je ne m'inquiète jamais de la fumée que laisse derrière moi mon automobile », répond M. Guitry, questionné sur cette affaire. N'est-ce pas à encadrer ? Mme Réjane, de son côté, nous a donné la petite scène annuelle, le retour de tournée, avec la foule des amis à l'arrivée du train, et son fils se jetant dans ses bras, « scène qui ne laisse pas d'être émouvante », disent les journaux. Jobards de journaux ! Moi je vois très bien le tableau réglé à l'avance : « N'est-ce pas, je serai dans les premiers wagons. Dès que tu me verras, tu te précipiteras : Maman ! Et tâche d'avoir l'air ému, que ça fasse de l'effet. » Car l'effet, tout est là pour les gens de théâtre. Quant à M. Le Bargy, c'est peut-être le plus monumental. Il est vraiment arrivé à prendre pour du génie son élégance de gravure de mode, sa façon de nouer ses cravates et de choisir ses pantalons et ses jaquettes. Moins artiste qu'homme d'affaires, d'ailleurs. Il paraît qu'il quitte décidément la Comédie-Française, pour entrer à la Porte-Saint-Martin, aux appointements annuels de 125.000 francs. Avec les cachets, la part sur les bénéfices, c'est au bas mot 200.000 francs qu'il gagnera. Deux cent mille francs à un comédien, quand tant de gens sont misérables ! Vous ne serez peut-être pas de mon avis? Moi,il y a là quelque chose qui me gêne, qui me choque, qui m'empêcherait presque de savourer tout le grotesque de ces *m'as-tu vu*.

Les Rostand à Paris. On pouvait lire ces mots dans *le Matin* du 20 octobre, en petites capitales, dans la rubrique des *Théâtres et Concerts*. Les Rostand à Paris ! Un numéro de cirque, comme qui dirait les Hanlon Lee ! Comme c'est bien cela !

Memento. — Théâtre Sarah-Bernhardt : *le Typhon*, pièce en 4 actes, de M. Melchior Longyel, traduction de M. André Duboscq, adaptation de M. Serge Basset (10 octobre). — Palais-Royal : *le Petit Café*, comédie en 3 actes, de M. Tristan Bernard (12 octobre).— Théâtre Michel : *Article de Paris*, revue en un acte, de MM. Claude Gedel et Emile Erzog. *Voyage à deux*, pièce de M. Jean-Jacques Bernard (17 octobre). — Théâtre Fémina : *l'Enfant du Siècle*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Le Lasseur (19 octobre).

MAURICE BOISSARD.

ART MODERNE

L'art décoratif au Salon d'Automne. — L'Union internationale. — L'Exposition internationale des aquarellistes. — L'Exposition Quittner.

On nous avait promis pour ce **Salon d'Automne** un gros effort

des décorateurs français. Il s'agissait pour eux de démontrer à distance d'un an la supériorité du goût français, de la mesure parisienne sur la roideur et la pesanteur germanique des invités Munichois de l'an dernier. A vrai dire, il ne faut pas penser à un match entre l'art décoratif allemand et le nôtre. Nos beaux artisans ne viennent pas tous au Salon d'Automne, et l'année dernière il n'y avait pas là tous les Allemands ni même tous les Munichois. Il n'y a pas lieu à comparaison complète, ni à un essai d'ethnographie d'art décoratif. Les Munichois avaient un peu abusé des fauteuils creux comme des puits et des divans profonds comme des hypogées. Ils avaient réalisé des ameublements pour édifices énormes. Nos décorateurs ont vu, pour la plupart, plus menu et plus intime. Ils ont envisagé des homes d'artistes heureux ou de simples millionnaires élégants. Il n'y a presque rien pour l'usage exclusif des milliardaires. L'impression générale en devient très amène et accueillante. Ce n'est pas que tout soit d'égale valeur, mais quelques-uns parmi nos meubliers ont joint le pratique à l'esthétique et même à du nouveau. C'est un gros compliment. On peut l'adresser à MM. Dufrène, Follot, André Hellé et Jaulmes.

§

Nos artistes n'inventent guère de formes ; ceux des autres pays non plus. Il n'y a plus guère de formes à trouver sauf pour orner de vastes salles de palais. Mais ils renouvellent les jeux de lignes, ingénieusement, inventivement. La leçon de l'art nouveau n'a pas été perdue. Elle était souvent audacieuse et souvent excellente. Ses sources françaises et anglaises étaient bonnes. L'application en fut quelquefois excessive chez nous et plus encore hors de chez nous. Mais il ne faudrait pas induire du succès de nos artistes du Salon d'Automne qu'ils ont rejeté leurs anciens désirs. Simplement ils les satisfont mieux. Il s'est produit aussi chez certains d'entre eux un phénomène intellectuel ordinaire, le même que parmi le public de goût qui aime le caprice inventif et ne veut rien perdre de l'acquis. Nos artistes ont revu des joliesses un peu oubliées, ce qu'on voudrait oser appeler le folk-lore du meuble. Ceux qui se sont ainsi modifiés ont offert des choses charmantes, bizarres qui ne feront peut-être pas oublier Riesener. Mais du meuble est-ce fait pour durer toujours ? Ils auront créé comme M. André Mare avec du Rouault enchâssé dans du Normand ajeuni, un joli accord tonal, une dissonnance intellectuelle bien résolue, piquante, curieuse et artiste : mais parcourons les stands.

L'installation de campagne de M. Jaulmes (par ailleurs bon peintre) est charmante. S'il l'a conçue pour lui-même, il doit y revenir avec plaisir de la chasse aux motifs. Un joli tapis, des sièges bas, un

paravent charmant, des portes de placards d'un joli gris rehaussé de rustiques et simples corbeilles rouges, une table ronde à gros pieds ronds, un vaste buffet bas forme commode, dont l'ornementation grappes et feuilles est fort jolie ; les pièces sont séparées ou réunies par des rideaux sur tringles. La vieille cheminée rustique a été modifiée avec goût. Evidée, son plafonnage de poutres apparentes peint de rouge et de gris, elle a intérieurement deux sièges bas (qui sont peut-être des coffres aussi) qui avoisinent la petite cheminée moderne pratiquée au fond de la vieille cheminée. Une bibliothèque est creusée dans le mur, un divan est encastré dans la paroi au-dessous de la fenêtre.

Passe pour la bibliothèque, mais c'est peut-être un tort de traiter les divans en captifs. C'est une mode, d'origine anglaise, d'origine de la renaissance de l'art décoratif, origine respectable : on pourrait être moins fidèle à cet exemple. Dans le bureau de MM. Sue et Huillard, à côté d'une armoire centrale prisonnière de la paroi boisée, une table de travail est d'un joli goût, à la fois svelte et massive. M. Majorelle envoie de bon brave meuble à la mode lorraine instaurée par Gallé. Les envois de M. Bigaux, généralisés par un grand magasin, vont satisfaire la bonne bourgeoisie par un cossu orné. Adroit, M. Bigaux relève sa correction mobilière par la décoration murale, peintures élégamment audacieuses. M. André Hellé a réussi une amusante chambre d'enfant. Adroit aussi il a, pour intéresser les jeunes mères, jonché le tapis d'une amusante population d'Arche de Noé, crocodile conçu dans le style d'une chèvre à voiture, cochon en forme de vessie mi-gonflée, éléphant faisant le gros dos. L'arche de Noé se retrouve dans la frise aussi spirituelle qu'au bois découpé. Très joliment aux rideaux du petit lit deux singes terminant une bande brune décorative semblent s'élancer au long d'une liane stylisée, en bon lutins familiers d'une forêt de songes vierges. Sans nouveauté dans les lignes, les petits meubles sont d'une amusante proportion et sigillés de vignettes colorées très plaisantes ; voici un très joli effort. Répandue par les magasins du Printemps, la chambre d'André Hellé va devenir la chambre nationale pour les petits Français. Ne le regrettons point.

M. Maurice Dufrêne est un classique de l'art nouveau. Ses audaces furent toujours heureuses. On ne connaît pas de lui une faute de goût. Un service à thé et à café, qu'il créa, est célèbre et répandu à juste titre. Il a quatre pièces : une salle à manger avec buffets dressoirs (comme tous les décorateurs actuels, M. Dufrêne supprime les verrières et cache la vaisselle comme une tare), avec une frise élégante et très spirituelle de petits lapins à la queue florale. Une galerie, dont M. Jacques Rouché est l'heureux possesseur, est parfaite avec ses bahuts de dimension restreinte, mais bien ornés d'un luxe de beau bois

et un départ ingénieux de cuivres (un peu Louis XIII) ; une table à livres y est d'excellente proportion. Aussi un bureau intéressant avec une bibliothèque pour bibliophile (peu de livres bien choisis et une armoire à manuscrits entre les deux verrières), puis une chambre de dame qui a tout l'aspect d'une chambre de jeune fille, avec un joli lit gris de lin dont les formes cintrées sont une trouvaille. Cette chambre est une symphonie en gris majeur. Elle est très difficile à porter, comme on dit vulgairement. Les chaises de M. Dufrêne, notamment celles de sa salle à manger, sont parfaites. Ses décorations murales du meilleur goût.

M. Follot, dans une salle à manger très colorée sur fond blanc, consent à doter son buffet de menues verrières. Une autre salle à manger du même avec un petit buffet exquis, citronnier marqueté d'olivier, est plus séduisante. M. Follot se révèle un artiste parfait dans la composition d'une salle de musique, de belles parois couleur de féerie avec les éléments de nuit et d'arborescence d'un parc de fête galante aboutissent à un plafond blanc, aux bords cintrés parsemés d'étoiles d'or, des meubles qui ont l'air de joyaux ; même le piano à queue dans sa sobre rayure sur fond laqué blanc est spirituel et émouvant. Cette salle de musique est peut-être ce que le salon d'automne nous offre cette année de plus pur et de plus sobrement magnifique.

Et encore M. André Groult, avec une bonne salle à manger et de fort belles toiles imprimées d'après des dessins harmonieux de MM. d'Espagnat, Drésa, Carlegle, Mlle Lloyde ; de M. Bernaux, des panneaux de bois sculpté légèrement et finement qui rehaussent bien ses buffets. De très bons meubles de M. Francis Jourdain.

Tapisseries. De la ficelle et du galon et du fil d'or, matières ingrates, Mme Ory-Robin tire des paysages séduisants, des jets d'eau, des feux d'artifice. Mme Fernande Maillaud montre des panneaux Georgesandesques un peu lourds, un peu sourds, mais de belle allure. Mme Van den Meer de Walcheren joue la difficulté dans une bande de tapisserie qui résume la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier ; au dessin représentant l'assassinat des parents par Julien, son Julien semble alerte ; son Jésus est de physionomie expressive. Elle dompte sa matière, malgré ses excessives ambitions de rendu avec habileté.

Les Potiers. En première ligne M. Methey avec deux vitrines pleines de gemmes colorées d'un goût sûr et hardi ; des accords de tons très modernes souvent rehaussés de quelque ressouvenir des beaux styles, mais avec infiniment de goût et si bien dosés qu'ils ajoutent du renouvelé à du nouveau. Les harmonies de M. Methey sont les plus belles qu'on crée aujourd'hui. Sa place est tout à fait à part parmi nos céramistes, et même parmi nos décorateurs il est un des plus parfaits. L'exposition en vitrine ne le sert pas. Voyez celles de

ses œuvres qui sont posées à plat sur la table de M. Francis Jourdain, pour la salle à manger de M. Druet. En leur place, préparées pour l'usage, elles rayonnent d'un éclat plus vif et s'affirment plus belles. M. Lenoble, dans un style ancien, mais avec les plus chaudes colorations, a de très beaux blancs et bleus. Les bleus de M. Massoul sont attachants et artistes. MM. Claus et Gallé, deux Viennois, ont du goût et de la solidité.

Notons encore un éventail de M. Bastard, les cuirs et reliures de Mlle Louise Germain, les coussins de Mme Bernouard, les plats en argent de Mlle Cazin, les très attrayantes broderies de Mlle Marcelle Cros, les céramiques de Decœur, une belle tapisserie de M. Jossot, les émaux de M. Jouhaud, les reliures de M. Kieffer, les verreries de M. Marinot, très intéressantes avec leurs dessins modernes dans un aspect coloré de style persan. Il y a longtemps que les verriers ne nous avaient rien montré d'aussi esthétique. Les poteries de M. Rumèbe semblent des hasards du feu assez heureux.

Ne quittez pas le Salon d'Automne sans rechercher au hasard des salles les envois des graveurs Lefèbre, Ouvré, Rubezak, Le Laboureur et cet excellent artiste Paul-Emile Collin.

Les lecteurs du *Mercure* suivent trop exactement les représentations du Théâtre des Arts pour qu'on leur parle des décors, des costumes, des dessins exposés par M. Jacques Rouché comme autant d'éléments d'un effort vers une mise en milieu supérieure des œuvres dramatiques. Tout de même citons les maquettes de M. d'Espagnat, pour *Fantasio*, exquises, et des dessins de M. René Piot, solides et superbes morceaux.

La pâte de verre est représentée par M. Jean Cros dont une figure de femme est exquise. On voudrait rencontrer plus d'œuvres exécutées avec cette admirable matière.

L'Exposition de l'Art à l'Ecole a pour principal attrait une drôlatique tauromachie de M. André Hellé.

§

A **l'Union Internationale**, dite aussi Salon d'Hiver, beaucoup d'œuvres de bonne volonté. Certains artistes maigrement représentés au Salon d'Automne s'y épanouissent, ainsi M. Mainssieux et, très intéressante avec un beau portrait de femme, frêle et attirant, Mlle de Jong. Des sculptures de M. Derré, précieuses un peu et humanitaires, un Wagner robuste et tacheté, de bon style; M. Merovak Janeau y montre un bon buste et une peinture violente. M. Rougeot a de vives natures mortes. M. Paul Ramond des paysages libres et vivants, ainsi que M. Berteaux. M. Rioux est un artiste de beaucoup de talent, trop inquiet, trop chercheur et qui décompose trop ses harmonies. S'il unifie son talent, il démontrera un sens aigu des lumières

et une solide construction du paysage. L'apport étranger nombreux à ce salon n'y éclate ni en originalité, ni en force. Mais l'ensemble groupé dans les pavillons flonflonesques de l'Alcazar d'Eté est assez curieux et on sent là un parti pris d'hospitalité louable.

A la **Société Internationale des Aquarellistes**, notre amaible confrère Maurice Guillemot a groupé des amateurs instruits et des artistes. L'ensemble papillote, il y a de vieilles architectures et des coins de village et des aspects de square qui étincellent pareillement. Dans cette pyrotechnie de fraîcheurs, les envois de Mlle Adour, parce qu'un peu rudes et volontiers stylisants, de saveur poétique d'ailleurs, prennent une belle importance. M. Labrouche expose des vues de Bruges saisies sans doute au cœur de l'été, bien concrètes avec des eaux lourdes comme il convient. Mme Hodgkins semble avoir pris pour modèles les violentes schématisations de M. Rouault. Elle parsème, non sans vigueur, les plages de passants rutilants. Il y a de bonnes choses cursives et ardentes de M. Buyko, notamment une intéressante et fougueuse plage de Roscoff; des pages simples et tranquilles de Mlle Courboin, des effets rares et assez fins de M. Fougerousse. Les meilleurs envois sont ceux de M. André Chapuy, notamment des nuages sur la Seine et un soir d'hiver, qui sont d'un artiste très sûr, étonnamment agile et traduisant nerveusement des impressions justes ; c'est plus âpre que ce que M. Chapuy montre au Salon d'automne et aussi intéressant.

Les salles Georges Petit contiennent, aussi de **M. Quittner**, peintre autrichien, des tableaux de ton volontairement éteint qui nous mènent dans une Allemagne d'un pittoresque un peu conventionnel, et des monotypes tout au contraire fermes de dessin et très hardis de tons ; contraste qui n'est point sans saveur, et qui étonne un peu. Cet artiste allègue au cadre d'un assez joli *Biergarten* des environs de Vienne une troisième médaille obtenue au salon des Artistes Français. Il semble s'exagérer l'importance de cette distinction.

GUSTAVE KAHN.

ART ANCIEN

Les Portraits de la Camargo. — M. Emile Dacier vient de publier dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* une intéressante étude sur **les Portraits gravés de la Camargo**. Elle avait quinze ans, en 1726, quand elle débuta dans les *Caractères de la danse*, l'œuvre de Jean Ferry Rebel : la gigue et le rigaudon devaient être son triomphe. Les airs du vieux Rebel suggéraient à son ancienne, la ballerine Françoise Prévost, toute une comédie galante : c'était pour la courante cérémonieuse, l'amour d'un vieux barbon, pour le léger menuet celui d'une fillette, pour la chacone

celui d'un petit maître, pour la sarcabande et la gavotte mélancolique celui des délaissés. Camargo, au contraire, ainsi que je le dis dans mon livre sur *les Femmes de théâtre au* XVIIIe *siècle*, se contentera de danser : elle n'est là que pour jouer des jambes ; c'est la danse pour la danse ; c'est l'art pour l'art. Camargo, c'est le diable au corps, c'est toute la verve, toute la vivacité, tout le brio de la sauterie et du gigotage ; elle court d'un côté du théâtre à l'autre, fait des pirouettes et des cabrioles, et sur le bord même des lampes fait des pas de menuet. C'est en danseuse naturellement que Nicolas Lancret l'a représentée, et l'on ne connaît pas moins de quatre variantes de son portrait, au musée de Nantes, à la galerie Wallace, à l'Ermitage et à Berlin. La voici d'abord seule et tournant sur un pied, en robe à guirlande de fleurs ; mais à Berlin, si l'attitude est pareille, les groupes sont transformés, le joueur de basson a disparu et un comparse accompagne la ballerine. C'est une gravure par Laurens Cars du premier de ces portraits qu'annonçait le *Mercure* de janvier 1731. La danseuse est placée dans un décor de paysage ; deux violonistes et un joueur de clarinette sont debout dans le fond ; le joueur de basson est au premier plan.

Cette peinture, écrit M. Dacier, paraissant au moment même où la charmante ballerine, nouvellement entrée à l'Académie royale de musique et alors dans tout l'éclat de ses vingt ans, soulevait l'enthousiasme du public par sa grâce et son agilité prodigieuses, ne pouvait manquer de susciter des convoitises. Aussi, tandis que l'original se fixait, en compagnie d'autres toiles de Lancret, dans la collection de Leriget de La Faye, plusieurs répliques allaient enrichir divers cabinets d'amateurs.

... Que l'estampe de Laurent Cars ait connu le succès dès son apparition, il serait à peine besoin de document pour le démontrer : on n'aurait qu'à se rappeler à quel point le XVIIIe siècle se montra féru de théâtre et de gravure pour imaginer la vogue que dut rencontrer le portrait d'une « étoile » à la mode gravé par un maître, d'après une délicieuse peinture. Mais il y a d'autres indices de ce succès, et notamment le plus caractéristique de tous : les contrefaçons...

En effet, le 25 juin 1731, c'est-à-dire moins de six mois après l'annonce du *Mercure*, Lancret faisait saisir par le commissaire du roi « soixante et sept exemplaires de ladite estampe de la Camargo, contrefaite et réduite en petit papier, et quatre autres pareilles, enquadrées avec vérines » — le tout se trouvant en la possession d'un graveur, jeune alors et encore inconnu, Antoine-François Radigues, fils, qui se disait marchand d'images et qui avait eu cette malchance extrordinaire de monter chez Lancret lui-même au second étage de la maison que le peintre habitait, quai de la Mégisserie, « croyant aller vendre et débiter l'estampe de la Camargo à une personne qui lui en avait demandé une cinquantaine d'exemplaires ». Une perquisition faite chez le sieur Thévenard, rue Saint-Jacques, chez qui logeoit Radigues, ne donna aucun résultat ; il n'en fut pas de même chez les marchands imagiers P. Sirois, J. Limousin et N. Gaultrot, que Lancret

poursuivit conjointement avec Radigues. Le Conseil privé rendit son arrêt le 17 mars 1732 : il était bien loin de donner entière satisfaction au peintre, qui ne réclamait pas moins de 3.000 livres de dommages-intérêts. Sirois, Limosin et Gaultrot s'en tirèrent chacun avec trois livres d'amende ; quant à Radigues, qui était sans doute l'auteur de la contrefaçon, il fut condamné à vingt livres d'amende et aux dépens.

M. Dacier signale d'autres imitations de la gravure de Laurent Cars et son article apporte une heureuse et précise contribution à la question des portraits d'actrices. Bien entendu, la Camargo est représentée en jupe longue et la querelle du tutu qui emplit de son bruit à l'heure actuelle les coulisses de l'académie de musique, n'était pas encore soulevée. La robe large suffisait aux ébats des danseuses du XVIIIe siècle. Même une singulière controverse s'éleva alors sur le point de savoir si la Camargo portait ou non des caleçons. Casanova en a recueilli les échos :

... Immédiatement après, raconte-t-il, je vois une danseuse qui comme une furie parcourt l'espace en faisnt des entrechats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu et cependant applaudie avec une espèce de fureur.

— C'est, me dit de Paft, la fameuse Camargo. Je te félicite d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir.

J'avouai que la danse était merveilleuse.

— C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre, car,avant elle, les danseuses ne sautaient pas, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte pas de caleçon.

— Pardon, j'ai vu...

— Qu'as-tu vu ? C'est sa peau qui est à la vérité ni de lys ni de rose.

— La Camargo, lui dis-je d'un air pénitent, ne me plaît pas ; j'aime beaucoup mieux Dupré.

Un vieil admirateur qui se trouvait à ma gauche me dit que, dans sa jeunesse, elle faisait le saut de basque et même la gargouillade et qu'on n'avait jamais vu ses cuisses, quoiqu'elle dansât à nu.

— Mais si vous n'avez pas vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait pas de tricot ?

— Oh ! ce sont des choses qu'on peut savoir. Je vois que monsieur est étranger...

Camargo pourtant, à qui ce curieux différend fut soumis, prétendit le contraire et assura qu'elle avait toujours mis des caleçons au théâtre. Il est vrai qu'elle les ôtait volontiers à la ville. Mais le saut de basque et la gargouillade ne constituaient pas des poses faciles à représenter. Lancret se contenta de poser son modèle sur le pied gauche, le droit en l'air, et les bras étendus. Ainsi Camargo ne paraît guère plus agitée que sa rivale, la précieuse Mlle Sallé. C'est encore le *Mercure* qui annonce, en avril 1732, la nouvelle œuvre du peintre des danseuses.« Le sieur Lancret, de l'Académie, imprime-t-

il, compte donner incessamment au public le portrait historié de Mlle Sallé, pour servir de pendant à celui qu'il a fait de Mlle Camargo. Ces deux célèbres rivales, qui, par la diversité de leurs talens, n'en concourent que mieux à la gloire de leur art et qui partagent également les suffrages du public, méritent la même immortalité. » Voltaire verra le portrait,et bien qu'il ne le trouve pas complètement ressemblant, il le préférera à celui de Camargo. Dans un décor de parc à Watteau emprunté, Mlle Sallé danse en grande robe et les seins découverts, les bras nus jusqu'aux coudes, aux accords d'un quatuor de jeunes flûtistes.

C'est ainsi que l'a gravée Nicolas de Larmesin, et sa planche est digne de celle de Laurent Çars.

Lancret fut du reste par excellence peintre de théâtre. Tantôt il nous montre Thomassin dansant avec la belle Silvia, celle de Marivaux ; tantôt Scaramouche embrassant une jeune gaillarde pendant qu'Arlequin fait sentinelle ; tantôt encore, dans le *Théâtre Italien*,à côté d'un Pierrot portant la guitare en bandoulière, une jeune femme qui tient ses jupes d'une main et de l'autre le masque. Le Théâtre français lui aussi a attiré Lancret, et grâce à lui nous verrons telle scène du *Philosophe marié* ou telle autre du *Glorieux*, avec Quinault la cadette et Mlle Labat donnant la réplique à Grandval et à Quinault-Dufresne. Cependant Lancret n'est qu'un peintre de gestes et d'attitudes ; l'expression des visages lui échappe ; il n'a plus rien de la poésie expressive et prenante de son maître Watteau ; il n'a pas encore le sens du caractère de La Tour. Celui-ci,à son tour, sera peintre de masques,mais si la Camargo de Saint-Quentin l'emporte sur celle de Nantes, si quelques traits et frottis de pastel font plus que toute la peinture attentive du petite maître des fêtes galantes,si la vie intime des comédiennes est mieux rendue par le pastelliste,leur vie extérieure,avec son décor de fantaisie,reste le domaine de Nicolas Lancret.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Brahm : *Das Leben Heinrichs von Kleist*, Neue Ausgabe ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 6.— Heinrich Heine : *Saemtliche Werke*, I Bd. ; Leipzig, Insel-Verlag, M. 2. — Henri Heine : *Romancero et Poesies diverses*, transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson ; Paris, Librairie Hachette, 3 fr. 50. — Henri Heine : *Le Retour* et *la Mer du Nord ;* imitation poétique par Elie-André Clot ; Lyon, A. Rey, 2 fr. 50. — Gœthe : *Wilhelm Meisters theatralische Sendung ;* Stuttgart, Cotta, M. 30. — E. von Nesselrot : *Maria Severina*, Berlin. F. Fontane, M. 3,50. — Otto Runge : *Die weisse Yacht*, Francfort, Rütten u. Lœning, M. 3.50. — Memento.

Heinrich von Kleist. — La belle monographie que M. Otto Brahm a consacrée à la vie de Henri de Kleist fut publiée pour la pre-

mière fois en 1885. Elle obtint alors le premier prix décerné par la Société de Littérature allemande à l'occasion d'un concours dont trois professeurs de l'Université de Berlin formaient le jury. M. Otto Brahm était un jeune disciple d'Erich Schmidt, lequel contribua pour une si large part à orienter les jeunes germanistes allemands vers l'étude de la littérature moderne. C'était le moment même où les lettres d'outre-Rhin allaient s'orienter vers le réalisme. On sait que M. Otto Brahm se jeta corps et âme dans ce mouvement dont il ne reste plus guère que la gloire à peu près incontestée de M. Gerhart Hauptmann. Critique littéraire, critique dramatique, directeur de théâtre, M. Otto Brahm fut tout cela. Aujourd'hui, il réédite son *Kleist*, après un quart de siècle, en l'augmentant de toutes les données nouvelles que les nombreuses publications de ces dernières années ont pu lui fournir et en tenant compte notamment de l'édition complète des œuvres de Kleist, publiée précisément par Erich Schmidt, et où les lettres du poète étaient pour la première fois réunies.

L'Allemagne célébrera, le 21 novembre prochain, le centenaire de la mort de Kleist. Ce sera le moment pour les gazettiers de rappeler, selon la coutume, le tragique suicide du poète qui se jeta, ainsi qu'on sait, en compagnie d'Henriette Vogel, dans les flots sombres du Wansee, près de Potsdam. Les amateurs d'anniversaires trouveront dans le volume de M. Brahm les détails les plus circonstanciés sur ce singulier événement.

Kleist est certainement une des figures les plus attachantes de la littérature allemande. Si l'on ne se contente pas de le classer parmi les « poètes patriotiques », exaspérés par la domination napoléonienne, à côté des Arndt, des Kœrner et des Schenkendorf, comme le fait M. Chuquet, on découvrira chez lui cette nature complexe, contradictoire, « problématique », qui séduit par des dons prodigieux, mais mal utilisés, par une imagination ardente qui finalement mena Kleist à cet « excessivisme » dont il devait périr. C'est le propre de l'Allemagne d'autrefois d'engendrer de ces talents qui ne savent pas s'employer et qui, tour à tour repliés sur eux-mêmes ou raidis contre des obstacles imaginaires, usent leur force sans parvenir à réaliser leur destinée. Il en est d'eux comme de ces torrents de montagne qu'une accumulation de roche arrête et qui, après une tension formidable, finissent par lancer leur flot tumultueux dans la vallée...

De pareilles natures ne produisent que des œuvres incohérentes Mais il y a des passages magnifiques dans la *Penthésilée* de Kleist, et, dans son *Michel Kohlhaas*, il peint en traits énergiques une nature de révolté qui lui ressemble. Nous voyons difficilement ce jeune Allemand de vingt-quatre ans, débarquant à Paris en 1801, après avoir été successivement sous-lieutenant dans la garde prussienne et étu-

diant à la faculté de philosophie de Francfort-sur-l'Oder, sa ville natale. Dévoré d'une ambition qu'il ne savait où placer, il était, comme tous ses compatriotes, hanté par les idées de Jean-Jacques Rousseau. La France du Consulat ne répondait à aucune de ses visées. Il trouvait Paris corrompu et malpropre. Peu après, nous le trouvons en Suisse, puis à Weimar, où Gœthe lui fait bon accueil. Mais il voulait « arracher la couronne du front de Gœthe lui-même ». Déjà, tout en se croyant le premier homme du siècle, il songeait au suicide. Le voici de nouveau en Suisse, puis à Paris, où il brûle le manuscrit d'une tragédie, *Robert Guiscard*. Songea-t-il alors à combattre dans les rangs de Bonaparte ? C'était peut-être le salut pour lui. Au camp de Boulogne, nous le voyons agiter très sérieusement le projet de s'engager dans l'armée impériale pour prendre part au débarquement en Angleterre. Il abandonna cependant l'idée de cette « expérience ».

Revenu à Berlin, il y est reçu comme l'enfant prodigue. La reine Louise de Prusse lui offre une pension. Mais un fâcheux malentendu le fait arrêter en 1806 et il est conduit comme prisonnier de guerre au fort de Joux, dans le Jura, où on le retient six mois. Les dernières années de sa vie sont entièrement occupées par une intense production littéraire qui ne lui procure du reste aucune des satisfactions qu'il attendait. Il était marqué pour une fin violente. Eût-il consenti à vivre deux ans encore qu'il s'enrôlait parmi les volontaires qui, entraînés par un élan patriotique, aidaient à chasser du sol natal les régiments de la Grande Armée. Une balle française lui eût donné la mort et, ce jour-là, pour la première fois de sa vie, il eût peut-être été pleinement satisfait de sa tâche.

§

Heinrich Heine. — Il paraît que l'admiration que l'Allemagne prodiguait à Henri Heine repose sur une illusion à peine pardonnable. L'éloignement entre le poète et ses lecteurs augmente tous les jours et ses ennemis triomphent bruyamment. Ceux-ci vont jusqu'à nier le génie de l'écrivain, jusqu'à mettre en doute la pureté de son inspiration poétique — et tout cela simplement parce que Henri Heine s'est grossièrement trompé au sujet des destinées de l'Allemagne. Son patriotisme, qui était réel, quoi qu'on en dise, ne prévoyait pas que le nouvel empire naîtrait de la Prusse qu'il exécrait et il se faisait de l'avenir une image que les événements ont démentie. Heine attendait d'un forminable bouleversement populaire le salut pour son pays. « Une pièce sera jouée en Allemagne à côté de laquelle la Révolution française apparaîtra comme une innocente idylle », écrivait-il à la fin de son *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*. Le polémiste démocratique qu'était Heine ne pouvait prévoir Bismarck ni que ce serait à Versailles que

se cimenterait l'union entre les princes allemands, sans que les peuples y fussent pour rien.

Ces constatations, M. Oscar Walzel les fait aux débuts de la préface qu'il a écrite pour l'excellente édition des Œuvres complètes de Henri Heine publiée par le Insel-Verlag. Il explique assez ingénieusement les sentiments que le poète professait à l'égard de son pays par l'irritabilité de sa nature et par de nombreux déboires de toute sorte.

Il faut croire, cependant, que si les Allemands sont brouillés avec Henri Heine ils n'en continuent pas moins à le lire avec assiduité. Le fait même que cette nouvelle édition a pu être tentée en est la meilleure preuve. Nous avons dejà parlé ici même des septième et neuvième volumes qui parurent en premier lieu l'an passé et qui comprennent l'*Ecole romantique* et des écrits qui y font suite, ainsi que *Lutezia* et les lettres de Paris adressées entre 1840 et 1843 à la *Gazette d'Augsbourg*.

Enfin, voici le tome Ier, contenant le *Buch der Lieder* avec les Poèmes de la même époque et les deux tragédies, *Almansour* et *Wiliam Ratcliff*. M. Oscar Walzel a écrit pour ce volume une préface générale à l'édition complète qui comprendra 10 volumes. C'est en 44 pages un lumineux résumé biographique, où le caractère de Henri Heine est dessiné avec justesse. L'appareil philologique dont on accusait naguère encore les savants allemands d'alourdir leurs travaux est réduit ici à un strict minimum. Les notes explicatives, les éclaircissements et les variantes se trouvent réunis à la fin de chaque volume. Mentionnons en outre que les textes de Henri Heine sont imprimés en beaux caractères latins, d'une parfaite élégance, ce qui fera certainement préférer cette édition à toutes celles qui jusqu'ici ont été publiées outre-Rhin. Le lecteur français qui sait l'allemand — et quel est à l'heure actuelle le lecteur français qui ne se pique pas de savoir l'allemand ? — pourra donc, grâce au Insel-Verlag, lire sans fatigue Henri Heine dans son texte original.

Signalons, par la même occasion, que M. Maurice Pellisson, qui, l'an passé, nous avait déjà donné une « transcription en rimes françaises » des *Chansons et Poèmes* de Henri Heine, vient de faire suivre un second volume qui comprend le **Romancero** et une série de *poésies diverses*. On trouvera dans ces pages le même souci de fidélité qui constituait déjà la principale qualité du premier recueil.

Rappelons enfin que M. Elie-André Clot, qui avait publié en une plaquette tirée à petit nombre, et dont nous avons dit le bien qu'il convenait d'en penser, une « imitation poétique » du cycle de *la Mer du Nord*, vient de compléter son heureuse tentative par une version du **Retour**, qui, jointe à la première, forme maintenant un volume d'une lecture infiniment agréable.

§

Wilhelm Meisters theatralische Sendung. — La première version de Wilhelm Meister, qu'un heureux hasard a fait découvrir en Suisse, voici deux ans, a été publiée en édition de luxe par la maison Cotta, de Stuttgart, qui, ainsi qu'on sait, fit du vivant de Gœthe l'édition princeps des œuvres complètes du poète. C'est un somptueux *Prachtwerk* qui répond aux besoins de la prospérité allemande. On y a joint trois portraits de Barbe Schulthess, l'amie de Gœthe, qui la première eut entre les mains le précieux manuscrit, l'un d'après un tableau à l'huile de W. Tischbein, l'autre d'après une silhouette qui se trouvait dans les papiers de Gœthe et enfin, la dernière, d'après une aquarelle, qui la représente dans les dernières années de sa vie. Des fac-similes et des lettres accompagnent également le volume, vendu sous une somptueuse reliure en cuir d'un ton ocre jaune, agrémenté de lettres d'or. Une édition courante, plus modeste, vient également d'être mise en vente et la grande édition critique de Weimar s'adjoindra prochainement, elle aussi, le *Ur—Meister*, qui en formera les tomes 51 et 52 et sera augmenté de tout l'appareil scientifique qu'exige l'érudition gœthienne.

Maria Severina. — M. E. von Nesselrot a écrit un roman de fine psychologie féminine dont les épisodes se déroulent dans des décors infiniment poétiques, où les personnages ont parfois l'aspect des créatures engendrées par le rêve. Hélène Unerode est une femme incomprise qui reste belle et honnête, au milieu d'une longue existence malheureuse. De ses trois enfants, elle n'aime que sa fille cadette la délicate Marinina, parce que celle-ci ne ressemble pas du tout à son mari. Elle reste complètement étrangère au milieu des hobereaux où son mariage la condamne à vivre et, négligeant les flirts qui parvinrent parfois à distraire la monotonie de son existence campagnarde, elle ne vit plus que pour faire le bonheur de Marinina.

C'est un épisode romanesque que l'amour de cette petite fille, nerveuse et cardiaque, pour le solitaire et mélancolique Joe Loewenbroich, revenu au pays après une longue absence et qui jadis avait aimé Hélène. Mais M. E. von Nesselrot nous le conte dans une si jolie langue que nous sommes prêts à la trouver vraisemblable.

Die weisse Yacht. — Sur ce « yacht blanc », quelques jeunes gens et quelques jeunes filles font un voyage d'agrément. Ils se disent, pour passer le temps, des contes de la vie réelle et ils nouent des intrigues que l'auteur, M. Otto Runge, s'est plu à laisser dans l'ombre. Ce sont des gens infiniment cultivés et qui ont le goût des choses raffinées et étranges, mais nous n'apprenons pas si leur imagination suffit à suppléer à la réalité des choses de ce monde.

Memento. — *Das literarische Echo* (15 octobre) publie une étude d'An-

selma Heine sur l'œuvre de Mme Lou Andréas-Salomé, en même temps que cette intéressante femme de lettres fournit quelques détails autobiographiques où le nom de Nietzsche n'est pas mentionné.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Valéry Larbaud : une étude sur Coventry Patmore, dans la *Nouvelle Revue Française*, et des poèmes traduits de l'anglais par M. Paul Claudel et O. W. K. — Memento.

En même temps qu'une intéressante étude de M. Valéry Larbaud sur Coventry Patmore, la *Nouvelle Revue Française* publie, dans ses numéros de septembre et d'octobre, des poèmes de Patmore, traduits par M. Paul Claudel. Il faut se réjouir qu'on ait accordé quelque attention à ce poète, qui, pour n'être pas de ceux qu'on place d'habitude au premier rang, n'en est pas moins un représentant honorable de la poésie anglaise au XIXe siècle (1). Mr Edmund Gosse, qui fut son ami et lui a consacré une très instructive monographie (2), remarque avec raison que Patmore est resté en dehors du grand courant de la vie à son époque. Il est un cas particulier de catholicisme mystique et c'est à ce point de vue personnel, individuel, presque uniquement, qu'il offre un intérêt de curiosité. Malheureusement la version de M. Claudel risque fort de disposer mal les lecteurs séduits par l'essai de M. Larbaud. Cette version, nous semble-t-il, n'est qu'un mot à mot, pas toujours exact, et qui, en aucun cas, ne rend l'harmonie souple, le rythme attirant de l'original. Examinons-la en détail. Dans « l'Hiver », incomplètement traduit, nous avons en anglais :

And the dim cloud thad does the world enfold
Has less the characters of dark and cold
Than warmth and light asleep...

et en français :

L'obscure nue qui tient le monde enveloppé a moins les caractères des ténèbres et du froid que ce n'est chaleur et la lumière assoupies...

Heureusement qu'il s'agit d'une « obscure nue ». Et plus loin :

... *The substance of things hoped for, in the Spring,*
And evidence of summer not yet seen,

devient assez platement, sans parler de l'inexactitude :

..: la substance des choses espérées au printemps et le témoignage à l'été.

(1) Coventry Patmore, *Poems*, with an introduction by Basil Champneys, 6 s., George Bell and Sons.
(2) Edmund Gosse, *Coventry Patmore*, 6 s., Hodder and Stoughton.

Si nous prenons « Departure » (le Départ), la langue limpide de ce clair poème devient en français un véritable galimatias. Un exemple :

What made your eyes a growing gloom of love,
As a warm Southt-wind sombres a March grove

... je pouvais dire ce qui rendait vos yeux plein d'amour une croissante ombre, comme le vent du sud approfondit le noir feuillage.

Tout le début de « l'Azalée » est tronqué et inexact. Lisez « Vesica Piscis » en anglais et essayez de le comprendre en français, même sans les coquilles. Dans « Arbor Vitæ » : *terraced with funguses unsound*, est rendu par : tapissé de fougères malsaines, et plus loin, ces vers :

Thunder has done its worst among its twigs
Where the great crest yet blackens, never pruned,

deviennent assez piteusement :

Le tonnerre a fait ce qu'il a pu parmi ses branches,
Laissant la maîtresse cime intacte.

Dans « Eros et Psyché », à côté de passages tronqués, fourmillent les erreurs : *'Tis this*, est traduit par : celui-ci ; *what if this reed, through which te King throught love-tunes to have blown...* par : si le tuyau de la flûte, tout rempli du souffle de l'amour... ; *some greatly pangful penance would I brave*, par : quelque poignante pénitence ! *the unbounded Heav'ns*, par les cieux incompréhensibles. Ce passage :

For these are only your espousals ; yes,
More intimate and fruitfuller far
Than aptest mortal nuptials are ;
But nuptials wait you such as now you dare not guess,

devient simplement :

Car ce ne sont ici que vos fiançailles
Plus intimes et plus opulentes
Qui ne sont aucunes noces mortelles
Mais vos noces à vous vous attendent.

Et celui-ci encore :

More pleasant 'tis to please thee than be pleased.
Thy love has conquer'd me ; do with me as thou wilt
And use me as a chattel that is thine...
Sheathe in my heart sharp pain up to the hilt,
Invent what else were most perversely sweet...

n'est plus que ceci :

Le plaisir de te plaire est plus que le plaisir.
Tu m'as conquise, fais ce que tu veux, je suis à toi...
Enfonce dans mon cœur le fer jusqu'à la garde,
Invente ce qui sans toi serait doux jusqu'à être pervers.

Il faudrait une singulière bonne volonté pour trouver suffisante une version aussi défectueuse. Mais pour vraiment s'amuser, ne manquons pas de comparer au texte la traduction de « Magna est veritas » et de la moitié de « Legem tuam dilexi ». Cette traduction est signée O. W. K., par une louable modestie, sans doute, car cet essai de transcription assonancée ne saurait être prise au sérieux, et O. W. K. se moque des lecteurs.

Memento. — Le numéro d'octobre de la trimestrielle *Edinburgh Review* contient une solide étude sur Fogazzaro et le Modernisme, des articles sur l'histoire des Inns of Court, sur l'échec de la première coalition, sur la souveraineté de la mer, sur la Camorra dans l'Italie moderne, sur la crise actuelle du parti républicain aux Etats-Unis, sur la session parlementaire de 1911, en Angleterre, et l'opinion publique, sur Gambetta, ministre de la guerre, en 1870-71, un copieux compte-rendu de la biographie du duc de Devonshire, et un intéressant essai sur les autobiographies de Benvenuto Cellini, d'Edward Gibbon, de John Stuart Mill, de Herbert Spencer, les confessions de Jean-Jacques, et Dichtung und Warhrheit, de Goethe.

Une remarquable variété distingue le sommaire du dernier numéro de l'*Oxford and Cambridge Review*, où tous les articles sont signés. Enumérons : *Unionist prospects*, par le très hon. F. E. Smith ; *The Poems of God*, par le Rev. A. Smythe Palmer ; *The two Romes of To-Day*, par A. Delle Rive ; *Kinetic and Potential Speech*, par Arthur Ransome, *Emigration and Immigration*, par Sir Clement Kinloch-Cooke, l'Evangélisation de Paris depuis la séparation par M. Georges Goyau, et une très curieuse histoire narrée par Joseph Conrad.

Madame de Hegermann Lindencrone relate, dans le *Harper's Magazine*, d'intéressantes anecdotes sur son séjour à Paris pendant la Commune.

The Bibelot, d'octobre, réimprime trois contes anciens de Mrs Olive Schreiner.

Parmi les récentes adjonctions au catalogue de la Collection Tauchnitz, signalons : *The Innocence of Father Brown* de G. K. Chesterton, les *Tales of the Uneasy*, de Violet Hunt ; *Brother Copas*, de A. T. Quiller-Couch; *Anthea's Guest*, de Mrs. Alfred Sidgwick ; *The Lost Iphigenia*, de Agnes et Egerton Castle, *Red Eve*, de H. Rider Haggard ; *The Life Everlasting*, de Marie Corelli, les *Poems*, d'Oscar Wilde, édition complète; *Thanks to Sanderson*, de W. Pett. Ridge, *Hilda Lessways*, le beau roman d'Arnold Bennett, *Mrs. Thompson*, de W. B. Maxwell, etc.

The English Review d'octobre ne contient cette fois qu'un seul poème, mais ce poème a plus de seize cents vers ; il est de Mr. John Masefield et s'intitule « The Everlasting Mercy ». Depuis longtemps, on n'avait pas lu d'œuvre aussi puissante et aussi originale. Le poète raconte comment un paysan, adonné à l'ivrognerie, à la violence, à la débauche, est soudain touché de la grâce, reconnaît l'infamie de son existence dissolue, et y renonce

pour mener une vie plus noble. On ne s'étonne pas de trouver cette belle œuvre dans *The English Review*, qui nous habitue à de pareilles surprises, et qui donne aussi la fin très émouvante du roman de Joseph Conrad : *Under Western Eyes*.

The Nineteenth Century and after offre, dans son numéro d'octobre, un intéressant sommaire. Mr. Edgar Crammond y expose les difficultés financières du Home Rule, et Mr. W. S. Lilly la Philosophie des grèves. Le Rév. Cyril V. Emmet fait un historique de la liberté de critique dans l'Eglise d'Angleterre pendant le xixe siècle. Sous le titre de *My Reisebilder old and new*, Mr. Frederic Harrison contraste avec d'instructifs souvenir le présent et le passé. Miss Emily Hickey disserte sur le « glorieux Robert Browning », etc.

The Bookman a donné, en octobre, son numéro double d'automne, consacré en grande partie à Wagner et copieusement illustré. Il y faut lire aussi un article du professeur George Saintsbury sur les poèmes de Shelley et une excellente étude de Miss Winifred Stephens sur madame Marcelle Tinayre.

Dans son douzième numéro, la jolie publication *The open Window* donne trois petits poèmes de Saint John Lucas ; une courte pièce de Hugh de Sélincourt ; deux beaux poèmes du vent par Henry Stratton ; de délicates pages de lord Dunsany : un sonnet de Vivian Locke Ellis ; une amusante réplique de Harold Child à Arnold Bennett, etc.

Dans le *Nash's Magazine*, à côté de feuilletons par Robert W. Chambers, E. Phillips Oppenheim, Jack London, et d'autres, on trouve un article de Mary Angela Dickens, la petite fille préférée du romancier, sur son grand-père « tel qu'elle l'a connu ».

Mr. Edmund Gosse publie dans *The Cornhill Magazine* d'intéressantes « Leaves from a Note-book in Denmark ». D'autre part, le Dr W. H. Fitchett « décrit Waterloo as Napoléen saw it ». Signalons encore un article sur Matthew Arnold par Arthur C. Benson.

M. George Vidalenc consacre un numéro de la série des *Portraits d'Hier* à William Morris. Cette brève et consciencieuse étude permet au lecteur de se faire une idée exacte et complète de la personnalité si attrayante du fameux poète, qui employa son activité de tant de diverses façons.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Angelo Conti : *Dopo il canto delle Sirene*, R. Ricciardi, Naples. — Vincenzo Gerace : *La Grazia*, R. Ricciardi. Naples. — Grazia Deledda : *Nel deserto*, Treves, Milan. — Luigi Capuana : *Perdutamente*, Puccini, Ancône. — Emilio Scaglione : *Alle acque ardenti*, Ode, R. Carabba, Lanciano. — Biagio Chiara : *Le spose di Gesù*, Bideri, Naples. — Enrico Thovez : *Il pastore, il gregge et la zampagna* : R. Ricciardi, Naples. — Memento.

Le nom, M. Angelo Conti chante mystérieusement dans l'esprit de la génération assez turbulente, mais suffisamment féconde, qui a suivi les écrivains d'il y a vingt ans généralemeut engloutis, aujourd'hui, par le journalisme, où ils demeurent plus ou moins obscurs.

Le nom de M. Angelo Conti *chante* dans l'esprit des derniers venus de la poésie et de l'art. Fort rares sont ceux qui peuvent résumer une œuvre de M. Angelo Conti, car fort rares sont ceux qui ont lu ses œuvres. Mais le nom du *seul* esthéticien de l'Italie contemporaine est toute une évocation de puissante et douce affirmation esthétique, de calme, sinon souriante, fureur contre toute sorte d'iconoclastes et de sacrilèges de ce culte de l'art, dont M. Angelo Conti est le plus décidé des chevaliers vivants. On parle de Ruskin à propos de lui. On en parle, lorsque, ce qui est très fréquent, on ne connaît point Ruskin, qui fut ensemble un vulgarisateur plein de goût et le prophète détestable de cette érudition « rare » qui aboutit, il y a quelque vingt ans, à cet infécond *esthétisme anglais*, dont l'influence paraît devoir se renouveler à Paris par la faute de quelques « esthètes » trop violentement épris... des danseurs russes. Au surplus, on parle de Ruskin, à propos de M. Angelo Conti, lorsqu'on ne connaît point l'œuvre lent, laborieux, mais profondément idéal, de ce « promeneur solitaire », qui sait concevoir l'esprit de toutes les religions comme le souffle universel et éternel de l'art, et les aspects formels de tous les cultes comme les figurations humaines et sensibles des dieux innombrables du monde. M. Angelo Conti lui-même se trompe, lorsqu'il admet, en l'exaltant, autre chose que sa filiation spirituelle « ruskinienne ». La portée sociale de son œuvre, je veux dire l'influence qu'il peut exercer au milieu d'une collectivité, fût-elle seulement composée d'une minuscule élite, ainsi qu'il sied à tout véritable esthéticien, est *autr* que celle de Ruskin. Plus qu'à l'« érudition rare », M. Angelo Cont aboutit à la diffusion d'une réelle et grave inquiétude esthétique dont l'Italie a vraiment besoin pour recueillir ses forces et renouvele sa force œuvrante.

La parole de celui que Gabriel d'Annunzio appela dans *le Feu* l « Doctor Mysticus » a une importance qui ne doit pas être compris dans un sens littéral ou symbolique. Elle est presque uniquement dan la « valeur de poésie », c'est-à-dire d'abstraction et de généralisatio imagée, qu'elle contient. Cette valeur est très grande. Dans *Beat Riva*, son singulier traité de l'Oubli, et dans *Sur le fleuve du temps* le mysticisme de M. Angelo Conti révélait son essence libre et rayonnante. Ces livres étaient dominés par une idée de la Beauté qui, tou en étant l'abstraction méthodique d'un faisceau de sensations de sentiments suscités par l'œuvre d'art, se montrait surtout étroitement liée à la chaîne des sensations et des sentiments séculaires continus d'un peuple ; c'était, en un mot, la Tradition. Assez sou vent, M. Angelo Conti peut apparaître comme une de ces innombra bles et fastidieuses voix italiennes qui chantent des litanies d'u culte d'art tout extérieur, vibrant de vieille rhétorique. Mais suffit de demeurer quelques instants dans l'atmosphère amoureus

de l'esthéticien, pour entrevoir toute la profondeur de sa science de la beauté de l'art, toute la fraîcheur printanière de sa sensibilité esthétique, qu'un rien blesse, et que l'œuvre entier du monde artiste exalte.

La « valeur de poésie » de ses pensées, de ses paroles, agit dans les tréfonds de l'esprit de ses conationaux. Il apparaît aux ardents ennemis de l'orgie bureaucratique et démagogique présente, comme une sorte de Messie d'une singulière pureté de vision et d'expression. Ainsi, lorsque, dans son nouveau volume : **Après le chant des Sirènes**, M. Angelo Conti s'élève fièrement contre la souveraineté moderne de la machine, qui a répandu chez des poètes une exaltation incitée et escomptée par les industriels intéressés, sa colère si éloquente a la valeur d'une révolte de l'esprit contemplatif contre le non-esprit actif des vieux pays, odieusement « américanisés » avec une quotidienne et bestiale brutalité. La même « valeur de poésie », de la vision et de l'expression, enthousiasme M. Angelo Conti devant l'éclosion, dans les airs, des grandes fleurs ailées du courage humain : les machines empennées, les aéroplanes. Et lorsqu'il combat l'organisation esthétique moderne, entièrement confiée à des favoris du pouvoir et à des bureaucrates enlizés dans les rouages informes de l'Administration ; lorsqu'il s'élève contre l'absurde conception des Musées, où l'œuvre d'art agonise très lentement devant les yeux stupides des innombrables profanateurs de toute beauté, ces êtres hybrides que les « Çook'stours » envoient à l'envahissement du monde par la laideur argentée, ou bien devant des artistes qui traînent dans les Musées la nostalgie des pays et des lieux où l'œuvre fut conçue et devrait avoir sa place, M. Angelo Conti est sans doute plus émouvant, que lorsqu'il donne ses conseils sur ce qu'il faut faire pour enrayer le mal. Ses conseils sont ceux d'un utopiste très mélancolique. Mais toutes ses considérations purement esthétiques, ce sont des chants vibrant d'une si haute joie d'art, que sa voix nous blesse même, par sa chaleur profonde.

Une tendance, point latine, certes, mais parfaitement épanouie en pays latin, veut détruire toute préoccupation esthétique, toute volonté théorique appliquée à la compréhension des harmonies immobiles des arts plastiques, sous je ne sais quel prétexte pratique d'ordre littéraire ou industriel. C'est pourquoi les jeunes écoles littéraires, d'en deçà comme au-delà des Alpes, font fi de toute œuvre esthétique théorique, et pourquoi les jeunes générations, en France comme en Italie, manquent presque totalement d'*esthéticiens*. La critique journaliste, plus facile, et plus rémunératrice à coup sûr, englobe toutes les activités. Et voilà pourquoi la figure et l'œuvre de M. Angelo Conti est d'une importance toute particulière et fort significative. Son influence, d'ailleurs, s'exerce en Italie depuis longtemps ; elle est celle du goût le plus pur et le plus traditionnel de la race.

§

La littérature spiritualiste s'enrichit, en Italie, d'un roman, plein de fautes et de défauts, mais dont la portée idéale est grande. **la Grâce**, de M. Vincenzo Gerace. J'entends par littérature spiritualiste non point celle qui est consacrée à la discussion ou à la diffusion des idées mystiques de quelques groupes rénovateurs, ou de quelques écoles de très vieille tradition ; j'entends bien moins ces œuvres, innombrables, déjà dues à la basse et lucrative vulgarisation de certaines théories orientales, exploitées par les sectaires mal préparés des loges théosophiques et autres du monde. La littérature spiritualiste est celle qui répond par des cris et des sanglots d'angoisse, ou de triomphante confiance, aux appels continuels d'un monde sensible et invisible, qui se révèle à nous par la plus profonde et la plus féconde des énergies humaines, l'énergie de l'Inquiétude. On sait combien grave et progressive est cette inquiétude, dans l'âme contemporaine. Toute littérature qui réagit contre la domination tyrannique des autobiographies ouvrières et boulevardières, provinciales et usinières, fort à la mode, et qui révèle dans une fiction plus ou moins adéquate, quelques-unes des préoccupations générales du mysticisme moderne, encore informe, mais déjà très puissant, répond à un appel de notre Inquiétude mystique, enrichit l'effort spiritualiste des générations nouvelles.

Le roman de M. Vincenzo Gérace tranche nettement sur la littérature chère aux écrivains italiens, dont une partie toute récente se montre au moins préoccupée d'un idéal politique nationaliste, ou de quelque autre rare idée générale, tandis que tout le reste accommode ses produits à la sauce boulevardière parisienne, fade ou épicée. M. Vincenzo Gérace apporte à la littérature ce que Fogazzaro ne sut y apporter, un souci réel de la vie intérieure très chrétienne. Là où Fogazzaro échafaudait ses mises en scène de sacristies rebelles, M. Vincenzo Gérace dresse quelques arbres millénaires, sous lesquels il s'assied, pleure et prie.

Il écrit l'histoire d'un homme, évoquée dans une succession vive et vivante de moments psychologiques représentatifs. — Le protagoniste est un écrivain qui se retire peu à peu en lui-même, s'y découvre, s'y contemple, touché ainsi par la suprême des « grâces », qui est celle de découvrir et de contempler en soi une expression totale et éternelle de la vie. Les paroles de Giordano Bruno : « notre doctrine consiste à ne point chercher la divinité détachée de nous-mêmes, alors que nous l'avons près de nous, voire dedans nous-mêmes, plus que nous ne soyons en nous... », répondent sans cesse aux perplexités de Lorenzo. La banalité de la lutte des hommes, la brutalité de son frère et de son père, qui ont pour lui des injures et des coups, forcent Lorenzo à chercher en lui une raison d'être, supérieure à

ce qui régit tous les gestes, qui anime tous les sentiments des bêtes et des hommes. Lorenzo passe à travers des épreuves. Celles de la famille le révoltent, celles de l'amour achèveront de le convertir. Une éloquence parfois lourde, épaisse, méridionale par l'abondance et par la grandiloquence fatigante, mais souvent nette, originale, heureuse, est le sang immatériel que Lorenzo répand de lui, tout autour de lui, durant l'heure de son Golgotha. Une femme qu'il aima, et dont il fut aimé, disparaît de sa vie, en souriant vers d'autres destinées. Une autre, bestiale et enivrante comme un printemps charnel, l'attriste. Une autre, qu'il viola et jeta jadis au déshonneur, où il la retrouve, laisse tomber sur lui le chaînon pesant du sort qui l'a courbée...

Lorenzo a marché pendant vingt-quatre heures, le temps que dure le roman, sur un chemin mou et brûlant. Il ne savait pas qu'il marchait sur la fange inévitable de l'homme social, la fange originaire, dont il se libérait à chaque pas. Il se retrouva, plein d'une tristesse déjà sereine, sur un sommet, où il songe mourir. Il en descend plein d'une sérénité limpide, ayant renoncé à tout, dégagé de tout, libre et seul, en état de grâce. Il peut douter seulement d'être digne de cette grâce. Mais il a absolument tout jeté à la mer, sans rien garder pour lui, et c'est là la condition essentielle que Brand impose, afin que l'offrande de soi demeure et se féconde.

Ainsi M. Vincenzo Gérace a pu écrire un livre qui est un chant d'appel à tous les inquiets mystiques de l'heure présente. Plus que par sa valeur idéologique, ce livre a cette forte et simple « qualité d'âme », qui émeut et fait longuement réfléchir ceux, tout au moins, qui demandent à la littérature de l'émotion qui fasse penser, du sentiment, des sensations même, qui atteignent la pensée...

§

La Grazia nous repose de la littérature vaine, insignifiante, mal comprise et plus mal exprimée, avec laquelle Mme Grazia Deledda sévit encore une fois sur ses lecteurs, que je ne sais quel hasard éditorial lui a procurés, paraît-il, nombreux. Dans son nouveau roman : **Dans le désert**, Mme Deledda revient, avec une insistance qui finit par inspirer une certaine pitié, sur le cas d'une jeune fille, sarde comme elle, transportée, comme elle, à Rome. Le désert, c'est Rome. Les contingences de ce roman sont si strictement contingentes qu'il n'y a pas là vraiment de la matière littéraire. C'est anodin, comme genre, et parfaitement inutile.

Les nouvelles de M. Luigi Capuana, qui ne sont point sardes, mais siciliennes, offrent au moins un intérêt plein et vif, une représentation si amusante et si précise de certains types insulaires, que **Perdutamente** est un recueil au surplus extrêmement agréable à

lire. C'est un livre de chevet, c'est-à-dire qu'on peut lire avec l'esprit doucement ensommeillé, mais instructif quand même, à cause des êtres et des paysages que le vénérable écrivain sait mettre en mouvement avec une verve très sûre.

Le nouveau recueil de M. Capuana est parfaitement à sa place dans la littérature provinciale, pleine de chrétienne humilité, qui jouit à cette heure d'un regain de succès dans certains milieux italiens ou parisiens, à cause de Jules Renard et de Charles-Louis Philippe, comme autrefois ce fut à cause d'Alphonse Daudet...

§

Je ne sais si, en parlant de M. Emilio Scaglione, je « révèle » un grand poète. J'ignore tout de cet auteur. Mais s'il est tel qu'il m'apparaît, c'est-à-dire très jeune et Sicilien, son inspiration, sa verve et sa maîtrise du verbe et des rythmes sont déjà telles qu'elles ne peuvent, en se développant, qu'atteindre à des formes incontestablement géniales.

Son Ode **Aux eaux ardentes** est très belle. Le lyrisme y est si spontané, si franc et si haut qu'une singulière ivresse de l'inspiration saisit le lecteur. C'est un lyrisme qui fond parfaitement le sentiment et les sensations du poète dans une recherche toute pensive, et lorsque la dernière affirmation du poème éclate, nous croyons « voir » une vérité qui nous serait donnée dans une vision quelque peu extatique, suscitée en nous par une longue audition musicale.

L'ode *Aux Eaux ardentes* est courte, le style en est sobre ; la forme d'une limpidité que la poésie italienne n'avait plus connue après l'épanouissement lyrique de Gabriel d'Annunzio. Le « moi lyrique » entend les eaux, toutes les eaux de la terre, chanter, triompher orgueilleusement, le chœur des eaux infinies :

> ... Je tombai à genoux, j'étendis les mains.
> Mon âme demeure absorbée.
> Le chœur innombrable des eaux, et des roches,
> moi seul, moi seul, je l'entendis.
> Celui qui resplendit sur les glaciers énormes,
> dans les hyménées qui vécurent avec le soleil ;
> les solennelles et petites paroles
> prises aux brouillards des vallées informes ;
> ou qui, en passant à travers les débris, entassés
> sur les très sombres pentes intérieures,
> furent prises à tous les antres, à toutes
> les racines pétrifiées par des milliers de siècles.
> Et celles qui furent préparées sur les lacs
> où ne descend jamais ni le tourbillon ni l'étincelle
> où la nature s'allume et scintille
> seulement de reflets stupéfiés et vagues...

Le poète ravit à l'univers un avertissement, l'avertissement sonore des eaux. Il le porte à travers les mille douleurs de la vie, ou à travers les labyrinthes de l'art, de la pensée, et de tout le délire humain. Cet avertissement universel et secret, dit-il,

de cet abîme que ne viola point
la flamme des soleils ou l'éclair des pioches,
dans cette ronde énorme de chansons,
pendant un instant se révéla à moi...

Et le poète révèle à son tour le mystère que son vibrant « moi lyrique » put saisir.

Pourquoi ce ne fut-il qu'un instant ? Pourquoi
je ne sais de paroles qui en refassent l'écho ?
Je retournai parmi les hommes, plus aveugle,
après avoir clos un infini en moi.
Mais de la roche qui te donna ton intacte
pureté, tu descendras dans le fond
de la vallée, toi aussi, eau : et toi aussi
tu sentiras l'immonde, qui nous est commun à nous tous.
Que de fièvre de pollens, sur la grève,
tu verras palpiter en amours indistinctes;
quelle pourriture de feuilles et de fleurs
te jetteront les liserons et les sapins !
Et de la fange et de la fange tu soulèveras,
entre les ponts des villes engourdies.
Que de flétrissures, que d'aridités,
tu côtoieras dans les plaines!
Que de cadavres tu devras rouler,
et de pays et d'hommes et de rêves,
avant que tu arrives au terme auquel tu tends,
à la pureté jamais vaincue de la mer!
Ainsi, après cet instant de gloire,
sur moi, sur toi, sur l'infini, je descendis,
homme, je me macérais homme, je me rendis
homme à la guerre, et je voulus la victoire
petite, que tout petit a pour soi,
tandis que contraste sur l'âme égarée
l'aspiration à une vie universelle,
et l'abjection qui fermente en moi.

Le contraste perpétuel entre la plus haute aspiration d'un individu et la conscience la plus cruelle de ses réalités est comme un leitmotiv ensemble de désolation et d'espérance, qui anime souvent le lyrisme de M. Emilio Scaglione. C'est le contraste qui existe entre la pureté des origines et de la fin de l'eau, la roche et la mer, et le milieu mortel qu'elle traverse. On retrouve le même motif dans un autre recueil du même poète, *Cortiletto all'ombra.*

Et des sentiments identiques, des préoccupations semblables de pensée et d'idéale volonté foisonnent dans l'œuvre d'un autre jeune poète, M. Biagio Chiara. Les noms de ces deux esprits apparaissent intimement liés dans tous les livres de l'un ou de l'autre. Leur fraternité se montre en poèmes qu'ils s'écrivent mutuellement, et qui sont presque toujours très beaux. Les préfaces de leurs livres sont dues à l'un ou à l'autre. L'exemple d'une telle fraternité enivrée et pensive est digne d'être remarqué. Dans **les Epouses de Jésus**, M. Biagio Chiara évoque avec une fine sûreté psychologique les grandes figures tourmentées de Marie de Magdala, de Thérèse d'Avila, de Catherine de Sienne. La vision y est originale et superbe. Voici quelques strophes traduites par Mme J. Demarès de Hill :

Marie, Marie de Magdale, cinabre
Délicieux des péchés mystiques,
En haut, sur le candélabre argenté
Se consume le cierge des désirs eucharistiques.
L'autel a des lins d'une candeur neigeuse.
Mais sur ces candeurs, le célébrant distingue,
Passant et inondant la cathédrale,
La mer fluctuante de tes cheveux.
Les encens naufragent sur cette mer immense,
Et de plus en plus s'allume le cœur des psalmistes
Tourmentés par l'amour qui leur fait implorer,
Sacrilèges : Veni, sponsa Christi !

Ce n'est point le lyrisme hédoniste des *Adultères* de l'*Intermezzo* de d'Annunzio. Le mélange de sensualité et de mysticisme, que M. Biagio Chiara avait déjà indiqué dans son volume de nouvelles *Anime inferme*, sur le fond de pensée où il le brode fort savamment, est plein d'un esprit de liberté et de foi, d'amour total de la vie charnelle et animique, très moderne.

§

MM. Scaglione et Biagio Chiara écrivent une langue très pure. M. Pascoli a raison d'affirmer, dans la *Rivista di Roma*, que, depuis Carducci, dont le premier disciple fut d'Annunzio, en Italie on écrit partout mieux, bien mieux, que par le passé. Carducci tua immédiatement les premières tentatives modernes des différentes poésies régionales et romantiques en langue italienne, il imposa l'idéal d'un classique froid et farouche, prudemment soutenu par la culture. Depuis, la langue littéraire italienne a des attitudes de noblesse et une volonté de recherche qui ne sont point à dédaigner.

M. Enrico Thovez, dans **le Pâtre, le troupeau et la musette**, étudie cependant, et avec force raisons, le mal que ce clas-

sicisme à outrance, le goût de l'émotion traditionnelle, pouvait faire. Il cristallise en effet l'inspiration, en la jetant dans des moules de vieilles formes, ce qui ne serait pas grave, mais il l'asservit en même temps à de vieilles inspirations, ce qui a contribué sans doute à paralyser toute la génération littéraire italienne, qui a vécu pourtant pendant que se dégageait triomphalement en France la volonté de libération affirmée par les symbolistes et par les vers-libristes.

Memento. — Le Comité de l'Exposition agricole de Catane a acheté quarante mille francs la maison et la bibliothèque du poète sicilien Mario Rapisardi, l'ancien antagoniste de Carducci. L'auteur des poèmes *Giobbe, Lucifero*, et de tant d'autres, garde jusqu'à la mort la jouissance de sa maison. Un geste semblable, pour une somme identique, fut fait, mais avec une bruyante et méprisable publicité, par la reine douairière Marguerite, au profit du républicain Carducci, devenu monarchiste dévotieux. Ce sont des initiatives privées. L'Italie a laissé vendre ignominieusement la royale villa de son plus grand poète des temps modernes, d'Annunzio ; ce qui a permis à celui-ci de télégraphier ironiquement à son éditeur que, « pour avoir trop longuement déshonoré ses presses, il a été puni de la confiscation des biens, de l'exil perpétuel et de l'excommunication papale »...

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

Le Folk-lore. — Consiglieri Pedroso : *Contos populares portuguezes ;* Ferreira, Lisbonne. — Affonso Lopes-Vieira : *Animaes nossos amigos ;* Ferreira, Lisbonne. — A. Lopes-Vieira : *Rosas bravas*, un acte en vers ; Ferreira, Lisbonne. — Eugenio de Castro : *Salomé e outros poemas*, França Amado, Coïmbre. — Eugenio de Castro : *Sylva*, poèmes, 2e édition ; Magalhaes e Moniz, Porto. — Augusto Casimiro : *A Victoria do Homem ;* Livraria moderna, Coïmbre. — Antonio de Monforte : *Tronco reverdecido ;* A. M. Teixeira et Cie, Lisbonne. — Memento.

A la base de l'histoire des peuples, il est logique de placer ce qui semble conditionner leur évolution mentale. La science moderne s'est ainsi accoutumée peu à peu à remettre au second plan l'étude exclusive des fluctuations politiques, pour envisager d'abord les causes réelles des transformations de l'ordre social, qui toutes cheminent à travers l'esprit humain, en conformité des ressources économiques dont dispose le groupe.

De là l'incontestable utilité des recherches de **Folk-lore**, illustrées successivement en Portugal par les travaux d'Adolpho Coelho, de Leite de Vasconcellos, de Theophilo Braga et auxquelles, au moment de disparaître, le regretté Consiglieri Pedroso apporta récemment une contribution nouvelle.

Passionné de mythographie, l'éminent professeur espérait réaliser, sur les bases d'une documentation précise et strictement personnelle, une grande œuvre scientifique et, durant de longues années, s'était

préoccupé de réunir tout ce qui se rattache à la tradition orale de son pays.

Conséquence inattendue de revendications issues du principe des nationalités, cette préoccupation contemporaine de connaître les plus intimes manifestations de la vie populaire !

Dans son beau travail aux aperçus si neufs et si ingénieux sur la *Formation des Légendes*, M. A. van Gennep nous montre, d'ailleurs, que la distinction entre la production littéraire collective ou anonyme et les œuvres individualistes ou transmises par l'écriture n'est pas aussi tranchée qu'on l'avait cru jusqu'ici. « Il y a, dit-il, chez « tous les peuples, à des degrés variables selon les époques, des cou« rants incessants du populaire à l'individuel et de l'individuel au « populaire. »

Soit orale, soit écrite, la production littéraire reçoit des hommes les mieux doués les modifications qui la diversifient à travers les siècles. Ainsi récupère-t-elle à chaque instant une vitalité neuve. C'est au sein de cette vitalité que les collectivités puisent leur force de cohésion, laquelle, avant toutes choses, est à base de sentiment et de croyance. Peu à peu s'est cristallisé ainsi, dans les récits mythiques et traditionnels, ce qu'il y a de plus anciennement fixé dans la sensibilité populaire. Quoique M. Consiglieri Pedroso n'ait pas envisagé, dans la confection de son recueil de **Contes populaires portugais**, un but strictement scientifique et qu'il l'ait voulu simplement publier comme document d'esthétique littéraire spontanée, il a soigneusement évité de s'adresser aux conteurs de profession, qui déforment instinctivement ou volontairement la matière anonyme confiée par d'autres à leur mémoire.

La plupart des contes portugais recueillis par M. Pedroso appartiennent à la catégorie dite des « contes de fées ».

Le merveilleux y prédomine. Le héros principal est toujours un prince ou une princesse enchantée ou persécutée ; ceux-ci ne parviennent à rompre le charme ou à se débarrasser de la persécution qu'après diverses péripéties, travaux ou périls graves. Seule la diversité des épisodes engendre quelque variété dans le déploiement des divers thèmes où évolue cette fondamentale idée d'épreuve. M. Pedroso concède aux partisans du système de Max Muller que, dans certains cas, le héros du conte peut bien n'être qu'un symbole cosmique ; mais il ne croit pas devoir généraliser. De même, il ne saurait admettre, avec M. Adolpho Coelho, que ces récits populaires soient le produit d'une faculté générale plus ou moins développée chez toutes les races humaines.

Il semble, en tout cas, hors de conteste que les contes de fées sont la survivance des civilisations totémiques par lesquelles l'humanité tout entière a dû passer. Celle-ci séculairement et progressivement

est allée du totem au dieu, en passant par le héros. Totémique d'abord, le héros prend figure de bête; dans l'animal spécialement utile au groupe s'incarnent les qualités essentielles du groupe, celles qui le font durer. L'anthropomorphisation ne vient qu'ensuite, parallèlement à un développement de plus en plus clair du symbolisme cosmique.

Il n'en reste pas moins que chaque peuple arrange un peu à sa guise les thèmes traditionnels qui pénètrent chez lui et dont il s'empare. Il les colore selon son tempérament, et c'est là que littérairement réside pour nous l'intérêt du recueil de M. Pedroso. Certes, les personnages obligatoires sont les mêmes que dans tous les récits de même ordre. Les géants, les fées, les ogres, les monstres qui habitent les souterrains, les animaux qui parlent, les arbres qui chantent, les armes et ustensiles magiques se retrouvent d'un épisode à l'autre; nous reprenons contact avec les thèmes connus de *La Belle et la Bête*, de *Cendrillon*, de *La Belle au Bois dormant*, de *Peau d'âne*, d'*Amour et Psyché*, etc.; mais ces thèmes, outre qu'ils mettent en scène de place en place certains épisodes oubliés par les versions d'autres pays ou agencés différemment, reflètent strictement, dans les détails du récit, le tempérament particulier du peuple portugais, tel qu'il apparaît, dramatique et vigoureusement simple, dans les *autos* de Gil Vicente. Entre les modernes, Trindade Coelho est bien celui qui se rapproche le plus de cette nuance de sensibilité, infiniment moins portée qu'on ne pourrait croire aux développements sentimentaux. Trindade Coelho, par ses soucis d'éducation populaire, s'était senti entraîné vers le folk-lore, et il avait tenté une adaptation portugaise de quelques contes de Grimm. Il semble bien qu'on puisse tirer des *Contes populaires portugais* de M. Pedroso la matière d'un excellent livre de lecture pour les enfants. Le portugais possède cet avantage sur pas mal d'autres idiomes que la langue parlée est très proche de la langue écrite. En cueillant ses récits à fleur des lèvres populaires, M. Pedroso les a fidèlement transcrits sans retouches; cependant ils ne sont pas dépourvus d'élégance, dans leur rusticité même. Au contraire, leur simplicité dégagée de toute rhétorique séduit, et l'on sait quels bijoux nous ont donnés parfois Grimm et Perrault, dans ce domaine. Il est vrai que leur souci était autant littéraire que scientifique.

Avant l'heure où l'enfant devient apte à saisir les fantaisies scientifiques à la Jules Verne, il y a dans ces vieux contes une matière toute faite pour préparer l'éveil de son imagination, comme il y a dans les fables, dans les anecdotes, un élément moralisateur en même temps qu'esthétique toujours facile à utiliser. Là où la tradition fut rarement en défaut, il arrive que notre enseignement moderne tâtonne. En Portugal, où il faut tout organiser, surtout au point de vue de

l'école primaire, ce sont les poètes qui donnent l'exemple. On sait que le plus grand des lyriques lusitaniens modernes, João de Deus, est l'inventeur d'une méthode de lecture : *A Cartilha maternal*, dont la conception logiquement déduite de la loi du moindre effort est aussi éminemment *scientifique* que féconde en résultats. Une *Association d'écoles mobiles* s'est fondée sous la direction du vaillant propagandiste Magalhaes Lima, pour l'application intégrale de cette méthode, dont le fils même du poète s'est fait le plus ardent champion. En même temps doivent être établis des Jardins-Ecoles, dont le plus caractéristique fut inauguré cette année à Coïmbre. Il s'inspire du style traditionnel de la maison portugaise et fut dessiné par Raoul Lino, un jeune artiste-architecte de grand talent, dont la collaboration vient d'illustrer les vers d'Affonso Lopes-Vieira destinés aux enfants : **Nos amis les Animaux**. L'édition est un miracle de fantaisie décorative à travers les floraisons polychromes dont elle s'adorne, ce qui n'empêche pas les poèmes consacrés successivement au Chien, au Chat, à l'Ane, aux Bœufs, aux Abeilles, au Crapaud, aux Petits Oiseaux, au Loup apprivoisé de saint François d'Assise d'être ourdis de pure poésie. C'est que même lorsque Affonso Lopes Vieira fait le tour de force de parler aux enfants leur langue et de ne leur dire que des choses immédiatement saisissables, il demeure éminemment poète, et les grands peuvent encore se régaler de ce qu'il destine aux petits. En réalité, ce nouveau recueil forme la suite logique des *Chansons du Vent et du Soleil*, après le suave intermède dramatique des **Roses Sauvages**, qui est une apothéose de la pauvreté selon saint François d'Assise, un hymne très mélodieusement fervent à la Nature fraternelle. On ne retrouve cette grâce et cette douceur panthéistiques que dans certaines scènes du début de *Sacountala*, et je ne crois pas que la langue portugaise ait jamais été nuancée par personne avec autant d'art délicat. D'action point, sinon dans l'âme. Et parce que la poésie d'Affonso Lopes Vieira s'efforce de traduire la pleine palpitation de l'âme et des choses, elle est, plus que toute autre, vie et mouvement. En même temps le poète cherche à retrouver en soi l'essentiel de sa race. Par là même il se rapproche du peuple.

C'est ce qui le différencie absolument d'Eugenio de Castro, qui réédite aujourd'hui **Salomé et autres poèmes**, parus pour la première fois en 1896.

La virtuosité verbale du maître orfèvre, à qui l'on doit l'*Anneau de Polycrate* et la *Fontaine du Satyre*, et le grand effort qu'il tenta, en arborant dès 1890 la bannière du Symbolisme, pour combattre les excès de la forme, lui confèrent à coup sûr la qualité d'initiateur en un domaine, où la souplesse du rythme devait servir à l'expression des plus fugitives nuances de la sensibilité.

Cependant, comme le remarque à juste titre Veiga Simoès, au cours d'une intéressante étude sur les tendances actuelles de la littérature portugaise intitulée *La Génération nouvelle*, le mouvement symboliste de 1890 ne devait aboutir, en combattant la forme, qu'à rehausser son culte, par l'augmentation du vocabulaire et l'instauration d'une technique nouvelle.

Volontiers le jeune critique assimile Eugenio de Castro à Castilho, à cause de son amour du détail minutieux, de son manque d'observation émotive, de son classicisme aristocratique.

Mais peut-être Eugenio demeure-t-il plus spécifiquement portugais que, dans ses jugements un peu hâtifs, ne le concède Veiga Simoès, à juste titre épris d'un art qui n'atteindrait l'universalité qu'en exaltant le sentiment national. A vrai dire, Eugenio de Castro n'a pas le sens du collectif : c'est un croyant du Beau, toujours capable de s'exalter devant un thème original, tout à coup surgi à ses yeux, jusqu'aux plus sublimes élans du génie.

La preuve en est fournie par le poème d'*Hermaphrodite*, si puissant et si large, et dont l'âpre émotion s'aiguise d'un reste de baudelairisme.

Le recueil de *Salomé et autres poèmes* marque la transition entre les deux manières successives du poète. Les *Yeux de l'Illusion*, sont à mi-chemin de *Sagramor* et de *l'Anneau de Polycrate ; la Nonne et le Rossignol* laisse pressentir *Constança*, mais déjà le fier manieur de rythmes et de symboles a perdu la grâce jeune et fiévreusement sensuelle de **Sylva**, l'un de ses premiers recueils, celui qu'on rouvrira peut-être le plus souvent en Portugal à cause des fraîches villanelles qu'il contient : *Enguirlande-moi de tes bras*, *Chanson*, *Eglogue*, *Rimance*, *De Tolède vers la mer*, etc.

C'est à juste titre que l'auteur s'est décidé à faire également une nouvelle édition de l'intéressant recueil.

Loin sont les temps du Symbolisme et d'aucuns affirmeraient volontiers qu'il n'a point laissé de traces. Est-ce bien sûr ? Peut-on nier qu'il ait rouvert les portes à la Légende, et par là même à la Tradition et au folk-lore, qui sont aux sources de la vie nationale. Par sa préoccupation du Mouvement dans l'Art, n'a-t-il pas contribué à restaurer le culte de la Vie ? La génération qui monte et qui est en train d'accorder sa lyre, MM. Affonso Duarte, Augusto Casimiro, Mario Beirâo, Antonió de Monforte, etc., a le droit de n'y pas songer ; elle a entre les mains un instrument que ses aînés ont assoupli et sur lequel elle peut traduire toutes ses exaltations.

Les *Psaumes au soleil*, de M. Affonso Duarte, que je trouve dans la revue *Aguia* de Porto, et qui sont extraits des *Episodes du soleil et des ombres*, manifestent un talent déjà en pleine possession de

tous ses moyens et dont la vigueur s'apparie à *l'Oceano*, d'Antonio Patricio.

La **Victoire de l'Homme**, d'Auguste Casimiro, fait entendre une note analogue, mais plus grêle. Le poète a besoin de mûrir les dons qu'il porte en lui et qui le rapprochent parfois de Teixeira de Paschoaes.

Tronc Reverdi, d'Antonio de Monforte, nous montre déjà un art sûr et plein d'allure classique, et nous louerons volontiers l'auteur de s'inspirer de thèmes précis directement puisés dans la nature. A ce titre, certaines pièces, spécialement des sonnets : *Soleil d'hiver*, *Février*, *Eté de la Saint-Martin*, etc., dégagent un charme doux et salubre, sans violences.

Memento. — A lire dans *Aguia* de Porto (nº 9), un admirable poème verhaerenien de João de Barros : *Vers la mer*, et dans la *Folha*, de Ponte Delgada, dirigée par la poétesse Alice Moderno, un sonnet enthousiaste de Nunes Claro : *Cinq octobre*.

PHILÉAS LEBESGUE

LETTRES RUSSES

Le sort n'est pas favorable aux Lettres Russes.

La mort vient d'y faucher, nombreusement : le prosateur Alboff, le doux poète Fofanoff sont morts dans la misère, laissant femmes et enfants sans ressources aucunes ; le jeune Ivan Konovaloff, qui donnait tant d'espoir avec ses descriptions de la vie de la campagne russe, a préféré le suicide à la neurasthénie ; le poète polonais S. Idzikovsky, lui aussi, s'est suicidé. De même Jean Chtcheglоff (Léontieff), le gracieux poète, espoir des jeunes et des vieux, Victor Hofman, et aujourd'hui même le prosateur Serge Eléonsky (Milovsky)... Jean Chtchegloff, l'ami de Tchekhoff, est mort loin de Saint-Pétersbourg, au Caucase, à Kislovodsk, abandonné, jeté dehors par un hôtelier impitoyable qui ne voulait pas de moribond chez lui, et nous apprîmes, à Saint-Pétersbourg, sa mort, lorsque, grâce à sa servante et à un camarade de Lycée qui par hasard se trouvait de passage à Kislovodsk, il eût été enterré pauvrement au petit cimetière de l'endroit.

Victor Hofman se suicida, de passage à Paris, dans un hôtel, au quartier des Ecoles, ayant eu le temps de crier au propriétaire de l'hôtel : Allez chercher le commissaire de police, je perds la raison !.. Enfin Serge Eléonsky, auteur populaire de récits de la vie du clergé russe, vient de se jeter par la fenêtre, dans un accès de folie, dans une petite ville du Volga, à Sarapoul. — la mort fut instantanée.

Tous les trois étaient des figures dans la littérature russe contemporaine. Tous les trois ont été arrachés à la vie traîtreusement, pendant les vacances, lorsque Pétersbourg et les centres litté-

raires sont vides et que, disséminés un peu partout en Russie et à l'étranger, les hommes de lettres ne lisent presque pas les journaux.

Et comme cette tragédie de la mort inattendue va à l'histoire et aux conditions de la vie littéraire russe!...

§

La même mort brusque et inattendue vient de frapper la seule organisation professionnelle des écrivains russes. Je parle de la *Société des gens de Lettres* russe (la Société Littéraire) de Saint-Pétersbourg, qui vient d'être dissoute avec ses sections de province, par le préfet de la ville. Par un simple trait de plume on la tue en pleines vacances, lorsqu'il n'y a personne à Saint-Pétersbourg pour la défendre, protester et faire les démarches nécessaires. Quant aux raisons de cette dissolution elles sont très simples et caractéristiques des conditions de la vie russe, en général, et de celle des Lettres russes en particulier. La Société littéraire avait ses vendredis publics: les membres de la Société se réunissaient en assemblées *publiques* pour entendre des conférences sur la littérature, l'histoire littéraire, bibliographie, philosophie, art, congrès littéraires, conventions littéraires, etc. Au mois d'avril dernier, lors des troubles universitaires qui ont bouleversé la vie scolaire dans toute la Russie, un groupe de membres de la Société, sans en avoir prévenu personne (« pour ne pas donner l'éveil à la Police »), présenta une motion de blâme à ceux des professeurs de l'Université de Saint-Pétersbourg qui, lors des troubles universitaires, *acceptèrent de faire leurs cours sous la sauvegarde et la protection de la police*. La motion fut votée à l'unanimité. Ce fut le premier grief imputé par l'Administration à la Société littéraire.

Voici le second.

La Société littéraire avait le droit, d'après ses statuts et une pratique constante, de nommer des commissions pour toutes sortes d'études et enquêtes littéraires. Elle avait donc institué une commission chargée de faire une ample *enquête* sur *l'Etat de droit et de fait de la presse* (dans un sens large du mot : journaux, revues, livres). La commission fonctionnait déjà depuis plus d'un an et allait clore ses travaux et en présenter un rapport, lorsque la Société est dissoute, et l'administration fait justement un crime à la Société d'avoir nommé cette commission.

L'année dernière, lors de la fermeture inopinée et également peu justifiée de la *Caisse de Secours des Ecrivains et Savants*, j'exprimais ici même l'espoir de voir l'Administration revenir sur sa décision. Cet espoir fut exaucé. L'Administration accepta la réouverture de la *Caisse*. Mais, depuis, les événements ont marché, comme on dit vulgairement, et l'Administration est plus que jamais convaincue qu'elle

est infaillible. Je crains donc fort que la Société Littéraire Russe reste dissoute.

§

La *Société du Musée Tolstoy* rapidement constituée, et dont le Musée fonctionne avec succès, possède déjà une importante section à Moscou et, de plus, vient de recommencer une publication régulière, « Izvestia Obchtchestva Tolstovskago Museia » (Nouvelles de la Société du Musée Tolstoy). J'ai devant moi des bonnes feuilles du 1er numéro de ces « Izvestia » — revue illustrée qui va paraître 10 fois par an, très proprement éditée, — et j'en profite, car ce 1er numéro a été confisqué par l'Administration avant son apparition. J'ai beau chercher pour voir, pour comprendre la raison de cette confiscation. Je ne trouve rien, et je ne comprends pas. D'abord les illustrations ne présentent que des photographies des salles du Musée et des objets et tableaux qui le composent. Quant au *Sommaire*, nous y trouvons : un avertissement de la rédaction annonçant au lecteur le but de l'œuvre des « Izvestia », la reproduction d'une série de Lettres de Tolstoy (1891-1898) à M. Alekhine, un de ses disciples et amis ; une Nécrologie d'un autre disciple de Tolstoy et collectionneur-donateur du Musée, M. Voïnoff ; une Chronique tolstoyenne (événements, faits se rapportant à Tolstoy, à sa vie, à ses œuvres), une Liste des objets, livres, portraits, etc., donnés par MM. Voïnoff au Musée ; des Renseignements pour les pèlerinages à Iasnaïa Poliana ; une Bibliographie tolstoyenne ; la nomenclature des Livres reçus par la rédaction ; les Statuts de la Société du Musée Tolstoy ; les procès-verbaux des Assemblées générales de la Société et les rapports du Comité, la Liste des acquisitions, faites par le Musée ; la Liste des dons faits au Musée jusqu'au 1er mai dernier, la liste des membres de la Société... Et c'est tout. J'ai fait exprès cette longue et ennuyeuse énumération, laquelle, à elle seule, tout en donnant une idée de ce que présente cette intéressante publication, montre le caractère inoffensif de sa teneur.

Mais voilà ! Il y a les lettres de Tolstoy, écrites entre 1891 (il y a vingt ans !) et 1898.

Eh bien voyons ces lettres ! Ce sont elles qui sont la cause indirecte des représailles administratives subies par la première livraison des « Izvestia ». Je dis « indirecte », car les lettres en elles-mêmes ne contiennent rien de subversif. On y retrouve les idées connues de Tolstoy sur : les rapports de l'homme et de Dieu — celui-là chose, instrument aveugle entre les mains de celui-ci qui a ses buts, connus de lui seul et dont l'homme n'a pas à se préoccuper ; les rapports de l'homme et de la femme, lesquels doivent être et demeurer ceux de frère et sœur, le mariage, les rapports sexuels étant un péché. Mais ici Tolstoy adoucit le rigorisme de son postulat. Il

paraît que son correspondant, M. Alekhine, était encore plus rigoriste, plus tolstoyen que Tolstoy lui-même. Car Tolstoy plaide la cause des gens mariés : évidemment le mariage est un péché, mais abandonner sa femme en est un encore plus grand ; c'est une affaire très délicate, surtout lorsque des enfants sont nés, et même, sans enfants, la question n'est pas moins délicate : il faut agir à l'amiable, il faut se séparer d'un commun accord, si cela est possible, autrement il faut rester et, si possible,« dessexualiser » les rapports — s'habituer à ne pas coucher ensemble, etc.

Tolstoy introduit les mêmes atténuations et gradations dans la *question de propriété :* il vaut mieux, dans les rapports avec la terre,ne pas être son propriétaire,mais une fois que vous l'avez achetée et la possédez,il faut la soigner,la cultiver, relâchant de plus en plus les liens de propriétaire et de propriété qui vous attachent l'un à l'autre. On sent qu'involontairement, bien malgré lui, Tolstoy y plaide sa propre cause. Il est vrai qu'avec le temps il devenait de plus en plus rigoriste pour finir par la rupture totale avec tout ce qui l'attachait au « péché » : famille, propriété, gloire, etc.

Vous me demanderez : « Mais où est dans tout cela la raison de la confiscation de la publication ? » Je vous ai prévenu que les lettres n'en sont que la cause indirecte. La raison,je le crois du moins, doit se trouver dans les annotations dont le rédacteur des « Izvestia », M. Bontch-Bronievitch les accompagne. Tolstoy dans ces lettres donne souvent des nouvelles des personnes — amis et disciples — et leurs noms. Or, parmi ces personnes s'en trouvent plusieurs qui ont été poursuivies par les autorités russes pour leurs opinions tolstoyennes, telles le fameux Vériguine, chef des Doukhobors, les prince et princesses Khilkoff auxquels on a de force arraché leurs enfants, qu'on remit ensuite à leur grand'mère ; l'instituteur Drosjine, envoyé dans un bataillon disciplinaire, où il succomba au régime et aux persécutions de ses chefs, etc.,etc. Les annotations donnent des détails biographiques de toutes ces personnes, sans commentaires, ni explications. Néanmoins, elles parurent probablement subversives à la censure administrative et le nº 1 des « Izvestia » fut confisqué.

§

Je dois signaler,dans cette chronique devenue très noire bien malgré moi, un fait consolant et qui intéressera tous ceux qui connaissent et suivent l'histoire de la littérature russe.

L'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg vient d'instituer, dans sa vaste bibliothèque, section des Inscriptions et Manuscrits, un « Coin Tchernychevsky ». Là sont rassemblés et collectionnés livres, portraits, manuscrits, objets ayant appartenu au

célèbre écrivain russe Nicolas Tchernychevsky, qui passa la plus grande partie de sa vie enterré vivant dans les fins fonds de la Sibérie, ou ayant trait à sa vie et à ses œuvres. Ce qui est surtout intéressant ce sont les annotations de l'écrivain et critique sur les pages des livres qu'il lisait dans les neiges sibériennes. Il faut espérer que ces annotations seront un jour publiées. Cet embryon de musée, ce « Coin »,qui est vraiment d'un très grand intérêt historique pour la Russie littéraire, est dû à la patience, aux grands efforts, et à la piété filiale de M. M.-V. Tchernychevsky, fils du célèbre auteur de « Que Faire ? »

§

La comtesse Alexandra Tolstoy, fille et légataire universelle du grand écrivain, vient d'écrire à l'Académie Impériale,lui offrant tous les manuscrits de son père, si l'Académie exprime le désir de publier une *édition complète* des œuvres de Léon Tolstoy. L'Académie n'a pas encore répondu.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES TCHÈQUES

Karel Sabina : *Morana cili svet a jeho nicoty*, 2 vol., et *Jen tri léta*, Prague : F. Topic. — Jan Herben : *Do tretiho i ctvrtého pokoleni*. Second volume. Telc : Emil Solc. — Julius Botto : *Michal M. Hodza*. Turciansky Svaty Martin : Knihtlaciarsky spolok.

L'éditeur Topic s'est montré une fois de plus homme avisé, en rééditant deux des plus importants romans de Karel Sabina (1813-1877), **Rien que trois ans** et **le Fléau**, qui porte en sous-titre **le néant de ce monde**. Depuis quelques années un grand mouvement de réhabilitation se dessine en faveur de ce malheureux qui,par misère, se fit mouchard et accepta, tout en bernant en réalité la police, de bien louches compromissions entre son réel patriotisme, sa foi révolutionnaire et un rôle de traître,tout au moins en apparence. Il ne dénonçait que des étudiants serbes ou bulgares, nous dit-on. Mais enfin il dénonçait. Plein de talent et d'idées, il réussit à se faire broyer entre l'écorce gouvernementale et l'arbre national par une sorte de fatalité, qui porte un tel caractère spécialement slave qu'il est impossible de lire sa vie sans éprouver une pitié profonde et une grande amertume à l'égard des siens. Qu'on imagine une société où Balzac en eût été réduit pour vivre, à simuler, — et à pratiquer quelque peu — le métier de délateur. Chassé honteusement de Prague par la réprobation du « Comité national », Sabina, toujours poussé par la misère, se voit cependant contraint de revenir. Les dernières années il ne sort plus que déguisé, portant fausse barbe, perruque et lunettes noires. C'est à ce misérable, qu'on ne peut appeler un déclassé, puisqu'il ne fut jamais classé et le demeure, qu'est dû le lumineux libretto de *la Fiancée vendue* et

ceux, tout aussi riants parfois, d'autres opéras tchèques, de Blodek, de Bendl, de Sebor. Romantique byronien, bâtard de race noble, agitateur occulte, irrémédiable bohême, emprisonné à réitérées fois, condamné à mort et gracié, membre de sociétés secrètes comme de la police, bien entendu, famélique et de mauvaise mine toute sa vie, suspect à chacun, rien ne manque à sa physionomie de poète maudit et même de personnage de Dostoievski. Pensée à vendre, en allemand ou en tchèque, et cœur que l'on n'achetait pas, comme il arrive quelquefois. Faussant l'histoire sans scrupules, comme tous ceux qui veulent la faire servir à quelque cause bonne ou passion mauvaise peu importe, il laisse, lorsqu'il écrit comme pour lui, sans espoir ou presque d'être publié honnêtement, lorsqu'il se console en écrivant des romans contemporains, touffus et compliqués, comme il convient à l'époque, mais qui en sont un tableau véridique et dont le témoignage n'est pas négligeable. Non seulement il est doué, mais il a fait de bonnes études. Pourquoi tout cela avorte-t-il ; quel est le vice secret de cette belle organisation? Personne ne nous le dit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il entre dans la vie du pied gauche et qu'ayant pris l'habitude une fois pour toutes d'être toujours dans la misère, on prit l'habitude de toujours l'exploiter en même temps que de toujours le calomnier; de fil en aiguille on l'accule sinon au crime, du moins au déshonneur. Marié et père de famille, travailleur plein d'entrain, liseur infatigable, critique d'art et critique littéraire apprécié, voyageur ayant pas mal vagabondé en Allemagne, fait du journalisme, en somme favorable au slavisme dans un organe anti-slave à Vienne, il est certainement l'une des plus inquiétantes énigmes de ce monde tchèque, qui en contient tant, et où tout à peu près est contradictoire, illogique et désorganisé par jalousie. Car ce n'est pas pour rien, hélas ! qu'un pays a eu pendant tant de siècles une histoire contraire à sa géographie et n'a pas cessé d'être divisé contre lui-même. Chaque être y est essentiellement centrifuge à son âme.

Le Fléau, un cyclone qui fond a échéance fixe sur une contrée, n'est que le symbole à la fois d'autres fléaux moraux que chacun porte en soi et du rôle fatal que certaines créatures jouent autour d'elles, ici surtout une aventurière, Eugénie, qui a l'honneur à force d'énergie de faire penser presque aux héroïnes du *Bonheur dans le Crime* de Barbey d'Aurevilly et de cette *Morte*, où Octave Feuillet en reprit si impudemment la donnée. Il va sans dire que cette idée symbolique ne ressort pas de ce copieux roman, à la fois de mœurs et d'aventures, comme elle le ferait dans un livre d'aujourd'hui. L'œuvre cependant est belle et grande et impressionne encore. *Rien que trois ans*, pour un jeune homme pauvre, ce ne serait pas trop peu pour se rendre maître du bonheur, en l'espèce la jeune fille aimée et dont il est aimé, si les circonstances permettaient à celle-ci de l'attendre. Et Jan, le

héros vaincu par ces circonstances, finalement s'entendra dire pour toute consolation, avec le dur stoïcisme tchèque, et cela par Vit, l'ami qui l'a toujours épaulé et qui est le frère de sa bien-aimée de jadis: « Notre patrie a perdu des milliers de fils comme toi ; qu'elle te perde aussi ! Qui ne sent pas en lui une flamme idéale et l'obligation d'une noble activité, qui ne refuse sans hésitation le bien-être pour la patrie, eh bien, que celui-là aille où personne ne lui demande de sacrifice! » Est-ce Sabina qui parle pour lui ? Et, si oui, comment se jugeait-il ? Qui débrouillera l'énigme de sa psychologie ? Les articles de M. Fr. Sekanina ont posé le problème avec une rare clarté. C'est un grand pas de fait. Et à propos de ce Byronisme tchèque, frère et contemporain de celui de Macha, j'aime des touches révélatrices comme celle-ci : Byron est un grand seigneur rassasié, Sabina *un pauvre insatisfait*.

J'ai dit, il y a trois ans, le mérite si grand du premier volume de **Jusqu'à la troisième et quatrième génération** de M. J. Herben. Le second volume, aussi formidable que le premier, de cette chronique d'un siècle de vie morave ne lui cède en rien en intérêt. C'est comme par le passé, autour de ses héros qui, bibliquement, endurent jusqu'à la quatrième génération les résultats des actes de l'aïeul Hrabec, la vie entière des villages moraves cette fois depuis 1849 jusqu'à nos jours. On se rappelle que le premier volume reprenait depuis Marie-Thérèse et Joseph II. Une à une, aujourd'hui comme jadis, sont notées les répercussions sur les campagnes des événements politiques, et l'on ne cesse de s'étonner à quel point ce peuple morave était resté enfant et peu mûr pour la liberté. Nous trouvons ici le fils du vieux Hrabec, le *traban* de jadis, déjà un vieillard solitaire, grognon, autoritaire et cruel, ambitieux du pouvoir, en tout l'héritier de son père. Il a idolâtré ses deux filles aînées et traité la cadette en Cendrillon. En 1860, sa maison brûle. Ruiné, il se rend à Prague chez la plus âgée et la plus chère. Il la trouve menant une vie de débauche, passant alternativement de la misère à la pauvreté suivant la façon dont elle trompe son mari. Le vieux se rabat du côté de sa seconde fille Tekla, mariée près de Brno (Brunn), à Klobouky. Dès la porte accueil impertinent, haineux, rageur. Le vieux s'en va maudissant. Il n'ose pourtant se réfugier à Brumovice chez Anezka, la troisième, veuve de son mariage avec Petr Benes... Il s'égare de nuit, tombe dans les fossés d'une briquetterie, d'où on le retire plus mort que vif... Bref, Anezka le recueille et le soigne. Il s'occupe avec tendresse du petit Jirik... Et quand Anezka mourra de la tuberculose, le vieux, poursuivi de regrets et de remords, perdra la tête. Il bat la campagne, au propre et au figuré, comptant tout ce qu'il rencontre, les feuilles des arbres, les marguerites des prés, les étoiles dans la nuit : « Trente mille — vingt mille — dix mille, » en ajoutant parfois : « Et c'est pour Verunka, — et ceci pour Tek-

licka, — et ceci pour Anezka. » Un 22 décembre, ce vieux Lear rural est trouvé gelé dans la forêt à côté des pièges à renard. Et maintenant l'histoire de Jiricek et de ses déboires au milieu des paysans, chez qui il revient s'établir en dépit de tous les avertissements après sa maturité faite à Brno. Il faut passer. J'aurais tant voulu aussi insister sur le premier amour de Petr Benes, son idylle avec la fille du voisin Kratky. Il y a là, au commencement du volume, un épisode absolument délicieux... Mais il faudrait expliquer tant de détails de vêtements, ce *Kosirek*, cette plume de coq et ces fleurs, qu'un jeune homme vierge a seul droit d'arborer à sa toque et dont tout à coup la petite amie, depuis longtemps séduite, demande d'une voix triste : « Les vas-tu porter encore longtemps ? » Lui s'étonne : « Pourquoi pas... » Mais ses yeux rencontrent la ceinture de Hanyska... Et aussitôt, rouge comme braise, il arrache, déchire et rejette le *Kosirek*... Et à l'auberge ce dimanche tout le monde saura que voici Petr « oncle ». Car il n'épousera jamais la pauvrette, mais bien la riche fille de Hrabec, contraint, bien entendu, par les familles.

Et comme, parallèlement aux générations Hrabec, poussent aussi celles des voisins, amis et comparses, il va sans dire qu'ainsi l'histoire d'une seule famille — l'idée de Zola réalisée dans un milieu rural par un homme qui y rattache tous ses propres souvenirs — fait place à une historiographie des communes, de la politique, de la guerre même, car les Prussiens de Sadova arrivent jusqu'à Brumovice et Hodonin. La servitude abolie, le peuple instantanément se devergonde à tel point qu'on put être inquiet pour l'avenir. Libres de se régir, les communes gaspillent l'argent, sont en perpétuelle saouleries, exploitent à leur tour le pauvre peuple, découragent l'initiative des gens de bien... Bref, un livre *à ire*, non à résumer, puisqu'il n'y est pas de ligne qui n'apporte des traits ou des documents typiques sur un peuple complètement ignoré en France ; car des politiciens ou des artistes de Prague aux foules rurales moraves, il y a une distance égale à celle de Paris à la Bretagne de Loti, de Le Goffic ou de Cottet. L'auteur n'idéalise point son peuple, mais ne le calomnie pas non plus. Sans commentaires ni réflexions, il apporte des faits, des épisodes l'un après l'autre, qui souvent ne manquent pas de cruauté, mais qui, lus au village, y font plus de bien que tous sermons, récriminations ou sarcasmes.

Pour obtenir la permission de célébrer le centenaire de la naissance de leur Michel Hodza, il a fallu qu'en trois instances successives les pauvres Slovaques en appelassent jusqu'au ministère madyar ; c'est ce qui s'appelle vivre en pleine liberté sous la constitution la plus libérale du monde. On avait intenté en revanche des poursuites naguère contre ceux d'entre eux,qui avaient cru bon de se dispenser

d'illuminer leurs fenêtres à ces fêtes de la translation des cendres de Rakoczy, auxquelles par ailleurs l'Empereur-roi lui, interdisait à l'armée de prendre part! Le ministère a senti le ridicule d'empêcher une nation de célébrer en fête de famille un héros dont le rôle a consisté à demeurer fidèle à la seule autorité légitime, et à contribuer à doter le peuple slovaque d'une langue littéraire.

La petite brochure populaire que M. Julius Botto consacre à **Michel Hodza** est d'un grand intérêt. Hodza est un de ces hommes dont l'importance très grande ne peut être appréciée que par qui connaît les circonstances de son activité : il se pourrait bien que ce fussent en gros et en détail trois personnes en France. A vingt-six ans, pasteur à Lipto Svaty Mikulas, il est considéré comme le chef d'une jeunesse chez qui fermente déjà, surtout à Presbourg, le réveil de la nationalité. En 1842, il fait partie de la députation slovaque que, pour la première fois, reçoit l'Empereur, mais dont il accueille par une feinte de non-entendre les revendications contre la madyarisation de l'Eglise évangélique. L'archiduc Joseph, livré aux informations madyares, leur avait donné tort. En 1844, Hodza, aidé de Stur, fonde la société *Tatrin*, qui édite les trois premiers livres en langue littéraire slovaque. Mais sa période d'héroïsme va de 1848 à sa mort, survenue en 1870. Stur, Miloslav-Hurban et lui, ayant revendiqué les droits nationaux, sont chassés par l'état de siège en Moravie. Ils en reviennent avec de l'argent et des troupes de volontaires fomenter l'insurrection contre l'intolérance madyare. L'Autriche récompense les chefs slovaques en les appelant à des fonctions honorables... mais très dispersées à travers toute la Hongrie! Seul Hodza peut rester dans la région slovaque, se mettant à composer pour les écoles manuels sur manuels, où il témoigne d'un grand sens pédagogique. Dès 1859, à la suite de l'histoire compliquée du *Patent* accordé, puis retiré sur les récriminations madyares, aux Eglises protestantes de Hongrie, les persécutions ont recommencé. Hodza ne veut pas céder sa cure. On le juge, le condamne, et il est suspendu de son ministère. Mais il ne cède pas. Traduit devant le tribunal militaire de Komarno (Comorn), il est acquitté en dépit des Madyars et relaxé. Sa situation n'en vaut guère mieux; cependant, sous le Palatin, on n'ose excéder certaines limites de tracasseries. Il ne perd rien pour attendre : ses ennemis se démènent tant et si bien qu'en 1866 l'empereur signe sa destitution. Avec une retraite de deux mille florins, il se fixe en pays slave autrichien à Tesin (Teschen). Nous ne pouvons entrer ici dans les mérites inappréciables de ses travaux savants, pas même les énumérer. Il y a des traités de l'orthographe slovaque, des écrits historiques et politiques même en allemand, ceux destinés à apprendre au monde l'existence de ces Slovaques que tant d'intérêts s'efforcent de passer sous silence, deux grands poèmes *Vieroslavin* et *Matora*, où

« dans la langue des prophètes du Vieux Testament, il réprimande les prêtres rénégats » ; il y a des travaux sur les langues russes et tchèques, sur la situation du protestantisme en Hongrie... Que demeurera-t-il pour la postérité de toutes ces combattives actualités de jadis? On dit certaines plus actuelles que jamais. Le petit livre de M. Botto, étant destiné à une bibliothèque populaire, a les inconvénients et les mérites du genre. Il démontre fort bien l'état intellectuel désespérant des Slovaques avant qu'apparaissent les hommes de 48. C'est écrit avec un immense respect, jamais trop grand dans le fond, mais un peu trop dans la forme, et nous eussions volontiers souhaité un peu moins d'épithètes et un peu plus de renseignement sur les œuvres, voire même un peu plus de citations des poésies.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Les cafés en Angleterre vers 1700. — Plus, peut-être, qu'en tout autre pays la taverne a toujours tenu une place importante dans la vie sociale de l'Angleterre. C'est l'Agora d'un climat pluvieux. C'est plus encore, c'est vraiment un home, où l'on trouve le simple confort, et l'accueil aimable que célèbrent Isaac Walton et Macaulay. La littérature en offre maint témoignage : c'est le Tabard où s'assemblent les pèlerins, la Mermaid où se rencontrent Shakespeare, Beaumont et Fletcher, le Devil où s'entretiennent B. Jonson et Drummond, le Boar's Head où Falstaff et Prince Hall se querellent ; c'est la Mitre où règne Dr Johnson entouré de Goldsmith, Burke, Beauclerk et Boswell ; c'est le Turk's Head où siègent Harrington, puis Johnson. Mais une mode remplace pour un temps les vins d'Espagne et du Rhin, en faveur au XVIe et au XVIIe siècle, par des liqueurs nouvelles.

En 1652, le domestique grec d'un gentilhomme revenant d'Orient ouvre une boutique, le « Grecian », où il vend une boisson nouvelle, le « caffé », curieuse liqueur qui a le goût de croûte brûlée, dit un Français.

Le 16 juin 1657, le « Public advertiser » informe que, dans Queen's Alley, chez un Français, on vend une excellente boisson des Indes, appelée chocolat, prête à tout heure, ou non préparée, à un prix raisonnable.

Enfin, en 1658, on lit dans le « Mercurius Politicus » : « cet excellent breuvage chinois, recommandé par tous les médecins et appelé par les Chinois tcha, et par les autres nations « Tay » ou Tea, est en vente à la « Tête de Sultane », un café près de la Bourse Royale. Excellentes liqueurs auxquelles la mode attribue une influence merveilleuse sur la santé du corps et de l'esprit.

Avez-vous trop mangé la veille,
Ou trop pris du jus de la treille,
Au matin, prenez-le un peu fort ;
Il chasse tout mauvais rapport ;
De l'esprit il meut le ressort,
En un mot on sait qu'il réveille,
Il ressusciterait un mort.

Dr Swift envoie à M. D. Stella une livre de chocolat pour sa pauvre santé. M. Pepys rentrant chez lui trouve sa femme en train de faire du thé, qui, lui a dit l'apothicaire, serait bon pour son rhume. Et Prior, qui ne dédaignait point le vin, demandait en achetant une maison « si l'eau y était digne de cette déesse θεα, c'est-à-dire thé ».

Il est bien d'autres boissons : Barbadoes water, cinnamon water, etc. Nulle cependant, pas même le thé ni le chocolat, ne peut rivaliser avec le café, et pour un temps l'observation de Dr Chamberlayne approche de la vérité. « Il faut avouer que l'usage du caffé et du thé les retire un peu de la débauche » ; un peu seulement, car on brasse encore à Londres douze millions de barils de bière pour cinq millions d'habitants. L'on met sa gloire dans le nombre de bouteilles que l'on peut, non supporter, mais engloutir, quitte à « en dissiper les vapeurs par un tour dans Saint-James'Park », à se faire remporter chez soi par une chaise aux porteurs bienveillants, ou, si on en est encore capable, aller, suivi de tous les habitués de la taverne, vider une querelle dans Leicester Fields, d'où on ira échouer chez un chirurgien dans un « bagnio ». La femme à la mode n'échappe point à ce goût des liqueurs fortes. « Dès son lever il lui faut une goutte salutaire pour se garder le ventre de la colique, une autre avant le repas pour aiguiser son appétit ; après, une dose copieuse pour corriger la digestion ; et elle tient une bouteille d'eau-de-vie sous son oreiller par crainte des défaillances et des vapeurs dans la nuit. »

Il n'importe ; c'est désormais au « café » qu'on se réunit pour s'entretenir, à l'abri des excès qui risquent d'étouffer les brillants combats d'esprit dont parle Master Francis Beaumont. Et si l'on demande à une mode nouvelle une autre raison d'être que son caprice même, celle-ci n'a rien qui doive surprendre. Sevrée de tout autre amusement, et lassée cependant d'une si rigoureuse austérité, la société cherche dans la discussion autour d'une table hospitalière un divertissement à la fois, et la satisfaction de ses passions politiques. C'est dans une taverne, le Turk's Head, qui, pour un moment, devint « café », que Sir James Harrington et ses disciples de la Rota siégeaient tous les soirs. Pepys les y vit encore après le rétablissement de Charles II ; et un certain nombre de cafés restèrent, après la Restauration, des foyers républicains. A tel point qu'en 1666 le chance-

lier Clarendon conçut un système d'espionnage et qu'en 1675 (29 déc.) le roi crut pouvoir ordonner la clôture des cafés. Mais on ne lutte pas contre la mode, eût-elle pour objet une boisson, et les cafés furent rouverts après une promesse formelle des tenanciers de servir la cause royale. Les droits quasi prohibitifs qu'on imposa (5 schillings sur le thé en 1669) furent éludés par la contrebande, puis nécessairement dénoncés. La mode est de plus singulièrement forte quand elle sert un grand courant de la pensée humaine. Plus qu'en tout autre siècle, note Addison, l'homme est au XVIIIe siècle un animal sociable. Rien n'intéresse l'homme autant que l'homme, et comme Johnson le XVIIIe siècle ne conçoit pas de plus grand plaisir que la conversation. « Si nous étions tous oisifs, nous ne saurions nous lasser, car nous nous divertirions mutuellement par nos entretiens. »

Vers 1700, la mode est établie, la tendance des esprits, toute puissante. Le café, c'est le club ouvert à tous. Il faut y paraître, y écouter, et, s'il est possible, y briller. Nul ne peut vivre isolé, dans la retraite. Si la bourse est peu garnie, si l'on ne peut dîner au *Chatelain*, au *Locket*, ou au *Pontack*, on « descend » vers quelque modeste table d'hôte où pour 7 sous on satisfait sa faim ; puis on s'ajuste et on va au café. Quel café ?

Il en est pour toutes les conditions, toutes les opinions, tous les goûts. Le *Will* est toujours le plus célèbre, celui qui attire les gens de lettres. Y entrer, c'est accéder à la carrière poétique. A quel moment du jour s'y faut-il rendre ? Sans aucun doute entre le dîner et la comédie. Celui-là ne se prend plus guère avant 2 heures (c'était midi en 1660) ; et le théâtre a retardé d'autant l'ouverture de ses portes. C'est à ce moment que s'assemblent les beaux esprits :

Souvent j'ai ouï parler du grand café des « wits » (beaux esprits).
C'est là qu'il faut aller, dit Prior, pour y voir
Des prêtres siroter le café, des petits maîtres et des poètes, le thé ;
Ici, frise grossière, et là, noble brocard ;
Ceux-ci bafouant le Grand Turc, et ceux-là le « Tes tact »
Pour entendre, aussi subtilement deviner, et prouver logiquement
Que lois humaines ne furent point faites au Ciel.

Mais moins heureux que Pepys et que Pope, nous n'y verrons plus le grand oracle siégeant dans *son* fauteuil, près du feu ou sur le balcon. Nous n'entendrons plus ses critiques, souvent bienveillantes pour les jeunes poètes. Mais son nom est dans toutes les bouches. « M. Dryden est très malade, sa goutte s'est mortifiée », et le premier mai : « M. Dryden est mort ce matin. »

Nous l'aurions su plus tôt venant le matin. Nous l'aurions deviné aux visages des faméliques de Grub-Street, en souquenilles rapées, qui, déjà en campagne, cherchent un sujet pour leur feuille du jour. Et l'hôte, à la question familière qu'on lui pose en entrant : « Quelles

nouvelles, Master ? » nous aurait répété, parmi la vapeur qui s'échappe de sa marmite, les propos d'un laquais qui les tenait d'un barbier.

Mais la vie ne s'est point pour cela retirée du café. Les habitués affluent. Ici l'on raconte des anecdotes sur le poète dont la pièce sera jouée ce soir pour la troisième fois, à son profit naturellement. « Et la bonne éducation oblige à paraître plein de la plus vive attention, dont l'attitude consiste en ceci : l'estomac pressé très fort contre le bord de la table, car le narrateur croit que vous oubliez votre douleur dans le plaisir de l'entendre. » Là un groupe de jeunes gens rient très haut d'un crédule qui a été pris au grand jeu des « bites » (des attrape-nigauds) ou des calembours qui fusent de tous côtés. Mais c'est autour de la grande table en fer à cheval, dans la deuxième chambre, que se presse le cénacle des beaux esprits reconnus. On y rit « d'un auteur qui veut être poète et n'est même pas connu au Will ». Et la critique y est sévère pour tous. « Qu'est-ce qu'un bel esprit de café ? un pauvre bavard, menteur, bouffon, critique amer, qui fait prendre les gens de querelle en buvant cette innocente liqueur : le café. » Le thé n'incline pas à plus de bienveillance. « Tous ces critiques ne sont que des petits maîtres ignorants, revêches, maussades, affectés, buveurs de thé. » Il est vrai que les élégants, qui affectent d'être juges en matière de poésie, envahissent peu à peu le « *Will* » et y apportent leurs habitudes de cour, le jeu va son train, le soir, après la comédie, et y remplace les brillantes discussions qu'admirait Pepys en 1664. Le café ressemble plus au Groom Porter, la salle de jeu à la mode, qu'à une académie. « Peste soit du Will ! il a ruiné plus de jeunes gens que la Loterie royale ! » dit à un aspirant poète un vétéran de la carrière, Congreve. La politique aussi occupe tant les esprits qu'elle alimente la conversation. Mieux vaut donc passer ailleurs.

Le « *White* », moins ancien, est cependant le plus en renom. C'est là que s'assemble la compagnie la plus étincelante des « beaux », « fops », « sparks » et des « toasts » à la mode. Durant toute la matinée cependant les salles restent désertes. Levé tard, le petit maître passe de longues heures en une toilette savante où il déploie un art consommé. Enrouler juste à point les boucles de sa volumineuse perruque, en faire abattre l'excès de poudre, nouer avec soin et négligemment sa cravate, user de blanc, de rouge, et de mouches avec mesure, entre temps jouer avec son chien ou son singe favori, tout cela, à peine moins long que la toilette d'une élégante, lui laisse tout juste le loisir d'un tour sur le Mall, où, en habit brun, petite épée au côté, la canne d'ambre pendue au troisième bouton du gilet, il aura l'honneur de faire quelques pas avec un duc. Après le dîner, que de choses à faire : quelques emplettes de gants ou de parfum dans les galeries de la Bourse, des visites, pour lesquelles une longue nou-

velle toilette est nécessaire, se montrer dans le « Ring » à Hyde Park, où on ne fait que « tourner dans un grand cercle », descendre quelquefois au retour à Saint James Park, « où on marche fort vite», et l'heure de la comédie « plus divertissante et plus propre aux entretiens » est vite arrivée. Au sortir de la comédie, on est enfin libre et le café ouvre ses portes ; on passe un moment « chez le barbier, à la porte, faire frotter ses souliers et poudrer sa perruque », et l'on entre. Les salles s'emplissent. Ici l'abominable pipe n'est point tolérée, car des dames sont présentes et les eaux les plus fortes ne suffiraient point à dissiper leurs vapeurs. Mais on prend abondamment d'un tabac d'Espagne odorant; et les mouchoirs qu'on agite pour montrer sa main, les perruques des hommes et les « commodes » des dames emplissent l'air d'une poudre odorante, le « pulvellio ». Les propos marchent.

Ici s'inventent les scandales mondains que, bien vite, on ira colporter de café en café. On se répète les dernières nouvelles de la cour ; telle fille d'honneur s'est compromise au dernier bal ; telle autre, affirme-t-on, le sera bientôt aux yeux de tous, telle autre encore a enfin réussi à fixer l'affection d'un inconstant. On lit, à une table, le dernier poème scandaleux où chacun remplace les tirets par des noms. Les masques des dames autorisent toutes les licences. Les nouvelles de la mode passent de bouche en bouche. Un tel, revenant de ses terres, a osé porter encore une « Steinkerque » ; on a vu au Rainboro une nouvelle jarretière agrafée au-dessous du genou ; les boucles de souliers se porteront plus grandes et le décolleté plus bas. Les propos faiblissent ; l'esprit s'épuise ; les tables de piquet et d'ombre s'organisent, où les dames ne seront pas les moins empressées. Sauf, cependant, à certaines tables, où l'on parle tout bas, en hochant la tête d'un air important. Nous savons le sujet des propos qu'on y tient : la politique. Fuyons. Nous entendrons de plus intéressants discours, nous apprendrons de plus probables nouvelles dans les cafés vraiment politiques.

Le plus grand est le Saint-James, qui est whig. Point n'est besoin pour s'y rendre d'attendre l'après-midi. A toute heure on discute, on complote, on transmet les nouvelles. Traversons la première salle, où sont les timides, le menu fretin des débutants dans la carrière politique, ceux qu'un pamphlet ou un poème admiratif (car le Saint James est littéraire aussi) dédié à la minute favorable à un puissant du jour va faire nommer secrétaire de quelque ambassadeur. Entrons hardiment dans la deuxième chambre, et après avoir, en habitué, jeté, si c'est jour de poste, un coup d'œil sur le cadre aux lettres, asseyons-nous à la grande table. D'une voix assurée, commandons « un plat de caffé », « un cornet de tabac, une pipe neuve et la Gazette ». Notre bourse n'en souffrira guère : un penny pour la liqueur,

un autre pour « l'herbe odorante » et 1/2 penny pour les journaux. Et pour ce prix modique, que de nouvelles nous allons apprendre, embusqué derrière notre feuille. Le Parlement vient d'être prorogé, le duc de Gloucester est mourant. Comment donc pourra-t-on régler la succession de la couronne? On dédaigne les faibles espoirs des virulents Jacobites, que loge — mal — Grub Street. La mort sans cesse annoncée et toujours démentie,mais certainement prochaine,de Charles II d'Espagne enquête tout le monde. Où en est le traité qui se prépare à Versailles? M. Prior vient d'écrire, racontant agréablement l'entrée des envoyés hollandais à Paris. Mylord Rochester, s'il a le pouvoir, n'a pas ici la popularité.

C'est ici que M. Addison vient chaque jour passer quelques heures; tantôt silencieux, en spectateur au théâtre de la vie; tantôt, et surtout vers le soir, « la plus agréable compagnie du monde ». Peu cependant savent garder son aimable indulgence, sa calme courtoisie. On discute avec vivacité, avec violence même, les articles des publications hebdomadaires dont le nombre chaque jour grandissant dépasse aujourd'hui la cinquantaine.

Le ministère, les élections prochaines, la tournure des affaires, tout semble favorable aux tories, fidèles habitués du Squire, ou du Child.

Dans celui-là se trouve, de passage à Londres, maint propriétaire rural. Son teint riche et chaud, sa corpulence évoquent de plantureux dîners, copieusement arrosés non de thé, mais de bière d'octobre ; son verbe haut, sa voix claironnante rappellent le claquement du fouet, la sonnerie du cor, et les « taïaut ! » retentissants dont il aime à encourager la meute. Gai, cordial, jovial, il fait sourire avec indulgence. Et bien qu'il se souvienne du temps où, jeune encore, il soupait avec mylord Rochester ou sir John Etheredge, que tout à l'heure encore il aille à la taverne apaiser sa soif, c'est ici qu'il vient voir ceux que les Assises de son comté ne lui ont point fait rencontrer, échanger avec eux des vues sur les récoltes qui s'annoncent, sur l'influence de la politique sur les fermages et les élections.

Le Child réunit les gens de clergé de tout rang. Tel pasteur rural est conservateur. Satisfait de son lot d'ici-bas, d'un petit presbytère vêtu de lierre et d'un grand jardin ombragé,où,manches retroussées, bêche en main, il travaille à son sermon du dimanche, voisin d'un squire dont l'amitié condescendante se traduit en gros quolibets, mais aussi en copieux repas et en envois de gibier, il envisage cette vie calme, attend patiemment l'autre vie et mêle en ses discours la transsubstantiation et son casuel, la clémence divine et les promesses des arbres fruitiers.

Moins optimiste, un autre discute âprement, puise dans Horace

aussi bien que dans les Ecritures ses critiques acerbes des sermons de Dr Sprat (dont il s'inspire cependant fidèlement et libéralement) et espère bien voir un jour les siens, somptueusement vêtus de veau, s'étaler dans la vitrine de Tonson, l'éditeur.

D'autres vont de groupe en groupe, affamés de pain ou de gloire, quémandant un appui, sollicitant un avancement, qu'ils paieront d'un peu de leur conscience, implorant tout simplement peut-être une petite cure, ou seulement une demi-guinée qui leur permettra d'attendre le patron munificent dont il rêvait à Cambridge. L'atmosphère semble calme, les phrases sont arrondies, onctueuses et solennelles, cachant l'intrigue sous leur ampleur.

Tout autre le « Jenny Man », qui fait fortune, et l'Old Man, qui est rempli. Le chapeau crânement retroussé, la plume au vent, frappant du talon et sonnant de l'épée, tous ceux que le Parlement, pacifique à outrance, a jetés à la rue en licenciant la moitié de l'armée, viennent, dès l'aube, sur le seul terrain qui leur reste, se jeter bravement au feu des discussions. Les jurons, les vantardises, les menaces éclatent et pétaradent comme une mousqueterie; et les armées ennemies s'envolent au plafond, en fumée; et les redoutes, ravelins, demi-lunes — que dis-je, lunes entières — s'enlèvent alertement tandis que le bout de la pipe trace avec du café sur la table de chêne des lignes stratégiques imprenables. Que de beaux génies méconnus!

Plus courtoise, moins bruyante, mais à peine moins pétulante, est l'assemblée du Grecian, qui réunit tous les futurs talents du barreau. Là, jeunes étudiants du Temple ou gens de loi retors, éloquemment dogmatiques ou adroitement ironiques, mêlent à la passion politique leurs habitudes d'école et leur connaissance profonde des subtiles habiletés de la discussion.

Le sujet et le ton de la discussion changent avec le café, comme change la condition des habitués. Le Garraway est fréquenté des médecins; le Smyrne, des courtiers maritimes, de même que le Lloyd, véritable bourse commerciale aussi avec son pupitre pour les enchères publiques.

Bientôt il est de St James à Fish Street, dans toute la ville et toute la Cité, des cafés pour chaque condition, chaque opinion, chaque religion, chaque profession. Et la société se trouve subdivisée en une infinité de petits groupes. Les commerçants y continuent leur négoce; les partis politiques s'y enferment pour comploter. Et le café cesse d'être un divertissement. Il se transforme en taverne s'il veut subsister; ainsi fait le Grecian, qui survit jusqu'en 1842. Ainsi fait le Turk's Head avec Johnson. Sinon il disparaît, faute de clients, et cède la place aux clubs, de plus en plus importants. Et la société tout entière se rue le soir vers le Vaux hall ou le Ranelagh, dans les jar-

dins publics qui offrent des divertissements plus variés, encore que moins intellectuels. La boisson, la danse et la galanterie y attirent.

Amants et maîtresses vont alors
A Islington ou au Spa,
Les uns pour y prendre les eaux,
Les autres de la bière qu'ils aiment mieux.

GEORGES RABACHE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Th. Flournoy : *Esprits et Médiums*; Fischbacher. 7 50

Irmen Sylvan : *Le Monde des Esprits* ; Daragon. 3 50

Histoire

Général Bourelly : *La Guerre de 1870-1871, et le traité de Francfort* ; Perrin. 3 50

J. Grand-Carteret : *Une victoire sans guerre* ; Schleicher. 2 50

Arthur Chuquet : *Etudes d'Histoire* ; 4e série, Fontemoing. 3 50

Ed. Driault : *Austerlitz. La Fin du Saint-Empire, 1804-1806* ; Alcan. 7 »

André Gayot : *Une ancienne Muscadine : Fortunée Hamelin. Lettres inédites, 1839-1851* ; Emile Paul. 5 »

Marat : *Pamphlets* ; introd. et notes par Ch. Vellay ; Fasquelle. 3 50

Littérature

Chateaubriand : *Mémoires d'Outre-Tombe* ; pages choisies ; Hachette. 3 50

Gilbert Chinard : *L'Exotisme Américain dans la littérature française au XVIe siècle* ; Hachette. 3 50

E. Faguet : *L'Art de Lire* ; Hachette. 2 »

G. Finzi : *Histoire de la littérature italienne* ; trad. par Mme Thierard-Baudrillart ; Perrin. 3 50

Fernand Gavarry : *Pièces et Morceaux* ; Fasquelle. 3 50

Henri Hauvette : *Dante* ; Hachette. » »

Maurice : *Musée d'un jeune Esprit* ; Figuière. 2 50

Charles Oulmont : *Pierre Gringore* ; Champion. » »

Léon Séché : *Les Amitiés de Lamartine (Première série). Louis de Vignet. Eléonore de Canonge. Marianne-Elisa Birch. Caroline Angebert.* Doc. inéd., etc. Mercure de France. 7 50

Nahum Slousch : *La Poésie lyrique hébraïque contemporaine. 1882-1910* ; « Mercure de France ». 3 50

Philosophie

F. le Dantec : *L'Egoïsme seule base de toute société* ; Flammarion. 3 50

F. Rauh : *Etudes de Morale* ; Alcan. 10 »

Poésie

Gaston Armelin : *L'Epopée Carlovingienne, Girard de Vienne* ; d'après le trouvère Bertrand de Bar ; Flammarion. 3 50

Jean Bouscatel : *Les Heures mortes* ; Sansot. 3 50

Jacques Boyer : *La Vie qui s'ouvre* ; Figuière. 3 50

Léon Deubel : *Ailleurs* ; Berlin, A. R. Meyer. » »

Albert Erlande : *Le Titan* ; « Mercure de France ». 3 50

Comtesse E. de Grivel : *L'Invisible rayonnement* ; Plon. 3 50

Francis Jammes ; *Les Géorgiques chrétiennes* ; Chants III et IV ; « Mercure de France ». 5 »

Hubert-Fillay : *Les Pourpres du Couchant* ; Figuière. 3 50

Raphaël de la Grillière : *Le Corymbe d'or* ; Picard. 3 »

Pierre Lestringuez : *Le Beau Pays* ; Figuière. 3 50

Mitrail Eminesco : *Quelques poésies* ; trad. en français par A. Gr. Soutzo ; Jassy, impr. Goldner. 1 »

L.-B. Morel : *Essais poétiques* ; Plon. 2 »

Publications d'art

L. Gielly : *Giovan-Antonio Bazzi, dit le Sodoma* ; Plon. 3 50

Uhde : *Henri Rousseau* ; Figuière. 3 50

Questions militaires

Lieutenant-colonel Dulac : *Les levées départementales dans l'Allier sous la Révolution* ; Plon. » »

Roman

P. Acker : *Les Deux Amours* ; Fayard. 1 50
Antoine Baumann : *Hugues Capet* ; Perrin. 3 50
André Beaunier : *L'Homme qui a perdu son moi* ; Plon. 3 50
Alph. de Châteaubriant : *M. des Lourdines* ; Grasset. 3 50
Marthe Fiel : *Sur le Sol d'Alsace* ; Fasquelle. 3 50
Marguerite Lejeune : *La Première blessure* ; Figuière. 3 50
J. l'Hôpital : *la Dame Verte* ; Jouve. 3 »
Jonas Lie : *Le Galérien* ; la Renaissance du Livre. » 45
Jean Lorrain : *Du temps que les bêtes parlaient* ; Ed. du « Courrier français ». 3 50
Lionel Nastorg : *Le Rouge aux lèvres* ; Ollendorff. 3 50
Annie de Pène : *L'Evadée* ; Messein. 3 50
Michel Provins : *Nos Petits Cœurs* ; Flammarion. » 95
J.-H. Rosny jeune : *La Toile d'araignée* ; Calmann-Lévy. 3 50
A. Tournaire : *Les Pauvres d'amour* ; Jouve. 3 50
H. Vacaresco : *Le Sortilège* ; Plon. 3 50
Mrs Humphry Ward : *Sir George Tressady*, trad., par J. de Mestral-Combremont ; Perrin. 3 50

Sociologie

L. Goyard : *La Crise du Petit commerce et le Syndicalisme* ; Giard. » »
Robert Guillon : *La Française dans ses quatre âges, II* ; Poméon. 3 50

Théâtre

Jacques Copeau et Jean Croué : *Les Frères Karamazov*, drame en 5 actes, d'après Dostoievsky ; Nouv. « Revue Française ». 3 50

Voyages

Ch.-H. Bernard : *Le Mont Saint-Michel* ; Laurens. 2 »
Gabrielle M. Vassal : *Mes trois ans d'Annam* ; Hachette. 4 »
Documents scientifiques de la mission Tilho. 1906-1909, tome II ; Imprimerie Nationale. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Albert Fleury. — Variantes de Baudelaire. — Le premier départ de la « Joconde ». — Dickens en Russie. — Contre la cherté des vivres. — Le bi-centenaire de Michel Lomonossof. — Le banquet Louis Payen. — Exposition de peintures suédoises et finlandaises. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Mort d'Albert Fleury. — Albert Fleury vient de mourir, âgé de 37 ans, à Pau, où, depuis quelques années, il s'était retiré.

Albert Fleury, qui s'était trouvé mêlé, de bonne heure, au jeune mouvement littéraire, avait fondé d'abord, sous l'influence de M. Péladan, *la Renaissance idéaliste*. Il avait participé ensuite, en collaboration avec MM. Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond et Michel Abadie, à la rédaction des *Documents sur le naturisme* ; enfin, il avait apporté sa collaboration au *Livre d'art*, cet éphémère et curieux recueil fondé, en 1896, par MM. Paul Fort, Charles-Henry Hirsch et Edmond Pilon. En dernier lieu, il dirigeait à Pau, en participation avec MM. Michel Abadie et Camille Schiltz, une petite revue intitulée *Tablettes*, où collaboraient d'excellents écrivains et qui donna, notamment, le 30 mai dernier, un numéro entièrement consacré à Francis Jammes.

Poète, Albert Fleury publia successivement : *Poèmes étranges* (1894) ; les *Evocations* et *Paroles vers elle* (1895) ; *Sur la route* (1896) ; *Impressions grises* (1897) ; *Pierrot* (1898). Ces quatre derniers ouvrages, remaniés et augmentés, furent réunis en un volume portant ce titre : *Poèmes (1895-1899)*. En 1900 parurent *Confidences*, un nouveau recueil. Dans une forme plus ferme et plus épurée par la mélancolie et par la douleur, Albert Fleury avait publié, il y a un an, sous le titre : *Des Automnes et des soirs*, ses vers les plus nouveaux ; enfin, tout récemment, le 1er juin dernier, le *Mercure de France* insérait, de lui, un poème d'inspiration religieuse : *Au carrefour de la douleur*, dédié au Rév. Père B. et à Francis Jammes. Cette grande soif, cet appétit de Dieu dont un Charles Guérin, un Olivier de La Fayette éprouvèrent, comme lui, le tourment avant de mourir, Albert Fleury les exprima dans ces vers avec une ardeur si vive, un souffle si élevé que beaucoup n'hésitent pas à voir, dans ces pages, l'un des poèmes contemporains les plus émouvants et les plus beaux. L'œuvre littéraire d'Albert Fleury se complète d'un roman : les *Soldats* paru, il y a quelques années, à *l'Aurore*)et d'un recueil de critiques très lucides et très fermes : les *Idées dramatiques*.

Le poète exprimait lui-même, il y a quelques mois à peine, dans sa revue *Tablettes*, comment la maladie, « soudain, d'un seul coup, l'avait abattu pantelant parmi du vent et des brouillards, en Bretagne », à la Roche-Bernard, pays où il s'était retiré. Venu à Pau, chercher, dans un climat plus favorable, le repos et la guérison, Albert Fleury n'avait vu qu'empirer son état. Décédé le 21 octobre il fut ramené à Paris et, le 25, inhumé au Père-Lachaise, en présence des quelques rares et fidèles amis qui avaient, toute sa vie admiré ses efforts et soutenu son talent. — E. P.

§

Variantes de Baudelaire.

Provins, 7 octobre 1911.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

Je dois à mon ami M. Paul Beurdeley, mort il y a quelques années maire du VIIIe arrondissement, un des beaux autographes de la collection que lui avait léguée Achille Ricourt, fondateur et longtemps directeur de *l'Artiste*. C'est le manuscrit de la pièce *A une mendiante rousse*, quatre pages de papier écolier tout entières de la main de Baudelaire. Cette pièce parut d'abord non dans *l'Artiste*, qui eut la primeur de nombreuses *Fleurs du Mal*, mais avec deux autres de la série des *Tableaux Parisiens : Paysage* et *le Soleil*, dans le journal *le Présent*, 15 nov. 1857 (Ch. Baudelaire, *Souvenirs*, *Correspondance*, *Bibliographie*, un volume sans nom d'auteur, chez René Pincebourde, 1872).

Entre la copie originale et la version définitive, les variantes sont légères. Je les relève cependant à l'intention du *Mercure*, pour le cas où vous jugeriez, comme moi, que les moindres corrections d'un grand poète ne sont jamais sans intérêt pour ses admirateurs.

Un de vos fidèles et dévoués lecteurs.

EMILE DODILLON.

A UNE MENDIANTE ROUSSE

ÉDITION MICHEL LÉVY

1re strophe.
Blanche fille au cheveux roux,
. . . .

3.
Tu portes plus galamment
Qu'une reine de roman
Ses cothurnes de velours,
Tes sabots lourds.

6.
Que des nœuds mal attachés
Dévoilent pour nos péchés
Tes deux beaux seins, radieux
Comme des yeux.

7.
Que pour te déshabiller
Tes bras se fassent prier
Et chassent à coups mutins
Les doigts lutins.

8.
Perles de la plus belle eau,
. . . .

9.
Valetailles de rimeurs,
. . . .
Et contemplant ton soulier
. . . .

10.
Maint page épris de hasard,
Maint seigneur et maint Ronsard,
Epieraient pour le déduit
Ton frais réduit

12.
Cependant tu vas gueusant
Quelque vieux débris gisant.
. . . .

13.
Tu vas lorgnant en dessous
Des bijoux de vingt-neuf sous
Dont je ne puis. . . . .
. . . .

MANUSCRIT ORIGINAL

1re strophe.
Ma blanchette aux cheveux roux,
. . . .

3.
Tu portes plus galamment
Qu'une pipeuse d'amant
Ses brodequins. . .
. . . . .

6.
. . . .
. . . .
Ton tétin blanc comme lait
Tout nouvelet.

7.
Que pour te déshabiller
Tes bras se fassent piller
Et chassent à coups lutins
Les doigts mutins.

8.
Ecrins de la plus belle eau
. . . .

9.
. . . .
. . . .
Et reluquant ton soulier
. . . .

10.
Pages flaireurs de hasards
Et grands seigneurs et Ronsards
Assiégeraient au déduit
. . . . .

12.
Cependant tu vas gueusant
. . . . . . dîner gisant
. . . .

13.
Tu vas lorgnant en dessous
De vieux bonnets de six sous.
Moi, je ne puis. . . . .
. . . .

§

Le premier départ de la Joconde. — Il date de l'année terrible. Dès l'annonce des premières victoires allemandes, on expédia à Brest la plupart des tableaux du Louvre. Edmond de Goncourt a consigné le fait dans son *Journal*.

2 septembre 1870. — J'accroche, au sortir du Louvre, Chennevières, qui me dit partir demain pour Brest, afin d'escorter le troisième convoi des tableaux du Louvre, qu'on a enlevés des cadres, qu'on a roulés et qu'on envoie, pour les sauver des Prussiens, dans l'arsenal ou le bagne de Brest. Il me peint le triste et humiliant spectacle de cet emballage et Reiset, pleurant à chaudes larmes, devant la « Belle

Jardinière » au fond de sa caisse, ainsi que devant un mort chéri, tout près d'être cloué dans le cercueil.

Le soir, après dîner, nous allons au chemin de fer de la rue d'Enfer et je vois les dix-sept caisses, contenant « l'Antiope », les plus beaux Vénitiens, etc. ; — ces tableaux,qui se croyaient attachés aux murs du Louvre pour l'éternité et qui ne sont plus que des colis, protégés seulement contre les aventures de déplacement par le mot : *Fragile*.

La « Joconde »,qui n'est pas nommée ici, faisait partie d'un des premiers envois.

§

Dickens en Russie. — Parmi les écrivains européens qui eurent le plus d'influence sur l'évolution politique de la Russie au XIXe siècle, on cite avec raison George Sand et Dickens. Tous deux apportèrent aux socialistes russes une sorte d'évangile nouveau, à une époque où la littérature et la presse, persécutées par le gouvernement, étaient incapables de formuler en Russie la moindre aspiration libérale.

En ce qui concerne Dickens, l'enthousiasme avec lequel on accueillit ses romans fut sans précédent. Dès les premiers volumes, la société intellectuelle se passionna pour le démocratisme de l' « inimitable Boz » que reflète si bien la littérature russe contemporaine. *Olivier Twist*, *Nicolas Nickleby*,*Barnabé Rudge*, *Dombey et fils*, qui sont autant de plaidoyers en faveur des humbles et des victimes de l'égoïsme ou du mensonge, touchèrent la fibre slave la plus vibrante et contribuèrent à rendre leur auteur aussi célèbre en Russie qu'il devait l'être plus tard dans son propre pays.

Ce succès unanime se trouve attesté dans les lettres que Dickens reçut de son traducteur, M. Védensky. A maintes reprises, celui-ci l'instruisit de l'engouement croissant du public pour son œuvre. Dans un transport d'enthousiasme, il proposa même un jour à l'auteur de *Pickwick* de venir habiter l'empire des tsars où, assurait-il, le grand écrivain jouissait déjà « d'une renommée sans égale ».

Dickens se devait à lui-même de décliner cette étrange invitation. Mieux qu'en Russie peut-être, il arrivait en Angleterre à son heure. Depuis la mort de Walter Scott, survenue en 1832, la Grande-Bretagne attendait des œuvres, et malgré la sensation produite par les livres de Bulwer-Lytton et de Disraëli, un vide immense restait à combler. Au surplus, « Boz » était trop anglais et trop intimement libéral pour accepter de vivre, — fût-ce environné d'une gloire éclatante, — dans un pays soumis à un régime autocratique que Lermontof n'avait pas craint de définir, quelques années auparavant : « une nation malpropre d'esclaves et de maîtres. »

§

Contre la cherté des vivres.— « Un François vient de proposer un moïen ingénieux d'approvisionner abondamment tous les marchés du Roïaume. Il croit que le point d'honneur est un mobile qui procureroit infailliblement cet avantage, s'il étoit dirigé vers cet objet. « L'honneur, dit-il, motif puissant chez tous les hommes, est, pour ainsi dire, l'âme des François... Que Louis XVI s'applique à éclairer cette noble passion, afin de la diriger constamment vers le bien public ; il n'est rien que l'on ne puisse en attendre. S'il plaisoit à ce bon Roi d'attacher quelque légère marque de distinction au zèle patriotique, qui se seroit utilement occupé

de procurer, d'une façon ou de l'autre une abondance raisonnable de grains dans les différentes parties du Roïaume, et principalement dans la capitale, la France auroit bientôt une multitude considérable d'honnêtes, de vertueux et de zelés munitionnaires. Tous les ordres de l'Etat se disputeroient à l'envi un si beau titre. Supposons, par exemple, qu'il faille à Paris deux mille muids de bled par semaines pour la provision de ses habitants ; si le citoïen de tel sang ou de telle condition que ce soit qui ouvriroit au commencement de la semaine un grenier contenant au moins ces deux mille muids et qui l'offriroit au prix le plus modique, recevoit pour récompense de la part de son Roi un petit épi formé d'une tresse d'or, qui lui seroit remis par le Contrôleur-général pour le porter constamment à sa boutonnière avec un ruban blanc ou vert, on ne manqueroit jamais de voir de semaine en semaine plusieurs compétiteurs très empressés à mériter une distinction aussi honorable pour eux que peu dispendieuse pour l'Etat... Si chaque année il plaisoit au Roi, non-seulement d'accorder, mais encore de remettre publiquement de sa propre main une gerbe d'or et une gerbe d'argent, pour décoration perpétuelle aux dignes sujets à qui auroient été adjugés le plus d'épis... dans le courant de l'année, l'émulation en seroit sans doute plus vive encore. Mais il ne faudroit pas qu'il prît envie à la Reine de détacher un de ses rubans, pour nouer elle-même la gerbe d'or au côté du citoïen triomphant ; ce seroit la ruine de plus d'une famille. Combien de François sacrifieroient la meilleure partie de leur fortune, pour s'efforcer d'obtenir une si glorieuse faveur. » — *Journal Historique et Littéraire*, novembre 1775, pp. 730-731.

§

Le bi-centenaire de Michel Lomonossof. — La Russie célébrera cette année le deuxième centenaire du véritable initiateur de sa littérature poétique, Michel-Vassiliévitch Lomonossof, né en 1711, au village de Denissovskaïa, dans le gouvernement d'Arkhangel, d'une humble famille de pêcheurs.

Pauvre au point de ne pouvoir consacrer à sa nourriture que 12 centimes environ par jour, Lomonossof eut le courage vraiment extraordinaire d'entreprendre, à seize ans, des études aussi vastes que diverses qui firent de lui non seulement un lettré, mais aussi un naturaliste, un chimiste et un physicien de premier ordre.

Dans le domaine littéraire, son rôle a été aussi considérable que celui du tzar Pierre le Grand en politique. Philologue, il donna aux Russes leur première grammaire et fixa les lois de la métrique ; poète, il écrivit un grand nombre d'odes, d'hymnes profanes et sacrées et une épopée : *la Pétréide* ; polémiste, il combattit l'influence étrangère et détourna la littérature russe de l'imitation des classiques français.

Tour à tour conseiller de collège, directeur de gymnase et grand-maître de l'Université, Lomonossof acquit le grade de conseiller d'Etat et mourut, comblé d'honneurs, en 1765, au moment où il organisait une expédition au Pôle Nord.

§

Le banquet Louis Payen. — La Société Le Nouveau Théâtre d'Art organise pour le 3 novembre un banquet en l'honneur de M. Louis Payen,

à l'occasion des représentations de *la Victoire*,*Sisèra*, *les Esclaves* aux Arènes de Nîmes et de Béziers. Le banquet aura lieu au café Voltaire et sera présidé par M. Gaston Doumergue, sénateur du Gard. Les adhésions sont reçues par M. Alphonse Séché, 30, rue Monsieur-le- Prince. Prix 6 fr.50.

§

Exposition de peintures suédoises et finlandaises. — Le 2 novembre s'ouvrira, à la galerie Boutet de Monvel, l'exposition des œuvres de MM. Sven Otto Lindström et Axel Hartman.

§

Publications du « Mercure de France » :

LES AMITIÉS DE LAMARTINE, par Léon Séché. Première série. *Louis de Vignet. Eléonore de Canonge. Marianne-Elisa Birch. Caroline Angebert.* Documents inédits. Portraits et Autographes. Vol. in-8, 7.50 (7 ex. sur japon impérial, 10 ex. sur Chine et 22 ex. sur Hollande, tous souscrits).

LE TITAN. *Vision dramatique*, par Albert Erlande. Vol. in-18, 3.50.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES, par Francis Jammes. *Chants III et IV*. Vol. in-16, 5 fr.

LA POÉSIE LYRIQUE HÉBRAÏQUE CONTEMPORAINE, 1882-1910, par Nahum Slousch. Vol. in-18, 3,50.

§

Le Sottisier universel.

Noël qui, dès le premier jour, se sut irrémédiablement perdu, agonisa pendant deux longues semaines. Il mourut au milieu d'atroces souffrances après avoir fait à ses deux fillettes les plus émouvants adieux. Il a passé, à sa coutume, une excellente journée. Ce matin, etc. — *Le Journal*, 10 octobre.

Dans le cabinet de toilette une coiffeuse articulée a cru devoir s'affubler d'un style Louis XVI mâtiné de celui de son père. — P. A. SCHAYÉ : *Journal de Cloud Barbant*, p. 172.

On y entendit la *Symphonie Héroïque*... Ce qu'on ne saurait approuver, c'est la façon dont il avait disposé les chœurs. — *L'Echo de Paris*, 8 octobre.

Coquilles

Courses de poissons. — En tant que vitesse, la truite tient la corde : 35 kilomètres à l'heure... le barbillon (18 kil.), le gardon (16 kil.), la truite (15 kil.). — *Les Débats*, 22 septembre.

... il [Henry Houssaye] fit paraître une « Histoire d'Alcibiade et de la République Argentine depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans ».— *La Dépêche du Nord*, 25 septembre 1911.

Telle est bien, en effet, la caractéristique de Louis XVIII : la pleine conscience qu'il a de ses devoirs et de la dignité dont la naissance l'invertit. — *L'Action Française*, 22 septembre.

Tel autrefois le philosophe Victor Cousin dans les bras de je ne sais plus qui, tel le vicomte de Tournecourt se voit contraint de suspendre ses chats pour tirer le cordon. — GEORGES DE PORTO-RICHE. *Le Matin*, 26 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

BULLETIN FINANCIER

Au mois de juillet dernier, la situation générale se présentait sous les aspec les plus sombres à la suite du « coup d'Agadir ». Après bien des malaises, guerre faillit éclater entre la France et l'Allemagne au commencement de se tembre. Il y eut un instant où, en France, on désira presque cette éventualit tant nous avions conscience de notre bon droit et de nos forces, et tant la brutali allemande avait lassé le monde entier. Depuis, nos voisins ont compris à que dangers ils s'exposaient, et leur diplomatie a daigné baisser le ton. Il n'en res pas moins que cette tension politique a entravé toutes les affaires ; nous y perdo des centaines de millions ; l'Allemagne y perd bien plus encore. Il est probab qu'un accord plus ou moins durable sera signé au prochain jour. De tout façons l'Allemagne sortira diminuée de cette aventure. Quant à nous, peut-êt saurons-nous tirer profit de la leçon.

En attendant, les choses inclinent à devenir normales. Au mois de juillet no avions laissé notre 3 o/o à 94,45 ; l'Extérieure Espagnole à 93,65 ; le Turc unifié 91,92 ; le Consolidé russe 4 o/o à 97,20 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 102,65 ; le 5 o 1906 à 104,10. Après bien des fluctuations au cours des vacances, nous trouvo le 3 o/o français à 94,60 ; l'Extérieure Espagnole à 91,70 ; le Turc unifié à 88,1 le Consolidé russe 4 o/o à 96,70 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 101,90 ; le 5 o/o 1906 106,15. Ce petit tableau comparatif nous permet de constater que la rente fra çaise et les fonds russes s'améliorent. L'Extérieure Espagnole, au contraire, res délaissée à juste raison. L'action au Maroc de nos voisins des Pyrénées ne va p sans difficultés, et d'autres difficultés vont naître entre eux et nous dès que l'a cord franco-allemand sera signé. Le Turc unifié n'est pas brillant. Il ne peut l'êt étant donné l'état de guerre entre la Turquie et l'Italie. La rente italien 3 3/4 o/o qui dépassait le cours de 105 au mois de juillet est tombée à 100,9 mais elle se relèvera forcément, car l'Italie ne peut qu'arriver à ses fins, qui so de posséder la Tripolitaine, même contre le gré de l'Allemagne, son amie.

La mauvaise situation politique devait naturellement avoir son contre-coup s nos grands établissements financiers. Mais telle est la prudence de leur admini tration et telle est la force de leur organisation, que la menace des pires évén ments internationaux se fit à peine sentir sur le cours de leurs actions. Le Cr dit Lyonnais qui, au mois de juillet, s'inscrivait à 1480, s'inscrit aujourd'hui 1490 ; le Comptoir d'Escompte, qui s'inscrivait à 933, s'inscrit à 920 ; la Socié Générale, qui s'inscrivait à 790, est à 786 ; et la Banque de Paris et des Pays-Ba qui s'inscrivait à 1735, est à 1745.

Nos chemins de fer sont en progrès plutôt notable : l'Est monte à 950, le Ly à 1215, le Nord à 1627, l'Orléans à 1234 et le Midi à 1050.

Nous dirons peu de chose des affaires. Beaucoup sont prêtes depuis longtem Cependant, elles ne se réaliseront que lorsque l'effervescence belliqueuse se complètement calmée. La première qui sortira sans doute sera l'émission du C dit Foncier destinée à augmenter son Capital social de 25 millions. Les aut attendront leur tour.

Des nominations et des promotions importantes viennent d'avoir lieu dans Légion d'honneur à l'occasion de diverses expositions. M. Alexis Rostand, P sident du Conseil d'administration du Comptoir National d'Escompte, a reçu cravate de Commandeur. C'est la juste récompense des services rendus par éminent financier.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.